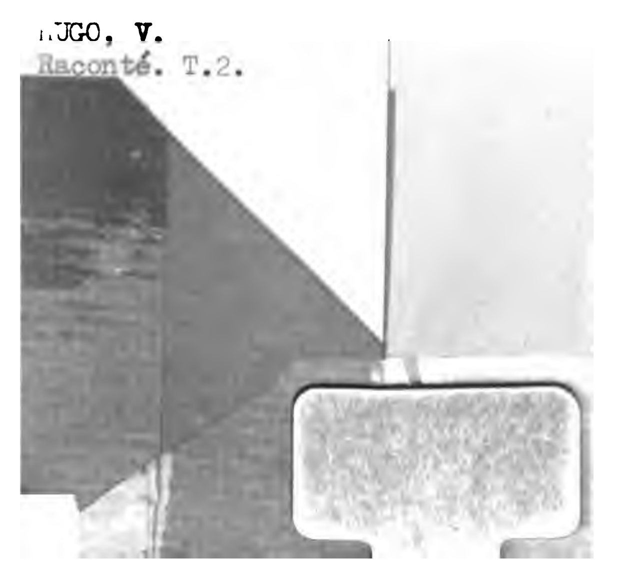



UGO, V.
Raconté. T.2.

Mlle Paulin

# VICTOR HUGO

RACONTÉ


J. Claye, imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris

1819-1841

# VICTOR HUGO

RACONTÉ

PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

TROISIÈME ÉDITION

*Tome Deuxième*

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13 RUE DE GRAMMONT 13

*A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e, ÉDITEURS*

A BRUXELLES ET LEIPZIG

M DCCC LXIII



# XXXIII.

## UN MOT DU GÉNÉRAL HUGO.

Victor souffrit, mais ne renonça pas. Des deux obstacles qu'on lui opposait, l'un, son âge, s'en irait de soi-même, l'autre, la pauvreté, dépendait de son travail. Il travailla donc, avec un acharnement infatigable. En 1820 encore, il envoya au concours toulousain *Moïse sur le Nil*, qui eut encore un prix. Trois prix le nommaient de droit maître ès-jeux floraux, et il fut, à dix-huit ans, académicien de province.

Abel n'était pas pour rien l'ami d'un imprimeur. Gilé imprima l'ode *A la Vendée* que Victor venait d'achever, puis une satire; cela se vendit passablement. Abel eut alors l'idée d'une revue qui paraîtrait deux fois par mois; il fonda, avec

ses deux frères et quelques amis, *le Conservateur littéraire*. Victor y collabora assidûment. Il y publia *Bug Jargal*; il y fit des vers et de la prose. Tout cela fort royaliste; il ne voyait plus absolument que sa mère. Il voyait moins que jamais son père qui, deux ou trois fois l'an tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. Les enfants avaient été forcément du parti de leur mère; ils ne l'avaient jamais quittée, elle ne les avait gênés en rien, elle les avait élevés en plein air, elle leur avait laissé choisir leur avenir, elle était pour eux la liberté et la poésie; au lieu que leur père était pour eux une sorte d'étranger qui ne leur était apparu à Madrid que pour les emprisonner au collége des Nobles, à Paris que pour les emprisonner à la pension Cordier, et qui les condamnait aux mathématiques à perpétuité. Par toutes ces raisons, les opinions du père étaient sans action sur celles de ses fils. Lui-même comprenait l'inutilité de lutter quelques heures par an contre une influence de tous les jours et de

tous les instants. Il se résignait, et s'en rapportait à l'intelligence de ses enfants lorsqu'ils réfléchiraient. A un de ses voyages, si rares et si courts, il vit Eugène et Victor chez le général Lucotte. Victor ayant exprimé ardemment ses opinions vendéennes, le père, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se tourna vers le général Lucotte, et lui dit :

— Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père.

## XXXIV.

## UN MOT DE CHATEAUBRIAND.

J'ai déjà fait remarquer que Victor, si soumis à sa mère dans les habitudes de la vie et dans sa croyance politique, lui échappait dans les choses de la nature et de l'art, et avait là un goût très-personnel. Comme tout ce qui est original, *Atala* avait été fort moquée à son apparition; les éclats de rire trouvaient encore des échos en 1819, et une parodie, intitulée *Ah! la la!* écrasait à jamais les descriptions du Meschacebé et des forêts vierges en décrivant pendant vingt pages un champ de pommes de terre. Madame Hugo était pour la parodie, Victor fut énergiquement pour *Atala*.

La lecture de Chateaubriand, pour lequel il

se passionna, modifia sensiblement ses idées sur un point. Le *Génie du christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poëtes. Victor accepta peu à peu cette croyance qui se confondait avec l'architecture des cathédrales et avec les grandes images de la Bible, et passa du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand.

La mort du duc de Berry inspira à Victor une ode qui réussit beaucoup dans le monde royaliste. Louis XVIII en récita plusieurs fois devant ses intimes la strophe qui commence par :

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse ;
Un Bourbon, etc.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime*.

M. Agier fit, dans *le Drapeau blanc*, un article sur l'ode et cita le mot de M. de Chateaubriand. Cette parole du grand écrivain fut répétée partout, et Victor entra dans la vraie célébrité.

Il alla remercier M. Agier de son article, mais il n'osa pas affronter la gloire de M. de Chateaubriand, lequel s'étonna de ne pas le voir

et le dit à M. Agier. Le député vint dire l'étonnement de M. de Chateaubriand à madame Hugo, qui ne riait plus d'*Atala* depuis qu'*Atala* admirait son fils, et elle ordonna à Victor la visite terrible. Il sentit bien lui-même que, M. de Chateaubriand le demandant, il n'y avait pas à résister, et il subit l'honneur qui lui était infligé.

Le lendemain à sept heures du soir, M. Agier vint le prendre. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il arriva au numéro 27 de la rue Saint-Dominique. Il suivit son guide à travers une cour, au fond de laquelle ils montèrent un perron. M. Agier sonna, un domestique, à tablier blanc, ouvrit, les introduisit dans l'antichambre, puis dans un grand salon meublé simplement et dont les siéges étaient recouverts de housses grises.

Madame de Chateaubriand, assise sur une causeuse, ne bougea pas. M. de Chateaubriand, adossé à la cheminée, sans se déranger, dit à Victor :

— Monsieur Hugo, je suis enchanté de vous voir. J'ai lu vos vers, ceux que vous avez faits sur la Vendée et ceux que vous venez de faire sur la mort du duc de Berry. Il y a, surtout dans les derniers, des choses qu'aucun poëte de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit

d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins, mais ce qui est beau dans vos odes est très-beau.

L'éloge n'était pas ménagé; pourtant il y avait, dans l'attitude, dans l'inflexion de voix, dans cette façon de distribuer les places, quelque chose de si souverain, que Victor se sentit plutôt diminué qu'exalté. Il balbutia une réponse embarrassée et eut envie de partir.

Deux amis de la maison, les marquis de Talaru et d'Herbouville, arrivèrent à propos pour détourner l'attention. Il se remit un peu, et put regarder le glorieux écrivain dont il ne connaissait que les livres.

M. de Chateaubriand affectait l'allure militaire; l'homme de plume se souvenait de l'homme d'épée; son cou était roidi par une cravate noire qui dissimulait le col de la chemise; une redingote noire, boutonnée jusqu'au haut, redressait son petit corps voûté. Ce qu'il avait de beau, c'était la tête, en disproportion avec la taille, mais noble et grave. Le nez était d'une ligne ferme et impérieuse, l'œil fier, le sourire charmant, mais ce n'était qu'un éclair et la bouche reprenait vite l'expression sévère et hautaine.

La nuit arriva. On n'apportait pas de lumière. Le maître de la maison laissait tomber la conversation. Victor, gêné d'abord des paroles, l'était

maintenant du silence. Il fut ravi quand M. Agier se leva.

M. de Chateaubriand, les voyant partir, invita Victor à revenir le voir et lui dit qu'il le trouverait tous les jours de sept à neuf heures du matin.

Victor retraversa sans s'arrêter l'antichambre et la cour; lorsqu'il fut dans la rue, il respira bruyamment.

— Eh bien, lui dit M. Agier, j'espère que vous êtes content?

— Oui, d'être dehors.

— Comment! s'écria le député. Mais M. de Chateaubriand a été charmant pour vous. Il vous a parlé beaucoup. Vous ne le connaissez pas, il est quelquefois quatre ou cinq heures sans dire un mot. Il fait pour vous une véritable exception en vous accordant si vite vos grandes et vos petites entrées. Si vous n'êtes pas satisfait, vous êtes difficile.

Victor ne fut pas convaincu. Il aimait mieux l'auteur des *Martyrs* dans ses livres que dans son salon, et, sans madame Hugo, dont la volonté était toute-puissante sur son fils, les relations en fussent restées là.

Par déférence pour sa mère, il reprit un matin le chemin de la rue Saint-Dominique. Le même domestique lui ouvrit. Cette fois M. de

Chateaubriand le reçut dans sa chambre. En passant par le salon, il se croisa avec madame de Chateaubriand qui, malgré l'heure matinale, sortait et avait sur la tête un de ces chapeaux à passe étroite de mode alors dans le faubourg Saint-Germain. Victor, qui, à sa première visite, l'avait mal distinguée parce qu'elle était à contre-jour et que le soir tombait déjà, vit alors une grande femme maigre, au visage sec et marqué de petite vérole. Elle ne s'arrêta pas pour ce petit jeune homme; elle daigna cependant lui faire un léger salut de tête.

Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tournait le dos à la porte et faisait une revue de papiers. Il se retourna avec empressement.

— Ah! bonjour, monsieur Victor Hugo. Je vous attendais. Asseyez-vous donc. Eh bien, avez-vous travaillé depuis que je ne vous ai vu? Oui, n'est-ce pas? Avez-vous fait beaucoup de vers?

Victor répondit qu'il en faisait toujours un peu.

— Vous avez bien raison. Les vers! faites des vers! c'est la littérature d'en haut. Vous êtes sur un plateau plus élevé que le mien. Le véritable écrivain, c'est le poëte. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas

continué. Mes vers valaient mieux que ma prose. Savez-vous que j'ai écrit une tragédie ? Tenez, il faut que je vous en lise une scène... — Pilorge, venez, j'ai besoin de vous.

Un individu, rouge de cheveux, de favoris et de visage, entra :

— Allez me chercher le manuscrit de *Moïse*.

Pilorge était le secrétaire de M. de Chateaubriand, ce qui ne lui constituait pas une sinécure. Sans compter les manuscrits, la correspondance seule lui prenait énormément de temps parce qu'en outre des lettres originales qu'il écrivait et que M. de Chateaubriand signait, il en faisait un double pour un registre où l'illustre écrivain, attentif pour la postérité, conservait précieusement ses moindres billets. Pilorge avait aussi la fonction de classer et de numéroter toutes les lettres reçues à l'hôtel.

Le secrétaire apporta le manuscrit demandé.

L'auteur de *René* lut alors, avec pompe et conviction, un dialogue, puis un chœur imité des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, qui ne démontrèrent pas à son auditeur qu'il eût raison de préférer ses vers à sa prose. Victor essaya de trouver cela très-beau, et parvint à admirer ce vers du chœur :

Et souvent la douleur s'apaise par des chants,

auquel il s'accrocha comme à une planche de sauvetage.

Le domestique qui lui avait ouvert apporta une immense cuvette remplie d'eau. M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert; Victor allait se retirer, mais il le retint; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette, où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents, qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor. Il parla de la censure.

— Quel gouvernement ! Ce sont des misérables et des imbéciles. La pensée est plus forte qu'eux, et ils se blesseront à la frapper. S'ils ne compromettaient qu'eux ! mais ils perdront la monarchie à ce jeu-là.

Victor emporta de cette seconde entrevue une bien meilleure impression que de la première. Il fit pour M. de Chateaubriand l'ode intitulée *le Génie*. Il retourna souvent le voir, mais il lui retrouva rarement la vivacité et l'abandon de sa seconde visite. M. de Chateaubriand était tou-

jours tel qu'il l'avait vu le premier soir, d'une politesse glacée au fond; on se heurtait à un caractère dont rien ne pouvait ployer la roideur ni diminuer la hauteur; on éprouvait plus de respect que de sympathie; on se sentait devant un génie, mais non devant un homme.

Ce ne fut pas sans une joie secrète que Victor apprit que M. de Chateaubriand était nommé ambassadeur à Berlin. Il alla le féliciter et lui dire adieu.

— Comment! adieu! dit l'ambassadeur. Mais vous venez avec moi.

Victor ouvrit de grands yeux.

— Oui, reprit le maître; je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.

Victor le remercia cordialement de sa bonne intention, mais il lui dit qu'il ne pouvait quitter sa mère.

— Est-ce seulement votre mère? demanda M. de Chateaubriand en souriant. Allons, vous êtes libre. Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

Madame de Chateaubriand entra dans le cabinet de son mari. Elle n'avait jamais paru connaître Victor; il fut donc fort étonné de la voir venir à lui, le sourire aux lèvres.

— Monsieur Hugo, lui dit-elle, je vous tiens

et il faut que vous m'aidiez à faire une bonne action. J'ai une infirmerie pour les vieux prêtres pauvres. Cette infirmerie me coûte plus d'argent que je n'en ai ; alors j'ai une fabrique de chocolat. Je le vends un peu cher, mais il est excellent. En voulez-vous une livre ?

— Madame, dit Victor qui avait sur le cœur les grands airs de madame de Chateaubriand et qui éprouva le besoin de l'éblouir, j'en veux trois livres.

Madame de Chateaubriand fut éblouie, mais Victor n'eut plus le sou.

Madame de Chateaubriand n'était pas seule charitable. M. de Chateaubriand avait toujours sur la cheminée de son cabinet des piles de pièces de cinq francs ; à chaque instant, son domestique entrait, lui remettait des lettres de mendiants, émigrés vrais ou faux, vendéens, chevaliers de saint Louis ; il prenait à la pile en bougonnant, enveloppait l'argent dans la lettre et envoyait le tout par le domestique.

Madame Sand parle dans « l'histoire de sa vie » des nuées de mendiants qui s'abattent sur les écrivains en renom. Cela devient bientôt, si l'on n'y met ordre, une exploitation en règle. Tous s'en mêlent, pauvres, escrocs, malheureux en guenilles ou quêteuses en dentelles, et ne demandent pas toujours, comme madame de

Chateaubriand, avec un sourire. Une quêteuse du faubourg Saint-Germain somma une fois M. Victor Hugo en termes tels, qu'elle s'attira cette réponse :

Voici vos vingt francs, comtesse,
Quoiqu'on puisse, en vérité,
Manquer à la charité
Qui manque à la politesse.

M. de Chateaubriand donnait sans compter, comme il dépensait. L'argent lui ruisselait des mains. Lorsqu'il alla voir à Prague Charles X exilé, l'ex-roi le questionna sur sa fortune.

— Je suis gueux comme un rat, répondit-il, je vis pêle-mêle avec les pauvres de madame de Chateaubriand.

— Oh ! ça ne finira pas comme ça, dit le roi ; voyons, Chateaubriand, combien vous faudrait-il pour être riche ?

— Sire, vous y perdriez votre temps. Vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir.

Le mauvais côté de ce noble mépris de l'argent, c'est que cela mettait le grand écrivain à la merci des prêteurs. L'économie contient l'indépendance et la dignité. Ceux qui lui ouvraient leur bourse se croyaient le droit d'intervenir

dans sa politique et quelquefois, le lendemain d'un discours à la chambre ou d'un article de journal, venaient lui faire chez lui des remontrances menaçantes que son orgueil devait tolérer. Les embarras d'argent qui aggravèrent sa vieillesse le forcèrent à vendre d'avance ses *Mémoires d'Outre-tombe* et à hypothéquer son cadavre. On lui fit une pension de vingt mille francs par an. Comme il ne mourait pas assez vite et que le marché devenait mauvais, on ne voulut plus lui donner que douze mille francs; il convint qu'il avait tort de tant durer et accepta la diminution.

## XXXV.

### LA MORT DE LA MÈRE.

Depuis sa fluxion de poitrine, madame Hugo n'était pas très-bien portante. Elle attribuait son malaise à son logement. Habituée à l'air, elle respirait mal entre quatre murs. Elle n'y tint pas, et, au commencement de 1821, elle quitta son troisième étage et alla rue Mézières numéro 10, où elle eut un jardin. Elle était si pressée qu'elle ne laissa pas le temps de réparer et de repeindre l'appartement où elle entrait. Une fois entrée, pour aller plus vite, et aussi par économie, elle se mit elle-même à la besogne et y mit ses deux fils. Il était, d'ailleurs, dans ses idées que les hommes apprissent à se suffire en toute occasion. Elle les avait déjà habitués à l'aider dans la

teinture des étoffes, où elle s'entendait particulièrement, et ils en auraient remontré aux gens du métier pour passer dans la couleur les lainages et les soieries. De teinturiers, ils devinrent aisément badigeonneurs et colleurs.

Ils redevinrent jardiniers. Le jardin était en mauvais état, il fallut le refaire. C'était le moment, le printemps approchait. Il fallut labourer, bêcher, semer, planter, greffer. Leur mère bêchait comme eux, et plus qu'eux; son amour des fleurs l'empêchait de sentir sa fatigue. Un jour qu'elle voulut absolument terminer une plate-bande, elle eut chaud et but un verre d'eau. Presque aussitôt, elle eut le frisson, puis la fièvre. Une seconde fluxion de poitrine se déclara. Les fils repassèrent les nuits; la malade bien-aimée se tira de la période aigüe, mais les poumons étaient engagés; elle traîna quelques semaines dans une fausse convalescence et reprit le lit à la fin de mai. Malgré cette rechute, le médecin continua d'espérer. Il y eut au milieu de juin un mieux apparent, et les deux frères s'attendirent à une prompte guérison.

Le 27 juin, vers midi, ils étaient tous deux seuls avec leur mère.

— Regarde, dit Eugène à Victor, comme maman est bien! elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, dit Victor; elle sera bientôt guérie.

Il s'approcha pour la regarder et l'embrassa au front. Le front était glacé. Elle était morte.

Abel, appelé aussitôt, s'occupa des lugubres détails. Le surlendemain, les trois frères, de rares amis et quelques personnes attirées par la jeune renommée de Victor, conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice, et de là au cimetière Montparnasse.

Les amis emmenèrent les trois fils et essayèrent de les distraire, mais Victor aima mieux pleurer et retourna seul dans la maison vide. Il n'y put rester, sortit et reprit le chemin du cimetière. Quand on ferma les grilles, il erra sur le boulevard, accablé et découragé de vivre. Le besoin de se rattacher à une espérance lui fit prendre en revenant la rue du Cherche-Midi, il était onze heures du soir, il s'attendait à trouver les conseils de guerre endormis et éteints : la porte était toute grande ouverte, et la cour et les fenêtres pleines de lumières. Il fut heurté par un groupe qui entrait en riant aux éclats. Il voulut continuer sa route, mais il lui fut impossible de faire un pas. Il hésita un instant, puis, tout à coup, poussé par l'amère envie de souffrir, il s'élança dans la cour, monta rapidement le grand escalier, et entra dans une grande pièce déserte où l'on venait de jouer la comédie et dont le

théâtre lui fit l'effet d'une autre tombe. Il vit dans une glace son visage, qui avait la pâleur de la mort, et le crêpe de son chapeau qu'il avait gardé sur sa tête. Cette vue le rappela à lui, il s'enfuit précipitamment, et s'enfonça dans un corridor noir, d'où il entendit au-dessus de sa tête les pas de la danse et le bruit des instruments. Il ne put résister à monter un étage, puis un autre; il connaissait la maison et alla à une sorte de vasistas qui éclairait d'en haut la salle de bal. Là, seul et dans l'obscurité, il colla ses yeux au carreau et s'enivra désespérément du plaisir des autres. Il vit bientôt celle qu'il cherchait : elle était en robe blanche, coiffée de fleurs, et dansait en souriant.

La rupture des deux familles n'avait pas été moins sensible à mademoiselle Foucher qu'à Victor. Le père et la mère combattaient la tristesse de leur fille en cherchant pour elle toutes les occasions d'amusement. Le 29 juin était la fête de M. Foucher, on en avait fait une petite solennité; on avait organisé un bal et la représentation d'un vaudeville, *Monsieur Guillaume*, où mademoiselle Adèle faisait la jeune première. La veille du grand jour, M. Foucher reçut le billet de faire part de la mort de son ancienne amie, qu'il n'avait pas revue et dont il n'avait su la maladie que vaguement; il ne pensa qu'à sa fille, qui

allait perdre une distraction, et lui cacha la triste nouvelle.

Le lendemain, mademoiselle Foucher, étourdie et lasse des joies de la veille, se promenait dans le jardin du conseil de guerre. Elle vit entrer Victor, dont la présence et la pâleur lui dirent tout de suite qu'il était arrivé un malheur.

Elle courut à lui : — Qu'y a-t-il donc?

— Ma mère est morte. Je l'ai enterrée hier.

— Et moi, je dansais!

Il vit qu'elle ne savait rien. Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles.

## XXXVI.

### LA ROCHE-GUYON.

Ceux qui avaient accompagné à l'église le corps de la morte avaient remarqué, en entrant dans la chapelle de la Vierge, un jeune prêtre qui avait entendu l'office avec eux et qui était allé aussi au cimetière jeter sa pelletée de terre sur le cercueil. Ce prêtre pouvait avoir trente ans; ses cheveux soyeux entouraient sa tonsure d'un cercle parfait; son linge et le drap de sa soutane étaient d'une finesse rare chez un prêtre; lui-même avait dans sa personne un grand air de distinction et de race.

C'était le duc de Rohan. A peine marié, sa femme était morte brûlée. De désespoir, il s'était

mis dans les ordres, et il était alors sous-diacre au séminaire de Saint-Sulpice.

Quelques jours après, il fit demander à Victor par un ami commun la permission de venir le voir. Victor répondit que c'était à lui d'aller remercier M. de Rohan d'avoir suivi le corps de sa mère. Il alla au séminaire; l'abbé étant en ce moment à la chapelle, on l'introduisit dans sa cellule, qui avait pour tout ameublement une table de bois, un lit de bois et un crucifix de bois. Il fut touché de ce détachement des choses humaines chez un homme du monde qui portait ce nom hautain.

L'abbé accourut et fut d'une simplicité cordiale. Il parla d'abord de la morte avec une sincérité d'émotion qui pénétra le fils. Puis il causa de choses moins tristes, complimenta Victor de ses vers qu'il savait tous, lui prédit la gloire, dit que, lui, il avait renoncé à tout, qu'il ne voulait être rien dans l'Église, que, sans sa mauvaise santé, il se serait fait trappiste, et que toute son ambition était de devenir curé de son village.

Il plut beaucoup à Victor, qui le vit assidûment jusqu'aux vacances du séminaire. Il allait passer les vacances dans son village; il insista fort pour que Victor y vînt avec lui, plutôt que de rester dans la maison où sa mère était morte.

Victor ne partit pas avec lui, mais lui promit de le rejoindre.

En effet, un matin du milieu d'août, il monta en diligence avec l'ami commun qui avait été leur intermédiaire, M. Rocher. Le village était la Roche-Guyon. Arrivés au bord de la Seine, M. Rocher héla le bac. Du milieu du fleuve, les deux visiteurs aperçurent leur ami qui agitait son mouchoir sur le balcon du château. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour d'honneur, le jeune séminariste les reçut sur le perron ayant derrière lui une douzaine de petits abbés-majordomes et valets, ce qui commença à déranger les idées de Victor sur l'humilité du duc.

Le châtelain de la Roche-Guyon fut, du reste, aussi amical et aussi expansif que le séminariste de Saint-Sulpice. Le dîner attendait les visiteurs; il y avait une douzaine de convives, presque tous des prêtres. Le duc plaça Victor à sa droite et fut charmant; mais une étiquette princière pesait sur le dîner; les convives traitaient le maître de la maison avec un respect cérémonieux; ils ne l'appelaient que *monseigneur*, excepté un abbé, depuis aumônier de la duchesse de Berry, qui l'appelait *altesse*. Derrière l'altesse, se tenait debout, l'épée au côté, la serviette sous le bras, un grand escogriffe. Un mot étonna Victor qui demanda au duc quel était ce personnage.

— C'est le maire de la Roche-Guyon, répondit le duc.

Victor ne crut plus autant que l'ambition du duc fût de devenir curé de la Roche-Guyon.

Après le dîner, on visita le château, tout à fait magnifique et seigneurial. Victor y admira de fort belles peintures, parmi lesquelles le duel de Jarnac et de La Rochefoucauld. Le duc de Rohan prétendait descendre de Jarnac et s'en vantait. Le tableau représentait hardiment l'instant du duel où Jarnac coupe avec sa dague le jarret de son adversaire.

Une des curiosités du château était un lit de dix pieds de large, en chêne sculpté, tendu de bandes de velours grenat et alternées de bandes de tapisserie or et soie au petit point, où avait couché Henri IV.

La chambre du duc ne ressemblait guère à sa cellule; elle étalait toutes les recherches du luxe. Elle ouvrait sur un salon-boudoir dont la table et le piano étaient couverts d'albums de musique sacrée richement reliés, et ayant tous cette inscription en lettres d'or : Sa Seigneurie le duc de Rohan-Chabot, duc de Montbazon, duc de Beaumont, prince de Léon, pair de France.

En face du piano, il y avait le portrait du duc par Gérard en grand uniforme de mousque-

taire rouge, avec ces mots incrustés dans le bois : S. A. le prince de Léon.

Il était trop tard pour visiter le parc. On causa, puis le duc conduisit Victor dans une vaste et opulente chambre gothique dont les fenêtres regardaient la Seine. Cette chambre avait un mérite plus grand : le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, l'avait habitée.

Le lendemain, Victor, levé avec le jour, s'en alla seul dans le parc, qui se développait sur la colline derrière le château bâti à mi-côte. Les restes de la *Tour de Guy*, le burg primitif, dont le nom avait fait celui du village (la Roche à Guy, puis la Roche-Guyarde, puis la Roche-Guyon), l'attirèrent d'abord. « Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très-épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rez-de-chaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille au sommet de laquelle il aboutissait. » Cette ruine servit à Victor pour décrire la tour de Vermund le Proscrit dans *Han d'Islande* dont il s'occupait alors.

Un son de cloche le rappela; il crut que c'était le déjeuner : c'était la messe. La chapelle

était sous terre et taillée dans le roc. En s'enfonçant dans la crypte, il entendit un bruit d'harmonica. Il poussa une porte et vit une chapelle splendidement illuminée. Un Christ de grandeur naturelle cherchait à faire l'illusion complète de la réalité; un jet de vermillon jaillissait de ses plaies, le bois des linges était peint en blanc, le corps en couleur de chair, les yeux étaient d'émail, et la couronne de véritable épine. Derrière ce Christ, une nuée de séraphins en ronde-bosse comme ceux de Saint-Roch projetaient des rayons de bois doré. Tous les abbés domestiques étaient là. Le curé de la Roche-Guyon disait la messe, qui était servie par le duc en habit de diacre; mais il était facile de voir que ce n'était pas le diacre qui était le serviteur.

Victor avait dû d'abord rester deux mois, mais il en eut assez après deux jours. Le surlendemain de son arrivée, il écrivait à un ami de Paris : « ... Ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et, par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux, me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je le quitte bien vite; mais il est heureux. Quel besoin a-t-il de moi, qui ne le suis pas?... Madame la

duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter ce château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque-là; mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour son noble caractère, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre... »

Il partit, laissant l'ami avec lequel il était venu, et qui essaya vainement de le faire rester en disant que, par ce brusque départ, il affligerait le duc qui l'aimait beaucoup.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, dit Victor; mais je le préfère dans sa cellule ou chez moi.

Entre Rolleboise et Mantes, il y a une côte qu'il monta à pied. Il y fit la rencontre d'une jeune femme qui était aussi descendue de sa voiture et qui, pour mieux voir le paysage, avait grimpé sur un escarpement. Elle semblait embarrassée pour en redescendre, n'ayant avec elle qu'un vieillard qui était assez occupé à ne pas glisser lui-même. Victor s'avança et offrit sa main qui fut acceptée de bonne grâce. A Rosny, où il s'arrêta pour visiter le château, on lui dit que la duchesse de Berry venait de partir pour la Roche-Guyon avec M. de Meynard et qu'il avait dû se

croiser avec elle à la côte. La duchesse de Berry ne s'était pas doutée qu'elle touchait la main qui avait écrit l'ode sur la mort de son mari.

On aime à évoquer ses jeunes souvenirs. En 1835, M. Victor Hugo, voyageant de ce côté, voulut revoir la Roche-Guyon. Le château n'appartenait plus au duc de Rohan, qui l'avait vendu à madame de Liancourt. La duchesse était hospitalière aux touristes. Un domestique montra complaisamment toutes les pièces et entre autres une chambre « où avait logé Victor Hugo » et qui n'était pas la vraie. Puis il pria l'étranger de vouloir bien écrire son nom sur un registre à cet usage. M. Victor Hugo allait le faire, quand, en feuilletant le registre pour trouver une page blanche, il vit son nom au bas de quelques lignes d'une petite écriture ronde. Désespérant d'imiter assez bien cette écriture et cette signature pour n'être pas soupçonné de faux, il écrivit : *In se magna ruunt*, et signa : *Lucain*.

## XXXVII.

### FRAGMENTS DE LETTRES.

Le général Hugo offrit à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient prendre une profession plus régulière et moins aléatoire que la littérature. Victor refusa et se trouva réduit à ses propres ressources. Toute sa fortune consistait en huit cents francs que ses publications lui avaient gagnés. Avec ce modeste capital, il se lança dans l'inconnu.

Sa vie extérieure avait un commencement de notoriété et d'éclat; le monde le recherchait; il était invité partout; je vois, entre autres, une lettre où « M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, et madame la comtesse de Chabrol prient monsieur Victor *Hugot*, membre de l'Académie

des Jeux Floraux, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, le samedi 29 décembre à cinq heures et demie. » Mais quand il entrait dans cette maison où n'était plus sa mère, il se sentait seul au monde. Il ne put vivre ainsi; il alla chez M. Foucher et lui demanda sa fille.

Il n'avait rien, que son courage et le cœur de celle qu'il demandait. M. et madame Foucher, par tendresse pour leur fille et par sympathie pour ce jeune homme qui faisait tout seul son avenir et qui acceptait si résolûment les chances de la destinée, consentirent au mariage, qu'ils ajournèrent seulement à l'époque où la position de Victor serait un peu plus assurée.

Muni de cette promesse, il se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout ou il essaya de tout. Pendant deux ans, il mena une existence active, haletante et fiévreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes. Il avait un consentement, mais il lui en fallait un autre, celui de son père; l'obtiendrait-il? Il remit à le demander au moment où il en aurait besoin. Les fragments de lettres suivants donneront une idée de ses occupations et de l'état de son esprit pendant ces deux années :

« .... Rien n'est désespéré, et un petit échec

n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes ni même les menaces de l'avenir; mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements. Bien des gens marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.

« Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale. Les lettres, considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur et une consolation dans le malheur. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de tristes et douces affections. Il me semble dans la retraite que je suis près des deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon existence matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale, peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis. »

Malheureusement, la littérature ne lui était pas toujours une consolation. Sa renommée com-

mençante l'exposait à des attaques déjà violentes. Il n'était pas encore fait aux inimitiés et aux injures, et il n'avait pas pour elles l'indifférence que lui a donnée depuis une longue habitude. Son état général de souffrance le rendait plus sensible à tout et lui exagérait l'importance de ces piqûres :

« .... Tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiégent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité. Cela fait pitié et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que pour la plupart on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette noble et grande profession des lettres; mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis

isolé par un caractère inflexible, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher. Tu penseras peut-être, avec une apparence de raison, que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à de telles misères, mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables; ce qui ne ferait que m'importuner si j'étais heureux m'est aujourd'hui odieux; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis... »

Mais bientôt, il prenait cela d'une façon ferme et fière :

« Je trouve ici à mon retour une petite contrariété littéraire pour m'entretenir dans le métier de patience. Mais je suis aussi insensible aux mauvais offices que sensible aux bons. Il y a par le monde quelques avortons auxquels mon mépris ne suffit pas et qui veulent encore ma haine; ils n'y parviendront pas. »

Puis il réfléchissait et sentait se former en

lui cette pensée d'indulgence universelle dont il a fait plus tard la *Prière pour tous* et tout son théâtre :

« ... Tu ne saurais te figurer dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors ma colère d'un moment se change presque toujours en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner... »

Il expliquait à celle qui allait être sa femme ce que c'était pour lui que la poésie :

« ... En deux mots, la poésie, c'est l'expression de la vertu. Une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. La poésie ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers... »

Et dans une autre lettre :

« ... Les vers seuls ne sont pas de la poésie. La poésie est dans les idées; les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est seulement plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé, plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte... »

Il ne voyait pas l'amour moins grandement que la poésie :

« Il y a au dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être, d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir parmi toutes les autres âmes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes qui se sont ainsi cherchées plus ou moins

longtemps dans la foule se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot, qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs... »

« ... L'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine; on est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. »

Ses affaires ne s'arrangeaient pas comme il aurait voulu; des promesses sur lesquelles il avait compté ne se réalisaient pas ; des obstacles imprévus le rejetaient loin du but qu'il avait cru toucher et le décourageaient. Il écrivait à M. Foucher :

« ... Tout mon avenir est replongé dans le vague. Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du mal-

heur; au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais. Dans le moment actuel, il faut que j'attende! La seule qualité que j'aie, l'activité et l'énergie pour agir, est paralysée; les circonstances en revanche me demandent de la *patience*, vertu que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais... Il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que de me noyer dans un étang. »

M. Foucher essayait de le calmer :

« ... Je conçois votre état. Louis XIV disait d'un officier pauvre qui préférait la croix de Saint-Louis à une pension : *Il n'est pas dégoûté.* J'en dirais autant d'un jeune homme qui préfère un malheur à une incertitude paralysante que les circonstances placent entre son présent et son avenir. Cependant les choses ne me paraissent pas avoir empiré. Attendons. Les obstacles ne seront pas toujours au-dessus de nos efforts, et, jusqu'à ce que nous puissions nous en rendre maîtres, donnons le change à notre impatience en exploitant le domaine que personne ne peut nous ravir. Travaillons. Votre littérature est un vaste champ : vous y avez semé; faites paraître

les fruits. Qu'on les trouve doux ou amers, mûrs ou verts, n'importe... »

Au milieu de tous ces ennuis et de tous ces empêchements, de ces espérances et de ces incertitudes, une chose en lui ne variait pas : c'était la volonté bien arrêtée de n'arriver que par des moyens dignes et qui ne coûtassent rien à sa conscience. Il avait autant besoin de mériter le bonheur que de l'obtenir :

« ... Si, pour accélérer l'époque de mon bonheur, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. C'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs, et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même. J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler à travers tant d'agitations... »

« ... Tous les chemins me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même en travaillant mes moyens d'existence que de les attendre

de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune; et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière... Que reste-t-il à un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par ces voies faciles? Rien que la conscience de sa force et l'estime de soi-même. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, et marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu. »

J'extrais encore ces quelques lignes où l'on voit poindre son désir d'être lui, et de ne plus s'en rapporter aveuglément aux idées et aux opinions qu'enfant il a reçues des autres :

« ... Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des traditions conventionnelles; c'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison avant de rien accueillir; s'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. »

# XXXVIII.

## LAMENNAIS
## CONFESSEUR DE VICTOR HUGO.

C'est alors qu'il écrivit *Han d'Islande.* Je lis dans une de ses lettres : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre. Je cherchais à déposer quelque part les agitations de mon cœur

neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui ne m'apparaissait plus que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion morale, base de la composition. Autour des deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans suivant leur degré d'importance. Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes; c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter dans l'intérêt de notre littérature. Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en

disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que, lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière. Je le commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage... »

M. de Chateaubriand fut nommé maître ès-Jeux Floraux. Ses lettres devaient lui être remises par un académicien; il y en avait six à Paris, dont un était collègue du nouveau maître à la chambre des pairs. On choisit Victor, qui était le plus jeune.

Il était resté en relations de lettres avec M. Alexandre Soumet. Un jour il vit entrer chez lui un homme de quarante ans, beau, sympathique et dont le sourire montrait de belles dents. C'était M. Soumet qui venait se fixer à Paris. Ce fut un ami tout fait. M. Soumet réalisait l'idéal de ce qu'on entend vulgairement par un visage poétique : de longs cils noirs ombraient ses yeux qu'il levait vers le ciel en parlant; sa bouche avait une expression séraphique; ses cheveux absents étaient remplacés par un toupet auquel il donnait l'effarement de l'inspiration. Il avait du chevalier et du barde, un peu de province, pas mal de Parnasse, et, sous cette fadeur superficielle, beaucoup de droiture, une générosité rare et une solidité à toute épreuve.

Dans la même semaine, Victor eut la visite du duc de Rohan que l'hiver ramenait à Paris et refaisait simple séminariste. Un soir que Victor était allé le voir dans sa cellule, un vieux prêtre décrépit entra. Sa tête, qu'il ne pouvait plus porter, lui tombait sur la poitrine; il marchait tout tremblotant, appuyé sur un bâton qui dépassait de deux pieds son crâne dénudé. Une redingote râpée et une culotte dont on eût pu compter les fils complétaient un ensemble misérable. Ce vieillard était rayonnant.

— Vous paraissez bien joyeux, lui dit le duc. Il vous est donc arrivé bonheur?

— Oui, dit le vieux. Je touchais, comme vicaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quatre cent cinquante francs par an; mes appointements viennent d'être réduits à trois cent cinquante. Je remercie Dieu, je n'espérais plus avoir le temps d'être éprouvé, si près de mourir.

Victor regarda l'homme pour voir s'il parlait sérieusement, mais ce moribond n'aurait pas raillé avec la tombe, et Victor vit dans ses yeux qu'il était sincère.

Quelques jours après, le duc, venant chez lui, et le trouvant préoccupé et triste, lui parla du vieux prêtre.

— Voyez, lui dit-il, il est vieux, il est infirme, il est misérable, il n'a qu'une bouchée de pain,

on lui en arrache la moitié, et il est radieux! Voilà la religion. Quand vous n'y verriez qu'une philosophie, la meilleure de toutes n'est-elle pas celle qui nous fait heureux du malheur?

— Mais je suis religieux.

— Avez-vous un confesseur?

— Non.

— Il vous en faut un, je m'en charge.

Victor était dans une de ces heures de désespérance où l'on renonce à soi et où l'on se laisse faire. Il lui était, d'ailleurs, indifférent de confesser une vie qui n'avait rien à cacher. Le duc n'eut pas beaucoup de peine à le décider et, pour qu'il ne se ravisât pas, vint le prendre dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, Victor allait se mettre à déjeuner de deux œufs à la coque et d'un verre d'eau, le duc entra.

— Ne déjeunez pas, dit-il. Nous déjeunons ensemble chez l'abbé Frayssinous.

L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode. Il appelait ses sermons *conférences* et disait *messieurs* au lieu de *mes frères*, et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite.

Il demeurait à l'Abbaye-aux-Bois, où il avait une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Il attendait ses deux convives et leur fit partager un dé-

jeuner qui ne différait pas trop de celui que Victor avait laissé chez lui. La concision des mets fut réparée amplement par l'abondance des paroles.

Le prédicateur commença son rôle de directeur de Victor en lui traçant la conduite qu'il devait suivre : la religion ne condamnait pas les gens à la claustration ni au détachement des intérêts terrestres; Dieu ne donnait pas le talent pour l'enfouir, mais au contraire pour l'employer au triomphe de la vérité et à la propagation des bonnes doctrines; un des meilleurs moyens de propager la foi, c'était d'aller dans le monde, d'y répandre la piété par la parole et par l'exemple. Le succès était une force; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait pas s'en tenir à la littérature, il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait.

Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque.

En sortant, Victor dit au duc de Rohan que l'abbé Frayssinous ressemblait peu au vieux vicaire et que ce ne serait jamais son directeur.

— Vous ne pouvez pourtant pas prendre le

premier venu; si vous prenez un bon curé vulgaire, c'est vous qui le dirigerez; il vous faut une intelligence. Voyons, vous voulez un prêtre austère, voulez-vous Lamennais?

— Lamennais, à la bonne heure.

Il fut convenu qu'on irait le lendemain.

Comme Victor rentrait, il trouva M. Soumet dans son escalier.

— Mon cher, dit M. Soumet, je viens vous apprendre que vous dînez aujourd'hui chez mademoiselle Duchesnois. Cela vous étonne; vous ne la connaissez pas, mais elle vous connaît; elle a la tête remplie de vos vers.

Victor voulut refuser, et dit qu'il n'était pas en humeur d'être un convive bien agréable.

— Raison de plus pour vous distraire. D'ailleurs je vous ai promis, et, si je ne vous amenais pas, mademoiselle Duchesnois m'a menacé de me rendre mon rôle.

Il faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre*, dont l'Oreste était Talma.

Victor se laissa entraîner. Les deux amis allèrent frapper à une petite maison de la rue de la Tour-des-Dames. Un escalier tournant éclairé d'une lampe d'albâtre les conduisit à un appartement dont l'ameublement empire, ne pouvant être beau, était riche; ils traversèrent un pre-

mier salon et entrèrent dans un second, d'où M. Soumet cria :

— Le voici.

Aussitôt une portière se souleva et une femme parut, décolletée à mi-corps. Elle remercia fort Victor et l'introduisit, en lui parlant de ses odes, dans un boudoir où était une autre actrice, grasse, belle bien qu'altérée par une petite vérole récente, et non moins décolletée que la maîtresse de la maison, mademoiselle Leverd.

Une troisième femme dînait, madame Sophie Gay, dont on représentait ce soir-là même pour la première fois un opéra-comique, *le Maître de Chapelle*. Elle complimenta Victor, mais ne s'étonna pas de sa figure de collégien, ayant elle-même, dit-elle, sa fille Delphine, à peine adolescente, qui faisait aussi des odes admirables, et elle proposa une soirée où ces deux enfants de génie diraient des vers tour à tour.

Le dîner fut exquis. Victor était entre mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Leverd, et songeait par instants à la singularité de sa journée qui avait commencé par un déjeuner entre deux curés et qui finissait par un dîner entre deux actrices.

M. Soumet, méridional et aisément camarade, tutoyait les deux actrices et les appelait par leur nom tout court : Dis donc, Leverd... —

T'a-t-on dit, Duchesnois?... Cela choquait beaucoup Victor, qui n'a jamais tutoyé même un acteur ni appelé une actrice autrement que *madame*.

Madame Gay avait apporté une loge pour sa première représentation. On alla donc au *Maître de Chapelle*. La loge était de face et avait trois places sur le devant : la tragédienne et la comédienne mirent Victor entre elles. Sa jeune célébrité et surtout son air grave et pudibond les piquèrent au jeu et elles lui firent mille agaceries dont sa sauvagerie fut plus gênée que flattée. Il trouva la pièce longue et n'en aima que le dénoûment.

— Eh bien, lui dit M. Soumet, en le reconduisant, j'espère que voilà une bonne soirée! La plus grande tragédienne, la plus vive comédienne et la femme la plus lettrée du temps n'ont eu d'yeux que pour vous. Peste! avec quelle ardeur Duchesnois et Leverd vous demandaient en vous quittant quel jour vous viendriez les voir! Voyons, chez laquelle irez-vous demain?

— Demain, dit Victor, j'irai chez l'abbé de Lamennais.

Ces femmes demi-nues et tutoyées en public étaient d'un autre monde que celui que rêvait sa jeunesse en deuil. Il se réveilla le lendemain plus disposé à la vie sévère et religieuse, et fut content de voir arriver le duc de Rohan. Ils montè-

rent dans un cabriolet qui se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Victor aperçut un grand arbre qui dominait la cour des sourds-muets.

— Voici un arbre, dit-il au duc, qui est une vieille connaissance pour moi. J'ai passé dans ce quartier la meilleure partie de mon enfance. Est-ce que l'abbé de Lamennais loge près d'ici?

— Nous arrivons.

Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille.

— Comment! s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de Lamennais!

— Mais oui. Qu'y a-t-il là qui vous étonne?

Victor lui expliqua que c'était précisément aux Feuillantines qu'il avait passé son enfance. Ils entrèrent dans l'appartement qu'avait occupé madame Hugo. Rien n'y était changé, sinon qu'en cet instant tout y était en désordre; la salle à manger et le salon étaient encombrés de malles et de paquets, parmi lesquels allait et venait un petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, et dont le nez dissimulait presque le menton. Ce qu'il avait de plus frappant, c'était le contraste de l'expression presque enfantine de sa bouche avec les autres traits de son visage, tourmentés et nerveux.

Ce petit homme était pauvrement vêtu. Il

portait une redingote usée de gros drap gris qui laissait voir une chemise de toile bise et une cravate, autrefois de soie noire, qui était maintenant une ficelle; le pantalon écourté atteignait à peine la cheville amaigrie et se continuait par des bas bleus déteints; à chaque pas on entendait sonner le triple rang de clous qui consolidait grossièrement des souliers de paysan.

— Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent.

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

Victor tombait mal pour se confesser au milieu d'un déménagement. L'abbé Caron, chez qui logeait M. de Lamennais, quittait les Feuillantines, et M. de Lamennais s'en allait le soir. Il donna sa nouvelle adresse et prit rendez-vous.

Victor se confessa, fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les agaceries que lui avaient faites mesdemoiselles Duchesnois et Leverd. M. de Lamennais, voyant que c'étaient là ses grands crimes, remplaça désormais la confession par une causerie.

## XXXIX.

### MARIAGE.

Nous retrouvons notre poëte installé rue du Dragon, numéro 30. Il faisait ménage avec un jeune cousin, fils du frère de madame Hugo, venu de Nantes pour étudier le droit. Ils avaient loué en commun une mansarde à deux compartiments. L'un était leur salon de réception ; sa splendeur consistait dans une cheminée de marbre Sainte-Anne, au dessus de laquelle était accroché le lys d'or des Jeux Floraux. L'autre compartiment était un boyau mal éclairé et qui avait grand'peine à contenir les deux lits.

Victor possédait sept cents francs, avec lesquels il vécut un an. Ceux qui veulent savoir comment il s'y prit n'ont qu'à lire le budget de

Marius dans *les Misérables*. Sans emprunter un sou, et même en prêtant plus d'une fois cinq francs à un ami, il trouva moyen de s'acheter un superbe habit bleu barbeau à boutons d'or et de se venger par un déjeuner de deux louis de M. Henri Delatouche qui, l'ayant invité dans un logement confortable et coquet orné de trépieds et de statues, l'avait nourri de pommes de terre cuites à l'eau et d'une tasse de thé.

Les cousins avaient à eux deux une armoire. On pensera que c'était beaucoup. C'était beaucoup pour Victor, qui avait en tout trois chemises. Mais le Nantais était doué de linge comme un provincial. Les rayons pliaient sous le poids énorme de ses chemises, dont il avait un soin respectueux et qu'il envoyait lessiver à Nantes. C'était un garçon d'ordre, et il faisait bien attention de les porter par rang d'ancienneté de lavage; il en avait tant que les premières lavées avaient eu le temps de jaunir, et contrastaient avec celles de Victor, lequel, n'en ayant que trois et obligé de les mettre à mesure qu'elles lui revenaient, avait toujours du linge éblouissant de blancheur.

Victor s'entendait à merveille avec son cousin, qui était un bon cœur et un esprit laborieux. Il allait une fois par semaine au conseil de guerre. M. Foucher ne voulait pas qu'il y vînt

plus souvent, si loin du mariage. Mais madame Foucher tempérait un peu la sévérité paternelle en allant se promener souvent au jardin du Luxembourg avec sa fille et en l'autorisant à les y rencontrer. D'un autre côté, sa mansarde commençait à être visitée. M. Soumet lui amena plusieurs de ses amis, MM. Alexandre Guiraud, Pichat, Jules Lefèvre, etc. MM. Soumet, Guiraud et Pichat faisaient du théâtre ; ayant le pressentiment d'un art nouveau sans en avoir la puissance, ils rajeunissaient la tragédie ; ils avaient plus de velléité que de volonté ; ils n'osaient pas oser. M. Soumet confia un jour à Victor la perplexité où il était. Il avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre* :

Quelle hospitalité funeste je te rends !

— Eh bien ? demanda Victor.

— J'hésite à laisser dire ce vers à la représentation.

— Pourquoi ?

— N'êtes-vous pas effrayé de cette épithète qui enjambe l'hémistiche ?

— Ah bien, dit Victor, je leur ferai faire d'autres enjambées !

M. Soumet s'en alla un peu rassuré, mais bientôt sa terreur lui revint, et il fit dire à Talma :

Quelle hospitalité, Pylade, je te rends !

Talma joua aussi *les Macchabées* de M. Guiraud. Le *Léonidas* de M. Pichat réussit froidement, et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants, et un air de tambour-major, mourut très-jeune.

M. Jules Lefèvre, sans faire de tragédie, était tout aussi tragique. Il avait l'attitude byronienne, la mèche au vent, l'œil enfoncé et la voix caverneuse ; il faisait de beaux vers obscurs ; il parlait peu, il était mystérieux, fatal et funeste. Le mariage et un riche et aimable intérieur le débarrassèrent de toute cette fatalité, et Lara s'aperçut qu'il était un brave homme.

M. Émile Deschamps ajoutait au groupe son souple et bienveillant esprit. Très-intelligent et très-enthousiaste, il allait répandre de salon en salon la foi aux talents nouveaux. Ses propres vers, d'une originalité modérée et conciliante, contribuaient à convertir la portion timorée du public. Son malheur est justement d'avoir été trop accepté ; les soirées et les albums ont couru après lui, et, par entraînement plus que par impuissance, il a réduit trop souvent sa poésie à leur mesure. Il y avait en lui un penseur qui s'est monnayé en homme du monde.

La pléiade s'accrut de M. Alfred de Vigny, alors capitaine au quatrième régiment de la garde.

Il prit un matin MM. Émile Deschamps et Victor Hugo et les emmena en coucou déjeuner à Courbevoie, où casernait son régiment; les trois poëtes convinrent de ne se parler qu'en vers pendant la route, et se livrèrent à un dialogue saugrenu et à des soubresauts d'improvisation qui les firent prendre par le cocher pour trois imbéciles.

M. Émile Deschamps présenta bientôt son frère Antony, le traducteur de Dante, esprit ouvert et cœur loyal, capable de comprendre et d'aimer tous les génies.

M. Soumet entraîna Victor chez madame Gay, dont la fille, Delphine, l'accueillit fraternellement. Madame Gay raconta que la poésie était venue toute seule à sa fille, à quatorze ans, un automne qu'elle était à la campagne et qu'elle se promenait solitaire dans une allée de grands arbres. Madame Gay, qui écrivait elle-même, n'avait pas détourné sa fille d'écrire; elle lui avait seulement donné deux conseils. Sachant par expérience qu'on était trop disposé à traiter légèrement la littérature des femmes, elle lui avait dit : Si tu veux qu'on te prenne au sérieux, donnes-en l'exemple, étudie la langue à fond, pas d'à peu près, remontres-en à ceux qui ont appris le latin et le grec. L'autre conseil était qu'elle n'eût dans sa mise aucune des excentricités des « bas bleus, » qu'elle ressemblât aux autres par sa toilette, et

ne se distinguât que par son esprit. Elle lui répétait sans cesse : — Sois femme par la robe, et homme par la grammaire.

Mademoiselle Delphine Gay allait souvent dans le monde. Elle y était toujours vêtue très-simplement, en général d'une robe de mousseline blanche unie; une écharpe de gaze bleue couvrait ses épaules amples et sa taille élancée; ses belles boucles blondes se passaient de fleurs. Elle n'avait rien de bizarre, ni d'infatué. Quand on lui demandait des vers, elle en disait, mais aussitôt après elle redevenait une jeune fille comme une autre. Un soir qu'elle était complimentée par une jolie femme à la mode, elle lui répondit : — Ce serait plutôt à moi, madame, à vous complimenter; pour nous autres femmes, il vaut mieux inspirer des vers que d'en faire.

Victor avait jusque-là publié ses odes une à une dans le *Conservateur littéraire* ou en brochure chez un libraire du Palais-Royal appelé Delaunay. Abel lui conseilla de les réunir en volume. Mais pas un éditeur ne voudrait faire les frais d'un volume de vers, et Victor n'avait pas de quoi payer l'impression. Il s'abstint de cette ambition trop haute, et fut donc très-surpris de recevoir un jour une épreuve de ses vers avec le chiffre I au bas de la feuille, ce qui en promettait d'autres. Abel, sans lui en rien dire, avait dérobé

son manuscrit et l'avait porté chez un imprimeur.

Il fallait maintenant un vendeur. Les libraires ne se souciaient pas de mettre des vers à leur étalage; ils prétendaient que cela tenait la place d'un livre. L'oncle d'un ami d'Abel consentit à exposer les *Odes* par complaisance pour son neveu.

Le volume, intitulé *Odes et Poésies diverses*, n'était pas au vitrage depuis un quart d'heure, qu'un passant entra et l'acheta. Ce passant était M. Mennechet, lecteur de Louis XVIII.

Louis XVIII prit le volume, le regarda, l'ouvrit et dit : C'est mal fagoté. Le volume, en effet, n'était pas pour les bibliophiles. C'était un in-18 d'un papier gris sale, imprimé en caractères de rebut, assez bons pour des vers. La couverture, trop étroite, était ornée d'un dessin figurant un vase entouré de serpents qui voulaient sans doute être les serpents de l'Envie, mais qui semblaient plutôt être les couleuvres d'une pharmacie s'échappant de leur bocal.

Cette apparence médiocre n'empêcha pas le roi de se faire lire les *Odes* et de les relire et même de les annoter de sa main. Ses annotations étaient, en général, puristes, offensées des innovations, et plus souvent hostiles qu'élogieuses. L'ode qui lui avait paru la meilleure était celle qui parlait de lui; il avait écrit en marge de *sa* strophe : *Superbe!*

Victor envoya le livre à M. de Lamennais, qui lui répondit :

« A la Chênaie, le 9 juin.

« J'ai lu le recueil de vos poésies, mon cher Victor, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré. Les beaux vers ressemblent à la lumière du midi, qui colore davantage les objets et répand sur eux des teintes plus variées et plus harmonieuses. . . .

« Vous avez raison de penser à assurer votre avenir. Personne ne connaît mieux que moi les embarras dont je voudrais vous voir affranchi. J'espère aussi en sortir un jour, mais pour cela il me faut encore plusieurs années de travail. Au reste, j'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence ; elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis, dans l'émigration, avait épuisé toutes ses ressources ; il ne lui restait plus qu'une petite pièce de monnaie ; il la regarde ; il y lit ces mots : *Deus providebit;* à l'instant, sa confiance renaît, et, quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué.

« Vous me demandez, mon cher ami, où j'en suis de mon troisième volume ; il est fini, mais

l'ouvrage ne l'est pas, à beaucoup près. Mon dessein n'était d'abord d'offrir que des résultats; mais ces résultats, quoique incontestables, auraient été contestés, attendu la disposition des esprits à mon égard. Je me suis donc décidé à présenter les preuves de tout ce que j'avance, c'est-à-dire le tableau de la tradition du genre humain sur les grandes vérités de la religion. Je sens fort bien que ces longs développements doivent jeter de la langueur dans la troisième partie de l'*Essai*, mais que faire à cela? L'auteur y perdra peut-être, mais la vérité y gagnera, je crois; et c'est tout ce que je désire, le reste est trop vain pour s'en occuper. Ainsi, outre le volume fini, il m'en reste encore deux à faire; ils ne me coûteront guère moins de dix-huit mois de travail. Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur.

« Votre ami,

« F. M. »

Victor, pendant que son livre paraissait, était à Gentilly, où madame Foucher avait loué

cette année-là. Il avait obtenu de passer l'été près de sa fiancée. Madame Foucher occupait un étage d'un ancien presbytère, où il n'avait pas trouvé de chambre libre; mais la maison, rebâtie et toute moderne, avait laissé debout une vieille tourelle de l'ancienne construction où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poëte. Quatre fenêtres percées aux quatre points cardinaux recevaient le soleil à toute heure.

Les locataires avaient un vaste terrain bordé à droite et à gauche de deux avenues de peupliers d'une hauteur et d'une épaisseur remarquables. Une partie de ce terrain, livrée à la culture, avait l'aspect joyeux de la pleine campagne; le reste était en fleur. Une des plantations de peupliers était longée par la Bièvre, qui séparait l'ancien presbytère de l'église. De l'autre, on voyait la vallée, gaie et verte.

La propriétaire était une vieille femme, alerte, nette et rose, âpre à l'économie, et utilisant tout, jusqu'aux fous de Bicêtre, ses voisins. Quelques-uns, d'une folie inoffensive, avaient la permission de sortir, et fendaient son bois ou sarclaient son jardin; un, entre autres, bègue, louche, brèche-dent, et tout guilleret, qu'elle appelait Coco, et un d'une stupidité sombre et muette.

Les deux fiancés se promenaient dans le jar-

din et causaient de leur avenir, si prochain maintenant, en regardant le soleil disparaître derrière la colline. Un autre couple se croisait avec eux : c'était le petit-fils de la propriétaire et la fille du docteur Pariset, qui allaient aussi se marier dans quelques semaines; ils s'arrêtaient à chaque plate-bande, et le futur faisait à la future de gros bouquets qu'elle avait peine à porter. Les quatre amoureux allaient, venaient, rayonnaient, et rencontraient çà et là le fou lugubre qui, la tête baissée, bêchait la terre, ou Coco qui, chose plus triste, riait aux éclats.

Un jour Victor apporta à sa fiancée un papier soigneusement plié et épinglé. Elle crut qu'il contenait quelque fleur précieuse et l'ouvrit avec précaution : il s'en échappa une chauve-souris. Elle eût grand' peur et ne pardonna cette vilaine surprise qu'en lisant les vers écrits sur le papier : *la Chauve-souris.*

Je ne crois pas avoir parlé encore d'un second fils de madame Foucher, qui s'appelait Paul, et qui avait alors douze ans. Il faisait ses études au collége Henri IV. Le dimanche il venait à Gentilly; il amenait quelquefois avec lui un camarade, à peu près de son âge, gentil garçon, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes. Sa figure, colo-

rée, ovale et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle avait, en place de sourcils, un cercle sanguin. Il se nommait Alfred de Musset. Il égaya un après-dîner d'une bouffonnerie dans laquelle il imita un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires.

Le mauvais papier ne nuisit pas à la vente du volume. L'édition, quinze cents exemplaires, s'écoula en quatre mois. Le prix était de trois francs cinquante centimes; l'imprimeur et le vendeur prenaient trois francs. Victor eut donc sept cent cinquante francs, moins quelque chose parce que le libraire le paya en écus de six francs qui perdaient quatre sous. Mais quand il toucha cette grosse somme, il était riche : le roi lui avait donné une pension de mille francs sur sa cassette.

Avec mille francs par an, on pouvait se marier. On revint donc à Paris, et l'on s'apprêta au grand jour. La première nécessité était d'avoir le consentement du général. Victor ne le demanda pas sans ennui et sans crainte : le général s'était remarié, ce qui n'avait pas rapproché de lui ses enfants, dévoués à la mémoire de leur mère. Sa nouvelle femme ne le pousserait-elle pas à refuser? Mais la bonté du général était plus forte que toute influence et que toute rancune. Il ne se contenta pas d'envoyer son con-

sentement, il fit lui-même la demande. J'extrais ces passages de la lettre qu'il écrivit à M. et à madame Foucher :

« ... L'état dans lequel j'ai parcouru ma longue carrière ne m'a pas permis autant qu'à vous de connaître bien mes enfants et leurs qualités. Je connais à Victor une sensibilité exquise, un excellent cœur, et tout me porte à croire que ses autres qualités morales répondent à celles-là. C'est ce cœur, ce sont ces qualités que j'ose mettre aux pieds de votre aimable fille... Victor me charge de vous demander la main de cette jeune personne dont il prétend faire le bonheur et dont il attend le sien... Déjà, pour aplanir les premières difficultés, il s'est avec une distinction rare ouvert seul une carrière brillante, il s'est, en quelque sorte, doté pour offrir à mademoiselle votre fille un état convenable, des espérances et un avenir; vous connaissez ce qu'il est et ce qu'il a. Si des temps plus heureux permettaient l'accomplissement du traité de mai 1814, si la commission mixte des séquestres et indemnités donnait enfin des conclusions que le gouvernement adoptât, Victor recevrait de son père les moyens de monter modestement sa maison... Aussitôt que j'aurai reçu votre réponse, si elle est telle que je me

plais à l'espérer, j'adresserai à Victor le consentement voulu par l'article 76 du code civil... »

Je transcris également ces quelques lignes de la réponse de M. Foucher :

« Votre Victor vient de nous remettre la lettre que vous nous faites l'honneur de nous écrire. Victor est tel que vous le supposez. Il a, de plus, cette gravité qui supplée si bien chez les jeunes gens à l'expérience des années; et, ce qui est encore plus rare, l'on voit uni en lui le désintéressement à l'esprit d'ordre... Ainsi l'union que vous voulez bien nous proposer nous paraît aussi avantageuse pour notre Adèle qu'elle est flatteuse pour toute la famille. Nous y donnons donc très-volontiers notre assentiment, et, de ma part, c'est avec un plaisir d'autant plus grand que ce mariage ravivera une ancienne liaison qui a toujours été d'un grand prix pour moi, et de laquelle, mon général, vous voulez bien vous souvenir... Je regrette de ne pouvoir faire pour nos jeunes gens tout ce qu'ils méritent. Adèle apportera au ménage deux mille francs en meubles, nippes et espèces, et ils auront chez nous le logement et nos soins, tant qu'ils ne se croiront pas assez avancés pour monter une maison. Cet arrangement leur conviendra sans doute, et il nous ac-

commodera d'autant mieux que nous ne cesserons pas de jouir de la présence de tous nos enfants... »

En apprenant le prochain mariage, M. de Lamennais écrivit à Victor :

« A la Chênaie, le 6 octobre.

« Un événement qui fixe votre destinée, mon cher Victor, ne peut que m'intéresser bien vivement. Vous allez devenir l'époux d'une personne que vous avez aimée dès l'enfance, et qui est digne de vous comme vous êtes digne d'elle. Dieu, je l'espère de tout mon cœur, bénira cette heureuse union qu'il semble avoir préparée lui-même par un long et invariable attachement, par une tendresse mutuelle aussi pure que douce. Mais, en goûtant le bonheur d'être lié pour toujours à celle que votre cœur avait choisie, et qui vous a gardé, dans le secret du sien, une foi si constante, sanctifiez ce bonheur même par des réflexions sérieuses sur les devoirs qui vous sont imposés. Ce n'est plus un amour de jeune homme qui convient à votre état présent, mais un sentiment plus solide et plus profond, quoique moins impétueux. Vous êtes époux, vous serez père, songez, songez souvent à tout ce que ces deux

titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle nécessaire de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt, et celle même d'être heureux. La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'expression naïve et touchante. Mais entendez aussi que c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. Que le ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus désormais séparé du vôtre tout ce qu'il y a de plus doux dans les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis.

« F. M. »

Bientôt après cette lettre, M. de Lamennais revint à Paris, et ce fut lui qui donna à Victor le billet de confession dont il eut besoin pour se marier.

Les sept cents francs que Victor avait gagnés avec ses *Odes* ne lui servirent pas cette fois à vivre une année : il les dépensa d'un coup à l'achat d'un cachemire français qui fut la splendeur de la corbeille.

Le général ne vint pas à la noce. Les témoins de Victor furent MM. Soumet et Ancelot. La cérémonie religieuse eut lieu à Saint-Sulpice, dans cette même chapelle de la Vierge où, dix-huit mois auparavant, on avait porté le corps de sa mère. Une autre madame Hugo mit son prie-Dieu où avait été la bière et couvrit de son voile blanc la place du drap noir.

La salle à manger de madame Foucher étant trop petite, on dîna dans une salle du conseil de guerre qu'une cloison mobile séparait de celle où Lahorie avait été jugé et condamné. Après la mort de sa mère, Victor rencontrait celle de son parrain.

Il y eut le lendemain quelque chose de plus triste que la mort. Biscarrat, le brave maître d'étude de la pension Cordier, était naturellement de la noce : au dîner, il avait été frappé de quelques paroles incohérentes d'Eugène, dont la bizarrerie redoublait depuis quelque temps. Il en avait averti Abel, et tous les deux, au sortir de table, l'avaient emmené sans en parler à personne. Au milieu de la nuit, la folie s'était décla-

rée. Le matin, Biscarrat accourut bouleversé; Victor le suivit bien vite et trouva le pauvre compagnon de toute son enfance en pleine divagation. On ne pensa plus qu'à lui. Le général, qui n'était pas venu prendre sa part du bonheur, voulut être du malheur, et vint à Paris. La crise s'apaisa et l'on eut un peu d'espérance; on essaya de garder le cher malade, mais on reconnut bientôt qu'il serait mieux soigné dans une maison spéciale. On le mit chez M. Esquirol. Mais la raison ne devait plus revenir, et sa guérison fut la mort.

## XL

### M. ALPHONSE RABBE.

Victor Hugo s'était remis à *Han d'Islande;* il l'acheva dans les premiers mois qui suivirent son mariage et en vendit la première édition mille francs à un marquis ruiné qui s'était fait libraire. Ce marquis, M. Persan, lui acheta en même temps la seconde édition de ses *Odes*, qui parurent cette fois sous une forme plus convenable et qui remplacèrent leur bocal par une lyre.

Je suppose que le noble libraire préférait les vers à la prose, car il fut loin de soigner *Han d'Islande* comme les *Odes*. Peut-être était-ce au contraire qu'il estimait que les vers avaient besoin de provoquer les acheteurs par leurs beaux

dehors et que la prose serait prise pour elle-même. Quelle que fut son idée, *Han d'Islande* se contenta de gros papier gris imprimé en têtes de clous, et parut en quatre petits volumes, sans nom d'auteur, suivant en cela l'exemple qu'avaient donné *René, Werther, Adolphe,* le *Voyage autour de ma chambre,* etc., dont la première édition ne portait pas le nom de Chateaubriand, de Gœthe, de Benjamin Constant, de Xavier de Maistre, etc.

Les journaux, qui avaient été la plupart fort sympathiques aux *Odes,* le furent beaucoup moins à *Han d'Islande.* On commençait à se diviser en deux camps, les classiques et les romantiques, et ceux-ci étaient les moins nombreux, surtout dans les journaux. Il y eut beaucoup de colère, et autant d'étonnement. Je retrouve, dans un vieux numéro de *la Quotidienne,* un article de M. Charles Nodier qui peint bien le moment littéraire et l'impression de plaisir inquiet et violent que faisaient les œuvres nouvelles aux esprits non malveillants. J'en détache quelques fragments :

« Les classiques continuent à régner au nom d'Aristote sur la littérature européenne, mais ils règnent comme ces rois détrônés qui n'ont conservé de la puissance que des droits méconnus

et le vain appareil d'un titre sans autorité. Leur domaine n'est plus qu'un vaste désert dont les productions languissantes et flétries en naissant n'attestent que l'aride pauvreté d'un sol épuisé et d'une nature décrépite. Si les arts entreprennent quelque monument digne de la postérité, c'est sur un autre terrain. S'il s'élève quelque talent prodigue en riches espérances, c'est sous une autre bannière. Les classiques ont raison dans les journaux, dans les académies, dans les cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires et dans les salons. On avoue les premiers; ce sont les autres qu'on lit, et l'ouvrage le plus distingué qui puisse sortir aujourd'hui de la bonne école ne partagera pas un moment la vogue irrésistible des rêveries souvent fort extravagantes qui pullulent dans la mauvaise. Que faut-il conclure de là, sinon que l'état de la société est changé, que ses besoins le sont aussi, que cet ordre de choses est irréparable comme il était inévitable, et que, si on ne prend pas la littérature comme elle est, on court grand risque de n'en plus avoir du tout?... Un des caractères de cette nouvelle littérature, et ce n'est probablement pas celui qui la fera dédaigner d'un peuple patriote, c'est cette observation religieuse des mœurs et des localités qui transporte dans les fictions

mêmes de l'imagination les enseignements de l'histoire...

« Le révérend Mathurin s'est rendu célèbre dans cette école par les fables monstrueuses de *Melmoth* et de *Montorio*... et l'on croyait que l'auteur avait épuisé dans ses combinaisons atroces toutes les horreurs dont peut épouvanter la pensée cette poésie de cours d'assises et de *pandæmonium* qui a reçu assez heureusement le nom de *genre frénétique,* et qui le gardera peut-être quoiqu'il lui ait été imposé par un critique sans autorité. Cependant il s'est trouvé, dans cette nouvelle génération de poëtes qui a fait en France la fortune du genre romantique, un rival de ce triste romancier anglais, assez malheureux pour le surpasser dans l'horrible exagération des moyens, et qui, empressé comme on l'est à son âge de dépenser toutes les ressources de l'imagination, s'est montré plus jaloux de faire valoir avec soudaineté les facultés que la nature et l'étude lui ont départies que de les ménager habilement pour sa réputation. Il en est, dans les hommes d'une certaine organisation, des tentatives qui ont la gloire pour objet comme de celles qui aspirent au bonheur et à la volupté. Les intelligences précoces et les sensibilités profondes ne calculent pas l'avenir, elles le dévorent. Les passions d'une âme jeune et puissante ne con-

naissent point de lendemain. Elles croient pouvoir rassasier toutes leurs ambitions et toutes leurs espérances dans la renommée et dans les plaisirs d'un jour. *Han d'Islande* a été le résultat d'une combinaison pareille, si l'on peut appeler combinaison l'instinct irréfléchi d'un génie original qui obéit, sans le savoir, à une impulsion étrangère à ses véritables intérêts, mais dont la belle et vaste carrière peut justifier tout ce qu'a promis de bien et racheter tout ce qu'a fait craindre l'heureuse faute de son départ. Il appartient à un très-petit nombre d'hommes de commencer par de pareilles erreurs, et de ne laisser d'autres torts à reprendre à la critique que ceux qu'ils se sont volontairement donnés. Je n'analyserai pas *Han d'Islande,* ou plutôt j'en donnerai une idée beaucoup plus vraie que ne pourrait le faire l'analyse la plus exacte, en disant qu'*Han d'Islande* est un de ces ouvrages qu'on ne peut dépouiller de l'ensemble général de l'exécution sans tomber dans une caricature aussi injuste que facile. Qu'on se représente un auteur condamné par sa propre volonté à rechercher péniblement toutes les infirmités morales de la vie, toutes les horreurs de la société, toutes ses monstruosités, toutes ses dégradations, toutes les exceptions affreuses de l'état naturel et de l'état civilisé, pour choisir dans ces rebuts hideux

quelques anomalies dégoûtantes auxquelles les langues humaines ont à peine accordé un nom, la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophage et le bourreau, je ne sais quoi de plus innomé encore, car il attache à ces derniers états d'exécrables ambitions et d'incompréhensibles joies... Et pourquoi faut-il qu'un pareil talent se soit cru obligé de recourir à de pareils artifices? Il lui était si aisé de s'en passer!

« La connaissance particulière des lieux ou des études très-bien faites ont donné jusqu'à un certain point à l'auteur d'*Han d'Islande* cette piquante vérité de couleur locale qui distingue l'auteur de *Waverley*, je dis, jusqu'à un certain point, parce que, plus familier que lui peut-être avec le ciel des latitudes qu'il a décrites, j'ai désiré dans ses peintures quelques-uns des effets qu'il était si facile de tirer de la mesure inaccoutumée des jours et de la bizarrerie des saisons polaires. On reconnaît d'ailleurs dans *Han d'Islande* une bonne lecture de l'Edda et de l'histoire, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, même celui qui naît du bonheur et qu'on appelle la gaieté, même celui qui vient de l'expérience et que l'auteur n'a pas eu le temps de devoir à l'habitude du monde et à l'observation. On y trouve enfin un style vif, pittoresque, plein de nerf, et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse de

tact et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, et qui contrastent ici de la manière la plus surprenante avec les jeux barbares d'une imagination malade. Cependant ce ne sont pas toutes ces qualités qui feront la vogue d'*Han d'Islande* et qui forceront l'inflexible et savant Minos de la librairie à reconnaître le débit authentique et légitime de douze mille exemplaires de ce roman que tout le monde voudra lire. Ce seront ses défauts. »

L'auteur de *Han d'Islande* ne connaissait M. Charles Nodier que de nom; il alla le remercier; il monta trois étages rue de Provence et sonna; une jeune fille à l'air souriant vint lui ouvrir.

— M. Charles Nodier?

— Papa est sorti, monsieur.

— Pourrais-je écrire un mot?

Pendant que la jeune fille allait chercher de quoi écrire, Victor Hugo regardait l'antichambre qui était en même temps la salle à manger et dont l'ameublement, chaises de paille, table et buffet de noyer, rehaussait sa physionomie bourgeoise d'une propreté flamande.

Le lendemain, M. Nodier accourut. Victor Hugo ne demeurait déjà plus au conseil de guerre. Le roi lui avait, de lui-même, donné une seconde pension, de deux mille francs, sur le ministère

de l'intérieur. Riche alors, il avait voulu être chez lui, et il venait d'emménager rue de Vaugirard, n° 90. Le romancier et son critique se sentirent amis en se voyant. Il fut convenu aussitôt que M. Nodier viendrait pendre la crémaillère et amènerait sa femme et sa fille. Madame Nodier, qui n'avait jamais vu madame Victor Hugo, accepta l'invitation avec la simplicité intelligente qu'elle avait en tout. Elle et sa fille Marie vinrent sans se faire autrement prier, et ce fut entre les trois femmes le commencement d'une affection de toute la vie.

Parmi les rares défenseurs de *Han d'Islande*, un des plus vaillants fut M. Méry. Les *Tablettes universelles*, dont il était le principal rédacteur, prêtèrent au roman le double appui de l'énergie et du talent. M. Méry avait pour collaborateur M. Alphonse Rabbe, Marseillais comme lui. M. Rabbe avait été très-beau ; une affreuse maladie l'avait défiguré. Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées ; plus de barbe, et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux, dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules, et un seul œil dont le fier regard et le sourire ferme et franc jetait encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. Il avait créé à Marseille un journal d'opposition, *le Phocéen*, et puis il était venu à Paris, où il travaillait au

*Courrier français* et aux *Tablettes universelles*. Un feuilleton où il soutint vigoureusement *Han d'Islande* le mit en relations avec l'auteur, pour lequel il se prit aussitôt d'une affection paternelle, ayant vingt ans de plus que lui. Il plut beaucoup, de son côté, à Victor Hugo par son caractère entier et résolu. Ils se virent très-souvent, surtout chez M. Rabbe, car il évitait de sortir, à cause de sa figure; Victor Hugo obtenait pourtant quelquefois qu'il vînt chez lui.

Une fois même, il le décida à accepter d'y dîner. M. Rabbe désirait connaître M. de Lamennais.

— Eh bien, dit M. Victor Hugo, je l'inviterai à dîner, et vous viendrez dîner avec nous.

— Soit, dit M. Rabbe.

Mais dans la conversation un mot lui apprit que madame Victor Hugo était grosse. Il ne dit rien; mais le jour du dîner, il écrivit qu'il était malade, et pendant plusieurs mois il ne reparut plus rue de Vaugirard. M. Victor Hugo lui reprochant de ne plus venir le voir, et insistant pour en savoir la raison :

— Votre femme est grosse, répondit le pauvre défiguré.

Il était fort ombrageux et voyait partout des allusions à sa laideur. Il faillit se fâcher avec M. Victor Hugo pour l'ode à son camarade du collége

des Nobles, Ramon de Benavente, laquelle parut d'abord avec l'initiale seulement : *A mon ami R...* Les vers parlant d'un malheur mystérieux, il crut que R... voulait dire Rabbe, et il fallut pour l'apaiser que l'ode fût republiée avec Ramon en toutes lettres.

M. Rabbe était fataliste. Un jour qu'il soutenait sa croyance à la fatalité contre M. Victor Hugo qui l'avait rencontré dans le jardin du Luxembourg :

— Tenez, lui dit-il, voici un fait auquel je vous défie de répondre. Il y a quelques mois, c'était l'hiver, un épais brouillard tombait en pluie fine et le Luxembourg était presque désert, cinq hommes marchaient dans l'allée où nous marchons. Quatre conspiraient, et le cinquième était leur confident. On discutait les moyens d'action et l'opportunité. Trois étaient pour agir tout de suite, un pour attendre. Les trois, impatients d'en finir, disaient au quatrième que, s'il ne voulait pas en être, ils se passeraient de lui. Il hésitait. Une carte, dont on voyait le dos souillé de boue, se rencontra sous son pied. — Eh bien, dit-il, si cette carte est la dame de cœur, j'en suis. Il y avait trente et une chances sur trente-deux pour que cela ne fût pas. Il releva la carte. C'était la dame de cœur.

Les quatre conjurés étaient les sergents de

La Rochelle. Le confident était M. Rabbe lui-même. Il raconta plus tard l'incident dans les *Tablettes universelles*. Il avait vu, disait-il, « tomber la tête du prédestiné. »

M. Victor Hugo se trouvait un jour chez M. Rabbe. Une discussion s'éleva entre eux au sujet de M. de Chateaubriand, que M. Rabbe n'aimait pas. La causerie, courtoise entre les deux amis, s'anima par l'intervention de quelqu'un que M. Victor Hugo n'avait pas vu en entrant et qui était masqué par un bureau sur lequel il écrivait. Ce quelqu'un, d'une voix tranchante et impérative, déclara que Chateaubriand était un écrivain maniéré et boursouflé dont la réputation surfaite ne durerait pas vingt ans, et que tout ce qu'il avait écrit ne valait pas une page de Bossuet. M. Victor Hugo répliqua vivement à cet interlocuteur inconnu qui donnait ses opinions comme des ordres, et M. Rabbe eut quelque peine à calmer la conversation.

Quand M. Victor Hugo fut sorti, l'homme du bureau demanda à M. Rabbe quel était ce petit monsieur qui lui avait tenu tête si hardiment.

— C'est Victor Hugo, dit Rabbe.

— Celui qui fait des vers royalistes ?

— Oui, j'attendais, pour vous présenter l'un à l'autre, que vous eussiez fini d'écrire. Mais vous vous êtes précipité dans la causerie d'une

telle façon que je n'ai pas pu. Il faudra pourtant que je vous fasse faire connaissance. Je chercherai une occasion.

— Elle est toute trouvée, dit l'interlocuteur.

Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier à lettre qu'il tendit à M. Alphonse Rabbe :

— Voulez-vous porter cela de ma part à M. Victor Hugo ?

C'était une provocation, signée *Armand Carrel.*

— Êtes-vous fou ? dit M. Rabbe. Un duel, parce qu'on ne pense pas comme vous sur une page de Bossuet ! D'ailleurs, ceci s'est passé chez moi, et c'est de ma faute ; j'aurais dû vous dire à tous deux avec qui vous étiez, vous auriez mis l'un et l'autre dans votre discussion les ménagements qu'on a toujours entre talents ; si donc il y a un tort, il est à moi, et c'est à moi qu'il faut vous en prendre. Battons-nous, si vous voulez.

M. Carrel, revenu d'Espagne après l'expédition française qu'il avait combattue et ayant sa carrière militaire brisée, s'était fait journaliste et avait de la reconnaissance pour M. Alphonse Rabbe, qui l'avait fait entrer au *Courrier français.* Il s'arrêta devant la ferme volonté de son ami, et déchira sa lettre.

M. Victor Hugo déjeuna une fois chez M. Rabbe, avec plusieurs amis. Il n'y avait pas de domes-

tique; lorsqu'on entra dans la salle à manger, tout était sur la table; les assiettes de rechange étaient à portée des convives. A un moment, une porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une jeune et jolie fille en tenue de servante et qui portait gentiment un petit bonnet ruché. M. Rabbe se leva en colère et lui demanda durement pourquoi elle venait sans être appelée. La pauvre enfant sortit et ne rentra plus. Les invités, embarrassés de cette scène, furent quelque temps à se remettre en gaieté.

Une autre fois encore, étant chez M. Rabbe, M. Victor Hugo entrevit, par une porte entre-bâillée, la jeune fille au petit bonnet. M. Rabbe alla fermer la porte presque brutalement.

On finit par savoir qu'il était l'amant de la jolie fille, et qu'il l'adorait. Était-ce par jalousie qu'il la cachait à tout le monde? ou par honte d'avoir accepté l'amour de cette belle enfant, ravagé comme il était?

Sa sauvagerie devint tout à coup de la misanthropie, et sa mélancolie du désespoir : la jeune servante était morte. Elle était enterrée au cimetière du Montparnasse; il allait tous les jours pleurer sur sa tombe, et le gardien était bien souvent obligé de le renvoyer pour fermer le cimetière.

Je lis dans une lettre qu'il écrivait à M. Victor Hugo :

« J'ai passé tout à l'heure devant votre porte, bien cher ami, et, malgré la tentation, je ne suis pas monté. Je revenais de placer quelques fleurs sur une tombe où j'ai tellement laissé mes pensées que vous m'auriez pris pour un insensé. Cependant, comme vous le savez, notre cœur est si misérable qu'il ne peut même garder ses peines, mes larmes sont déjà taries, mais mes regrets seront éternels. Celle qui vient de me quitter avait, sous des formes vulgaires, une âme dont j'avais seul le secret; dans son ignorance et dans sa candeur, elle s'ignorait elle-même, et j'étais tout au monde pour elle. Son vœu le plus ardent a été rempli, elle a exhalé son souffle dans mes bras. Je reste amèrement seul. »

M. Rabbe mourut subitement dans la nuit du 1er janvier 1830. Sa mort fut attribuée à son imprudence : il avait versé trop de laudanum sur un cataplasme qu'il s'était appliqué au visage. En dépouillant ses papiers après sa mort, on trouva ces mots écrits de sa main : « L'homme arrivé à un certain degré de souffrance peut sans remords disposer de sa vie. »

# XLI.

## VISITE A BLOIS.

MM. Soumet, Guiraud et Émile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Revue française*. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas viable. La critique modérée et pacifique de ses collaborateurs n'avait pas l'âpreté et l'audace passionnée qu'il faut dans les époques de révolution littéraire. La polémique était timide et douceâtre; les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion décisive. Si peu agressive

que fût la revue, elle effraya l'Académie. M. Soumet s'y présentait; on lui dit qu'il ne serait pas élu tant que la *Revue française* vivrait. Il demanda donc qu'elle cessât de paraître. MM. Guiraud et Émile Deschamps consentirent, mais M. Victor Hugo dit que les autres pouvaient se retirer, qu'il continuerait seul. Ce n'était pas cela que voulait l'Académie; elle n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance. M. Soumet revint à M. Victor Hugo et lui demanda, comme un service personnel, de ne pas donner suite à son idée. La *Revue française* disparut.

L'éditeur de la revue, M. Ambroise Tardieu, publiait un choix des lettres célèbres. Il demanda à M. Victor Hugo de se charger de trier et d'annoter Voltaire et madame de Sévigné. M. Victor Hugo accepta d'abord, mais il eut à peine commencé, que ce travail d'amputation lui répugna; il l'abandonna et ne fit que la notice sur Voltaire qui est dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Le théâtre de l'Odéon représenta, cette année-là, avec un éclatant succès, le *Freyschütz*. Tous ceux qu'on appelait les romantiques vinrent soutenir de leurs bravos enthousiastes la grande musique de Weber. M. Victor Hugo et sa femme, attendant l'ouverture des bureaux, se trouvèrent à côté d'un grand jeune homme au visage ferme

et cordial. De poëte à peintre, la connaissance n'est pas longue à faire. Ce jeune homme était M. Achille Devéria, qui venait pour la douzième fois applaudir Weber et faire bisser la chanson à boire et le chœur des chasseurs.

Il demanda à madame Victor Hugo si elle avait un album.

— J'en aurai un demain, dit-elle.

Il vint le lendemain soir, et improvisa un dessin charmant. Il joignait à son talent une incroyable facilité. On trouva son croquis si ravissant qu'il promit de venir en faire d'autres, et l'album devint l'occasion d'une relation suivie.

M. Achille Devéria avait deux élèves, son frère Eugène et M. Louis Boulanger. Tous trois, au sortir de l'atelier, venaient souvent dîner chez M. Victor Hugo sans avoir besoin d'être invités. Le dîner, généralement médiocre, s'enrichissait de l'omelette providentielle, qu'on arrosait de rhum et qu'on essayait d'allumer; c'était là la difficulté; on y usait des bottes d'allumettes; chacun s'y mettait et ne réussissait qu'à noircir le dessous des cuillers ou à faire nager des débris charbonnés sur le liquide récalcitrant. L'omelette avait toujours le temps de refroidir, mais les éclats de rire la réchauffaient.

Le jeune ménage de la rue de Vaugirard allait quelquefois chez M. Achille Devéria; on n'avait

que quelques pas à faire, il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs. La maison, enfouie dans des jardins, avait la tranquillité d'une retraite et la gaieté d'un nid. Il vivait là en famille. Sa grand'-mère, verte et ingambe, aussi jeune d'esprit et de cœur que ses petits-enfants, était presque leur camarade. Sa mère, au contraire, était une personne indolente et endormie ; on était deux ans sans la voir, on s'en allait en Chine, on la retrouvait immobile dans son grand fauteuil de velours grenat; elle ne semblait même pas s'être déshabillée; elle avait toujours, hiver comme été, une camisole et un jupon de piqué blanc, et sur la tête un fichu de mousseline blanche posé à la créole; étant fort grosse, elle avait l'air d'un paquet de neige. Tout son mouvement était de faire quelques points d'une broderie qu'elle ne finissait jamais et de grignoter des bonbons.

Elle avait cinq enfants, Achille, Eugène, un autre fils aux Indes et deux filles. La plus jeune, Laure, adorée et admirée de tous les siens, était fêtée, parée et servie comme une idole. Sa sœur, contrefaite, active et dévouée, menait la maison et économisait l'argent que gagnait Achille. Ce brave garçon était le soutien de la famille ; sa grande facilité lui servait à multiplier ses productions; il faisait rapidement des lithographies adroites et spirituelles qui lui étaient payées cent

francs; il sentait bien qu'il gaspillait un peu son talent, supérieur à ce commerce, mais il se consolait en pensant que, ce qu'il perdait en réputation, sa mère et ses sœurs le gagnaient en bien-être. Eugène ne pouvait encore l'aider dans sa tâche pieuse, ce n'était alors qu'un rapin, et il n'annonçait que par son chapeau à larges bords, par son ample manteau castillan et par sa barbe à tous crins, l'originalité qui fit en 1827 le succès de son beau tableau de la *Naissance de Henri IV*.

Rien n'était plus hospitalier, plus vivant et plus joyeux que cet intérieur d'art et de famille. On était toujours attendu à dîner. L'été, le jardin vous appartenait, avec ses beaux fruits et ses amandes vertes. Les soirs d'hiver, Laure se mettait au piano et chantait des airs de sa composition; la causerie était vive et jeune; pour peu qu'on fût une douzaine, on dansait. Le temps, l'âge et la mort ont passé sur ces joies.

La cruelle maladie d'Eugène Hugo retint le général à Paris. Victor vit son père et le connut. Comme la gelée blanche au soleil, l'amertume du fils s'évapora aux rayons de la bonté de cet homme excellent. Il comprit la grandeur de ces soldats qui avaient fait voir à toutes les capitales le drapeau de la France, et, sans cesser de haïr celui qui les y avait conduits dans un but d'accroissement personnel, il distingua leur hé-

roïsme de son ambition. Ce progrès est sensible dans l'*Ode à mon père* :

Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Reprenez, ô Français, votre gloire usurpée.
Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée!
Assez de la louange il fatigua la voix!
Mesurez la hauteur du géant sur la poudre.
Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre?
Et qui ne serait grand, monté sur vos pavois?

Quelques mois après, il chanta l'arc de triomphe de l'Étoile. En juin 1824, il prit énergiquement parti pour M. de Chateaubriand renvoyé du ministère. Ce que le général Hugo avait prédit au général Lucotte se réalisait peu à peu; les opinions que la mère avait mises dans l'esprit de l'enfant s'en allaient une à une de l'intelligence de l'homme.

Le général ne retourna pas à Blois sans emporter la promesse que son fils et sa belle-fille iraient l'y voir. Cette promesse ne put être tenue qu'au printemps de 1825.

On partit trois, car il était survenu une petite fille que la mère allaitait et dont elle ne pouvait se séparer. Le meilleur véhicule était la malle-poste, mais elle allait jusqu'à Bordeaux, et il fallait payer le parcours entier, ce qui était cher

pour la bourse modeste du ménage. On conseilla à M. Victor Hugo de voir le directeur des postes, qui pourrait lui faire retenir les places jusqu'à Blois seulement.

Le directeur était l'académicien Roger, qui passait pour avoir beaucoup d'influence sur les élections académiques, ce qui faisait dire qu'il gouvernait à la fois les lettres et les belles-lettres.

Il reçut gracieusement M. Victor Hugo et lui accorda du premier mot ce qu'il désirait.

Et puis on causa.

— A propos, dit le directeur des postes, je parie que vous ne savez pas à quoi vous devez votre première pension. Vous croyez, n'est-ce pas, que c'est à vos vers?

— A quoi donc?

— Tenez, je vais vous le dire. Vous avez eu un ami qui s'appelait Édouard Delon?

— Oui.

— Cet ami est devenu capitaine, il a conspiré, il a été condamné à mort par contumace.

— Eh bien?

— Alors vous avez écrit à sa mère?

— Comment le savez-vous?

— Je sais que vous lui avez écrit, et je sais ce que vous lui avez écrit. Attendez.

Il sonna et se fit apporter un dossier, où il

prit un papier qu'il tendit à M. Victor Hugo, lequel y lut ceci :

« Madame,

« J'ignore si votre malheureux Delon est arrêté. J'ignore quelle peine serait portée contre celui qui le recélerait. Je n'examine pas si mes opinions sont diamétralement opposées aux siennes. Dans le moment du danger, je sais seulement que je suis son ami et que nous nous sommes cordialement embrassés il y a un mois. S'il n'est pas arrêté, je lui offre un asile chez moi; j'habite avec un jeune cousin qui ne connaît pas Delon. Mon profond attachement aux Bourbons est connu; mais cette circonstance même est un motif de sécurité pour vous, car elle éloignera de moi tout soupçon de cacher un homme prévenu de conspiration, crime dont j'aime d'ailleurs à croire Delon innocent. Quoi qu'il en soit, veuillez, madame, lui faire parvenir cet avis, si vous en avez quelque moyen. Coupable ou non, je l'attends. Il peut se fier à la loyauté d'un royaliste et au dévouement d'un ami d'enfance.

« En vous faisant cette proposition, je ne fais qu'accomplir un legs de l'affection que ma pauvre mère vous a toujours conservée. Il m'est doux dans cette triste circonstance de vous donner

cette preuve du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. »

— C'est bien la copie de ma lettre, dit M. Victor Hugo; mais comment se fait-il que cela soit ici?

— Jeune innocent! répondit le fonctionnaire. Vous écrivez à la mère d'un conspirateur qu'on cherche, et vous mettez la lettre à la poste!

— Alors on a gardé ma lettre?

— Oh! non. On l'a copiée, et puis on a pris la peine de la recacheter de manière que rien ne parût, et madame Delon l'a reçue.

— Si bien qu'alors ma lettre devenait un guet-apens, dont Delon aurait pu me croire complice! Mais c'est tout bonnement abominable ce que vous me racontez là.

— Allons, calmez-vous, Delon n'était plus en France, il n'a donc pu aller chez vous, et votre lettre n'a eu qu'un bon résultat : le roi, à qui on l'a lue, a dit : « C'est d'un brave jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

N'importe, ce fut une nouvelle atteinte au royalisme de M. Victor Hugo. Il avait jusqu'alors haussé les épaules lorsque les journaux de l'opposition dénonçaient le *cabinet noir;* ses illusions tombèrent quand il vit de ses yeux que la royauté décachetait les lettres.

Mais c'était là la royauté de Louis XVIII; à

cette époque, Louis XVIII était mort depuis six mois; les espérances que donne tout nouveau règne et quelques mots heureux de Charles X rapprochaient des Bourbons, pour un moment, ceux qui commençaient à s'en éloigner. On pouvait supposer que Charles X, qui avait dit : « *Plus de censure! plus de hallebardes!* » dirait aussi : « *Plus de cabinet noir!* »

Quelques jours après son entrevue avec le directeur des postes, M. Victor Hugo allait monter dans le coupé de la malle, où sa femme et sa petite fille étaient déjà installées : un commissionnaire accourut tout essoufflé et lui remit une grande lettre cachetée de rouge qui venait d'arriver chez lui et que son beau-père lui envoyait en toute hâte. C'était un brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

A Blois, le général était à la descente de la voiture. M. Victor Hugo, sachant le plaisir qu'il ferait à son père, lui tendit aussitôt son brevet et lui dit :

— Tiens, ceci est pour toi.

Le général, charmé en effet, garda le brevet et, en échange, détacha de sa boutonnière son ruban rouge qu'il mit à celle de son fils.

Le surlendemain, il reçut le nouveau chevalier avec le cérémonial d'usage.

Les jeunes mariés virent la maison « blanche

et carrée épanouie entre ses deux vergers » dont il est question dans les *Feuilles d'automne*. Le général avait de plus en Sologne une terre de dix-huit cents arpents qui fut l'objet d'une excursion. Un corps de logis, d'un seul étage, n'avait de curieux qu'un balcon de pierre, seul reste d'un vieux château, d'où l'on avait sous les pieds un étang poissonneux entouré d'ifs et de chênes. Au delà, ce n'était plus que sables, marais, bruyères plantées çà et là de chênes et de peupliers.

## XLII.

### LE SACRE DE CHARLES X

Le fils acheva de connaître et d'aimer le père. Il dut le quitter pour aller au sacre de Charles X, auquel il fut invité, mais il lui laissa sa femme et sa petite fille.

En repassant par Paris, M. Victor Hugo trouva un mot de M. Charles Nodier et courut à la bibliothèque de l'Arsenal, où M. Nodier logeait depuis peu. Le bibliothécaire déjeunait avec deux amis, M. de Cailleux et le peintre Alaux qu'on appelait le Romain, parce qu'il avait eu le prix de Rome. Tous trois étaient invités au sacre et discutaient les moyens d'y aller; il n'était pas question des diligences, dont toutes les places étaient retenues depuis trois mois. M. Nodier proposait

un voiturier qui lui servait d'ordinaire dans ses excursions et qui offrait une sorte de grand fiacre pour cent francs par jour. Il y avait quatre places; M. Victor Hugo en prendrait une, on irait à petites journées, on s'arrêterait où l'on voudrait, on coucherait la nuit dans des lits, ce serait charmant.

La chose fut acceptée et le voyage se fit gaiement. La route de Paris à Reims était sablée et ratissée comme une allée de parc; de place en place, on avait fait des bancs de gazon sous les arbres. Diligences, calèches armoriées, coucous, carrioles, toutes les espèces de véhicules se hâtaient et donnaient au chemin l'animation bruyante d'une rue.

M. Victor Hugo regardait les bois, les plaines, les villages, et se querellait avec le Romain qui, épris du style noble et rassis, accusait les moulins à vent de déranger les lignes du paysage avec leurs mouvements de bras. Quand on demandait à M. Nodier son avis sur les moulins, il répondait qu'il aimait beaucoup le roi d'atout; il avait mis entre ses genoux son chapeau retourné, qui était devenu ainsi une excellente table de jeu, et tout le voyage ne fut, pour lui et pour M. de Cailleux, qu'une partie d'écarté.

La partie s'interrompait aux côtes qu'il fallait monter à pied pour épargner les chevaux. A une

de ces montées, M. Nodier vit à terre une pièce de cinq francs.

— Tiens, dit-il, le premier pauvre que nous rencontrerons va être joliment content.

— Et le deuxième donc! dit M. Victor Hugo qui aperçut une deuxième pièce.

— Et le troisième! reprit M. Alaux après un moment.

Ce fut bientôt le tour de M. de Cailleux. D'instant en instant, les trouvailles devenaient plus abondantes.

— Ah çà, dit l'un, quel est le fou qui s'amuse ainsi à semer ses trésors?

— Ce n'est pas un fou, dit M. Victor Hugo; c'est plutôt un millionnaire généreux qui ajoute à la magnificence de la fête en tenant bourse ouverte.

— Moi, repartit M. Nodier, je crois que c'est une idée du roi qui aura voulu qu'aux approches de Reims le chemin fût caillouté d'argent.

— Nous entrons dans un conte de fées! s'écria le chœur. Surtout ne remontons jamais dans notre carrosse; ceci est pour les piétons: ce soir notre fortune sera faite.

Malheureusement, avec les pièces de cinq francs, on ramassa une croix d'honneur, et la pluie de monnaie s'expliqua. La valise de M. Victor Hugo avait un trou, et à chaque secousse se vidait.

Le quatrième jour, ils arrivèrent. C'était la veille du sacre. Ils se firent descendre au premier hôtel qui se présenta, et demandèrent quatre chambres. On ne leur répondit même pas. Ils allèrent à un autre, puis à un autre, et ne trouvèrent partout qu'un haussement d'épaules. A force de rebuffades, ils en étaient à se dire qu'ils avaient leur voiture où ils pourraient, à la rigueur, coucher et s'habiller, lorsqu'ils rencontrèrent le directeur du théâtre de Reims. M. Nodier, qui le connaissait, causa un moment avec lui.

— Où logez-vous? demanda le directeur.

— Dans la rue, dit M. Nodier.

Il conta l'embarras. Le directeur s'étonna que des gens raisonnables fussent venus au sacre sans avoir fait arrêter leur logement d'avance. Sa maison, à son grand regret, était absolument envahie, et il n'avait plus lui-même qu'un réduit dans un grenier. Mais une de ses pensionnaires, mademoiselle Florville, avait réussi à se réserver chez elle deux chambres, et peut-être qu'en sachant les noms des voyageurs elle consentirait à se contenter d'une.

L'actrice eut toute l'obligeance possible. Elle avait une chambre à coucher et un salon; elle donna le salon. Le canapé était un lit tout fait; trois matelas sur le tapis complétèrent un dortoir inespéré.

Le lendemain matin, les hôtes de l'actrice, en habit à la française, l'épée au côté, un peu gênés dans leurs costumes de marquis, se présentèrent à la porte de la cathédrale. Un contrôleur, qui était un garde du corps, leur demanda leurs billets d'invitation et leur indiqua leur loge. La décoration recouvrait de carton peint la sévère architecture et découpait des ogives de papier sur trois rangs de galeries regorgeant de foule. Du haut en bas de la vaste nef, c'était un fourmillement d'hommes parés et de femmes éclatantes de dentelles et de pierreries. Malgré le carton et les enluminures, la cérémonie eut de la grandeur. Le trône, au bas duquel étaient les princes, puis les ambassadeurs, avait à sa gauche la chambre des députés et à sa droite la chambre des pairs. Les députés, vêtus gravement d'un habit de drap boutonné jusqu'au haut et qui avait pour unique ornement une broderie de soie verte au revers, contrastaient avec les pairs tout chamarrés, en habit de velours bleu ciel brodé, en manteau de velours bleu ciel semé de fleurs de lys, en gilet de satin bleu, en bas de soie blancs, en souliers de velours noir à talons et à bouffettes, en chapeau à la Henri IV garni de plumes blanches et dont la coiffe était enroulée d'une torsade d'or.

En revenant de l'église, M. Victor Hugo parlait

de ses impressions. Excepté le décor de la cathédrale, il avait trouvé la chose imposante. Un seul détail l'avait choqué : c'était quand le roi s'était couché de son long aux pieds de l'archevêque.

— Que dites-vous donc là? interrompit M. Nodier. Où diable avez-vous vu rien de pareil?

Il s'ensuivit une contestation, M. Charles Nodier soutenant que le fait n'avait pas eu lieu et M. Victor Hugo affirmant qu'il l'avait vu.

M. Victor Hugo laissa M. Nodier pour aller chez M. de Chateaubriand. Il le trouva rentrant et furieux de la cathédrale et de la cérémonie.

— J'aurais compris, dit-il, le sacre tout autrement. L'église nue, le roi à cheval, deux livres ouverts, la Charte et l'Évangile, la religion rattachée à la liberté. Au lieu de cela, nous avons eu des tréteaux et une parade.

Il continua, trouvant que tout avait été mesquin et misérable :

— On ne sait même plus dépenser d'argent. Savez-vous ce qui est arrivé? Il y a eu une guerre d'écurie entre le roi de France et l'ambassadeur d'Angleterre, et c'est le roi qui a été vaincu. Oui, l'ambassadeur est venu ici avec une voiture tellement splendide que tout le monde a été la voir, même moi, qui ne suis pas curieux. On a senti qu'à côté de cette voiture, celle du roi au-

rait l'air d'un fiacre, et l'on en a parlé à l'ambassadeur qui a daigné se servir d'un carrosse plus modeste, par pitié pour le roi de France.

M. Victor Hugo raconta sa discussion avec M. Charles Nodier.

— Tenez, lui dit M. de Chateaubriand, montrez-lui cela.

Il prit sur sa table le formulaire du cérémonial, où il y avait en toutes lettres qu'à un certain moment le roi devait se coucher aux pieds de l'archevêque.

— Eh bien? dit M. Victor Hugo à M. Nodier en lui faisant lire le passage.

— Ma foi, répondit M. Nodier, j'avais pourtant bien regardé, et mes yeux ne sont pas plus mauvais que les autres. Voilà comme on voit les choses qu'on a sous les yeux en plein jour. J'aurais été en justice, que j'aurais juré, de la meilleure foi du monde, le contraire de la vérité.

— Et, dit M. Victor Hugo, il suffit souvent d'un témoignage pour faire tomber une tête.

Les quatre compagnons de voyage restèrent à Reims pour la réception des chevaliers du Saint-Esprit qui eut lieu le surlendemain du sacre. M. Victor Hugo employa le jour d'entr'acte à visiter la ville, ce qui lui servit plus tard pour l'histoire de la Chantefleurie dans *Notre-Dame de Paris*.

La réception des chevaliers se fit dans la ca-

thédrale comme le sacre. Charles X fit son entrée, couronne en tête, suivi des princes du sang. qui prirent rang sur les marches du trône. L'abside n'admit que la famille royale et les chevaliers.

Un des incidents qui excitèrent le plus vivement l'attention fut le rapprochement de M. de Chateaubriand et du ministre Villèle. Ils étaient mortellement ennemis; M. de Chateaubriand. chassé du ministère par M. de Villèle, se vengeait par des articles sanglants dans le *Journal des Débats*. Le piquant était que les deux adversaires étaient les deux derniers venus dans la promotion et par conséquent placés l'un à côté de l'autre. Ils attendirent ainsi leur tour de réception, et le public eut tout le temps de les examiner.

Celui des deux qui sembla supporter la rencontre le plus fièrement fut M. de Villèle. D'abord le costume, très-beau en lui-même, n'allait pas à M. de Chateaubriand. C'était le même que l'avant-veille, à la couleur près. Au manteau de velours bleu avait succédé un manteau de velours noir, dont la doublure était de moire feu, ainsi que la culotte. le gilet et les bouffettes des souliers. Le chapeau avait conservé ses plumes, mais la torsade d'or était remplacée par un galon couleur feu, dont les agréments figuraient des flam-

mes et des colombes. Cet habillement fastueux écrasait la chétiveté de la taille, et le chapeau empanaché dissimulait la tête, qui était la beauté de M. de Chateaubriand. Il parut maussade, et impatient que le tête-à-tête finît.

M. de Villèle, au contraire, triomphant, président du conseil, eut l'air parfaitement à l'aise. On n'eût pas dit qu'il connaissait son voisin; il le regardait sans le voir, avec l'indifférence profonde et le dédain bien naturel d'un homme qui a un portefeuille pour un homme qui n'a que du génie.

## XLIII.

### UNE VISITE A M. DE LAMARTINE.

M. de Lamartine aussi était venu au sacre.

Quatre ans auparavant, lorsque les *Méditations poétiques* avaient paru, M. Victor Hugo avait salué le poëte nouveau. Il s'était écrié dans le *Conservateur littéraire* :

« Voici donc enfin des poëmes d'un poëte, des poésies qui sont de la poésie!

« Je lus en entier ce livre singulier; je le relus encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : — Courage, jeune homme! Vous êtes

de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez aussi vous attendre à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poëte, les palmes, la fanfare et la couronne de fleurs. »

Quelque temps après, le duc de Rohan avait amené chez M. Victor Hugo un jeune homme. grand, à la tournure noble et cavalière : c'était M. de Lamartine. Ainsi s'était nouée entre les deux poëtes une amitié que l'absence même ne relâchait pas.

L'hiver, ils se voyaient fréquemment; quand l'été emmenait M. de Lamartine à Saint-Point, ils s'écrivaient; ils se tenaient au courant de leur travail; ils discutaient les questions d'art; ils différaient d'avis sur la correction, que M. de Lamartine dédaignait : « La grammaire écrase la poésie. La grammaire n'est pas faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langues par principes. Nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres. »

Je lis dans une autre lettre de M. de Lamartine :

« J'espère que vos maux ne sont que des rimes

et que votre première lettre me dira que tout va bien dans votre petite retraite de la rue de Vaugirard. De mon côté, cela va mieux, sans aller bien. Mais depuis quelques jours je fais des vers, cela me console. Je vous en enverrai incessamment quelques centaines. C'est un badinage sérieux. Cependant, quel plaisir de se croire en verve et de s'y livrer! L'ode vous sera dédiée; ainsi, dédiez-moi la vôtre quand elle sera faite. Que nos noms confondus apprennent à l'avenir, si nous allons si loin, qu'il y a des poëtes qui se sont aimés!... »

Une autre fois, c'était une invitation à venir voir Saint-Point; pour que l'invitation fût irrésistible, elle était en vers:

Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!...
Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie...
Au sommet d'un léger coteau,
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,

Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées;
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées;
Le lierre au lieu des vieux drapeaux
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore;
Miné par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée;
Ils font sourire les passants,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir

Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,
Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par moments ravir les airs
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.
C'est là que l'amitié t'appelle...

M. Victor Hugo promit d'y aller. A Reims, M. de Lamartine lui rappela sa promesse. M. Nodier était présent, M. de Lamartine l'invita aussi.

— Non seulement nous irons, dit M. Nodier, que son voyage à Reims avait mis en goût de locomotion, mais nous vous conduirons nos femmes et nos filles. Et j'ai un moyen pour que ça ne nous coûte rien.

— Quel moyen ? demanda M. Victor Hugo.

— C'est de profiter de l'occasion pour voir les Alpes.

— Et puis ?

— Et puis, nous raconterons ce que nous aurons vu. Si ça vous ennuie, je m'en charge ; vous me donnerez seulement quelques vers ; Lamartine aussi, s'il veut en être. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce

sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui payera notre voyage.

— Accepté, dirent les deux poëtes.

M. Urbain Canel accepta avec le même empressement. Un traité fut signé dès le retour à Paris, d'après lequel MM. de Lamartine, Victor Hugo, Charles Nodier et Taylor se réunissaient pour publier un ouvrage intitulé provisoirement : *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamonix*. M. de Lamartine avait deux mille francs pour quatre méditations, M. Victor Hugo deux mille pour quatre odes, M. Taylor deux mille francs pour huit dessins qu'il se chargea, non de faire, mais de fournir, et M. Charles Nodier deux mille deux cent cinquante francs pour tout le texte.

Le livre était vendu en toute propriété. M. Victor Hugo voulut se réserver le droit de reprendre ses quatre odes pour les mettre dans son prochain recueil. L'éditeur consentit, à condition qu'il donnerait en plus deux ou trois feuilles de prose qui appartiendraient au *Voyage* à perpétuité.

MM. Charles Nodier et Victor Hugo reçurent immédiatement un à-compte chacun de dix-sept cent cinquante francs ; il n'y eut plus qu'à apprêter le départ. On fit comme pour le sacre, sinon qu'au lieu d'une voiture on en loua deux. M. No-

dier prit une calèche, où il donna une place au dessinateur des vues, M. Gué; M. Victor Hugo, qui, à cause de sa petite fille, emmenait un berceau et une servante, s'arrangea d'une berline.

Les deux voitures se rencontrèrent à la barrière de Fontainebleau, où était leur rendez-vous. Elles se mirent de front, et l'on partit en causant d'une portière à l'autre.

A l'entrée d'Essonne, M. Nodier fit arrêter devant la première auberge à droite.

— Déjeunons ici, dit-il, cette auberge aura sa place dans notre livre. C'est ici qu'on a pris Lesurques.

L'assassinat du courrier de la malle de Lyon fut donc le sujet de la conversation du déjeuner. M. Nodier, qui avait connu Lesurques, parla de cette victime de la faillibilité des juges avec une émotion qui fit venir les larmes aux yeux des femmes. Il vit qu'il avait attristé le déjeuner et voulut que le rire revînt.

— Çà, reprit-il, cette auberge n'a pas que des souvenirs lugubres. C'est une chose assez généralement reconnue qu'on n'est pas toujours certain d'être le père de ses enfants; eh bien, je dis, moi, qu'on n'est pas toujours sûre d'en être la mère.

— Où avez-vous vu cela? demanda toute la table.

— Sur ce billard.

Il y avait un billard dans la salle voisine.

On le somma de s'expliquer, et il raconta que. deux ans auparavant, une voiturée de nourrices. revenant de prendre des enfants à Paris et les emportant en Bourgogne, avait déjeuné dans l'auberge. Pour manger à l'aise, les nourrices avaient déposé les maillots sur le billard. Pendant qu'elles étaient dans la salle à manger, des rouliers étaient venus pour faire leur partie, avaient enlevé les enfants et les avaient couchés pêle-mêle sur les banquettes. Les nourrices, en rentrant, avaient été fort embarrassées : comment reconnaître leurs nourrissons? Tous les nouveau-nés se ressemblent. Elles avaient dit : ma foi, tant pis! avaient pris dans le tas au hasard, en tenant compte seulement du sexe, et il y avait dans ce moment une vingtaine de mères qui disaient tendrement : mon fils! ou : ma fille! à l'enfant d'une autre.

— Allons donc! objecta madame Nodier, est-ce que les langes n'étaient pas marqués?

— Ah bien! lui répondit son mari, si vous cherchez la vraisemblance, vous ne trouverez jamais la vérité.

M. Nodier était un causeur exquis. Son esprit vif et coloré contrastait avec son accent endormi et traînard. Il avait cette faculté exceptionnelle

d'allier les larges vues du philosophe à la grâce naïve du croyant. Les histoires qu'il racontait plus souvent avec son imagination qu'avec sa mémoire avaient dans le faux la sincérité de la réalité et dans le vrai le charme de l'impossible.

M. Victor Hugo avait oublié son passe-port à Paris; son oubli faillit lui valoir une aventure désagréable. Il venait de mettre pied à terre pour monter la côte de Vermanton et courait en éclaireur sur un escarpement; il était blond et mince; son vêtement de coutil gris rajeunissait encore ses vingt ans et lui donnait l'air d'un écolier en vacances. Des gendarmes qu'il rencontra lui demandèrent ce que voulait dire le ruban qu'il avait à sa boutonnière. Sur la réponse qu'il voulait dire légion d'honneur, ils répliquèrent qu'on ne donnait pas la croix aux enfants, et réclamèrent l'exhibition du passe-port où le droit au ruban devait être constaté. Le manque de passe-port confirma leur soupçon, et ils arrêtèrent cet usurpateur d'insignes. Heureusement que M. Nodier avait quarante ans; il accourut et dit aux gendarmes :

— Monsieur est le célèbre Victor Hugo.

Les gendarmes, à qui ce nom ne disait probablement rien du tout, ne voulurent pas avoir l'air d'ignorants et lâchèrent leur prisonnier en lui faisant des excuses. — Le passe-port, envoyé

de Paris, rejoignit le voyageur à Verdun, et M. Victor Hugo put être jeune sans danger.

Inutile de dire que tout ce qu'il y avait sur la route d'églises, de ruines, de tours, d'ogives, de vitraux, fut visité en détail. On parvint ainsi à Mâcon, où l'on devait trouver M. de Lamartine dans une auberge qu'il avait indiquée. M. Nodier le demanda en descendant de voiture.

— M. de Lamartine?... dit l'hôtellier. Vous voulez dire M. Alphonse?

On ne s'était pas encore habitué à Mâcon au nouveau nom du poëte, qui ne le portait que depuis les *Méditations* et on le connaissait mieux sous son nom de baptême.

M. de Lamartine était à Mâcon, mais il ne logeait pas à l'auberge, il avait une maison où il descendait lorsqu'il venait à la ville. M. Nodier y courut et le ramena.

— Je vous emmène tout de suite à Saint-Point, dit gracieusement le grand poëte.

— Demain, dit M. Nodier. Nos femmes ont à se remettre de la poussière, et nous avons, nous, à voir la ville.

On dîna ensemble. Après le dîner, on alla au théâtre, où il y avait représentation d'une actrice de Paris, mademoiselle Léontine Fay. Les Mâconnais, disait M. de Lamartine, ne lui auraient pas pardonné de ne pas leur montrer Victor

Hugo et Charles Nodier. Le préfet avait envoyé sa loge. Les femmes tirèrent des malles leur unique robe de soie et les hommes leur unique habit. M. de Lamartine, plus familier avec les Mâconnais, garda son habit de chasse, son pantalon blanc qui avait couru les routes et son chapeau de paille crevé à plusieurs endroits.

On jouait un opéra-comique et des vaudevilles, dont un fait exprès pour la « petite Fay, » *la Petite sœur*. La petite sœur avait grandi, mademoiselle Léontine Fay avait alors de seize à dix-sept ans, et se cachait mal dans une corbeille de mariage démesurée. Elle eut un succès de beauté; sa maigreur trop brune disparaissait dans l'éclat de deux grands yeux superbes.

Le lendemain matin, les deux voitures prirent le chemin de Saint-Point et, après une heure de marche, arrivèrent à l'habitation du poëte. M. de Lamartine avait devancé ses invités, et les reçut, avec sa femme, dans la cour d'entrée. Sans sa présence, M. Victor Hugo aurait cru à une méprise des conducteurs : les « cimes crénelées » auxquelles l'avaient invité les vers de son hôte étaient des toits fermés; du « lierre touffu » pas une feuille; la « teinte des ans » était un badigeon jaunâtre.

— Où donc est le château de vos vers? demanda M. Victor Hugo.

— Vous le voyez, répondit M. de Lamartine. Seulement, je l'ai rendu logeable. L'épaisseur des lierres donnait de l'humidité aux murs et à moi des rhumatismes, je les ai fait arracher. J'ai fait abattre les créneaux et moderniser la maison, dont les pierres grises m'attristaient. Les ruines sont bonnes à décrire, mais non à habiter.

M. Victor Hugo, qui avait commencé sa « guerre aux démolisseurs, » ne fut pas de l'avis de M. de Lamartine. Il ne se consola un peu qu'en regardant le paysage, qui, lui, était parfaitement ressemblant.

On entra dans un vaste salon à embrasures profondes, où étaient les deux sœurs de M. de Lamartine, sveltes, blondes, souriantes, élégantes, et sa mère, vénérable et aimable femme. On déjeuna, on se promena, on rentra, et M. de Lamartine dit des vers admirables. Au dîner, on entrevit la fille du poëte, enfant blonde et rose, inondée de cheveux d'or, un de ces anges que Dieu prête aux mères pour leur faire un instant de bonheur et une vie de deuil.

Madame de Lamartine, qui était Anglaise, dîna en grande toilette. Elle et ses belles-sœurs étaient décolletées et enrubannées; les pauvres robes de soie montantes se trouvèrent fort dépaysées dans cet apparat.

Si peu habillée qu'elle fût pour ses hôtesses, madame Nodier l'était trop pour elle. En robe de soie depuis le matin, elle se sentit fatiguée et indisposée, et voulut retourner le soir même à Mâcon. M. de Lamartine, hospitalier de cette vraie hospitalité qui laisse la porte ouverte aussi bien pour sortir que pour entrer, fit seller son cheval et atteler sa voiture, car celles des voyageurs avaient été renvoyées le matin.

Il n'y avait place dans la voiture que pour les femmes, madame Victor Hugo étant venue avec sa fille et sa femme de chambre. MM. Victor Hugo et Charles Nodier revinrent à pied, accompagnés de M. de Lamartine qui leur abrégea le chemin en les dirigeant par la montagne. La route devint très-ardue; au point le plus élevé, les marcheurs firent une halte; la riche campagne de la Bourgogne s'étendait à leurs pieds, le soleil couchant empourprait l'horizon, les bois avaient la tranquillité attendrie et mourante des beaux soirs d'été, on sentait partout comme une immense effusion de la nature, et les trois amis mêlaient leurs âmes.

M. de Lamartine remit ses visiteurs sur la grande route; ils n'avaient plus qu'à aller devant eux et ne pouvaient pas s'égarer. Il leur serra la main, et retourna chez lui.

Le retour de MM. Charles Nodier et Victor

Hugo étonna l'aubergiste, qui ne les attendait que dans quelques jours.

— Comment! dit M. Nodier, mais nos femmes ont dû vous prévenir?

— Je n'ai pas vu ces dames.

Voilà aussitôt l'imagination de M. Nodier à travers champs : leurs femmes, en voiture, ne pouvaient pas arriver après eux qui étaient venus à pied et qui avaient fait une longue halte; il y avait eu un accident; le cocher était gris et les avait versées. Il communiqua sa frayeur à M. Victor Hugo, et tous deux se mirent à courir sur la route de Saint-Point, s'arrêtant seulement pour questionner les rares passants ou pour écouter le moindre bruit.

Au bout d'une demi-heure, ils entendirent un roulement, et puis ils virent la voiture qui venait au pas. Les femmes, elles aussi, avaient voulu jouir de cette belle soirée et avaient dit au cocher d'aller très-lentement.

M. Nodier reprocha à sa femme la peur qu'elle lui avait faite et déclara qu'on n'avait pas le droit d'aller au pas en voiture. Mais, comme il était très-content au fond, elle se moqua de sa colère et l'embrassa, et il se laissa faire, grondant et ravi.

## XLIV.

### GENÈVE.

On partit de Mâcon le lendemain à cinq heures du matin; les cochers se perdirent; à midi, ne voyant pas poindre le village où l'on devait déjeuner, on dut se contenter à sept d'une omelette de quatre œufs qui fut tout ce qu'on trouva dans une méchante auberge isolée. — A Tournus, on admira la belle abbaye romane à trois clochers; à Bellegarde, la perte du Rhône : il s'enfonce avec un bouillonnement formidable qui fait trembler les ponts, et reparaît plus loin sans jamais rendre rien de ce qu'on lui a jeté. Les voyageurs recommencèrent l'expérience traditionnelle et donnèrent au gouffre divers objets à dévorer.

Le matin suivant, on sortit de France par un épais brouillard, que le soleil déchira tout à coup, et l'on eut l'éblouissante apparition du Mont-Blanc, des Alpes et de Genève.

M. Nodier, qui était venu récemment dans le pays, dirigeait la caravane. M. Victor Hugo, ébloui du lac de Genève, se récria en voyant la calèche de M. Nodier s'arrêter devant un hôtel dont les fenêtres regardaient un grand mur gris. Mais M. Nodier, dont l'omelette de quatre œufs avait exaspéré la gastronomie, dit qu'il ne jugeait pas les auberges aux fenêtres, mais à la cuisine, et qu'il allait à celle où l'on mangeait le mieux. Il fallut lui céder, et on lui donna presque raison quand on eut goûté des excellents poissons du lac, le *féra* et l'*ombre chevalier*, accommodés d'une façon exquise.

La police de Genève était extrêmement tracassière. Chaque hôtel avait un registre où tout voyageur devait écrire son nom, son âge, son état, d'où il venait et pourquoi il venait. Cette investigation agaçait M. Nodier, qui, à la dernière question, répondit : *Venu pour renverser votre gouvernement.*

La rue des Dômes était encore la vieille rue à toits pointus surplombant et supportés par des piliers de bois : cela faisait une longue galerie couverte égayée par les étalages des bouti-

quiers et par le fourmillement des acheteurs. Ce bazar pittoresque a été remplacé, à la grande fierté des habitants, par une rue droite, régulière et froide.

Les promenades de la ville avaient de beaux gazons verts qui auraient réjoui la vue si elle n'avait été offensée par des poteaux où s'étalait cette inscription : *Défense de marcher sur les talus gazonnages.*

Ceux qui voulaient marcher sur l'herbe avaient la ressource d'aller dans la campagne ; mais pour sortir de la ville, il fallait faire viser son passe-port, ce qui compliquait une simple promenade d'une promenade à la police, et souvent de plusieurs quand l'employé préposé aux passe-ports était sorti.

La calèche et la berline ne firent qu'une excursion, pour aller voir à Lausanne une fête publique en l'honneur de Guillaume Tell ; on vit Coppet en passant. Le lac était couvert de bateaux pavoisés ; son azur répétait celui du ciel. Lausanne était trop petite pour la foule joyeuse accourue de tous les cantons. Genève, au retour. parut encore plus maussade, et le départ fut résolu pour le lendemain.

Le lendemain, lorsqu'on voulut sortir, les portes de la ville étaient fermées : c'était un dimanche et l'heure du prêche venait de sonner ;

pendant les offices, Genève est une prison. Pour employer son temps, M. Victor Hugo voulut visiter l'église Saint-Pierre; à peine entré, il fut prié de s'en aller, comme troublant les fidèles. Il revint et s'enferma dans la berline, irrité contre ces protestants qui ne laissaient ni entrer ni sortir.

Enfin le dernier psaume fut chanté et la ville rouverte. Les chevaux, vivement fouettés, filèrent d'un trait jusqu'à Sallanches, où l'on déjeuna. A table, MM. Victor Hugo et Nodier commencèrent à parler du livre d'Urbain Canel.

— Quel beau livre ce sera! dit madame Nodier.

— S'il se fait, dit madame Victor Hugo.

— Comment! s'il se fait! s'écrièrent les deux écrivains offensés du doute. Est-ce que nous pouvons ne pas le faire après que nous avons été payés presque entièrement?

— Mais vous en mangez dans ce moment même une aile, ajouta M. Nodier en montrant à madame Hugo le blanc de poulet qu'elle avait dans son assiette.

Pour qu'on ne doutât plus du livre, M. Victor Hugo se mit dès le lendemain aux deux feuilles qu'il devait et les fit précisément sur le trajet de Sallanches à Chamonix. Les lecteurs aimeront mieux que ce trajet leur soit raconté par lui que

par moi et me sauront gré de leur donner ces notes de voyage, dont la déconfiture imprévue de M. Urbain Canel empêcha la publication et que M. Victor Hugo n'a pas encore réunies à ses œuvres.

## XLV.

### LE RÉCIT DE VICTOR HUGO.

« A Sallanches, on quitte sa voiture. De ce bourg au prieuré de Chamonix, le trajet se fait dans des chars à bancs, attelés de mulets. et formés d'une seule banquette transversale où l'on est assis de côté sous une façon de petit dais en cuir, dont les quatre pans peuvent se baisser en cas d'orage.

Cette nouvelle manière de voyager vous avertit que vous passez, en quelque sorte, d'une nature à une autre. Voici que vous pénétrez dans la montagne. Le sabot rond et plat des chevaux ne convient plus à ces chemins âpres, escarpés et glissants. La roue des voitures ordinaires se briserait dans ces sentiers étroits, à tout moment

déchirés par des pointes de rocs et rompus par les torrents. Il faut des chariots légers et solides qui puissent se démonter dans les passages difficiles, et les traverser avec vous sur les épaules des guides et des muletiers. Jusqu'ici vous n'avez fait que voir les Alpes; maintenant vous commencez à les sentir.

Plus tard, plus loin, plus haut. il faudra quitter jusqu'à ces frêles équipages; le sol indomptable des Alpes les repoussera. Le pas sûr et hardi des mulets vous portera quelque temps encore dans ces hautes régions où il n'y a plus de route tracée que celle du torrent qui se précipite, c'est-à-dire le chemin le plus court du sommet de la montagne au fond de l'abîme. Vous avancerez encore, et alors le vertige, ou quelque autre invincible obstacle, vous forcera de descendre de vos montures et de continuer à pied votre voyage hasardeux, jusqu'à ce que vous ayez enfin atteint ces lieux où l'homme lui-même est contraint de reculer, ces solitudes de glace, de granit et de brouillards, où le chamois, poursuivi par le chasseur, se réfugie audacieusement entre des précipices prêts à s'ouvrir et des avalanches prêtes à tomber.

C'est en méditant sur les dangers dont cette nature sauvage assiége les pas du simple curieux, qu'on est tenté de regarder comme des

récits fabuleux les histoires qui nous montrent, dans l'antiquité, les machines de guerre carthaginoises et, de nos jours, les canons français traversant les Alpes. On se demande avec effroi, et presque avec incrédulité, comment le lourd attirail d'une armée a pu voyager par des routes qui semblent souvent refuser de l'espace et de la solidité aux pieds aériens du chamois, et comment il a réussi à doubler deux fois ces hauts promontoires qui baignent dans les nuages et plongent si profondément dans le ciel. L'explication de ceci est dans la puissance que Dieu a donnée à l'intelligence de l'homme. Ces choses merveilleuses sont faites pour montrer combien l'homme est roi de la nature physique. A l'aspect des Alpes, il semblerait qu'une armée de géants seule pourrait franchir ces colosses. Ne faut-il pas admirer que, pour accomplir ce miracle et le renouveler de nos jours, il ait suffi, pour les deux armées, de deux géants de volonté et de génie, Annibal et Napoléon?

Je m'aperçois que ma pensée va plus vite que nos rapides chariots. Nous quittons à peine Sallanches, et déjà je cherche à démêler sur les crêtes étincelantes des vieilles Alpes les traces que n'y ont pas laissées les deux grands envahisseurs de l'Italie. C'est qu'en effet il est difficile de ne point éprouver quelque profonde

émotion lorsque, par une belle matinée d'août, en descendant la pente sur laquelle Sallanches est assise, on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes toutes diverses de couleur, de forme, de hauteur et d'attitude, masses énormes, tour à tour éclatantes et sombres, vertes et blanches, distinctes et confuses, dont un large rayon du soleil encore oblique inonde chaque intervalle et au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le Mont-Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige.

En sortant de Sallanches, la route de Chamonix traverse une vaste plaine qui vous laisse tout le temps d'admirer ce grand et immuable spectacle. Cette plaine, d'environ deux lieues de largeur, n'était la veille qu'une mer. Il avait plu, et l'Arve, qui la divise dans sa longueur, l'avait prise tout entière pour lit, comme il arrive toujours dans les temps d'orage. Mais il avait suffi de vingt-quatre heures pour faire rentrer le torrent dans les limites qu'il viole si souvent; et la route, encore fangeuse à notre passage, n'était plus que rarement coupée par des mares et des courants d'eau jaunâtre, qui lavaient de temps en temps les pieds des mulets et les roues basses des chars à bancs.

A travers la riche verdure dont on est de

toutes parts environné, le trajet de cette plaine serait infiniment agréable, si l'on n'était impatient d'aborder les montagnes, et de quitter la plaine et la verdure. Aussi, lorsque, après plusieurs heures de course monotone, le guide vous montre, de l'autre côté de l'Arve, à une assez grande hauteur sur le revers des montagnes, les toits du village de Chède, presque enseveli dans les arbres, on approche avec ravissement du pont de bois rouge qui mène à cette autre rive, où l'on commencera enfin à *monter!*

Il y a un grand charme à s'arrêter un moment sur ce pont, pendant qu'il tremble, ébranlé à la fois par le roulement des chars à bancs et par le mugissement de l'Arve, blanche d'écume et bondissant sous son arche unique entre des blocs de granit. Le dos tourné au Mont-Blanc, on n'a plus sous les yeux que des objets riants et tranquilles, qui sont plus doux à considérer du milieu de ce fracas. A gauche, un amphithéâtre gracieux de bois, de chalets et de champs cultivés; devant soi, à l'extrémité de la plaine, Sallanches, avec ses maisons blanches et son clocher poli comme l'étain, au pied d'une haute montagne verte couronnée par de larges pans de roches qui figurent une vieille forteresse de Titans; à droite enfin, la magnifique cascade de Chède, qui jaillit à mi-côte dans une sorte de conque naturelle d'où sa nappe

retombe plus large et plus arrondie, et qui s'environne de son arc-en-ciel comme d'une auréole.

Après avoir gravi péniblement un chemin encombré de pierres roulantes, qui sonnent sous le pied des mulets, on traverse le village de Chède, et on laisse la belle cascade derrière soi, pour s'enfoncer dans la montagne. La route est ici quelque temps ombragée de grands chênes, de bouleaux, de hauts mélèzes, qui entremêlent leurs branches et emprisonnent la vue sous un toit de verdure. Tout à coup le taillis s'ouvre et s'écarte comme à plaisir, un spectacle rempli d'un charme inattendu est devant vos yeux. C'est un petit lac, que l'on nomme, je crois, le *Lac-Vert*, à cause du gazon épais qui en tapisse tous les bords et le fait ressembler à un miroir de cristal bordé de velours vert. Cé lac, dont le flot conserve une inaltérable limpidité, a, dans la fraîcheur de son aspect, dans la grâce de ses contours, quelque chose qui contraste d'une manière délicieuse avec la sombre sévérité des montagnes au milieu desquelles il est jeté. On se croirait magiquement transporté dans une autre contrée, sous un autre ciel, si le Mont-Blanc n'était pas debout, à l'horizon, avec ses dômes de neige, ses glaciers, ses formidables aiguilles, et ne venait, comme jaloux des impressions douces qui osent naître si près de lui, projeter son

image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac-Vert.

J'ignore par quel fil invisible, par quel conducteur électrique les choses de la nature touchent aux choses de l'art; mais à l'instant même me revinrent à l'esprit ces grandes créations du vieux Shakspeare, où toujours domine une haute et sombre figure, qui, dans un coin du drame, se reflète dans une âme limpide, transparente et pure; œuvres complètes comme la nature, où il y a toujours une Ophelia pour Hamlet, une Desdemona pour Othello, un Lac-Vert pour le Mont-Blanc.

Il ne faut pas quitter le lac sans jeter quelques pièces de monnaie aux petits enfants de Chède et de Passy, qui viennent offrir aux passants des verres de cette eau si fraîche et si belle. J'ai entendu souvent des voyageurs se plaindre des importunités de ce peuple qui, pour ainsi dire, vous vend en détail les beautés du pays qu'il habite. Ils avaient tort : ces malheureux n'ont que leurs Alpes pour vivre.

La scène change : le sol est dépouillé; la verdure disparaît autour de nous. La route, obstruée de rochers, tourne et se replie, comme un long serpent, sur le flanc d'une montagne aride et toute bouleversée. Nous arrivons au *Nant-Noir*.

Dans une ravine profonde, où toute végétation

semble morte, entre deux escarpements de terre ferrugineuse, parmi des quartiers de granit que l'on prendrait pour des blocs d'ébène, roule, avec un bruit effrayant, une eau noire, que son écume même ne blanchit pas. C'est le Torrent-Noir, ainsi nommé à cause de la couleur sombre que donnent à ses flots les ardoises qu'il charrie, et sans doute aussi parce qu'il est extrêmement dangereux à traverser, quand il est grossi par l'orage. Tout ici est lugubre et désolé. Des crêtes nues, des rochers en surplomb, les échos qui se répètent le hurlement furieux du torrent; pas un arbre, si ce n'est le voile de sombres pins que déploient les montagnes de l'horizon. Il y a pour la pensée un monde d'intervalle entre le Lac-Vert et le Nant-Noir.

On conte dans le pays beaucoup de traditions étranges touchant ce hideux torrent. C'est, dit-on, sur ses rives que les esprits des Montagnes-Maudites tenaient leur sabbat, dans les nuits d'hiver. Ce sont eux qui ont remué toute la montagne pour y cacher leurs trésors. Leur vol tumultueux a brisé tous les arbres qui croissaient autrefois dans ce lieu funèbre. C'est en y dansant qu'ils ont brûlé cette terre; c'est en s'y baignant qu'ils ont noirci cette eau. Il y a aussi un *démon du Nant-Noir*, qui pousse les voyageurs dans son gouffre, et rit de les voir tomber. Ses prunelles

sont deux globes de feu; et plus d'un hardi chasseur de chamois, égaré la nuit dans la montagne, a entendu sa voix rauque et sonore, répondant du fond de l'abîme, à la voix de son torrent.

J'avouerai cette infirmité de mon esprit, il aurait manqué pour moi quelque chose à l'horrible beauté de ce site sauvage, si quelque tradition populaire ne lui eût empreint un caractère merveilleux. Je me suis arrêté avec complaisance sur ces détails, parce que j'aime les superstitions: elles sont filles de la religion et mères de la poésie.

Ce torrent traversé, les *nants* deviennent plus fréquents; les ondulations de la route sont plus brusques et plus rapides; le cône du mont sur lequel elle court a été en quelque sorte cannelé par les cataractes pluviales, les éboulements et les avalanches de pierres. Cependant une végétation vive et fraîche reparaît autour du chemin et voile aux yeux l'Arve, que l'on entend bruire au fond du ravin.

Une vallée d'un aspect sévère et triste se présente. Au milieu s'élève un clocher, autour duquel se groupent quelques cabanes. Voilà *Servoz*. De toutes parts encaissée par de hautes montagnes, cette vallée semble comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins. Ce qui ajoute à l'impression singulière-

ment mélancolique qu'elle produit sur l'esprit, c'est de la voir dominée, ou plutôt menacée par les débris gigantesques d'une montagne qui s'écroula, je crois, en 1741. On dit que la chute de ce mont, qui écrasa des forêts, combla des vallées, ouvrit des abîmes, fut accompagnée d'un tel déluge de cendre et de poussière, que, durant trois jours, une nuit complète couvrit le pays à plusieurs lieues à la ronde. Les savants déclarèrent que c'était un volcan. Ils se trompaient. Les ignorants se trompèrent aussi : ils crurent que c'était la fin du monde. Erreur pour erreur, je préfère celle des ignorants : elle est plus naïve.

Cette montagne ruinée effraye le regard et la pensée. Je ne sais, et nul ne peut dire, comment se déplaça le centre où reposait l'équilibre de ce grand corps; quelle cause mina la base sur laquelle posaient ses immenses terrasses, ses plateaux, ses dômes, ses pentes, ses aiguilles. Est-ce une convulsion intérieure du globe? Est-ce une goutte d'eau lentement distillée depuis des siècles?... *Felix qui potuit...*

Cependant il est difficile de ne pas se livrer à d'inutiles méditations sur ce grand mystère, en présence d'un si prodigieux bouleversement. Les terres, les neiges, les forêts, en se précipitant dans les vallées environnantes, ont mis à décou-

vert ce qu'on pourrait appeler le squelette du mont. Ces blocs de marbre noir veiné de blanc sont ses pieds monstrueux, encore à demi cachés par des masses pyramidales de terres éboulées ; voilà ses ossements de silex, ses bras de granit qui se dressent encore, et, là-haut, au-dessus des nuages, cette large zone de roche calcaire, qui montre à nu ses couches horizontales, c'est le front ridé du géant.

Combien les monuments de l'homme semblent peu de chose près de ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre, et dans lesquels il y a pour l'âme comme une nouvelle manifestation de Dieu ! Ils ont beau, avec la fuite des années, changer de forme et d'aspect ; leur architecture, sans cesse rajeunie, garde éternellement son type primitif. A ces rochers qui surplombent et se dégradent, succéderont d'autres rochers qui déchireront les nues ; de nouveaux arbres croîtront sans culture où gisent ces troncs morts de vieillesse ; ces torrents s'écoulent, d'autres cataractes s'ouvriront. Depuis des siècles, la physionomie des Alpes n'a pas varié. Les détails passent : l'ensemble reste.

Heureux le peuple qui, comme les fils de Guillaume Tell et de Vinkelried, peut confier à de tels monuments tous ses souvenirs de gloire, de religion et de liberté ! Comment pourraient

s'effacer ces saintes traditions, quand rien de ce qui les rappelle ne peut périr? Ces sublimes édifices n'ont à craindre ni l'ignoble badigeon qui a souillé Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Saint-Germain-des-Prés, la vieille abbaye romane; ni le grattoir qui a mutilé les frontons de la cour du Louvre; ni le marteau qui allait démolir Chambord après avoir détruit les manoirs de Montmorency et de Bayard. Encore un peu, et tous les monuments de France ne seront plus que des ruines; encore un peu, et toutes ces illustres ruines ne seront plus que des pierres, et ces pierres ne seront plus que de la poussière. Ici, tout se transforme, rien ne meurt. Une ruine de montagne est encore une montagne. Le colosse a changé d'attitude : voilà tout. C'est qu'il y a dans toutes les parties de la création un souffle qui les anime. Les ouvrages de Dieu vivent : ceux de l'homme durent; et que durent-ils?

Nous quittons Servoz, où l'on prend quelque rafraîchissement, et qui marque le milieu du trajet de Sallanches à Chamonix. Voici que le chemin fait comme vient de faire mon esprit; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très-près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout à coup le muletier

nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tours, et d'étroites ogives façonnées par la main des hommes, et de larges crevasses faites par le temps. C'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève, célèbre dans la contrée, comme le Nant-Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors magiques qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces, qui obstruent le fossé et l'avenue; des rideaux de lierre usurpent la place des lourds ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins; au-dessous bouillonne l'Arve tout embarrassée d'éclats de granit, tombés du rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs, arrondi par la lutte des eaux, arrête plus longtemps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent.

De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les

amoncelle, surmonte le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde, puis tout retombe, et, pendant que l'Arve grondant recommence un nouvel assaut, le front du roc reparaît chauve et nu.

Un pont se présente. Nous reprenons la rive gauche de l'Arve ; et, tandis que nos chars à bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied *les montées*. C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté.

Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamonix. On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A drôite, on voit pendre sur sa tête les racines des grands mélèzes déchaussés par les pluies ; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un clocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passants. Il me sembla voir une de ces fées mendiantes des contes bleus, qui attendaient un

aventurier au bord du chemin, et décidaient sa perte sur un refus ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendiante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin, on s'arrête. Il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pocook eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamonix, concédée dans le onzième siècle par Aymon, comte de Genève, *à Dieu et à saint Michel archange,* avant que l'homme eût tracé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique : *hi! ha! ho!* Trois fois, une voix lui rapportait distinctement des profondeurs de l'horizon la triple adjuration: *hi! ha! ho!* Alors il s'enfuyait plein d'épouvante, et allait conter dans les vallées qu'un chamois-fée l'avait attiré par delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'Esprit des Montagnes-Maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégants, des femmes parées descendent de leurs chars à bancs sur une route assez bien nivelée. De petits garçons déguenillés accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfants : qu'est cela ? ils vous répondent : *c'est l'écho*, et tendent la main. — Où est la poésie ?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendiants, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et sauvage. Depuis quelques instants, un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées. Ses bords, qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent. Il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout à coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le

plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces *montées*. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire! Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres morts, qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être couchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse, que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu de ciel, un chalet, un pré vert et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer; sur nos têtes, une île du paradis.

Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallanches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière.

montrent de loin à loin, dans l'étroite plaine, leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le Mont-Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le Mont-Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des *Bossons* (buissons), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont plus simplement des pierres et ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là incli-

nés, ceux-ci debout et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits ; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert; et, plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pèlerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pèlerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques

mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmoréens, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamants, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve, pour mourir un mille plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le *Dru*, pyramide de granit, d'un seul bloc, de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le Cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blancheurs vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux

qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Ajoutez à l'ensemble de ce paysage de merveilles l'éternelle présence du Mont-Blanc, l'une des trois plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur que toute grande chose imprime à tout ce qui l'environne; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poëtes, une des *extrémités de la terre;* songez à cette frappante accumulation, dans un cercle si restreint, de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamonix, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la Providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les éléments du monde visible.

Le jour où nous arrivâmes, c'était le 15 août, fête de l'Assomption. Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout à coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se

développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées et d'enfants, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du Prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'accablaient et les rendre ineffaçables. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie. En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers; les torrents grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven. l'avalanche tonnait du haut des solitudes du Mont-Blanc; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir, le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortége royal du riche portail de Notre-Dame de Paris, et de leur indigent presbytère. oublié dans la vallée, l'humble

procession des montagnes de Chamonix! Quelle intelligence que celle qui peut, au même instant, donner la même pensée à tout un monde!

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elles présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie. La vallée de Sallanches est un théâtre; la vallée de Servoz est un tombeau; la vallée de Chamonix est un temple. »

## XLVI.

### UNE LETTRE DE LAMENNAIS.

Dès l'arrivée à Chamonix, M. Nodier se préoccupa d'avoir des guides pour le lendemain ; il s'agissait d'une ascension au Montanvert. Il voulait pour son guide à lui le vieux Balma, qu'il connaissait de son précédent voyage et dont il parlait depuis la veille avec une admiration si communicative, que M. Victor Hugo, invité à mettre un autographe sur le registre de l'auberge de Chamonix, y écrivit :

*Napoléon. Talma.*
*Chateaubriand. Balma.*

Mais le vieux Balma était malade, et M. Nodier dut se contenter d'un de ses parents, qu'il

choisit par amour du nom. M. Victor Hugo prit le premier venu, un tout jeune homme.

On se leva avec le soleil, on déjeuna de lait et de miel tel qu'il sort de la ruche et qui fut trouvé excellent; puis on partit, les hommes à pied et les femmes à dos de mulet. On monta, et de temps en temps on se retournait pour regarder la vallée. Les habitants et les habitations devenaient imperceptibles, et il semblait qu'on voyait le pays de Lilliput. Les maisons, presque toutes peintes, faisaient l'effet de joujoux. L'Aveyron était un filet d'argent dans du velours vert. On monta encore, et, lorsqu'on se retourna, on ne vit plus rien, les nuages étaient sous les pieds des voyageurs et masquaient la terre.

On était au sommet. Une construction se dressait sur le plateau, avec cette inscription : *Temple de la Nature*. Les prêtres de ce temple étaient un ménage d'aubergistes qui débitait des libations d'un mélange de lait et de kirsch.

Il restait à visiter la Mer de Glace; les femmes, déjà satisfaites de leur expédition, laissèrent les hommes y aller seuls. MM. Victor Hugo, Nodier et Gué, guides en tête, se dirigèrent vers le glacier, s'aidant de leurs bâtons ferrés et s'accrochant par moments aux rhododendrons, qui sont nombreux et vigoureux dans la montagne.

Le guide de M. Victor Hugo, nouveau dans

le métier, se trompa de sentier et l'aventura sur une langue de glace entre deux fentes qui se rapprochaient de pas en pas; la langue devint bientôt si étroite que le guide s'inquiéta, mais il ne voulut pas s'avouer en faute, et il alla de l'avant, disant que la route allait bientôt s'élargir; elle se rétrécit encore et ne fut plus qu'une mince tranche entre deux abîmes. Le guide saisit la main de M. Victor Hugo et lui dit : — Ne craignez rien. Mais il était tout pâle. A quelque distance, une des fentes cessait, et la languette rejoignait un plateau, mais il fallait aller jusque-là. Il n'y avait pas place pour deux de front; le guide n'avait qu'un pied sur le niveau et marchait de l'autre sur la pente glissante du gouffre; le jeune montagnard, au reste, ne bronchait pas, et supportait la pression du voyageur avec la solidité d'une statue. Ils arrivèrent au plateau, mais là le danger n'était pas fini. Le plateau auquel l'arête se rattachait était plus haut qu'elle de cinq à six pieds et coupé à pic.

— Il faut que nous nous quittions la main, dit le guide. Restez appuyé sur votre bâton, et fermez les yeux de crainte du vertige.

Il grimpa au mur de glace et, après quelques secondes qui parurent des quarts d'heure à M. Victor Hugo, se pencha, lui tendit les deux mains et l'enleva lestement.

Le plateau était connu du guide, qui s'y orienta sans peine. D'ailleurs M. Victor Hugo aperçut bientôt MM. Nodier et Gué qui le cherchaient, effrayés. Le guide de M. Nodier, voyant d'où venait l'autre, devina l'imprudence qu'il avait commise et l'en réprimanda durement : il avait compromis la vie d'un voyageur et l'honneur de sa profession, c'était une tache pour tout le corps des guides, etc. Le jeune Suisse, si ferme devant l'abîme, le fut moins devant le reproche, et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Les voyageuses furent reprises au Temple de la Nature, et frissonnèrent au récit du péril. Cela leur fit voir des précipices partout; elles n'osèrent pas redescendre à mulet; mais leurs pieds étaient moins sûrs que ceux des bêtes, et elles furent emportées plus vite qu'elles n'auraient désiré sur les versants rapides de la montagne. Elles glissaient, s'asseyaient à terre, refusaient de se relever, en voulaient aux hommes de les avoir amenées, se fâchaient, pleuraient. Parvenues à la vallée, elles rirent de leur frayeur, et leurs larmes, celles du guide, le danger de M. Victor Hugo, tout cela devint de la joie.

Les guides de MM. Nodier et Gué et celui des voyageuses présentèrent leur livret : ils sont obligés de faire attester par le voyageur la manière dont ils l'ont conduit. Le guide de M. Victor

Hugo dut aussi présenter le sien; il était tout décontenancé et trembla fort quand M. Hugo le lui rendit : il rayonna de bonheur en lisant : —*Je recommande Michel Devouassous, qui m'a sauvé la vie.*

MM. Nodier et Victor Hugo commençaient à voir le fond de leurs dix-sept cent cinquante francs ; ils durent songer au retour. On reprit assez tristement le chemin de la France. On revint lentement, en s'arrêtant partout où il y avait une ruine, ou une bibliothèque, car M. Nodier préférait les livres aux pierres. A chaque endroit où l'on descendait, les deux amis s'emparaient de l'aubergiste et le questionnaient tous deux à la fois, l'un sur les restes de vieille architecture, l'autre sur les étalages de bouquinistes. L'aubergiste s'embrouillait dans cet interrogatoire entre-croisé et répondait de travers. M. Nodier s'impatientait:

— Mon cher, disait-il à M. Victor Hugo, vous êtes possédé par le démon Ogive.

— Et vous, par le diable Elzevir.

On resta un peu à Lyon, où le chanteur Martin donnait des représentations. Madame Nodier, qui ne manquait jamais une occasion de spectacle, voulut y aller et y entraîna tout le monde, excepté M. Victor Hugo, peu épris d'opéra-comique. — A Satoris, on était en train de déjeuner à un rez-de-chaussée dont les fenêtres

ouvertes laissaient entrer le clair soleil d'août. Pendant qu'on mangeait avec l'appétit et l'entrain du voyage, une malheureuse fille d'une quinzaine d'années, qui voyait ce bon repas de la rue, vint à la fenêtre et apparut, en haillons, maigre, souffreteuse, dégradée, dans ce rayonnement du ciel. M. Nodier tira de son gousset la première pièce de monnaie qu'il rencontra sous sa main; au moment où il la tendait à la mendiante, madame Nodier lui fit remarquer que c'était une pièce de vingt francs.

— Bah! dit-il, je n'en serai pas plus pauvre dans l'éternité.

Et il donna le louis.

Les deux voitures rentrèrent à Paris le 2 septembre; il était temps : M. Charles Nodier n'avait plus en tout que vingt-deux francs et M. Victor Hugo que dix-huit. On se serra la main à la barrière, et la calèche gagna le Marais et la berline le faubourg Saint-Germain.

Voici une lettre écrite par M. de Lamennais à M. Victor Hugo à propos de ce voyage :

« A la Chênaie, le 4 novembre 1825.

« Je vous félicite, mon cher ami, sur la manière dont vous avez employé la belle saison. Si j'étais riche et que j'eusse du loisir, j'aimerais les voyages; c'est une source inépuisable d'in-

struction. On apprend peu de choses dans les livres, et aujourd'hui moins que jamais. J'avais lu beaucoup d'ouvrages sur l'Angleterre et sur l'Italie avant d'y aller. Ces deux pays m'ont paru tout autres, à bien des égards, qu'on ne me les avait montrés. On ne voit guère, il est vrai, quand on ne voit qu'avec les yeux; ils ne sont guère bons que pour faire des cartes de géographie; l'imagination, l'esprit seuls saisissent le reste. J'ai connu des gens qui ne pouvaient souffrir cette belle campagne de Rome, modèle de grandeur et même de grâce dans son apparente désolation. Quand le soir on passe devant le tombeau de Métella et les catacombes de Saint-Sébastien, et qu'à travers les ombres des vieux Romains et des souvenirs de vingt siècles, seuls habitants de cette solitude, on arrive au Mont-Sacré, tout ce qui se remue dans l'âme est inexprimable. Pas une chaumière, pas un arbre, quelques aigles qui planent sur ce sol désert où une multitude de petites collines, semblables aux flots de la mer, forment d'immenses ondulations, une lumière douce et moelleuse qui s'épaissit pour devenir la nuit, voilà tout, mais c'est Rome encore avec sa puissance, avec son empire, et vous êtes subjugué par son fantôme même. Pardon de cette promenade lointaine à laquelle je ne songeais pas il y a deux minutes. C'est à

vous, c'est à Nodier de peindre ces merveilleuses scènes; pour moi pauvret, je ne sais que les sentir. Genève, au bord de son lac, triste, froide, pesante, élevant de temps en temps un cri aigre et discordant, ressemble à un cormoran sur un rocher. Ce serait l'honorer beaucoup trop que de l'offrir en sacrifice à la ville éternelle. Quand l'industrie sera tout à fait divinisée, on pourra tout au plus la traîner à son autel. Le mot du ministre est juste et remarquable. Ces gens-là ont donc quelquefois des remords de raison?

« Vous voulez que je vous parle de ma santé; elle est fort mauvaise; depuis quatre mois, je ne puis travailler. Mes affaires non plus ne vont pas trop bien, et cela me tracasse à cause de mes dettes. Il faut pourtant se résigner à tout. Adieu, mon ami: offrez mes hommages affectueux à madame Hugo, et embrassez pour moi votre chère petite fille. Mille compliments à M. Nodier; je le remercie de s'être souvenu de moi. D'autres aussi s'en souviennent, mais pas dans le même sens. Un peu d'estime et d'affection de la part des gens qu'on honore aide beaucoup à soutenir les combats de l'amphithéâtre.

« *Vale et me ama.* »

XLVII.

## L'ODE A LA COLONNE.

Madame Victor Hugo ne croyait pas si bien dire au déjeuner de Sallanches : le livre ne fut jamais fait. M. Victor Hugo seul fit sa part; M. Nodier attendit pour commencer la sienne que les dessins fussent prêts; la gravure prit des mois, et donna le temps à l'éditeur de faire faillite, ce qui dispensa M. Nodier de s'exécuter.

En janvier 1826, M. Victor Hugo publia, après l'avoir remanié et récrit en grande partie, *Bug jargal* qui avait d'abord paru dans le *Conservateur littéraire;* — en octobre, une réimpression de ses premières *Odes*, augmentée d'odes nouvelles et de *Ballades*, avec une préface qui arborait résolûment le drapeau de la liberté littéraire. Les par-

tisans des règles établies se jetèrent avec violence sur la préface et sur les vers, qui eurent aussi leurs partisans, moins nombreux, mais aussi énergiques.

Il y avait alors un journal auquel le nom de ses rédacteurs, MM. Guizot, Dubois, Jouffroy, Cousin, etc., donnait une certaine importance, surtout dans les salons. Le *Globe*, universitaire et gourmé, avait pour les novateurs une sorte de bienveillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche. M. Dubois fit un article plus chaleureux que l'auteur ne l'avait attendu, et presque enthousiaste de l'ode intitulée *les Deux Iles*.

M. Victor Hugo ne fermait jamais sa porte, même pendant ses repas. Un matin, il déjeunait, quand la domestique annonça M. Sainte-Beuve. Elle introduisit un jeune homme qui se présenta comme voisin et comme rédacteur d'un journal ami : il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs et il écrivait dans le *Globe*. Le *Globe* ne s'en tiendrait pas, dit-il, à un seul article sur *Cromwell:* c'était lui-même qui ferait les autres. Il avait demandé à s'en charger, redoutant un retour de M. Dubois, qui n'était pas tous les jours d'une humeur si admirative et qui redeviendrait bien vite professeur. L'entrevue fut fort agréable, et

l'on se promit de se revoir; ce qui était d'autant plus facile que M. Victor Hugo allait se rapprocher encore de son critique et loger lui-même rue Notre-Dame-des-Champs.

Quelques semaines après, M. Victor Hugo était dans une maison séparée de la rue par une avenue plantée d'arbres, et continuée par un jardin dont les faux ébéniers touchaient aux fenêtres de son appartement. Une pelouse s'étendait jusqu'à un pont rustique que l'été baignerait dans le verdoiement des branches.

M. Victor Hugo allait quelquefois lire les journaux sous les arcades de l'Odéon. Un jour de février 1827, il trouva la presse libérale en grand émoi; un scandale avait eu lieu la veille chez l'ambassadeur d'Autriche. Le duc de Tarente, invité au bal de l'ambassade, avait été surpris d'entendre l'huissier l'annoncer : M. le maréchal Macdonald. Quand le duc de Dalmatie était entré, l'huissier avait annoncé : M. le maréchal Soult. Les deux ducs se demandaient ce que cela voulait dire et si c'était une erreur de l'huissier, lorsque le duc de Trévise était arrivé et avait été annoncé aussi : M. le maréchal Mortier. La même suppression de titres étrangers s'était faite pour le duc de Reggio. Il n'était plus possible de douter; il y avait volonté et préméditation de l'ambassadeur; l'Autriche, humiliée de

titres qui rappelaient ses défaites, les niait publiquement; elle avait invité les maréchaux pour les dégrader de leurs victoires, et elle souffletait l'empire sur leur face. Ils étaient aussitôt sortis tous ensemble de l'hôtel.

Le sang de soldat que M. Victor Hugo avait dans les veines lui monta au visage; il lui sembla qu'on insultait son père, et il fut saisi d'un irrésistible besoin de le venger. Il fit l'*Ode à la Colonne*.

L'ode, publiée immédiatement par *les Débats* en premier Paris, et répétée par plusieurs journaux, produisit un effet profond. La presse de l'opposition, jusqu'alors hostile au poëte royaliste, l'acclama cette fois; en revanche, la presse ministérielle cessa de le louer; attaquer l'Autriche, c'était attaquer les Bourbons, qu'elle avait ramenés en France; glorifier les maréchaux, c'était glorifier l'empire. L'ode fit aux royalistes purs l'effet d'une désertion.

Ce fut le début de la rupture. Devant l'affront autrichien, M. Victor Hugo avait senti qu'il n'était plus Vendéen, qu'il était Français :

Contre une injure ici tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
Sur la pierre de Waterloo!

Il avait entrevu une France plus grande que

les partis, qui ne rejetterait rien de son histoire et qui dirait à la colonne impériale :

Au bronze de Henri mon orgueil te marie.

Ce n'est plus seulement l'armée qu'il accepte comme dans l'ode « à son père, » c'est aussi l'empereur. « Buonaparte » est devenu « Napoléon, » le « tyran » est oublié, et « l'éperon de Napoléon » vaut la sandale de Charlemagne. »

## XLVIII.

### CROMWELL.

M. Taylor était alors commissaire royal à la Comédie-Française. Il demanda à M. Victor Hugo pourquoi il n'écrivait pas pour le théâtre.

— J'y pense, dit M. Victor Hugo. J'ai même commencé un drame sur Cromwell.

— Eh bien, finissez-le et donnez-le-moi. Un Cromwell fait par vous ne peut être joué que par Talma.

Pour engager l'affaire, il réunit le poëte et le tragédien dans un dîner au *Rocher de Cancale*.

Le dîner était nombreux, mais MM. Victor Hugo et Talma, placés l'un à côté de l'autre, purent causer à leur aise.

Talma avait alors soixante-cinq ans; il était

fatigué et malade ; il mourut quelques mois après ; il se sentait finir. Il parla de sa profession avec amertume : les acteurs n'étaient pas des hommes, pas même lui, malgré son succès et sa réputation ; applaudi et traité presque en ami par l'empereur, il lui avait demandé la croix, et l'empereur n'avait pas osé la lui donner. Même dans son métier, il n'était arrivé à rien.

M. Victor Hugo se récria.

— Non, insista le grand tragédien, l'acteur n'est rien sans le rôle, et je n'ai jamais eu un vrai rôle. Je n'ai jamais eu de pièce comme il m'en aurait fallu. La tragédie, c'est beau, c'est noble, c'est grand ; j'aurais voulu autant de grandeur avec plus de réalité. Un personnage qui eût la variété et le mouvement de la vie, qui ne fût pas tout d'une pièce, qui fût tragique et familier, un roi qui fût un homme. Tenez, m'avez-vous vu dans Charles VI ? J'ai fait de l'effet en disant : *Du pain ! je veux du pain !* C'est que le roi n'était plus là dans une souffrance royale, il était dans une souffrance humaine ; c'était tragique et c'était vrai ; c'était la souveraineté et c'était la misère ; c'était un roi et c'était un mendiant. La vérité ! voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. Mais que voulez-vous ? je demande Shakspeare, on me donne Ducis. A défaut de vérité dans la pièce, j'en ai mis dans le costume. J'ai joué Marius,

jambes nues. Personne ne sait ce que j'aurais été si j'avais trouvé l'auteur que je cherchais. Je mourrai sans avoir joué une seule fois. Vous, monsieur Hugo, qui êtes jeune et hardi, vous devriez me faire un rôle. Taylor m'a dit que vous faisiez un Cromwell. J'ai toujours eu envie de jouer Cromwell. J'ai acheté son portrait à Londres. Si vous veniez chez moi, vous le verriez accroché dans ma chambre. Qu'est-ce que c'est que votre pièce? Ça ne doit pas ressembler aux pièces des autres.

— Ce que vous rêvez de jouer, dit M. Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire.

Et il exposa au tragédien quelques-unes des idées dont il allait faire la *Préface de Cromwell:* le drame substitué à la tragédie, l'homme au personnage, le réel au convenu; la pièce libre d'aller de l'héroïque au positif; le style ayant toutes les allures, épique, lyrique, satirique, grave, bouffon; la suppression de la *tirade* et du *vers à effet*. Ici, Talma l'interrompit vivement:

— Ah! oui, s'écria-t-il; c'est ce que je m'épuise à leur dire. Pas de beaux vers!

Il écouta avec grande attention les théories du poëte.

— Et votre *Cromwell* est fait dans ces idées? lui demanda-t-il.

— Tellement que, pour bien marquer tout de

suite sa volonté d'être réel, son premier vers est une date :

Demain vingt cinq juin mil six cent cinquante sept.

— Vous devez en savoir des scènes par cœur, dit Talma. Vous seriez bien aimable de nous en dire une.

Les autres convives joignirent leurs instances aux siennes. M. Victor Hugo dit la scène où Milton adjure Cromwell de renoncer à se faire roi. La scène était mal choisie ; ce n'était, en somme, qu'un long discours, qui, si accidenté qu'il fût par l'émotion du raisonnement et par la coupe de la phrase, ne tranchait pas absolument avec les tirades tragiques ; de plus, c'était Milton qui parlait tout le temps, et Talma n'aurait eu qu'à l'écouter. Il trouva les vers très-beaux, ce qui était un éloge suspect après son cri contre les « beaux vers » et demanda autre chose. M. Victor Hugo dit la scène du Protecteur interrogeant Davenant sur son voyage. Cette fois, on était loin de la tragédie ! A chaque détail local, à chaque touche de réalité franche :

Logez-vous pas toujours chez votre même hôtesse?
A la Sirène? . . .

Vous avez un chapeau de forme singulière.
Excusez ma façon peut-être familière,

Vous plairait-il, monsieur, l'échanger pour le mien?

Talma applaudissait : — A la bonne heure ! c'est cela ! c'est ainsi qu'on parle ! — Et, la scène finie, il tendit la main à l'auteur en lui disant : — Dépêchez-vous de finir votre drame, j'ai hâte de le jouer.

Quelque temps après, Talma était mort. M. Victor Hugo, n'ayant plus d'acteur, ne se pressa plus, et put donner à son drame des développements que n'aurait pas comportés la représentation.

Il travaillait souvent en marchant ; il n'avait qu'un pas à faire pour être sur le boulevard Montparnasse ; il se promenait là, parmi les allants et venants nombreux qu'y attirent les cabarets des barrières, les boutiques en plein vent, les spectacles forains et le cimetière. En regard du cimetière, il y avait dans ce moment une baraque de saltimbanques. Cette antithèse de la parade et de l'enterrement le confirmait dans son idée d'un théâtre où les extrêmes se toucheraient, et ce fut là que lui vint à l'esprit le troisième acte de *Marion de Lorme* où le deuil du marquis de Nangis contraste avec les grimaces du Gracieux.

Une des modes d'alors était d'aller manger des galettes au *Moulin de Beurre*, ainsi nommé parce que le propriétaire s'était enrichi à vendre

du beurre. Le moulin était dans la campagne, du côté de Vanvres. Une fois là, on ne revenait pas dîner à Paris, on se répandait dans les guinguettes environnantes. Un dimanche, M. Abel Hugo, cherchant où manger, entendit une musique sous des arbres. C'étaient

Les vagues violons de la mère Saguet.

Il y alla et vit une maisonnette entre une cour fleurie de plates-bandes et un jardin ombragé. Il dîna sous une tonnelle, et dîna si bien qu'il y amena tous ses amis. Il fut félicité hautement de sa découverte, et on ne le nomma plus que le Christophe Colomb de la mère Saguet. Il fut engagé d'honneur à y dîner souvent. Il passait par la rue Notre-Dame-des-Champs et emmenait quelquefois son frère. On s'y rencontrait ; la réputation du lieu s'était faite rapidement, et attirait les peintres et les sculpteurs, nombreux de ce côté de Paris. MM. David, Charlet, Louis Boulanger, les Devéria, l'excellent architecte Robelin, se donnaient de fréquents rendez-vous sous les tonnelles. Le grand talent de la cuisinière, c'était surtout la jeunesse et la bonne humeur des dîneurs. La mère Saguet n'avait guère pour garde-manger que sa basse-cour. Le premier plat était les œufs, et le second

les poulets, qu'elle accommodait sommairement; elle les coupait en deux, les mettait à cuire sur le gril et leur adjoignait une sauce piquante. Avec cela, du fromage et du vin blanc tant qu'on en voulait, on avait de quoi rester à table depuis six heures jusqu'à dix et s'en aller radieux.

Un jour que M. Victor Hugo allait chez la mère Saguet avec M. David, ils rencontrèrent, rue Montparnasse, une fille de treize à quatorze ans en guenilles; M. David la regarda, s'arrêta, lui parla, et prit note de son nom et de son adresse. M. Victor Hugo, étant allé voir M. David dans son atelier la semaine suivante, y trouva la pauvre petite toute nue, grêle, étiolée, flétrie par la misère, et pourtant belle : M. David en faisait la jeune fille du *Tombeau de Botzaris*, laquelle, dans sa pensée, représentait la Grèce, alors opprimée et souffrante. Elle semblait heureuse de penser que son corps chétif allait acquérir l'éternité du marbre. Hélas! le marbre n'a pas été plus épargné que la chair. Au moins ce sont les Français qui ont fait une cible du tombeau du Cid : ce sont les Grecs eux-mêmes qui ont fait une cible du tombeau de Botzaris. M. David, sorti de France en décembre 1851, alla en Grèce : une balle avait frappé le front; une autre avait cassé une main. Cette douleur ajoutée à l'exil navra le pauvre grand sculpteur; il redemanda sa statue

blessée et mutilée pour la guérir et la réparer. Mais il mourut avant d'en avoir eu le temps.

A la fin de l'été, M. Victor Hugo était un soir chez madame Tastu; elle le pria de dire une scène de *Cromwell*, qu'il venait d'achever. M. Tissot, qui était présent, trouva la scène très-belle, et demanda à l'auteur s'il avait traité avec un éditeur; sur sa réponse négative, il lui offrit d'en parler au sien. En effet, dès le lendemain, M. Ambroise Dupont vint acheter le manuscrit, et l'auteur s'occupa de la préface.

Le succès du *Freyschütz* avait mis l'Odéon en goût d'importations dramatiques. Après Weber, vint Shakspeare. A la nouvelle que des acteurs anglais allaient représenter leur grand poëte, toute la jeune génération s'émut et se passionna. M. Eugène Delacroix écrivait à M. Victor Hugo :

« Eh bien, envahissement général. Hamlet lève sa tête hideuse, Othello prépare son oreiller essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore? le roi Lear va s'arracher les yeux devant un public français! Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer incompatible avec la morale publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût. Apprêtez-vous dans tous les cas une bonne cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques. »

Au grand poëte s'ajoutaient de grands acteurs, entre autres une actrice exceptionnellement douée, miss Smithson : mademoiselle Taglioni lui eût envié sa danse, madame Pasta son chant, et mademoiselle Mars sa voix. Elle ravissait les peintres par le goût de ses costumes. Elle réussit de toutes les façons : M. Berlioz, alors violon à l'orchestre de l'Odéon, la demanda en mariage.

Ces admirables drames admirablement joués remuèrent profondément M. Victor Hugo qui écrivait dans ce moment la préface de *Cromwell;* il l'emplit de son enthousiasme pour « ce dieu du théâtre en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène, Corneille, Molière, Beaumarchais. »

La préface prit, comme la pièce, de vastes proportions. Le volume, qui en aurait fait deux aisément, fut imprimé très-vite et parut dans les premiers jours de décembre 1827.

L'effet du drame fut dépassé par celui de la préface. Elle éclata comme une déclaration de guerre aux doctrines reçues et provoqua des batailles de feuilletons. L'hostilité attaqua tout, les idées et le style ; voici quelques lignes d'un des journaux importants d'alors, la *Gazette de France :*

« Ce qui se fait remarquer dès les premières

lignes de cette préface, c'est le ton de hauteur dédaigneuse avec laquelle un jeune écrivain dont la réputation n'a point dépassé l'enceinte de quelques cercles amis parle de tout ce qui a d'autres idées que celles qu'il professe... Il fut un temps où il se contentait de faire des odes comme tout le monde... Il se bornait à recueillir par avance les palmes que promettait à son talent futur l'espoir que ses premiers essais faisaient naître et qui malheureusement sont encore *incueillies*, pour parler la langue romantique. Aujourd'hui, il en est tout autrement. Le jeune poëte modeste est devenu un professeur jetant avec fierté ses préceptes à son auditoire absent... Qui songe encore à reproduire cette vieille et ennuyeuse question du classique et du romantisme, dont l'ennui a fait justice depuis longtemps? Deux hommes seuls, M. Hugo et M. Darlincourt, qui l'ont fait en même temps et souvent dans des termes identiques : s'il y a entre eux quelque différence, elle est tout entière à l'avantage du dernier, dont la prose nous a semblé bien préférable, sous le rapport du goût et de la simplicité, à celle de l'auteur de *Cromwell*... Son but avoué est de briser tous « ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont entrepris d'enchaîner le drame dans son sommeil ; » c'est-à-dire, en français, de se rendre indépendant des

trois unités. Nous pourrions faire remarquer à l'auteur de cette phrase que, dans cette milice de Lilliput, il y a quelques nains qui ne sont pas si méprisables, et entre autres tous les hommes qui ont écrit pour la scène depuis le *Cid* jusqu'à *Cromwell;* mais que seraient-ils ces hommes pour lui qui appelle Shakespeare (dont il ne sait pas même écrire le nom) le dieu du théâtre?... Les personnes qui ne partageront pas les idées émises dans ce dernier passage, et nous croyons que le nombre en est considérable, ne pourront au moins en contester la nouveauté. C'est pour la première fois, sans doute, qu'on a imaginé de mettre l'auteur de quelques drames spirituels et libertins sur la même ligne que Molière et Corneille (car il faut remarquer que Racine n'est pas même cité, ces messieurs ne s'en occupent pas plus que s'il n'existait pas). Ces bizarreries, qui n'ont rien de sérieux au fond, ont même un côté plaisant dont on s'amuserait si elles étaient présentées avec talent : il faut être doué de quelque force pour s'attaquer à des géants, et. lorsqu'on entreprend de détrôner des écrivains que des générations tout entières sont convenues d'admirer, il faudrait les combattre avec des armes, sinon égales, du moins dans un style assez élégant et assez pur pour montrer qu'on les comprend, et que ce n'est pas uniquement par

impuissance qu'on s'attaque à eux ; mais quel tort peut-on espérer leur faire quand on écrit comme l'auteur de la préface dont nous parlons?... »

La défense ne fut pas moins ardente que l'attaque : les jeunes gens se déclarèrent énergiquement pour l'indépendance du théâtre, et la *Préface de Cromwell* devint le signe de ralliement.

Le *Globe*, dans un article de M. de Rémusat, maintint son rôle de médiateur. — Les amis toulousains de M. Victor Hugo sentirent que leur néo-tragédie allait disparaître dans cette irruption violente d'un art entier et sans scrupules. La mort de Talma leur avait porté le premier coup, la *Préface de Cromwell* les acheva. Ils se résignèrent de bonne grâce, et prirent noblement le parti de l'œuvre qui les tuait. M. Soumet écrivit à l'auteur : « Je lis et relis sans cesse votre *Cromwell*, cher et illustre Victor, tant il me paraît rempli des beautés les plus neuves et les plus hardies; quoique dans votre préface vous nous traitiez impitoyablement de mousses et de lierres rampants, je n'en rendrai pas moins justice à votre admirable talent et je parlerai de votre œuvre michel-angesque comme je parlais autrefois de vos odes. »

## XLIX.

### MORTS.

L'année finit tristement. Madame Foucher, malade depuis assez longtemps, avait cru que l'été et la campagne la remettraient; elle revint à Paris condamnée par les médecins. Elle se coucha pour ne plus se relever. Cette femme excellente garda, dans des souffrances intolérables, un calme et une bonté angéliques. Le mal qui la tenaillait lui arrachait par instants un cri vite étouffé, et elle se remettait aussitôt à sourire. Elle ne s'occupait que de son mari et de ses enfants, surtout d'une seconde fille qu'elle avait eue quelques années auparavant et que sa maladie l'avait obligée de mettre en pension toute petite. Elle s'inquiétait du dîner,

du linge, si Paul avait ce qu'il lui fallait, s'il était venu une lettre d'Alençon, où son fils Victor était substitut du procureur du roi et s'était marié. Rien n'était touchant comme cette martyre attentive au bien-être des autres.

La mort ne l'effraya pas. Le prêtre qu'elle avait demandé la trouva tranquille et sereine. Elle aurait pu se confesser en public. Toute sa vie avait été un long dévouement. Elle avait eu cette perfection de la vertu qui est l'indulgence. Elle qui vivait dans son intérieur et dans son devoir, elle avait toujours excusé les fautes des autres femmes; elle y croyait malaisément; contrainte par l'évidence, elle répondait: —Je n'aime pas qu'on soit sévère pour les femmes, elles ont tant à souffrir.

Le prêtre était une espèce d'aumônier de la famille. Il avait baptisé le premier enfant de M. Victor Hugo. C'était un méridional, sanguin, irascible, bon diable, assez leste dans ses propos. En présence de la mourante, il se transfigura, et il l'administra avec la gravité sacerdotale. Si habitué qu'il fût aux agonies, il ne put se défendre d'une vive émotion devant cette fin douloureuse d'une femme dont il connaissait toute la vie. Il sortit le visage en larmes.

Il y eut une apparence d'amélioration dans l'état de la malade : — Je me sens mieux, dit-

elle, je crois que je vais entrer en convalescence.

Le soir même, le supplice reprit. Le surlendemain, elle rendait à Dieu une des meilleures âmes qui aient passé sur la terre.

La vie est une perpétuelle rencontre de funérailles et de noces. Au mariage de M. Victor Hugo, son frère Abel avait remarqué une jeune fille, mademoiselle Julie de Montferrier; il n'était pas alors en position de se mettre en ménage, mais depuis, ses affaires ayant réussi, il l'avait demandée et obtenue. Il fut marié par le même prêtre qui venait d'enterrer madame Foucher.

Le général Hugo, établi momentanément à Paris, assista au mariage. La réconciliation était complète entre le père et les fils. Abel et Victor étaient revenus tout à fait et avaient accepté leur belle-mère. C'était à son père que Victor avait dédié *Cromwell*. Le général était heureux de tous les côtés. Le gouvernement lui avait enfin pardonné l'acharnement de sa résistance à l'étranger. Il n'était plus interné; il était reconnu comme général de division. Rétabli dans son grade, dans sa liberté et dans sa famille, il respirait un peu après une vie si laborieuse et si méconnue. Il avait déjà deux petits-enfants, Léopoldine et Charles; le nouveau mariage lui en promettait d'autres; il était encore d'âge à voir longtemps

grandir ses petits-enfants, qui, eux, seraient élevés à l'aimer.

Pour être plus près de ses fils, il s'était logé dans leur quartier. Il habitait rue Plumet. M. Victor Hugo allait le voir presque tous les soirs. Il y restait des heures entières, voulant regagner le temps perdu. Le 28 janvier 1828, il se hâta de dîner et y emmena sa femme. Le général était en humeur de gaieté et de causerie. On ne se sépara qu'à onze heures. Le fils était rentré et se déshabillait, quand on sonna vivement à la porte. Ce coup de sonnette à une heure où les visites ont cessé lui fit peur. Il courut, ouvrit la porte et vit un homme qu'il ne connaissait pas.

— Que voulez-vous?

— Je viens de la part de madame la comtesse Hugo vous dire que votre père est mort.

M. Victor Hugo quittait son père, il venait de le voir plein de vie, il fut étourdi du coup, il crut à une erreur ou à quelque horrible rêve. Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, il se rhabilla et suivit machinalement le messager rue Plumet.

Il trouva son père étendu sur son lit, rigide et décoloré, le col de chemise déboutonné, une manche relevée et des ligatures au bras. Il y avait près de lui un homme qu'il ne reconnut pas d'abord.

Cet homme était un médecin qui demeurait à

la porte du général. On était allé chercher du secours le plus près possible; il était venu et avait trouvé le général en proie à une attaque d'apoplexie foudroyante; il avait pratiqué une saignée et fait tout ce qui était possible, mais sans résultat.

Le général était mort en soldat : l'apoplexie l'avait frappé debout, avec la rapidité d'une balle.

Le médecin du père se trouvait être celui qui avait soigné le fils à la pension Cordier de sa blessure au genou.

Les robes noires et le crêpe achetés pour le deuil de la mère n'étaient pas encore usés et purent servir pour celui du père.

## L.

## AMY ROBSART.

Six ans auparavant, à dix-neuf ans, au moment où, sa mère morte, son père à Blois, seul au monde, son mariage empêché par sa pauvreté, M. Victor Hugo cherchait partout cet argent qui le rapprocherait du bonheur, M. Soumet lui avait proposé d'extraire à eux deux une pièce d'un roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*. M. Soumet ferait le plan, M. Victor Hugo écrirait les trois premiers actes et M. Soumet les deux derniers. M. Victor Hugo avait fait sa part; mais lorsqu'il avait lu ses trois actes, M. Soumet n'en avait été content qu'à moitié : il n'admettait pas le mélange du tragique et du comique, et il voulait effacer tout ce qui n'était pas grave et sé-

rieux. M. Victor Hugo avait objecté l'exemple de Shakspeare, mais alors les acteurs anglais ne l'avaient pas encore fait applaudir à Paris, et M. Soumet avait répondu que Shakspeare, bon à lire, ne supporterait pas la représentation; que *Hamlet* et *Othello* étaient d'ailleurs plutôt des essais sublimes et de belles monstruosités que des chefs-d'œuvre; qu'il fallait qu'une pièce choisît de faire rire ou de faire pleurer. Les deux collaborateurs, ne s'entendant pas, s'étaient séparés à l'amiable; chacun avait repris ses actes et son indépendance, et complété sa pièce comme il avait voulu. M. Soumet avait fait une *Emilia* qui, jouée au Théâtre-Français par mademoiselle Mars, avait eu un demi-succès. M. Victor Hugo avait terminé son *Amy Robsart* à sa façon, mêlant librement la comédie à la tragédie. Mais, au moment de songer à la représentation, la pension de Louis XVIII était venue le dispenser des spéculations littéraires, et il avait jeté la chose au fond d'un tiroir.

En 1828, le plus jeune de ses deux beaux-frères, Paul Foucher, sortait du collége. Il se sentait entraîné vers la littérature, et surtout vers le théâtre. Mais les théâtres lui faisaient la réponse invariable qu'ils font aux jeunes gens : — Quand vous aurez un nom. Il cherchait donc le moyen de se faire ce nom qui seul ouvre les portes. Un jour, M. Soumet, qu'il était allé voir,

lui demanda s'il connaissait *Amy Robsart* et lui en parla comme d'une œuvre singulière et curieuse qui valait la peine d'être lue.

— Ça m'a un peu effarouché dans le temps, dit-il, et maintenant encore il y a bien des témérités où je ne me hasarderais pas, moi; mais, puisque les drames anglais ont réussi, je ne vois pas pourquoi ça ne réussirait pas. Si j'étais de Victor Hugo, je ne perdrais pas une pièce où il y a des scènes très-belles. Le cinquième acte, qui est presque tout de son invention, est d'une grande originalité.

M. Paul Foucher pria son beau-frère de lui prêter la pièce, et s'étonna, comme M. Soumet, que M. Victor Hugo ne la fît pas jouer. M. Victor Hugo lui expliqua qu'il avait fait cela à dix-neuf ans par pauvreté, mais qu'il ne lui convenait plus d'emprunter des sujets aux autres.

— Et qu'est-ce que tu feras de ta pièce?

— Je la brûlerai.

— Veux-tu me la donner?

Il prétendit que cela lui rendrait un vrai service, qu'une pièce pareille lui ouvrirait le théâtre et lui improviserait un nom.

— Ma foi, dit M. Victor Hugo, je ne regarde pas cela comme une pièce de moi. Fais-en ce que tu voudras. Walter Scott t'appartient autant qu'à moi.

*Amy Robsart*, portée aussitôt à l'Odéon, fut reçue facilement et distribuée aux meilleurs comédiens du théâtre, MM. Bocage, Provost, mademoiselle Anaïs, etc. M. Eugène Delacroix voulut bien dessiner les costumes. Il était convenu que le nom de M. Victor Hugo ne serait pas prononcé, mais quelques phrases ou quelques indiscrétions le trahirent, et le directeur, enchanté, s'empressa de répandre le bruit que le drame était de l'auteur de *Cromwell*. M. Victor Hugo eut beau s'y opposer, le directeur, voyant dans le nom une attraction, continua à le crier sur les toits.

La pièce fut extrêmement sifflée : « On a joué hier à l'Odéon, disait le lendemain le *Journal des Débats*, un drame historique en cinq actes, intitulé *Amy Robsart*, sujet emprunté au *Château de Kenilworth* de sir Walter Scott, et qui, traité déjà sur trois théâtres différents, reparaissait pour la quatrième fois, sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté. »

M. Victor Hugo, qui voulait bien donner le succès, ne voulut pas donner la chute, et écrivit immédiatement dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui.

Ce fut pour la pièce une réclame involontaire.

Les jeunes gens, qui ne s'étaient pas dérangés pour une pièce non avouée, accoururent alors ; ils applaudirent, les sifflets redoublèrent, l'agitation du parterre s'étendit dans le quartier latin : le gouvernement intervint et interdit la pièce.

## LI.

### AMIS.

Entre les amis les plus assidus de la maison, deux venaient presque tous les jours : M. Louis Boulanger, intelligence ouverte à Shakspeare comme à Rembrandt, et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain. Le mariage de M. Abel Hugo ayant désorganisé les dîners de la mère Saguet, les plaisirs champêtres de l'été de 1828 furent d'aller voir se coucher le soleil dans les plaines de Vanvres et de Montrouge. On s'arrêtait souvent à la *Butte-au-Moulin*. M. Victor Hugo s'étendait sous l'énorme éventail et aspirait les bouffées d'air en regardant le crépuscule éteindre l'horizon et en se livrant à ses

rêveries qui devinrent les *Soleils couchants* des *Feuilles d'automne*.

On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo, prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*.

D'autres fois le poëte de la soirée était M. Alfred de Musset. Il disait *Don Paës, la Camargo*, la *Ballade à la lune*. Un jour qu'il avait lu une partie de *Mardoche*, une discussion s'engagea sur la rime. M. Émile Deschamps dit qu'il voulait des rimes de trois lettres.

— Comme celles-ci? dit M. Victor Hugo :

Ici gît le nommé Mardoche
Qui fut suisse de Saint-Eustache
Et qui porta la hallebarde :
Dieu lui fasse miséricorde !

M. Victor Hugo voyait souvent M. Gustave Planche, qui lui avait été amené par M. Sainte-Beuve comme sachant l'anglais. Une édition de luxe des *Odes et Ballades* allait paraître avec un

frontispice qui était la réduction de la belle lithographie de M. Louis Boulanger, la *Ronde du Sabbat*. Le graveur qui devait réduire la lithographie ne comprenait rien à ce sujet fantastique et diabolique; comme il était Anglais et qu'il ne savait pas un mot de français, il demanda qu'on lui traduisît la ballade. M. Sainte-Beuve dit qu'il connaissait quelqu'un qui s'en chargerait volontiers et qui s'en acquitterait à merveille, et il amena un jeune homme grand, à profil grec, et qui eût été beau s'il n'avait pas eu les yeux saillants et le crâne étroit. C'était M. Gustave Planche.

M. Mérimée venait quelquefois. Un jour qu'il dînait, et que la cuisinière avait manqué complétement un plat de macaroni, il offrit de venir en faire un, et, à quelques jours de là, il vint, ôta son habit, mit un tablier, et fit un macaroni à l'italienne qui eut le succès de ses livres. Il allait souvent chez des Anglaises, mesdemoiselles Clarke, qui avaient un salon doctrinaire, libéral et classique; il y entraîna M. Victor Hugo, qui y connut M. Benjamin Constant, alors vieillard à cheveux blancs, négligé de mise, visage vénérable et fatigué, M. Fauriel, M. Henri Beyle, etc.

Un des habitués de ce salon était M. Eugène Delacroix. Le jeune chef du mouvement en peinture n'avait pas la même audace en paroles

qu'en tableaux. Il tâchait de désarmer, par les concessions de sa conversation, les ennemis que lui faisait l'originalité de son admirable talent. Révolutionnaire dans son atelier, il était conservateur dans les salons, reniait toute solidarité avec les idées nouvelles, désavouait l'insurrection littéraire et préférait la tragédie au drame. La jeune littérature lui pardonnait cette prudence qu'il n'avait pas sur ses toiles, et qui avait généralement un autre résultat que celui qu'il en espérait. Un soir qu'il venait de sortir de chez mesdemoiselles Clarke après une discussion où il avait soutenu contre M. Victor Hugo la suprême beauté du *Tancrède* de Voltaire, l'aînée des Anglaises, qui était de son avis, s'écria enthousiasmée :

— Qu'il est charmant et qu'il a de l'esprit. monsieur Delacroix! Quel dommage qu'il fasse de la peinture!

Une chanson fit condamner M. Béranger à trois mois de prison. M. Victor Hugo alla le voir à la Force. Sa cellule ne désemplissait pas de visiteurs, la plupart bons bourgeois, fiers d'approcher leur chansonnier et de lui apporter des consolations substantielles. Le poëte populaire était encombré de pâtés, de gibier, de fruits, de vins.

— Vous voyez comme je suis gâté, dit-il à

M. Victor Hugo. Il ne me manque plus qu'un estomac.

M. Béranger avait dès lors l'habillement et l'allure qu'il a toujours gardés, les cheveux flottants sur les épaules, le col de chemise rabattu, la redingote longue, le gilet croisé. C'était déjà aussi le causeur exquis de ses dernières années, recouvrant un esprit très-fin d'un gros bon sens et d'une bonhomie à laquelle il ne fallait pas se fier plus aveuglément qu'au velours de la patte des chats. La griffe n'était jamais loin.

Sa chambre donnait sur la cour des voleurs. Ses amis s'en plaignaient beaucoup et s'étonnaient qu'il pût vivre en voisinage avec tous ces misérables.

— Laffitte, qui est venu hier, raconta-t-il à son visiteur, n'en revenait pas et me disait qu'il n'y tiendrait pas une heure. Je lui ai répondu : Mon cher Laffitte, prenez cent hommes dans cette cour; quand je sortirai, j'irai chez vous à votre première soirée, j'en prendrai cent dans votre salon, — et puis nous pèserons.

Lorsqu'on laisse derrière soi la barrière d'Enfer et la Butte-au-Moulin, et qu'on descend dans la vallée de Bièvre, un peu après les chaumières de Brinvilliers, on arrive à une grille qui s'ouvre sur une allée sablée et ombreuse.

Au bout de cette allée, est une maison d'apparence modeste, plus étendue que haute, de construction irrégulière, entourée d'un jardin qui, agrandi peu à peu, a pris les proportions d'un parc. Cette habitation, appelée les Roches, appartenait alors à M. Bertin l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*. Il y passait l'été et y attirait tous ceux qui avaient un nom dans les lettres. M. Victor Hugo y fut invité. On lui demanda des vers, il dit *la Douleur du Pacha*. Le libraire Gosselin, qui était présent, vint chez lui le lendemain et lui acheta *les Orientales*.

Le poëte et le journaliste se prirent d'amitié, et, les années suivantes, M. Victor Hugo passa aux Roches une partie de l'automne avec sa femme et ses enfants.

M. Bertin était le patriarche d'une famille unie, composée de madame Bertin, femme excellente et respectable, de deux fils, Armand, cordial et timide sous des formes brusques, Édouard, qui occupait déjà une place élevée parmi les peintres de paysage, et d'une fille, mademoiselle Louise, intelligence supérieure, doublement douée et aussi capable de beaux vers que de belle musique. — Je devrais dire deux filles, car Armand était marié, et sa femme, élégante, gracieuse, souriante, était un quatrième enfant, non moins cher que les autres.

Une large hospitalité, qui s'arrêtait au point où elle serait devenue de la banalité, ouvrait les portes de la maison. Cinq ou six amis et les principaux rédacteurs du journal y étaient fréquents. M. Victor Hugo s'y lia, notamment, avec M. Jules Janin, dont la brave affection a résisté aux années et a généreusement redoublé depuis l'exil. En dehors de ce cercle intime, M. Bertin n'accueillait guère que les gens de talent. Il aurait pu emplir sa maison de tout ce qui avait un titre ou une situation politique; mais il n'avait aucune vanité et ne faisait aucun cas des glorioles sociales. Il avait refusé toutes les fonctions et toutes les distinctions que la puissance de son journal lui avait fait offrir. Ce qu'il avait dédaigné pour lui l'éblouissait peu dans les autres. Il disait que la seule aristocratie était, chez les hommes, l'intelligence, et, chez les femmes, la beauté. Cette maison si ouverte ne se ferma qu'une fois et ce fut au roi. Louis-Philippe, croyant être très-agréable à M. Bertin, lui fit dire qu'il désirait voir les Roches; M. Bertin déclina l'honneur que tant d'autres eussent sollicité :

— Le roi est très-bien à Versailles et je suis très-bien aux Roches, répondit-il à l'envoyé; s'il vient ici, nous serons mal tous les deux.

Une fois, à Paris, M. Guizot, ministre, ayant à lui parler pour affaire pressante, se fit annoncer

au moment où il se mettait à table : le ministre fut prié d'attendre la fin du dîner ou de repasser. Ce n'était nullement hauteur de journaliste qui veut faire sentir son importance, c'était habitude de voir dans un ministre un homme comme un autre.

Aux Roches, on se réunissait à table et après dîner. Le reste de la journée était à la liberté. On s'occupait comme on voulait ; on restait dans sa chambre, ou l'on se promenait dans le parc, plein de chênes séculaires, de gazons, de fleurs, de kiosques dans les branches ; un étang où se baignaient des cygnes s'alimentait d'étroits ruisseaux au murmure monotone et doux ; les paons faisaient la roue au soleil. On apercevait le maître de la maison, levé dès l'aube, dirigeant le travail des jardiniers, ou assis sur un banc un livre à la main, quelquefois endormi :

Et du fond de leur nid, sous l'orme et sous l'érable,
Les oiseaux admiraient sa tête vénérable,
Et, gais chanteurs tremblants,
Ils guettaient, s'approchaient et souhaitaient dans l'ombre
D'avoir, pour augmenter la douceur du nid sombre,
Un de ses cheveux blancs.

Au coup de cloche du dîner, madame Bertin et madame Armand quittaient leurs aiguilles, mademoiselle Louise son piano, Édouard son

pinceau, M. Victor Hugo sa plume, M. Bertin rentrait et mettait une rose sur la serviette de sa voisine de table. On causait surtout de littérature, on se passionnait, chacun avait son franc parler. Au dessert, les enfants de M. Victor Hugo paraissaient. La petite famille s'était augmentée d'un second garçon appelé Victor. Tous trois faisaient une ample récolte de caresses et de friandises.

Les enfants n'étaient jamais pressés de retourner à Paris. Ils vivaient en plein air, allant de la laiterie à la basse-cour, buvant du lait mousseux dans des jattes blanches, effarant les poussins et les faisans dorés. Ces plaisirs n'étaient interrompus que par mademoiselle Louise qui les appelait pour leur dire un beau conte. Vite ils y couraient; elle prenait Victor sur ses genoux, faisait asseoir près d'elle Léopoldine et « son Charlot » et leur improvisait une histoire qui était à eux tout seuls, car elle ne laissait entrer personne. Et il fallait les entendre, le soir, pendant que leur mère les couchait, essayer de lui redire ces merveilleux récits.

## LII.

## L'ÉCHAFAUD.

M. Victor Hugo s'était trouvé, en 1820, sur le passage de Louvel allant à l'échafaud. L'assassin du duc de Berry n'avait rien qui éveillât la sympathie; il était gros et trapu, avait un nez cartilagineux sur des lèvres minces, et des yeux d'un bleu vitreux. L'auteur de l'ode sur *la Mort du duc de Berry* le haïssait de tout son ultra-royalisme d'enfant. Et cependant, à voir cet homme qui était vivant et bien portant et qu'on allait tuer, il n'avait pu s'empêcher de le plaindre, et il avait senti sa haine pour l'assassin se changer en pitié pour le patient. Il avait réfléchi, avait pour la première fois regardé la peine de mort en face, s'était étonné que la société fît au coupable, et

de sang-froid, et sans danger, précisément la même chose dont elle le punissait, et avait eu l'idée d'écrire un livre contre la guillotine.

A la fin de l'été de 1825, une après-midi, comme il allait à la bibliothèque du Louvre, il rencontra M. Jules Lefèvre, qui lui prit le bras et l'entraîna sur le quai de la Ferraille. La foule affluait des rues, se dirigeant vers la place de Grève.

— Qu'est-ce donc qui se passe? demanda-t-il.

— Il se passe qu'on va couper le poing et la tête à un nommé Jean Martin qui a tué son père. Je suis en train de faire un poëme où il y a un parricide qu'on exécute, je viens voir exécuter celui-là, mais j'aime autant n'y pas être tout seul.

L'horreur qu'éprouva M. Victor Hugo à la pensée de voir une exécution était une raison de plus de s'y contraindre : l'affreux spectacle l'exciterait à sa guerre projetée contre la peine de mort.

Au pont au Change, la foule était si épaisse qu'il devint difficile d'avancer. MM. Victor Hugo et Jules Lefèvre purent cependant gagner la place. Les maisons regorgeaient de monde. Les locataires avaient invité leurs amis à la *fête;* on voyait des tables couvertes de fruits et de vins; des fenêtres avaient été louées fort cher; de jeunes femmes venaient s'accouder à l'appui des

croisées, verre en main et riant aux éclats, ou minaudant avec des jeunes gens. Mais bientôt la coquetterie cessa pour un plaisir plus vif : la charrette arrivait.

Le patient, le dos tourné au cheval, au bourreau et aux aides, la tête couverte d'un chiffon noir rattaché au cou, ayant pour tout vêtement un pantalon de toile grise et une chemise blanche, grelottait sous une pluie croissante. L'aumônier des prisons, l'abbé Montès, lui parlait et lui faisait baiser un crucifix à travers son voile.

M. Victor Hugo voyait la guillotine de profil; ce n'était pour lui qu'un poteau rouge. Un large emplacement gardé par la troupe isolait l'échafaud; la charrette y entra. Jean Martin descendit, soutenu par les aides, puis, toujours supporté par eux, il gravit l'échelle. L'aumônier monta après lui, puis le greffier, qui lut le jugement à haute voix. Alors le bourreau leva le voile noir, fit apparaître un jeune visage effrayé et hagard, prit la main droite du condamné, l'attacha au poteau avec une chaîne, saisit une hachette, la leva en l'air; mais M. Victor Hugo ne put pas en regarder davantage, il détourna la tête, et ne redevint maître de lui que lorsque le *Ha !* de la foule lui dit que le malheureux cessait de souffrir.

Une autre fois, il vit la charrette d'un dé-

trousseur de grands chemins nommé Delaporte. Celui-là était un vieillard; les bras liés derrière le dos, son crâne chauve éclatait au soleil.

Il semblait que la peine de mort ne voulût pas qu'il l'oubliât. Il se croisa avec une autre charrette : cette fois la guillotine faisait coup double; on exécutait les deux assassins du changeur Joseph, Malagutti et Ratta. M. Victor Hugo fut frappé de la différence d'aspect des deux condamnés : Ratta, blond, pâle, consterné, tremblait et vacillait; Malagutti, brun, robuste, tête haute, regard insouciant, allait mourir comme il serait allé dîner.

M. Victor Hugo revit la guillotine un jour qu'il traversait, vers deux heures, la place de l'Hôtel-de-Ville. Le bourreau *répétait* la représentation du soir; le couperet n'allait pas bien; il graissa les rainures, et puis il essaya encore. Cette fois il fut content. Cet homme, qui s'apprêtait à en tuer un autre, qui faisait cela en plein jour, en public, en causant avec les curieux, pendant qu'un malheureux homme désespéré se débattait dans sa prison, fou de rage, ou se laissait lier avec l'inertie et l'hébétement de la terreur, fut pour M. Victor Hugo une figure hideuse, et la répétition de la chose lui parut aussi odieuse que la chose même.

Il se mit le lendemain même à écrire *le Der-*

*nier jour d'un condamné*, et l'acheva en trois semaines. Chaque soir il lisait à ses amis ce qu'il avait écrit dans sa journée. M. Édouard Bertin, s'étant trouvé à une de ces lectures, en parla à M. Gosselin, qui imprimait dans ce moment les *Orientales* et qui vint demander le volume de prose comme le volume de vers. Le marché signé, il lut le manuscrit : quand il en fut au passage où l'auteur, voulant que son condamné reste absolument impersonnel afin de ne pas intéresser à un condamné spécial, mais à tous, suppose que les feuillets qui contenaient l'histoire de sa vie ont été perdus, M. Gosselin lui conseilla, dans l'intérêt de la vente du livre, « de retrouver les feuillets perdus. » M. Victor Hugo répondit qu'il avait pris M. Gosselin pour éditeur et non pour collaborateur. Ce fut le commencement du refroidissement de leurs relations.

Les *Orientales* parurent en janvier 1829, et le *Dernier jour d'un condamné* trois semaines après.

## LIII.

### LA SUITE DU DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ.

M. Victor Hugo ne s'est pas borné à cette protestation contre la peine de mort. Depuis trente-trois ans, il n'a jamais rencontré sur son chemin un échafaud ni un gibet sans affirmer le principe de l'inviolabilité de la vie humaine.

En 1832, il ajoutait au *Dernier jour d'un condamné* une préface considérable qui prenait par le raisonnement la question que le livre avait prise par l'émotion et qui plaidait devant l'esprit ce qu'il avait plaidé devant le cœur. En 1834, il faisait *Claude Gueux*.

Pour ne pas séparer les divers efforts tentés par M. Victor Hugo pour l'abolition de la peine

de mort, je parlerai ici de *Claude Gueux* et des autres écrits où il a continué le *Dernier jour d'un condamné*.

*Claude Gueux* parut d'abord dans la *Revue de Paris*, dont le directeur. M. Buloz, reçut à cette occasion la lettre suivante :

« Dunkerque, le 30 juillet 1834.

« Monsieur le directeur de la *Revue de Paris*,

« *Claude Gueux*, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre livraison du 6 courant, est une grande leçon; aidez-moi à la faire profiter.

« Rendez-moi, je vous prie, le service de faire tirer autant d'exemplaires qu'il y a de députés en France, et de les leur adresser individuellement et bien exactement.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« CHARLES CARLIER, négociant. »

Il y avait deux ans que le malheureux avait été exécuté quand M. Victor Hugo ressuscita son nom. Dans un dossier de papiers relatifs à *Claude Gueux*, je trouve la demande en grâce. accompagnée de cette note :

« Le nommé Gueux (Claude) a été condamné

à la peine de mort pour un crime auquel le tourment de la faim l'avait poussé. Sa tendresse pour son père a intéressé en sa faveur tous ceux qui l'ont approché. Malheureusement l'affaire est à sa fin, la cour de cassation et la chancellerie l'ont examinée, et le jugement va être exécuté si le roi n'accorde pas une commutation de peine. Le condamné attend le mot qui doit lui donner la mort ou la vie. La clémence de Sa Majesté, si généralement connue, est implorée par le condamné et par les jurés mêmes. »

Une décision prise en conseil des ministres avait rejeté la demande.

Je trouve dans le même dossier les deux lettres suivantes, adressées, la première à M. Delaunay, rue Joubert, 28, la seconde à M. Victor Hugo :

« Troyes, le 4 juin 1832. »

« Monsieur,

« Nous n'avons reçu votre lettre qu'après l'exécution du malheureux Claude. Il a été exécuté vendredi 1er juin à dix heures du matin. Votre zèle à l'obliger lui a été d'une grande consolation ; il ne doutait pas de l'intérêt que vous lui portiez et il nous a recommandé en mourant de vous en exprimer toute sa reconnaissance.

« Sans connaître vos intentions, nous les avons cependant remplies à la lettre.

« La somme que vous avez eu la bonté d'envoyer au pauvre prisonnier est restée entre mes mains avec son approbation, parce qu'on ne lui permettait pas de la garder lui-même. Nous lui avons demandé à sa dernière heure ce qu'il voulait en faire. Il a disposé d'une partie en faveur de deux détenus condamnés aux travaux forcés à perpétuité et donné le reste à une de ses sœurs. Nous eussions désiré qu'il se fût réservé quelque chose pour se faire dire des messes après sa mort, mais il n'y a pas pensé et nous ne le lui avons pas rappelé.

« Ce malheureux a bien souffert depuis son jugement, par l'appréhension du genre de mort qui lui était destiné. Nous avons partagé ses peines; il y a été très-sensible. Nous avons eu la consolation de lui voir accueillir avec des sentiments pleins de foi les secours de la religion. Il a terminé sa carrière avec une édification et un courage qui ont ému les personnes qui ont assisté à ses derniers moments.

« Nous avons lieu de croire qu'il est heureux, c'est ce qui fait aujourd'hui notre consolation et qui, je l'espère, doit contribuer aussi à la vôtre. Permettez, monsieur, que je vous manifeste ma gratitude pour votre grande charité à

son égard. Vous m'avez fait autant de bien qu'à lui-même.

« Agréez, etc.

« Sœur Louise. »

« Monsieur,

« Une personne qui se prétend bien informée m'annonce que vous avez l'intention de publier un roman historique sur Claude Gueux.

« Je pense, monsieur, qu'il est important que vous sachiez que le père Gueux, très-âgé, a été condamné à une peine qu'il subissait dans la maison centrale de Clairvaux, et que son fils, pour lui porter secours, a commis avec intention une action dont le résultat l'a conduit dans la prison de son père.

« Quand il faisait du soleil, Gueux prenait entre ses bras son vieux père et le portait avec le plus grand soin sous la chaleur du jour.

« Je serais heureux que ces faits vous fussent de quelque utilité... Si vous avez besoin de quelques renseignements qui se trouvent au dossier criminel, ce serait pour moi une bien grande satisfaction de vous les procurer.

« Je suis, etc.

« Millot.

« Greffier en chef de la cour d'assises à Troyes. »

Le 12 mai 1839, qui était un dimanche, vers deux heures de l'après-midi, M. Victor Hugo, causant sur son balcon de la Place Royale, entendit une détonation : c'était l'insurrection dont MM. Barbès et Blanqui étaient les chefs. L'insurrection fut vite étouffée; M. Blanqui put échapper et se cacha chez le sculpteur David; M. Barbès fut pris et jugé par la chambre des pairs. M. Victor Hugo assista à une séance : l'œil franc de l'accusé, sa ferme tenue, sa physionomie élevée et son air de grande jeunesse l'intéressèrent vivement. Le lendemain, il était à l'Opéra, où l'on jouait un acte de *la Esmeralda;* il était entré à l'orchestre pour entendre « l'air des cloches »; un pair de France, M. de Saint-Priest, vint s'asseoir auprès de lui. L'acte joué, ils causèrent.

— Nous venons, dit M. de Saint-Priest, de terminer une besogne toujours triste, nous venons de condamner un homme à mort.

— Barbès est condamné !

— Et il sera exécuté, car les ministres y tiennent.

— Quand?

— Probablement demain matin. Vous savez qu'il n'y a pas d'appel contre la chambre des pairs.

M. Victor Hugo quitta le pair, alla sur le théâtre et monta à la régie. Le régisseur était

absent, il trouva sur sa table un buvard sur lequel s'étalaient des caricatures à la plume, M. Nourrit ayant pour ventre un tonneau, mademoiselle Falcon avec des allumettes pour jambes, M. Levasseur habillé en portière, etc. Il prit dans le buvard une feuille de papier et y écrivit ces quatre vers :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe !
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

Il mit ces vers dans une de ces enveloppes grises qui servent aux billets de théâtre, cacheta avec un gros pain à cacheter rouge, et alla aux Tuileries. Il donna la lettre au portier, en le priant de la porter tout de suite. Le portier dit qu'il était trop tard pour que le roi l'eût avant le lendemain, mais qu'elle lui serait remise dès le matin. Mais M. Victor Hugo lui expliqua qu'il s'agissait de la vie d'un homme qui devait être exécuté le matin même; alors le portier appela sa femme pour garder la grille et alla au château. M. Victor Hugo voulut attendre son retour. Au bout de vingt minutes, le portier revint.

— Monsieur, dit-il, le roi a lu votre lettre, mais vous avez bien fait d'écrire votre nom sur

l'enveloppe. Il paraît que M. France d'Houdetot, qui est l'aide de camp de service, connaît monsieur; il allait jeter la lettre sur la table, lorsqu'il a vu votre nom. Alors il a porté tout de suite votre lettre, et l'huissier a vu, par la porte vitrée, que le roi la lisait.

M. Victor Hugo respira le lendemain en apprenant que l'exécution n'avait pas eu lieu. Le roi avait généreusement résisté à son ministère. Les ministres, dont était le général Cubières, qui fut plus tard condamné par la chambre des pairs, non pas pour une affaire politique, revinrent à la charge dans la journée. Louis-Philippe tint bon. M. Victor Hugo reçut de lui cette réponse : « La grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir. »

Cette démarche de M. Victor Hugo a donné lieu plus tard aux deux lettres qui suivent :

« Cher et illustre citoyen,

« Le condamné dont vous parlez dans le septième volume des *Misérables* doit vous paraître un ingrat.

« Il y a vingt-trois ans qu'il est votre obligé... et il ne vous a rien dit.

« Pardonnez-lui! pardonnez-moi!

« Dans ma prison d'avant Février, je m'étais

promis bien des fois de courir chez vous, si un jour la liberté m'était rendue.

« Rêves de jeune homme!.. Ce jour-là vint pour me jeter, comme un brin de paille rompue, dans le tourbillon de 1848.

« Je ne pus rien faire de ce que j'avais si ardemment désiré.

« Et depuis, — pardonnez-moi ce mot, cher citoyen, — la majesté de votre génie a toujours arrêté la manifestation de ma pensée.

« Je fus fier dans mon heure de danger de me voir protégé par un rayon de votre flamme. Je ne pouvais mourir puisque vous me défendiez.

« Que n'ai-je eu la puissance de montrer que j'étais digne que votre bras s'étendît sur moi! mais chacun a sa destinée; et tous ceux qu'Achille a sauvés n'étaient pas des héros.

« Vieux maintenant, je suis, depuis un an, dans un triste état de santé. J'ai cru souvent que mon cœur ou ma tête allaient éclater. Mais je me félicite, malgré mes souffrances, d'avoir été conservé, puisque, sous le coup de votre nouveau *bienfait*, je trouve l'audace de vous remercier de l'ancien.

« Et puisque j'ai pris la parole, merci aussi, mille fois merci pour notre sainte cause, et pour la France, du grand livre que vous venez de faire.

« Je dis : la France, car il me semble que

cette chère patrie de Jeanne d'Arc et de la Révolution était seule capable d'enfanter votre cœur et votre génie; fils heureux, vous avez posé sur le front glorieux de votre mère une nouvelle couronne de gloire !

« A vous de profonde affection.

« A. BARBÈS. »

« La Haye, le 10 juillet 1862. »

« Hauteville-House, 15 juillet 1862.

« Mon frère d'exil,

« Quand un homme a, comme vous, été le combattant et le martyr du progrès, quand il a, pour la sainte cause démocratique et humaine, sacrifié sa fortune, sa jeunesse, son droit au bonheur, sa liberté, quand il a, pour servir l'idéal, accepté toutes les formes de la lutte et toutes les formes de l'épreuve, la calomnie, la persécution, la défection, les longues années de la prison, les longues années de l'exil, quand il s'est laissé conduire par son dévouement jusque sous le couperet de l'échafaud, quand un homme a fait cela, tous lui doivent et lui ne doit rien à qui que ce soit. Qui a tout donné au genre humain est quitte envers l'individu.

« Il ne vous est possible d'être ingrat envers

personne. Si je n'avais pas fait, il y a vingt-trois ans, ce dont vous voulez bien me remercier, c'est moi, je le vois distinctement aujourd'hui, qui aurais été ingrat envers vous.

« Tout ce que vous avez fait pour le peuple, je le ressens comme un service personnel.

« J'ai, à l'époque que vous me rappelez, rempli un devoir, un devoir étroit. Si j'ai été alors assez heureux pour vous payer un peu de la dette universelle, cette minute n'est rien devant votre vie entière, et tous, nous n'en restons pas moins vos débiteurs.

« Ma récompense, en admettant que je méritasse une récompense, a été l'action elle-même. J'accepte néanmoins avec attendrissement les nobles paroles que vous m'envoyez et je suis profondément touché de votre reconnaissance magnanime.

« Je vous réponds dans l'émotion de votre lettre. C'est une belle chose que ce rayon qui vient de votre solitude à la mienne. A bientôt, sur cette terre ou ailleurs. Je salue votre grande âme.

« V. H. »

---

M. Victor Hugo, en sa qualité de pair de France, eut à se prononcer dans deux causes capitales. Il jugea, en 1846, Joseph Henry et, en

1847, Lecomte, qui avaient tous deux tiré sur le roi. Il vota la détention temporaire pour Joseph Henry, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, et la détention perpétuelle pour Lecomte, qui fut condamné à mort et exécuté.

---

En 1848, la question de la peine de mort se présenta tout à coup à l'assemblée constituante. M. Victor Hugo monta aussitôt à la tribune :

« Je regrette que cette question, la première de toutes peut-être, arrive au milieu de vos délibérations presque à l'improviste, et surprenne les orateurs non préparés.

Quant à moi, je dirai peu de mots, mais ils partiront du sentiment d'une conviction profonde et ancienne.

Vous venez de consacrer l'inviolabilité du domicile, nous vous demandons de consacrer une inviolabilité plus haute et plus sainte encore : l'inviolabilité de la vie humaine.

Messieurs, une constitution, et surtout une constitution faite par la France et pour la France, est nécessairement un pas dans la civilisation. Si elle n'est point un pas dans la civilisation, elle n'est rien.

Eh bien ! songez-y, qu'est-ce que la peine

de mort? La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. Partout où la peine de mort est prodiguée, la barbarie domine; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne.

Messieurs, ce sont là des faits incontestables. L'adoucissement de la pénalité est un grand et sérieux progrès. Le dix-huitième siècle, — c'est là une partie de sa gloire, — a aboli la torture; le dix-neuvième abolira la peine de mort.

Vous ne l'abolirez pas peut-être aujourd'hui; mais, n'en doutez pas, demain vous l'abolirez, ou vos successeurs l'aboliront.

Vous écrivez en tête du préambule de votre constitution : « En présence de Dieu, » et vous commenceriez par lui dérober, à ce Dieu, ce droit qui n'appartient qu'à lui, le droit de vie et de mort!

Messieurs, il y a trois choses qui sont à Dieu et qui n'appartiennent pas à l'homme : l'irrévocable, l'irréparable, l'indissoluble. Malheur à l'homme s'il les introduit dans ses lois! Tôt ou tard elles font plier la société sous leur poids; elles dérangent l'équilibre nécessaire des lois et des mœurs; elles ôtent à la justice humaine ses proportions, et alors il arrive ceci, réfléchissez-y, messieurs, que la loi épouvante la conscience.

Je suis monté à cette tribune pour vous dire

un seul mot, un mot décisif, selon moi; le voici :

Après février, le peuple eut une grande pensée : le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud.

Ceux qui agissaient sur son esprit alors ne furent pas, je le regrette profondément, à la hauteur de son grand cœur. On l'empêcha d'exécuter cette idée sublime.

Eh bien! dans le premier article de la constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple : vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre : renversez l'échafaud.

Je vote l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort. »

---

En mars 1849, l'avocat de Daix, un des condamnés de l'affaire Bréa, vint demander à M. Victor Hugo d'intervenir pour son client qui allait être exécuté. M. Victor Hugo s'adressa au président de la république, qui n'accorda pas la grâce. J'extrais les détails suivants de lettres d'une sœur de Daix, sous-surveillante à l'hospice de la Salpêtrière :

« .... C'est après deux années de douleur que je peux recueillir mes idées pour vous faire con-

naître que j'ai conservé le précieux souvenir des démarches que vous avez faites auprès du président de la république, tendant à obtenir une commutation de peine. Le sort en avait décidé... Mon frère n'était pas un homme méchant; son caractère était difficile, ce qui tenait à la mauvaise organisation de sa tête puisqu'il avait été trépané à l'hôpital de la Charité, ce qui amenait que dans les moments de chaleur il tombait fou. C'est pour cette cause que je l'avais placé à Bicêtre... Quand cette malheureuse insurrection de juin éclata, il était absent de l'hospice... Le lundi, pour la première fois de ma vie, j'ai méconnu les ordres du directeur, vu que nous ne pouvons sortir de l'établissement, je suis partie chercher sur tous les tas de morts, comptant le trouver; un sort plus triste lui était réservé. Je ne suis parvenue à le trouver que le mercredi; le malheureux n'avait pas pu m'écrire, car, pendant quarante heures, il avait été attaché... Il est resté neuf mois dans les prisons avant de mourir, et ma plume se refuse de vous dire les scènes déchirantes qui se passaient dans les forts. Pourtant je fus frappée d'admiration au fort d'Ivry de la conduite d'un jeune officier; la consigne était donnée que les familles n'entreraient pas; des enfants appelaient leur père, cet officier prenait les plus jeunes des bras de leur mère et

disait : Je n'ai pas reçu d'ordre pour les enfants... Dieu veuille que son sang soit le dernier ! Les victimes, j'espère, ne souffrent plus, mais les familles, quelle torture !... Voilà le sort qui était réservé à la servante du pauvre, car depuis vingt ans je suis attachée au service des malades ; ma croix était déjà bien lourde à porter, mais maintenant je ne puis plus que la traîner... Il ne me reste plus que cette triste tombe à visiter, où je n'ai même pas pu faire tracer son nom ; je me suis soumise avec résignation à la loi qui me le défendait... Veuillez me pardonner de vous entretenir de toutes ces calamités, mais vous êtes si bon, vous ressentez tellement le malheur des familles, que vous pardonnerez à une pauvre femme de vous faire part de ses légitimes chagrins, en vous priant de lui accorder toujours quelques mots de consolation. »

---

En 1851, le fils aîné de M. Victor Hugo fut traduit en cour d'assises pour avoir protesté, dans le journal *l'Événement,* contre une exécution qui s'était accomplie avec des détails horribles. M. Victor Hugo écrivit au président des assises :

« Monsieur le président,

« Mon fils, Charles Hugo, est cité à compa-

raître mardi, 10 juin, devant la cour d'assises, présidée par vous, sous l'inculpation d'attaque au respect dû aux lois, à propos d'un article sur l'exécution du nommé Montcharmont.

« M. Erdan, gérant de *l'Événement*, est assigné en même temps que mon fils.

« M. Erdan a choisi pour avocat M. Crémieux.

« Mon fils désire être défendu par moi et je désire le défendre.

« Aux termes de l'art. 295 du Code d'instruction criminelle, j'ai l'honneur de vous en demander la permission.

« Recevez, monsieur le président, l'assurance de ma considération distinguée.

« VICTOR HUGO.

« 5 juin 1851. »

Il reçut cette réponse :

« Palais de justice, 7 juin 1851.

« Monsieur,

« En réponse à la demande que vous m'avez adressée, je vous préviens que je vous accorde la permission de défendre votre fils.

« Le président de la cour d'assises,

« PARTARRIEU-LAFOSSE. »

Je donne ici le plaidoyer de M. Victor Hugo, qui n'a pas été publié dans ses *Œuvres complètes :*

« Messieurs les jurés, il y a, dans ce qu'on pourrait appeler le vieux code européen, une loi que, depuis plus d'un siècle, tous les philosophes, tous les penseurs, tous les vrais hommes d'État veulent effacer du livre vénérable de la législation universelle; une loi que Beccaria a déclarée impie et que Franklin a déclarée abominable, sans qu'on ait fait de procès à Beccaria ni à Franklin; une loi qui, pesant particulièrement sur cette portion du peuple qu'accablent encore l'ignorance et la misère, est odieuse à la démocratie, mais qui n'est pas moins repoussée par les conservateurs intelligents; une loi dont le roi Louis-Philippe, que je ne nommerai jamais qu'avec le respect dû à la vieillesse, au malheur et à un tombeau dans l'exil, une loi dont le roi Louis-Philippe disait : *Je l'ai détestée toute ma vie;* une loi contre laquelle M. de Broglie a écrit, contre laquelle M. Guizot a écrit; une loi dont la chambre des députés réclamait par acclamation l'abrogation il y a vingt ans, au mois d'octobre 1830, et qu'à la même époque le parlement demi-sauvage d'Otahiti rayait de ses codes; une loi que l'assemblée de Francfort abolissait il y a trois ans, et que la constituante de 1848 n'a

maintenue qu'avec la plus douloureuse indécision et la plus poignante répugnance; une loi qui, à l'heure où je parle, est placée sous le coup de deux propositions d'abolition, déposées sur la tribune législative; une loi enfin dont la Toscane ne veut plus, dont la Russie ne veut plus, et dont il est temps que la France ne veuille plus; cette loi devant laquelle la conscience humaine recule avec une anxiété chaque jour plus profonde, c'est la peine de mort.

Eh bien! messieurs, c'est cette loi qui fait aujourd'hui ce procès; c'est elle qui est notre adversaire; j'en suis fâché pour M. l'avocat-général, mais je l'aperçois derrière lui!

Je l'avouerai, depuis une vingtaine d'années, je croyais, et, moi qui parle, j'en avais fait la remarque dans des pages que je pourrais vous lire, je croyais, mon Dieu! avec M. Léon Faucher qui, en 1836, écrivait dans un recueil, la *Revue de Paris*, ceci, je cite : « L'échafaud n'apparaît plus sur les places publiques qu'à de rares intervalles, et comme un spectacle que la justice a honte de donner; » je croyais, dis-je, que la guillotine, puisqu'il faut l'appeler par son nom, commençait à se rendre justice à elle-même, qu'elle se sentait réprouvée et qu'elle en prenait son parti. Elle avait renoncé à la place de Grève, au plein soleil, à la foule, elle ne se faisait plus

crier dans les rues, elle ne se faisait plus annoncer comme un spectacle. Elle s'était mise à faire ses exemples le plus obscurément possible, au petit jour, barrière Saint-Jacques, dans un lieu désert, devant personne. Il me semblait qu'elle commençait à se cacher, et je l'avais félicitée de cette pudeur.

Eh bien! messieurs, je me trompais, M. Léon Faucher se trompait. Elle est revenue de cette fausse honte. La guillotine sent qu'elle est une institution sociale, comme on parle aujourd'hui. Et qui sait? peut-être même rêve-t-elle, elle aussi, sa restauration.

La barrière Saint-Jacques, c'est la déchéance. Peut-être allons-nous la voir un de ces jours reparaître place de Grève, en plein midi, en pleine foule, avec son cortége de bourreaux, de gendarmes et de crieurs publics, sous les fenêtres mêmes de l'hôtel de ville, du haut desquelles on a eu un jour, le 24 février, l'insolence de la flétrir et de la mutiler!

En attendant, elle se redresse. Elle sent que la société ébranlée a besoin, pour se raffermir, comme on dit encore, de revenir à toutes les anciennes traditions, et elle est une ancienne tradition. Elle proteste contre ces déclamateurs démagogues qui s'appellent Beccaria, Vico, Filangieri, Montesquieu, Turgot, Franklin, qui s'ap-

pellent Louis-Philippe, qui s'appellent Broglie et Guizot, et qui osent croire et dire qu'une machine à couper des têtes est de trop dans une société qui a pour livre l'Évangile.

Elle s'indigne contre ces utopistes anarchiques, et, le lendemain de ses journées les plus funèbres et les plus sanglantes, elle veut qu'on l'admire! elle exige qu'on lui rende des respects! ou sinon, elle se déclare insultée, elle se porte partie civile, et elle réclame des dommages-intérêts!

Elle a eu du sang, ce n'est pas assez, elle n'est pas contente, elle veut encore de l'amende et de la prison!

Messieurs les jurés, le jour où l'on a apporté chez moi, pour mon fils, ce papier timbré, cette assignation pour cet inqualifiable procès, — nous voyons des choses bien étranges dans ce temps-ci et l'on devrait y être accoutumé, — eh bien, vous l'avouerai-je? j'ai été frappé de stupeur, je me suis dit:

Quoi! est-ce donc là que nous en sommes?

Quoi! à force d'empiétements sur le bon sens, sur la raison, sur la liberté de pensée, sur le droit naturel, nous en serions là, qu'on viendrait nous demander, non-seulement le respect matériel, celui-là n'est pas contesté, nous le devons, nous l'accordons, mais le respect moral, pour

ces pénalités qui ouvrent des abîmes dans les consciences, qui font pâlir quiconque pense, que la religion abhorre, *abhorret à sanguine;* pour ces pénalités qui osent être irréparables, sachant qu'elles peuvent être aveugles; pour ces pénalités qui trempent leur doigt dans le sang humain pour écrire ce commandement: Tu ne tueras pas! pour ces pénalités impies qui font douter de l'humanité quand elles frappent le coupable, et qui font douter de Dieu quand elles frappent l'innocent! Non! non! non! nous n'en sommes pas là! Non!

Car, et puisque j'y suis amené, il faut bien vous le dire, messieurs les jurés, et vous allez comprendre combien devait être profonde mon émotion, le vrai coupable dans cette affaire, s'il y a un coupable, ce n'est pas mon fils, c'est moi!

Le vrai coupable, j'y insiste, c'est moi, moi qui depuis vingt-cinq ans ai combattu sous toutes les formes les pénalités irréparables; moi qui depuis vingt-cinq ans ai défendu en toute occasion l'inviolabilité de la vie humaine.

Ce crime, défendre l'inviolabilité de la vie humaine, je l'ai commis bien avant mon fils, bien plus que mon fils, je me dénonce, M. l'avocat-général! Je l'ai commis avec toutes les circonstances aggravantes, avec préméditation, avec ténacité, avec récidive!

Oui, je le déclare, ce reste des pénalités sauvages, cette vieille et inintelligente loi du talion, cette loi du sang pour le sang, je l'ai combattue toute ma vie,—toute ma vie, messieurs les jurés, — et, tant qu'il me restera un souffle dans la poitrine, je la combattrai, de tous mes efforts comme écrivain, de tous mes actes et de tous mes votes comme législateur, je le déclare (M. Victor Hugo étend le bras et montre le Christ qui est au fond de la salle au-dessus du tribunal) devant cette victime de la peine de mort qui est là, qui nous regarde et qui nous entend!

Je le jure devant ce gibet où, il y a deux mille ans, pour l'éternel enseignement des générations, la loi humaine a cloué la loi divine!

Ce que mon fils a écrit, il l'a écrit, je le répète, parce que je le lui ai inspiré dès l'enfance, parce qu'en même temps qu'il est mon fils selon le sang, il est mon fils selon l'esprit, parce qu'il veut continuer la tradition de son père. Continuer la tradition de son père! voilà un étrange délit, et pour lequel j'admire qu'on soit poursuivi! Il était réservé aux défenseurs exclusifs de la famille de nous faire voir cette nouveauté!

Messieurs, j'avoue que l'accusation en présence de laquelle nous sommes me confond.

Comment! une loi serait funeste, elle donne-

rait à la foule des spectacles immoraux, dangereux, dégradants, féroces; elle tendrait à rendre le peuple cruel; à de certains jours, elle aurait des effets horribles, et les effets horribles que produirait cette loi, il serait interdit de les signaler! Et cela s'appellerait lui manquer de respect! et l'on en serait comptable devant la justice! et il y aurait tant d'amende et tant de prison! Mais alors, c'est bien! fermons la chambre, fermons les écoles, il n'y a plus de progrès possible, appelons-nous le Mogol ou le Thibet, nous ne sommes plus une nation civilisée! Oui, ce sera plus tôt fait, dites-nous que nous sommes en Asie, qu'il y a eu autrefois un pays qu'on appelait la France, mais que ce pays-là n'existe plus, et que vous l'avez remplacé par quelque chose qui n'est plus la monarchie, j'en conviens, mais qui n'est certes pas la république!

Mais voyons, appliquons aux faits, rapprochons des réalités la phraséologie de l'accusation.

Messieurs les jurés, en Espagne, l'inquisition a été la loi. Eh bien! il faut bien vous le dire, on a manqué de respect à l'inquisition. En France, la torture a été la loi. Eh bien! il faut bien vous le dire encore, on a manqué de respect à la torture. Le poing coupé a été la loi; on a manqué... — J'ai manqué de respect au couperet! Le fer rouge a été la loi; on a manqué de respect au

fer rouge. La guillotine est la loi. Eh bien! c'est vrai, j'en conviens, on manque de respect à la guillotine.

Savez-vous pourquoi, M. l'avocat-général? Je vais vous le dire. C'est parce qu'on veut jeter la guillotine dans ce gouffre d'exécration où sont déjà tombés, aux applaudissements du genre humain, le fer rouge, le poing coupé, la torture et l'inquisition! C'est parce qu'on veut faire disparaître de l'auguste et lumineux sanctuaire de la justice cette figure sinistre qui suffit pour le remplir d'horreur et d'ombre : le bourreau!

Ah! et parce que nous voulons cela, nous ébranlons la société! Ah! oui, c'est vrai! nous sommes des hommes très-dangereux, nous voulons supprimer la guillotine! c'est monstrueux!

Messieurs les jurés, vous êtes des citoyens souverains d'une nation libre, et, sans dénaturer ce débat, on peut, on doit vous parler comme à des hommes politiques. Eh bien! songez-y, et, puisque nous traversons des temps de révolutions, tirez les conséquences de ce que je vais vous dire. Si Louis XVI eût aboli la peine de mort, comme il avait aboli la torture, sa tête ne serait pas tombée, 93 eût été désarmé du couperet, il y aurait une page sanglante de moins dans l'histoire : la date funèbre du 28 janvier n'existerait pas.

Qui donc, en face de la conscience publique, en face du monde civilisé, qui donc eût osé relever l'échafaud pour le roi, pour l'homme dont on aurait pu dire : C'est lui qui l'a renversé !

On accuse le rédacteur de l'*Événement* d'avoir manqué de respect aux lois ! d'avoir manqué de respect à la peine de mort ! Messieurs, élevons-nous un peu plus haut qu'un texte controversable, élevons-nous jusqu'à ce qui fait le fond même de toute législation, jusqu'au for intérieur de l'homme. Quand Servan, — qui fut avocat-général cependant, — quand Servan imprimait aux lois criminelles de son temps cette flétrissure mémorable : *Nos lois pénales ouvrent toutes les issues à l'accusation, et les ferment presque toutes à l'accusé;* quand Voltaire qualifiait ainsi les juges de Calas : *Ah! ne me parlez pas de ces juges, moitié singes et moitié tigres!* quand Chateaubriand, dans le *Conservateur*, appelait la loi du double vote *loi sotte et coupable;* quand Royer-Collard, en pleine chambre des députés, à propos de je ne sais plus quelle loi de censure, jetait ce cri célèbre : *Si vous faites cette loi, je jure de lui désobéir!* — quand ces législateurs, quand ces magistrats, quand ces grands philosophes, quand ces grands esprits, quand ces hommes, les uns illustres, les autres vénérables, parlaient ainsi, que faisaient-ils ? Manquaient-ils de respect à la

loi locale et momentanée? c'est possible, M. l'avocat-général le dit, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'ils étaient les religieux échos de la loi des lois, de la conscience universelle! Offensaient-ils la justice, la justice de leur temps, la justice transitoire et faillible? je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'ils proclamaient la justice éternelle!

Il est vrai qu'aujourd'hui, on nous a fait la grâce de nous le dire au sein même de l'assemblée nationale, on traduirait en justice l'athée Voltaire, l'immoral Molière, l'obscène La Fontaine, le démagogue Jean-Jacques Rousseau. Voilà ce qu'on pense, voilà ce qu'on avoue, voilà où on en est. Vous apprécierez, messieurs les jurés.

Messieurs les jurés, ce droit de critiquer la loi, de la critiquer sévèrement, et en particulier et surtout la loi pénale, qui peut si facilement empreindre les mœurs de barbarie, ce droit de critiquer qui est placé à côté du devoir d'améliorer comme le flambeau à côté de l'ouvrage à faire, ce droit de l'écrivain non moins sacré que le droit du législateur, ce droit nécessaire, ce droit imprescriptible, vous le reconnaîtrez par votre verdict, vous acquitterez les accusés.

Mais le ministère public, c'est là son second argument, prétend que la critique de *l'Événement* a été trop loin, a été trop vive. Ah! vrai-

ment, messieurs les jurés, le fait qui a amené ce prétendu délit qu'on a le courage de reprocher au rédacteur de *l'Événement*, ce fait effroyable, approchez-vous-en, regardez-le de près.

Quoi! un homme, un condamné, un misérable homme est traîné un matin sur une de nos places publiques. Là il trouve l'échafaud. Il se révolte, il se débat, il refuse de mourir. Il est tout jeune encore, il a vingt-neuf ans à peine... — Mon Dieu! je sais bien qu'on va me dire : « C'est un assassin! » Mais écoutez! — . . . Deux exécuteurs le saisissent, il a les mains liées, les pieds liés, il repousse les deux exécuteurs. Une lutte affreuse s'engage. Le condamné embarrasse ses deux pieds dans l'échelle patibulaire, il se sert de l'échafaud contre l'échafaud. La lutte se prolonge. L'horreur parcourt la foule. Les exécuteurs, la sueur et la honte au front, pâles, haletants, terrifiés, désespérés, — désespérés de je ne sais quel horrible désespoir, — courbés sous cette réprobation publique qui devrait se borner à condamner la peine de mort et qui a tort d'écraser l'instrument passif, le bourreau, — les exécuteurs font des efforts sauvages. Il faut que force reste à la loi, c'est la maxime. L'homme se cramponne à l'échafaud et demande grâce, ses vêtements sont arrachés, ses épaules nues sont en sang. Il résiste toujours. Enfin, après trois quarts d'heure,

— trois quarts d'heure, — (M. l'avocat-général fait un signe de dénégation. M. Victor Hugo reprend : ) on nous chicane sur les minutes : trente-cinq minutes, si vous voulez ! —de cet effort monstrueux, de ce spectacle sans nom, de cette agonie, — agonie pour tout le monde, entendez-vous bien ! — agonie pour le peuple qui est là autant que pour le condamné, — après ce siècle d'angoisse, messieurs les jurés ! on ramène le misérable en prison. Le peuple respire, le peuple qui a des préjugés de vieille humanité et qui est clément parce qu'il se sent souverain, le peuple croit l'homme épargné. Point. La guillotine est vaincue, mais elle reste debout. Elle reste debout tout le jour, au milieu d'une population consternée. Et, le soir, on reprend un renfort de bourreaux, on garrotte l'homme de telle sorte qu'il ne soit plus qu'une chose inerte, et, à la nuit tombante, on le rapporte sur la place publique, pleurant, hurlant, hagard, tout ensanglanté, demandant la vie, appelant Dieu, appelant son père et sa mère, car devant la mort cet homme était redevenu un enfant.

On le hisse sur l'échafaud, et sa tête tombe ! — Et alors un frémissement sort de toutes les consciences, jamais le meurtre légal n'avait apparu avec plus de cynisme et d'abomination, chacun se sent, pour ainsi dire, solidaire de cette

chose lugubre qui vient de s'accomplir, chacun sent au fond de soi ce qu'on éprouverait si l'on voyait en pleine France, en plein soleil, la civilisation insultée par la barbarie. C'est dans ce moment-là qu'un cri échappe à la poitrine d'un jeune homme, à ses entrailles, à son cœur, à son âme, un cri de pitié, un cri d'angoisse, un cri d'horreur, un cri d'humanité, et ce cri vous le puniriez! Et, en présence des épouvantables faits que je viens de remettre sous vos yeux, vous diriez à la guillotine : tu as raison! Et vous diriez à la pitié, à la sainte pitié : tu as tort!

Cela n'est pas possible, messieurs les jurés!

Tenez, monsieur l'avocat-général, je vous le dis sans amertume, vous ne défendez pas une bonne cause. Vous avez beau faire, vous engagez une lutte inégale avec l'esprit de civilisation, avec les mœurs adoucies, avec le progrès! Vous avez contre vous l'intime résistance du cœur de l'homme; vous avez contre vous tous les principes à l'ombre desquels, depuis soixante ans, la France marche et fait marcher le monde : l'inviolabilité de la vie humaine, la fraternité pour les classes ignorantes, le dogme de l'amélioration qui remplace le dogme de la vengeance! Vous avez contre vous tout ce qui éclaire la raison, tout ce qui vibre dans les âmes, la philosophie

comme la religion; d'un côté Voltaire, de l'autre Jésus-Christ! Vous avez beau faire, cet effroyable service que l'échafaud a la prétention de rendre à la société, la société, au fond, en a horreur et n'en veut pas! Vous avez beau faire, les partisans de la peine de mort ont beau faire, et vous voyez que nous ne confondons pas la société avec eux, les partisans de la peine de mort ont beau faire, ils n'innocenteront pas la vieille pénalité du talion, ils ne laveront pas ces textes hideux sur lesquels ruisselle depuis tant de siècles le sang des têtes coupées!

Messieurs, j'ai fini.

Mon fils, tu reçois aujourd'hui un grand honneur, tu as été jugé digne de combattre, de souffrir peut-être, pour la sainte cause de la vérité. A dater d'aujourd'hui, tu entres dans la véritable vie virile de notre temps, c'est-à-dire dans la lutte pour le juste et le vrai. Sois fier, toi qui n'es qu'un simple soldat de l'idée humaine et démocratique, tu es assis sur ce banc où s'est assis Béranger, où s'est assis Lamennais!

Sois inébranlable dans tes convictions, et, que ce soit là ma dernière parole, si tu avais besoin d'une pensée pour t'affermir dans ta foi au progrès, dans ta croyance à l'avenir, dans ta religion pour l'humanité, dans ton exécration de l'échafaud, dans ton horreur des peines irrévo-

cables et irréparables, songe que tu es assis sur ce banc où s'est assis Lesurques! »

M. Charles Hugo fut condamné à six mois de prison.

---

En 1854, M. Victor Hugo, habitant Jersey, apprit qu'on allait pendre un homme à Guernesey. Il écrivit les deux lettres suivantes, inédites en France :

« AUX HABITANTS DE GUERNESEY.

Peuple de Guernesey,

C'est un proscrit qui vient à vous.

C'est un proscrit qui vient vous parler pour un condamné. L'homme qui est dans l'exil tend la main à l'homme qui est dans le sépulcre. Ne le trouvez pas mauvais et écoutez-moi.

Il y a une divinité horrible, tragique, exécrable, païenne. Cette divinité s'appelait Moloch chez les Hébreux et Teutatès chez les Celtes; elle s'appelle à présent la peine de mort. Elle avait autrefois pour pontife dans l'Orient le mage et dans l'Occident le druide; son prêtre aujourd'hui, c'est le bourreau. Le meurtre légal a remplacé

le meurtre sacré. Jadis elle a rempli votre île de sacrifices humains; et elle en a laissé partout les monuments, toutes ces pierres lugubres où la rouille des siècles a effacé la rouille du sang, qu'on rencontre à demi ensevelies dans l'herbe au sommet de vos collines et sur lesquelles la ronce siffle au vent du soir. Aujourd'hui, en cette année dont elle épouvante l'aurore, l'idole monstrueuse reparaît parmi vous; elle vous somme de lui obéir; elle vous convoque à jour fixe, pour la célébration de son mystère; et, comme autrefois, elle réclame de vous, de vous qui avez lu l'Évangile, de vous qui avez l'œil fixé sur le Calvaire, elle réclame un sacrifice humain! Lui obéirez-vous? redeviendrez-vous païens le 27 janvier 1854 pendant deux heures? païens pour tuer un homme! païens pour perdre une âme! païens pour mutiler la destinée d'un criminel en lui retranchant le temps du repentir! ferez-vous cela? Serait-ce là le progrès? Où en sont les hommes si le sacrifice humain est encore possible? Adore-t-on encore à Guernesey l'idole, la vieille idole du passé, qui tue en face de Dieu qui crée? A quoi bon lui avoir ôté le peulven si c'est pour lui rendre la potence?

Quoi! commuer une peine, laisser à un coupable la chance du remords et de la réconciliation, substituer au sacrifice humain l'expiation

intelligente, ne pas tuer un homme, cela est-il donc si malaisé? Le navire est-il donc si en détresse qu'un homme y soit de trop? Un criminel repentant pèse-t-il donc tant à la société qu'il faille se hâter de jeter par-dessus le bord, dans l'ombre de l'abîme, cette créature de Dieu?

Guernesiais! la peine de mort recule partout et perd chaque jour du terrain; elle s'en va devant le sentiment humain. En 1830, la chambre des députés de France en réclamait l'abolition par acclamation; la constituante de Francfort l'a rayée des codes en 1848; la constituante de Rome l'a supprimée en 1849; notre constituante de Paris ne l'a maintenue qu'à une majorité imperceptible; je dis plus, la Toscane, qui est catholique, l'a abolie; la Russie, qui est barbare, l'a abolie; Otahiti, qui est sauvage, l'a abolie. Il semble que les ténèbres elles-mêmes n'en veulent plus. Est-ce que vous en voulez, vous, hommes de ce bon pays?

Il dépend de vous que la peine de mort soit abolie de fait à Guernesey; il dépend de vous qu'un homme ne soit pas « pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive » le 27 janvier; il dépend de vous que ce spectacle effroyable qui laisserait une tache noire sur votre beau ciel ne vous soit pas donné.

Sauver cette vie, sauver cette âme, vous le pouvez, cela dépend de vous.

Dira-t-on qu'ici, dans ce sombre guet-apens du 18 octobre, la mort semble justice? que le crime de Tapner est bien grand?

Plus le crime est grand, plus le temps doit être mesuré long au repentir.

Quoi! une femme aura été assassinée, lâchement tuée, lâchement! une maison aura été pillée, volée, incendiée, un meurtre aura été accompli, et autour de ce meurtre on croira entrevoir une foule d'autres actions perverses, un attentat aura été commis, je me trompe, plusieurs attentats, qui exigeraient une longue et solennelle réparation, le châtiment accompagné de la réflexion, le rachat du mal par la pénitence, l'agenouillement du criminel sous le crime et du condamné sous la peine, toute une vie de douleur et de purification; et parce qu'un matin, à un jour précis, le vendredi 27 janvier, en quelques minutes, un poteau aura été enfoncé dans la terre, parce qu'une corde aura serré le cou d'un homme, parce qu'une âme se sera enfuie d'un corps misérable avec le hurlement d'un damné, tout sera bien!

Brièveté chétive de la justice humaine!

Oh! nous sommes le dix-neuvième siècle, nous sommes le peuple nouveau, nous sommes le peuple pensif, sérieux, libre, intelligent, travailleur, souverain; nous sommes le meilleur

âge de l'humanité, l'époque de progrès, d'art, de science, d'amour, d'espérance, de fraternité; échafauds! qu'est-ce que vous nous voulez? O machines monstrueuses de la mort, hideuses charpentes du néant, apparitions du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d'une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein dix-neuvième siècle, en pleine vie? Vous êtes des spectres. Vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit. Est-ce que les ténèbres offrent leurs services à la lumière? Allez-vous-en. Pour civiliser l'homme, pour corriger le coupable, pour illuminer la conscience, pour faire germer le repentir dans les insomnies du crime, nous valons mieux que vous; nous avons la pensée, l'enseignement, l'éducation patiente, l'exemple religieux, la clarté en haut. l'épreuve en bas, l'austérité, le travail, la clémence. Quoi! du milieu de tout ce qui est grand. de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est auguste, on verra obstinément surgir la peine de mort! Quoi! la ville souveraine, la ville centrale du genre humain, la ville du 14 juillet et du 10 août, la ville où dorment Rousseau et Voltaire, la métropole des révolutions, la cité-crèche de l'idée, aura la Grève, la barrière Saint-Jacques, la Roquette, et ce ne sera

pas assez de cette contradiction abominable! et ce contre-sens sera peu! et cette horreur ne suffira pas! et il faudra qu'ici aussi, dans cet archipel, parmi les falaises, les arbres et les fleurs, sous l'ombre des grandes nuées qui viennent du pôle, l'échafaud se dresse, et domine, et constate son droit, et règne! ici! dans le bruit des vents, dans la rumeur éternelle des flots, dans la solitude de l'abîme, dans la majesté de la nature! Allez-vous-en, vous dis-je! disparaissez! Qu'est-ce que vous venez faire, toi, guillotine, au milieu de Paris, toi, gibet, en face de l'Océan?

Peuple de pêcheurs, bons et vaillants hommes de la mer, ne laissez pas mourir cet homme. Ne jetez pas l'ombre d'une potence sur votre île charmante et bénie. N'introduisez pas dans vos héroïques et incertaines aventures de mer ce mystérieux élément de malheur. N'acceptez point la responsabilité redoutable de cet empiétement du pouvoir humain sur le pouvoir divin. Qui sait? qui connaît? qui a pénétré l'énigme? Il y a des abîmes dans les actions humaines comme il y a des gouffres dans les flots. Songez aux jours d'orage, aux nuits d'hiver, aux forces irritées et obscures qui s'emparent de vous à de certains moments. Songez comme la côte de Serk est rude, comme les bas-fonds des Minquiers sont perfides, comme les écueils de Pater-Noster sont

mauvais. Ne faites pas souffler dans vos voiles le vent du sépulcre. N'oubliez pas, navigateurs, n'oubliez pas, pêcheurs, n'oubliez pas, matelots, qu'il n'y a qu'une planche entre vous et l'éternité, que vous êtes à la discrétion des vagues qu'on ne sonde pas et de la destinée qu'on ignore, qu'il y a peut-être des volontés dans ce que vous prenez pour des caprices, que vous luttez sans cesse contre la mer et contre le temps, et que, vous, hommes qui savez si peu de chose et qui ne pouvez rien, vous êtes toujours face à face avec l'infini et avec l'inconnu!

L'inconnu et l'infini, c'est la tombe.

N'ouvrez pas, de vos propres mains, une tombe au milieu de vous.

Quoi donc! les voix de cet infini ne vous disent-elles rien? Est-ce que tous les mystères ne vous entretiennent pas les uns des autres? Est-ce que la majesté de l'Océan ne proclame pas la sainteté du tombeau? Dans la tempête, dans l'ouragan, dans les coups d'équinoxe, quand les brises de la nuit balanceront l'homme mort aux poutres du gibet, est-ce que ce ne sera pas une chose terrible que ce squelette maudissant cette île dans l'immensité!

Est-ce que vous ne songerez pas en frémissant, j'y insiste, que ce vent qui viendra souffler dans vos agrès aura rencontré à son passage cette

corde et ce cadavre, et que cette corde et ce cadavre lui auront parlé?

Non! plus de supplices! Nous, hommes de ce grand siècle, nous n'en voulons plus. Nous n'en voulons pas plus pour le coupable que pour le non coupable. Je le répète, le crime se rachète par le remords et non par un coup de hache ou un nœud coulant; le sang se lave avec les larmes et non avec le sang. Non, ne donnons plus de besogne au bourreau. Ayons ceci présent à l'esprit, et que la conscience du juge religieux et honnête le médite d'accord avec la nôtre: indépendamment du grand forfait contre l'inviolabilité de la vie humaine accompli aussi bien sur le brigand exécuté que sur le héros supplicié, tous les échafauds ont commis des crimes. Le code du meurtre est un scélérat masqué avec ton masque, ô justice, et qui tue et massacre impunément. Tous les échafauds portent des noms d'innocents et de martyrs. Non, nous ne voulons plus de supplices. Pour nous, la guillotine s'appelle Lesurques, la roue s'appelle Calas, le bûcher s'appelle Jeanne d'Arc, la torture s'appelle Campanella, le billot s'appelle Thomas Morus, la ciguë s'appelle Socrate, le gibet se nomme Jésus-Christ!

Oh! s'il y a quelque chose d'auguste dans ces enseignements de fraternité, dans ces doc-

trines de mansuétude et d'amour que toutes les bouches qui crient : Religion, et toutes les bouches qui disent : Démocratie, que toutes les voix de l'ancien et du nouvel Évangile sèment et répandent aujourd'hui d'un bout du monde à l'autre, les unes, au nom de l'homme-Dieu, les autres, au nom de l'homme-peuple, si ces doctrines sont justes, si ces idées sont vraies, si le vivant est frère du vivant, si la vie de l'homme est vénérable, si l'âme de l'homme est immortelle, si Dieu seul a le droit de retirer ce que Dieu seul a eu le pouvoir de donner, si la mère qui sent l'enfant remuer dans ses entrailles est un être béni, si le berceau est une chose sacrée, si le tombeau est une chose sainte, insulaires de Guernesey, ne tuez pas cet homme!

Je dis : ne le tuez pas, car, sachez-le bien, quand on peut empêcher la mort, laisser mourir, c'est tuer.

Ne vous étonnez pas de cette instance qui est dans mes paroles. Laissez, je vous le dis, le proscrit intercéder pour le condamné. Ne dites pas : Que nous veut cet étranger ? Ne dites pas au banni : De quoi te mêles-tu? Ce n'est pas ton affaire. — Je me mêle des choses du malheur; c'est mon droit, puisque je souffre. L'infortune a pitié de la misère; la douleur se penche sur le désespoir.

D'ailleurs, cet homme et moi, n'avons-nous pas des douleurs qui se ressemblent? Ne tendons-nous pas chacun les bras à ce qui nous échappe? Moi banni, lui condamné, ne nous tournons-nous pas chacun vers notre lumière, lui vers la vie, moi vers la patrie?...

Mais qu'importe? pour moi, cet assassin n'est plus un assassin, cet incendiaire n'est plus un incendiaire, ce voleur n'est plus un voleur; c'est un être frémissant qui va mourir. Le malheur l'a fait mon frère. Je le défends.

L'adversité qui nous éprouve a, parfois, outre l'épreuve, des utilités imprévues, et il arrive que nos proscriptions, expliquées par les choses auxquelles elles servent, prennent des sens inattendus et consolants.

Si ma voix est entendue, si elle n'est pas emportée comme un souffle vain dans le bruit du flot et de l'ouragan, si elle ne se perd pas dans la rafale qui sépare les deux îles, si la semence de pitié que je jette à ce vent de mer germe dans les cœurs et fructifie, s'il arrive que ma parole, la parole obscure du vaincu, ait cet insigne honneur d'éveiller l'agitation salutaire d'où sortiront la peine commuée et le criminel pénitent, s'il m'est donné, à moi le proscrit rejeté et inutile, de me mettre en travers d'un tombeau qui s'ouvre, de barrer le passage

à la mort et de sauver la tête d'un homme, si je suis le grain de sable tombé de la main du hasard qui fait pencher la balance et qui fait prévaloir la vie sur la mort, si ma proscription a été bonne à cela, si c'était là le but mystérieux de la chute de mon foyer et de ma présence en ces îles, oh! alors tout est bien, je n'ai pas souffert, je remercie, je rends grâce et je lève les mains au ciel, et, dans cette occasion où éclatent toutes les volontés de la Providence, ce sera votre triomphe, ô Dieu, d'avoir fait bénir Guernesey par la France, ce peuple presque primitif par la civilisation tout entière, les hommes qui ne tuent point par l'homme qui a tué, la loi de miséricorde et de vie par le meurtrier, et l'exil par l'exilé!

Hommes de Guernesey, ce qui vous parle en cet instant, ce n'est pas moi, qui ne suis que l'atome emporté n'importe dans quelle nuit par le souffle de l'adversité. Ce qui s'adresse à vous aujourd'hui, je viens de vous le dire, c'est la civilisation tout entière; c'est elle qui tend vers vous ses mains vénérables. Si Beccaria proscrit était au milieu de vous, il vous dirait : *La peine capitale est impie;* si Franklin banni vivait à votre foyer, il vous dirait : *La loi qui tue est une loi funeste;* si Filangieri réfugié, si Vico exilé, si Turgot expulsé, si Montesquieu chassé habitaient

sous votre toit, ils vous diraient : *L'échafaud est abominable;* si Jésus-Christ, en fuite devant Caïphe, abordait votre île, il vous dirait : *Ne frappez pas avec le glaive,* — et à Montesquieu, à Turgot, à Vico, à Beccaria, à Franklin, vous criant : Grâce ! répondriez-vous : Non ?

Non ! c'est la réponse du mal. Non ! c'est la réponse du néant. L'homme croyant et libre affirme la vie, affirme la pitié, la clémence et le pardon, prouve l'âme de la société par la miséricorde de la loi, et ne répond, non ! qu'à l'opprobre, au despotisme et à la mort. »

Les Guernesiais demandèrent la grâce du condamné; mais elle leur fut refusée, et l'exécution de Tapner fit écrire à M. Victor Hugo cette nouvelle lettre :

A LORD PALMERSTON,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'INTÉRIEUR, EN ANGLETERRE.

Monsieur,

Je mets sous vos yeux une série de faits qui se sont accomplis à Jersey dans ces dernières années.

Il y a quinze ans, Caliot, assassin, fut condamné à mort et gracié. Il y a huit ans, Thomas

Nicole, assassin, fut condamné à mort et gracié. Il y a trois ans, en 1851, Jacques Fouquet, assassin, fut condamné à mort et gracié. Pour tous ces criminels la mort fut commuée en déportation. Pour obtenir ces grâces, à ces diverses époques, il a suffi d'une pétition des habitants de l'île.

J'ajoute qu'en 1851 on se borna également à déporter Edward Carlton, qui avait assassiné sa femme dans des circonstances horribles.

Voilà ce qui s'est passé depuis quinze ans dans l'île d'où je vous écris.

Maintenant quittons Jersey et venons à Guernesey.

Tapner, assassin, incendiaire et voleur, est condamné à mort. A l'heure qu'il est, monsieur, et au besoin les faits que je viens de citer suffiraient à le prouver, dans toutes les consciences saines et droites la peine de mort est abolie; Tapner condamné, un cri s'élève, les pétitions se multiplient, une, qui s'appuie énergiquement sur l'inviolabilité de la vie humaine, est signée par six cents habitants les plus éclairés de l'île. Notons ici que pas un ministre d'aucun culte chrétien n'a voulu accorder sa signature à ces pétitions. Ces hommes ignorent probablement que la croix est un gibet. Le peuple criait : Grâce! le prêtre a crié : Mort! Plaignons le prêtre et passons. Les pétitions vous sont remises, mon-

sieur. Vous accordez un sursis. En pareil cas, sursis signifie commutation. L'île respire, le gibet ne sera pas dressé. Point. Le gibet se dresse. Tapner est pendu.

Après réflexion.

Pourquoi ?

Pourquoi refuse-t-on à Guernesey ce qu'on avait tant de fois accordé à Jersey ? pourquoi la concession à l'une et l'affront à l'autre ? pourquoi la grâce ici et le bourreau là ? pourquoi cette différence là où il y avait parité ? quel est le sens de ce sursis qui n'est plus qu'une aggravation ? est-ce qu'il y aurait un mystère ? à quoi a servi la réflexion ?

Il se dit, monsieur, des choses devant lesquelles je détourne la tête. Non, ce qui se dit n'est pas...

Quoi qu'il en soit, vous avez ordonné, ce sont les termes de la dépêche, que la justice « suivît son cours ; » quoi qu'il en soit, tout est fini ; quoi qu'il en soit, Tapner, après trois sursis et trois réflexions, a été pendu hier 10 février, et voici, monsieur, le bulletin de la journée.

Un jardin était attenant à la prison. On y avait dressé l'échafaud. Une brèche avait été faite au mur pour que le condamné passât. A huit heures du matin, la foule encombrant les rues voisines, deux cents spectateurs « privilégiés » étant dans

le jardin, l'homme a paru à la brèche. Il avait le front haut et le pas ferme; il était pâle ; le cercle rouge de l'insomnie entourait ses yeux. Le mois qui venait de s'écouler l'avait vieilli de vingt années. Cet homme de trente ans en paraissait cinquante. « Un bonnet de coton blanc profondément enfoncé sur la tête et relevé sur le front, — dit un témoin oculaire, — vêtu de la redingote brune qu'il portait aux débats, et chaussé de vieilles pantoufles, » il a fait le tour d'une partie du jardin dans une allée sablée exprès. Les bordiers, le shérif, le lieutenant-shérif et le procureur de la reine l'entouraient. Il avait les mains liées, mal comme vous allez voir. Pourtant, selon l'usage anglais, pendant que les mains étaient croisées par les liens sur la poitrine, une corde rattachait les coudes derrière le dos. A côté de lui, les chapelains, qui avaient refusé de signer la demande en grâce, pleuraient. L'allée sablée menait à l'échelle. Le nœud pendait. Tapner est monté. Le bourreau tremblait... Tapner s'est mis lui-même sous le nœud coulant et y a passé son cou, et, comme il avait les mains peu attachées, voyant que le bourreau tout égaré s'y prenait mal, il l'a aidé. Puis, « comme s'il eût pressenti ce qui allait suivre, » dit le même témoin, il a dit : *Liez-moi donc mieux les mains.* — C'est inutile, a répondu le bourreau. Tapner

étant ainsi debout dans le nœud coulant, les pieds sur la trappe, le bourreau a rabattu le bonnet sur son visage, et l'on n'a plus vu de cette face pâle qu'une bouche qui priait. Après quelques secondes, le temps de se retourner, l'homme des « hautes œuvres » a pressé le ressort de la trappe. Un trou s'est fait sous le condamné, il y est tombé brusquement, la corde s'est tendue, le corps a tourné, on a cru l'homme mort. « On pensa, dit le témoin, que Tapner avait été tué roide par la rupture de la moelle épinière. » Il était tombé de quatre pieds de haut, et de tout son poids, et c'était un homme de haute taille ; et le témoin ajoute : « *Ce soulagement des cœurs ne dura pas deux minutes.* » Tout à coup, l'homme, pas encore cadavre et déjà spectre, a remué, les jambes se sont élevées et abaissées l'une après l'autre, comme si elles essayaient de monter des marches dans le vide, ce qu'on entrevoyait est devenu horrible, les mains, presque déliées, s'éloignaient et se rapprochaient « comme pour demander assistance, » dit le témoin. Le lien des coudes s'était rompu à la secousse de la chute. Dans ces convulsions, la corde s'est mise à osciller, les coudes du misérable ont heurté le bord de la trappe, les mains s'y sont cramponnées, le genou droit s'y est appuyé, le corps s'est soulevé, et le pendu s'est penché sur la foule. Il

est retombé, puis a recommencé deux fois, dit le témoin. Puis il a relevé son bonnet, et la foule a vu ce visage. Cela durait trop, à ce qu'il paraît. Il a fallu finir. Le bourreau, qui était descendu, est remonté et a fait, je cite toujours le témoin oculaire, « lâcher prise au patient. » Le bourreau et le spectre ont lutté un moment; le bourreau a vaincu. Puis cet infortuné, condamné lui-même, s'est précipité dans le trou où pendait Tapner, lui a étreint les deux genoux, et s'est suspendu à ses pieds. La corde s'est balancée un moment, portant le patient et le bourreau, le crime et la loi. Enfin le bourreau a lui-même « lâché prise. » C'était fait. L'homme était mort.

Vous le voyez, monsieur, les choses se sont bien passées. Cela a été complet. Si c'est un cri d'horreur qu'on a voulu, on l'a.

La ville étant bâtie en amphithéâtre, on voyait cela de toutes les fenêtres. Les regards plongeaient dans le jardin.

La foule criait: *Shame! Shame!* Des femmes sont tombées évanouies.

Pendant ce temps-là, Fouquet, le gracié de 1851, se repent. Le bourreau a fait de Tapner un cadavre; la clémence a refait de Fouquet un homme.

Dernier détail :

Entre le moment où Tapner est tombé dans

le trou de la trappe et l'instant où le bourreau, ne sentant plus de frémissement, lui a lâché les pieds, il s'est écoulé douze minutes. Douze minutes! Qu'on calcule combien cela fait de temps, si quelqu'un sait à quelle horloge se comptent les heures de l'agonie!

Voilà donc, monsieur, de quelle façon Tapner est mort.

La théorie de l'exemple est satisfaite. Le philosophe seul est triste, et se demande si c'est là ce qu'on appelle la justice « qui suit son cours. »

Il faut croire que le philosophe a tort. Le supplice a été effroyable, mais le crime était hideux. Il faut bien que la société se défende, n'est-ce pas? où en serions-nous si, etc., etc., etc.? l'audace des malfaiteurs n'aurait plus de bornes. On ne verrait qu'atrocités et guets-apens. Une répression est nécessaire. Enfin, c'est votre avis, monsieur, les Tapner doivent être pendus...

Que la volonté des hommes d'État soit faite!

Tenez, monsieur, c'est horrible. Nous habitons, vous et moi, l'infiniment petit. Je ne suis qu'un proscrit et vous n'êtes qu'un ministre. Je suis de la cendre, vous êtes de la poussière. D'atome à atome, on peut se parler. On peut d'un néant à l'autre se dire ses vérités. Eh bien,

sachez-le, quelles que soient les splendeurs actuelles de votre politique, monsieur, cette corde qu'on noue au cou d'un homme, cette trappe qu'on ouvre sous ses pieds, cet espoir qu'il se cassera la colonne vertébrale en tombant, cette face qui devient bleue sous le voile lugubre du gibet, ces yeux sanglants qui sortent brusquement de leur orbite, cette langue qui jaillit du gosier, ce rugissement d'angoisse que le nœud étouffe, cette âme éperdue qui se cogne au crâne sans pouvoir s'en aller, ces genoux convulsifs qui cherchent un point d'appui, ces mains liées et muettes qui se joignent et qui crient au secours, et cet autre homme, cet homme de l'ombre, qui se jette sur ces palpitations suprêmes, qui se cramponne aux jambes du misérable et qui se pend au pendu, monsieur, c'est épouvantable. Vous avez dit : Que la justice « suive son cours ! » vous avez donné cet ordre comme un autre ; les rabâchages sur la peine de mort vous touchent peu. Pendre un homme, boire un verre d'eau. Vous n'avez pas vu la gravité de l'acte. C'est une légèreté d'homme d'État, rien de plus. Monsieur, gardez vos étourderies pour la terre, ne les offrez pas à l'éternité. Croyez-moi, ne jouez pas avec ces profondeurs-là ; n'y jetez rien de vous. C'est une imprudence. Ces profondeurs-là, je suis plus près que vous, je les vois. Prenez garde.

*Exul sicut mortuus.* Je vous parle de dedans le tombeau.

Bah! qu'importe? un homme pendu; et puis après, une ficelle que nous allons rouler, une charpente que nous allons déclouer, un cadavre que nous allons enterrer, voilà grand'chose. Nous tirerons le canon, un peu de fumée en orient, et tout sera dit. Guernesey, Tapner, il faut un microscope pour voir cela. Monsieur, cette ficelle, cette poutre, ce cadavre, ce méchant gibet imperceptible, cette misère, c'est l'immensité. C'est la question sociale, plus haute que la question politique. C'est plus encore, c'est ce qui n'est plus sur la terre. Ce qui est peu de chose, c'est votre canon, c'est votre politique, c'est votre fumée. L'assassin qui du matin au soir devient l'assassiné, voilà ce qui est effrayant; une âme qui s'envole tenant le bout de corde du gibet. voilà qui est formidable. Hommes d'État, entre deux protocoles, entre deux dîners, entre deux sourires, vous pressez nonchalamment de votre pouce ganté de blanc le ressort de la potence, et la trappe tombe sous les pieds du pendu. Cette trappe, savez-vous ce que c'est? C'est l'infini qui apparaît, c'est l'insondable et l'inconnu, c'est la grande ombre qui s'ouvre brusque et terrible sous votre petitesse.

Continuez. C'est bien. Qu'on voie les hommes

du vieux monde à l'œuvre. Puisque le passé s'obstine, regardons-le. Voyons successivement toutes ses figures : à Tunis, c'est le pal; chez le czar, c'est le knout; chez le pape, c'est le garrot; en France, c'est la guillotine; en Angleterre, c'est le gibet; en Asie et en Amérique, c'est le marché d'esclaves. Ah! tout cela s'évanouira. Nous, les anarchistes, nous, les démagogues, nous, les buveurs de sang, nous vous le déclarons, à vous les conservateurs et les sauveurs, la liberté humaine est auguste, l'intelligence humaine est sainte, la vie humaine est sacrée, l'âme humaine est divine. Pendez maintenant!

Prenez garde. L'avenir approche. Vous croyez vivant ce qui est mort et vous croyez mort ce qui est vivant. La vieille société est debout, mais morte, vous dis-je. Vous vous êtes trompés. Vous avez mis la main dans les ténèbres sur le spectre et vous en avez fait votre fiancée. Vous tournez le dos à la vie; elle va tout à l'heure se lever derrière vous. Quand nous prononçons ces mots : Progrès, Révolution, Liberté, Humanité, vous souriez, hommes malheureux, et vous nous montrez la nuit où nous sommes et où vous êtes. Vraiment, savez-vous ce que c'est que cette nuit? Apprenez-le, avant peu les idées en sortiront énormes et rayonnantes. La démocratie s'appelait hier France; elle s'appellera demain Europe.

L'éclipse actuelle masque le mystérieux agrandissement de l'astre.

Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur.

VICTOR HUGO.

Marine Terrace, 11 février 1854. »

---

Il y a trois ans, M. Victor Hugo essaya de sauver John Brown. Le 2 décembre 1859, il publia ceci :

« UN MOT SUR JOHN BROWN.

Quand on pense aux États-Unis d'Amérique, une figure majestueuse se lève dans l'esprit, Washington.

Or, dans cette patrie de Washington, voici ce qui a lieu en ce moment :

Il y a des esclaves dans les états du sud, ce qui indigne, comme le plus monstrueux des contre-sens, la conscience logique et pure des états du nord. Ces esclaves, ces nègres, un homme blanc, un homme libre, John Brown, a voulu les délivrer. Certes, si l'insurrection est un devoir sacré, c'est contre l'esclavage. John Brown a voulu commencer l'œuvre de salut par la délivrance des esclaves de la Virginie. Puritain, reli-

gieux, austère, plein de l'Évangile, *Christus nos liberavit*, il a jeté à ces hommes, à ces frères, le cri d'affranchissement. Les esclaves, énervés par la servitude, n'ont pas répondu à l'appel. L'esclavage produit la surdité de l'âme. John Brown, abandonné, a combattu; avec une poignée d'hommes héroïques, il a lutté; il a été criblé de balles, ses deux jeunes fils, saints martyrs, sont tombés morts à ses côtés, il a été pris. C'est ce qu'on nomme l'affaire de Harper's Ferry.

John Brown, pris, vient d'être jugé, avec quatre des siens, Stephens, Copp, Green et Copland.

Quel a été ce procès? Disons-le en deux mots :

John Brown, sur un lit de sangle, avec six blessures mal fermées, un coup de feu au bras, un aux reins, deux à la poitrine, deux à la tête, entendant à peine, saignant à travers son matelas, les ombres de ses deux fils morts près de lui; ses quatre coaccusés, blessés, se traînant à ses côtés, Stephens avec quatre coups de sabre; la « justice » pressée et passant outre; un attorney Hunter qui veut aller vite; un juge Parker qui y consent; les débats tronqués, presque tous délais refusés, production de pièces fausses ou mutilées, les témoins à décharge écartés, la défense entravée, deux canons chargés à mitraille dans la cour du tribunal, ordre aux geôliers de fusiller

les accusés si l'on tente de les enlever, quarante minutes de délibération, trois condamnations à mort. J'affirme sur l'honneur que cela ne s'est point passé en Turquie, mais en Amérique.

On ne fait point de ces choses-là impunément en face du monde civilisé. La conscience universelle est un œil ouvert. Que les juges de Charlestown, que Hunter et Parker, que les jurés possesseurs d'esclaves, et toute la population virginienne, y songent, on les voit. Il y a quelqu'un.

Le regard de l'Europe est fixé en ce moment sur l'Amérique.

John Brown, condamné, devait être pendu le 2 décembre (aujourd'hui même).

Une nouvelle arrive à l'instant. Un sursis lui est accordé. Il mourra le 16.

L'intervalle est court. D'ici là, un cri de miséricorde a-t-il le temps de se faire entendre?

N'importe! le devoir est d'élever la voix.

Un second sursis suivra peut-être le premier. L'Amérique est une noble terre. Le sentiment humain se réveille vite dans un pays libre. Nous espérons que Brown sera sauvé.

S'il en était autrement, si John Brown mourait le 16 décembre sur l'échafaud, quelle chose terrible!

Le bourreau de Brown, déclarons-le hautement, (car les rois s'en vont et les peuples arri-

vent, on doit la vérité aux peuples;) le bourreau de Brown, ce ne serait ni l'attorney Hunter, ni le juge Parker, ni le gouverneur Wyse, ni le petit état de Virginie; ce serait, on frissonne de le penser et de le dire, la grande République Américaine tout entière.

Devant une telle catastrophe, plus on aime cette République, plus on la vénère, plus on l'admire, plus on se sent le cœur serré. Un seul état ne saurait avoir la faculté de déshonorer tous les autres, et ici l'intervention fédérale est évidemment de droit. Sinon, en présence d'un forfait à commetre et qu'on peut empêcher, l'union devient complicité. Quelle que soit l'indignation des généreux états du nord, les états du sud les associent à l'opprobre d'un tel meurtre; nous tous, qui que nous soyons, qui avons pour patrie commune le symbole démocratique, nous nous sentons atteints et en quelque sorte compromis; si l'échafaud se dressait le 16 décembre, désormais, devant l'histoire incorruptible, l'auguste fédération du nouveau monde ajouterait à toutes ses solidarités saintes une solidarité sanglante; et le faisceau radieux de cette République splendide aurait pour lien le nœud coulant du gibet de John Brown.

Ce lien-là tue.

Lorsqu'on réfléchit à ce que Brown, ce libé-

rateur, ce combattant du Christ, a tenté, et quand on pense qu'il va mourir, et qu'il va mourir égorgé par la République Américaine, l'attentat prend les proportions de la nation qui le commet, et quand on se dit que cette nation est une gloire du genre humain, que, comme la France, comme l'Angleterre, comme l'Allemagne, elle est un des organes de la civilisation, que souvent même elle dépasse l'Europe dans de certaines audaces sublimes du progrès, qu'elle est le sommet de tout un monde, qu'elle porte sur son front l'immense lumière libre, on affirme que John Brown ne mourra pas, car on recule épouvanté devant l'idée d'un si grand crime commis par un si grand peuple!

Au point de vue politique, le meurtre de Brown serait une faute irréparable. Il ferait à l'Union une fissure latente qui finirait par la disloquer. Il serait possible que le supplice de Brown consolidât l'esclavage en Virginie, mais il est certain qu'il ébranlerait toute la démocratie américaine. Vous sauvez votre honte, mais vous tuez votre gloire.

Au point de vue moral, il semble qu'une partie de la lumière humaine s'éclipserait, que la notion même du juste et de l'injuste s'obscurcirait, le jour où l'on verrait se consommer l'assassinat de la délivrance par la liberté.

Quant à moi, qui ne suis qu'un atome, mais

qui, comme tous les hommes, ai en moi toute la conscience humaine, je m'agenouille avec larmes devant le grand drapeau étoilé du nouveau monde, et je supplie à mains jointes, avec un respect profond et filial, cette illustre République Américaine, sœur de la République Française, d'aviser au salut de la loi morale universelle, de sauver John Brown, de jeter bas le menaçant échafaud du 16 décembre, et de ne pas permettre que sous ses yeux, et j'ajoute en frémissant presque par sa faute, le premier fratricide soit dépassé.

Oui, que l'Amérique le sache et y songe, il y a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant Abel, c'est Washington tuant Spartacus. »

---

L'année dernière, un jury belge ayant prononcé dans une seule affaire neuf condamnations à mort, quelqu'un, étonné sans doute que l'ennemi incessant de la peine de mort ne prît pas la parole, la prit en son nom, et les journaux belges publièrent des vers signés Victor Hugo qui demandaient au roi la grâce des neuf condamnés. Ces vers provoquèrent cette lettre :

« A M. LE RÉDACTEUR DE *L'INDÉPENDANCE BELGE.*

Hauteville-House, 21 janvier 1862.

Monsieur,

Je vis dans la solitude, et, depuis deux mois particulièrement, le travail, un travail pressant, m'absorbe à ce point que je ne sais plus rien de ce qui se passe au dehors.

Aujourd'hui, un ami m'apporte plusieurs journaux contenant de fort beaux vers où est demandée la grâce de neuf condamnés à mort. Au bas de ces vers je lis ma signature.

Ces vers ne sont pas de moi.

Quel que soit l'auteur de ces vers, je le remercie.

Quand il s'agit de sauver des têtes, je trouve bon qu'on use de mon nom et même qu'on en abuse.

J'ajoute que, pour une telle cause, il me paraît presque impossible d'en abuser. C'est ici, à coup sûr, que la fin justifie les moyens.

Que l'auteur pourtant me permette de lui reporter l'honneur de ces vers qui, je le répète, me semblent fort beaux.

Et au premier remercîment que je lui adresse, j'en joins un second : c'est de m'avoir fait connaître cette sombre affaire de Charleroi.

Je regarde ses vers comme un appel qu'il m'adresse, c'est une manière de m'inviter à élever la voix en me remettant sous les yeux les efforts que j'ai faits dans d'autres circonstances analogues, et je le remercie de cette généreuse mise en demeure.

Je réponds à son appel; je m'unis à lui pour tâcher d'épargner à la Belgique cette chute de neuf têtes sur l'échafaud. Il s'est tourné vers le roi, je me tourne vers la nation.

Cette affaire du Hainaut est pour la Belgique, au point de vue du progrès, une de ces occasions d'où les peuples sortent amoindris ou agrandis.

Je supplie la nation belge d'être grande. Il dépend d'elle évidemment que cette hideuse guillotine à neuf colliers ne fonctionne point sur la place publique. Aucun gouvernement ne résiste à ces saintes pressions de l'opinion vers la douceur. Ne point vouloir de l'échafaud, ce doit être la première volonté d'un peuple. On dit : ce que veut le peuple, Dieu le veut. Il dépend de vous, Belges, de faire dire : ce que Dieu veut, le peuple le veut.

Nous traversons en ce moment l'heure sombre du dix-neuvième siècle. Depuis dix ans, il y a un recul apparent de civilisation; Venise enchaînée, la Hongrie garrottée, la Pologne torturée; partout la peine de mort. Les monarchies

ont des Haynau, les républiques ont des Tallaferro. La peine de mort est élevée à la dignité d'*ultima ratio*. Les races, les couleurs, les partis se la jettent à la tête et s'en servent comme d'une réplique. Les blancs l'utilisent contre les nègres; les nègres, représaille lugubre, l'aiguisent contre les blancs. Le gouvernement espagnol fusille les républicains, et le gouvernement italien fusille les royalistes. Rome exécute un innocent : l'auteur du meurtre se nomme et réclame en vain, c'est fait; le bourreau ne revient pas sur son travail : l'Europe croit en la peine de mort et s'y obstine; l'Amérique se bat à cause d'elle et pour elle. L'échafaud est l'ami de l'esclavage. L'ombre d'une potence se projette sur la guerre fratricide des États-Unis. Jamais l'Amérique et l'Europe n'ont eu un tel parallélisme et ne se sont entendues à ce point; toutes les questions les divisent, excepté celle-là, tuer; et c'est sur la peine de mort que les deux mondes tombent d'accord. La peine de mort règne; une espèce de droit divin de la hache sort pour les catholiques romains de l'Évangile et pour les protestants virginiens de la Bible. Penn construisait par la pensée comme trait d'union, un arc de triomphe idéal entre les deux mondes; sur cet arc de triomphe il faudrait placer aujourd'hui l'échafaud.

Cette situation étant donnée, l'occasion est admirable pour la Belgique.

Un peuple qui a la liberté doit avoir aussi la volonté. Tribune libre, presse libre, voilà l'organisme de l'opinion complet. Que l'opinion parle; c'est ici un moment décisif. Dans les circonstances où nous sommes, en répudiant la peine de mort, la Belgique peut, si elle veut, prendre brusquement, elle petit peuple, la tête de la civilisation. Cette noble Belgique, qui est Gaule comme la France, peut magnifiquement affirmer sa nationalité par une exception éclatante, en étant la seule société humaine qui n'ait pas de sang aux mains parmi tous ces gouvernements coupe-têtes.

L'occasion, j'y insiste, est admirable; car il est évident que, s'il n'y a point d'échafaud pour les criminels du Hainaut, il n'y en aura désormais pour personne, et que la guillotine ne pourra plus germer dans la libre terre de Belgique. Vos places publiques ne seront plus sujettes à cette apparition sinistre. Par l'irrésistible logique des choses, la peine de mort, virtuellement abolie chez vous aujourd'hui, le sera légalement demain.

Il serait beau que le petit peuple fît la leçon aux grands, et, par ce seul fait, fût plus grand qu'eux; il serait beau, devant la croissance abo-

minable des ténèbres, en présence de la barbarie recrudescente, que la Belgique, prenant le rôle de grande puissance en civilisation, donnât tout à coup au genre humain l'éblouissement de la vraie lumière, en proclamant, dans les conditions où éclate le mieux la grandeur du principe, non à propos d'un ennemi politique, mais à propos de neuf misérables indignes de toute autre pitié que de la pitié philosophique, l'inviolabilité de la vie humaine, et en refoulant définitivement vers la nuit cette monstrueuse peine de mort qui a pour gloire d'avoir dressé sur la terre deux crucifix, celui de Jésus-Christ sur le vieux monde, celui de John Brown sur le nouveau.

Que la généreuse Belgique y songe; c'est à elle, Belgique, que l'échafaud de Charleroi ferait dommage. Quand la philosophie et l'histoire mettent dans la balance une civilisation, les têtes coupées pèsent contre.

En écrivant ceci, je remplis un devoir. Aidez-moi, monsieur, et prêtez-moi, pour ce grand et suprême intérêt, votre publicité.

Veuillez, je vous prie, recevoir l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR HUGO. »

Deux des condamnés furent exécutés, la peine

des sept autres fut commuée aux travaux forcés à perpétuité.

---

A la fin de 1862, la république de Genève revisait sa constitution. La principale question à décider par les constituants était l'abolition de la peine de mort. Un membre de l'église de Genève, M. Aug. Bost, auteur de plusieurs écrits remarquables, écrivit à M. Victor Hugo pour lui demander d'influer sur le débat. J'extrais de sa lettre ces lignes pressantes :

« La constituante genevoise a voté le maintien de la peine de mort par quarante-trois voix contre cinq ou six ; mais la question doit reparaître bientôt dans un nouveau débat. Quel appui ce serait pour nous, quelle force nouvelle, si par quelques mots vous pouviez intervenir ! car ce n'est pas là une question cantonale ou fédérale, mais bien une question sociale et humanitaire, où toutes les interventions sont légitimes. Pour les grandes questions, il faut de grands hommes. Nos discussions auraient besoin d'être éclairées par le génie ; et ce nous serait à tous un grand secours qu'un coup de main qui nous viendrait de ce rocher vers lequel se tournent tant de regards. »

M. Victor Hugo répondit immédiatement :

« Hauteville-House, 17 novembre 1862.

Monsieur,

Ce que vous faites est bon ; vos efforts sont nobles, vos écrits sont excellents ; — vous avez besoin d'aide, vous vous adressez à moi, je vous remercie ; vous m'appelez, j'accours. Qu'y a-t-il? Me voilà.

Genève est à la veille d'une de ces crises normales qui, pour les nations comme pour les individus, marquent les changements d'âge. Vous allez reviser votre constitution. Vous vous gouvernez vous-mêmes ; vous êtes vos propres maîtres ; vous êtes des hommes libres ; vous êtes une république. Vous allez faire une action considérable, remanier votre pacte social, examiner où vous en êtes en fait de progrès et de civilisation, vous entendre de nouveau entre vous sur les questions communes ; la délibération va s'ouvrir, et parmi ces questions, la plus grave de toutes, l'inviolabilité de la vie humaine, est à l'ordre du jour.

C'est de la peine de mort qu'il s'agit.

Hélas, le sombre rocher de Sisyphe ! quand donc cessera-t-il de rouler et de retomber sur la société humaine, ce bloc de haine, de tyran-

nie, d'obscurité, d'ignorance et d'injustice qu'on nomme pénalité ? quand donc au mot Peine substituera-t-on le mot Enseignement ? quand donc comprendra-t-on qu'un coupable est un ignorant ? Talion, œil pour œil, dent pour dent, mal pour mal, voilà à peu près tout notre code. Quand donc la vengeance renoncera-t-elle à ce vieil effort qu'elle fait de nous donner le change en s'appelant Vindicte ? Croit-elle nous tromper ? Pas plus que la félonie quand elle s'appelle Raison d'État. Pas plus que le fratricide quand il met des épaulettes et qu'il s'appelle la Guerre. De Maistre a beau farder Dracon ; la rhétorique sanglante perd sa peine, elle ne parvient pas à déguiser la difformité du fait qu'elle couvre ; les sophistes sont des habilleurs inutiles ; l'injuste reste injuste, l'horrible reste horrible. Il y a des mots qui sont des masques ; mais à travers leurs trous on aperçoit la sombre lueur du mal.

Quand donc la loi s'ajustera-t-elle au droit ? quand donc la justice humaine prendra-t-elle mesure sur la justice divine ? quand donc ceux qui lisent la Bible comprendront-ils la vie sauve de Caïn ? quand donc ceux qui lisent l'Évangile comprendront-ils le gibet du Christ ? quand donc prêtera-t-on l'oreille à la grande voix vivante qui, du fond de l'inconnu, crie à travers nos ténèbres : Ne tue point ! quand donc ceux qui

sont en bas, juge, prêtre, peuple, roi, s'apercevront-ils qu'il y a quelqu'un au-dessus d'eux? Républiques à esclaves, monarchies à soldats, sociétés à bourreaux; partout la force, nulle part le droit. O les tristes maîtres du monde! chenilles d'infirmité, boas d'orgueil.

Une occasion se présente où le progrès peut faire un pas. Genève va délibérer sur la peine de mort. De là votre lettre, monsieur. Vous me demandez d'intervenir, de prendre part à la discussion, de dire un mot. Je crains que vous ne vous abusiez sur l'efficacité d'une chétive parole isolée comme la mienne. Que suis-je? que puis-je? Voilà bien des années déjà, — cela date de 1828, — que je lutte avec les faibles forces d'un homme contre cette chose colossale, contradictoire et monstrueuse, la peine de mort, composée d'assez de justice pour satisfaire la foule et d'assez d'iniquité pour épouvanter le penseur. D'autres ont fait plus et mieux que moi. La peine de mort a cédé un peu de terrain; voilà tout. Elle s'est sentie honteuse dans Paris, en présence de toute cette lumière. La guillotine a perdu son assurance, sans abdiquer pourtant; chassée de la Grève, elle a reparu barrière Saint-Jacques; chassée de la barrière Saint-Jacques, elle a reparu à la Roquette. Elle recule, mais elle reste.

Puisque vous réclamez mon concours, monsieur, je vous le dois. Mais ne vous faites pas illusion sur le peu de part que j'aurai au succès, si vous réussissez. Depuis trente-cinq ans, je le répète, j'essaye de faire obstacle au meurtre en place publique. J'ai dénoncé sans relâche cette voie de fait de la loi d'en bas sur la loi d'en haut. J'ai poussé à la révolte la conscience universelle; j'ai attaqué cette exaction par la logique et par la pitié, cette logique suprême; j'ai combattu, dans l'ensemble et dans le détail, la pénalité démesurée et aveugle qui tue; tantôt traitant la thèse générale, tâchant d'atteindre et de blesser le fait dans son principe même, et m'efforçant de renverser, une fois pour toutes, non un échafaud, mais l'échafaud; tantôt me bornant à un cas particulier, et ayant pour but de sauver tout simplement la vie d'un homme. J'ai quelquefois réussi, plus souvent échoué. Beaucoup de nobles esprits se sont dévoués à la même tâche; et il y a dix mois à peine, la généreuse presse belge, me venant énergiquement en aide lors de mon intervention pour les condamnés de Charleroi, est parvenue à sauver sept têtes sur neuf.

Les écrivains du dix-huitième siècle ont détruit la torture; les écrivains du dix-neuvième, je n'en doute pas, détruiront la peine de mort. Ils ont déjà fait supprimer en France le poing

coupé et le fer rouge; ils ont fait abroger la mort civile; et ils ont suggéré l'admirable expédient provisoire des circonstances atténuantes. — « C'est « à d'exécrables livres comme *le Dernier jour* « *d'un Condamné*, disait le député Salverte, qu'on « doit la détestable introduction des circonstances « atténuantes. » Les circonstances atténuantes, en effet, c'est le commencement de l'abolition. Les circonstances atténuantes dans la loi, c'est le coin dans le chêne. Saisissons le marteau divin, frappons sur le coin sans relâche, frappons à grands coups de vérité, et nous ferons éclater le billot.

Lentement, j'en conviens. Il faudra du temps, certes. Pourtant ne nous décourageons pas. Nos efforts, même dans le détail, ne sont pas toujours inutiles. Je viens de vous rappeler le fait de Charleroi; en voici un autre. Il y a huit ans, à Guernesey, en 1854, un homme, nommé Tapner, fut condamné au gibet; j'intervins, un recours en grâce fut signé par six cents notables de l'île, l'homme fut pendu; maintenant écoutez : quelques-uns des journaux d'Europe qui contenaient la lettre écrite par moi aux Guernesiais pour empêcher le supplice arrivèrent en Amérique à temps pour que cette lettre pût être reproduite utilement par les journaux américains; on allait pendre un homme à Québec, un nommé Julien;

le peuple du Canada considéra avec raison comme adressée à lui-même la lettre que j'avais écrite au peuple de Guernesey, et, par un contre-coup providentiel, cette lettre sauva, passez-moi l'expression, non Tapner qu'elle visait, mais Julien qu'elle ne visait pas. Je cite ces faits; pourquoi? parce qu'ils prouvent la nécessité de persister. Hélas! le glaive persiste aussi.

Les statistiques de la guillotine et de la potence conservent leurs hideux niveaux; le chiffre du meurtre légal ne s'est amoindri dans aucun pays. Depuis une dizaine d'années même, le sens moral ayant baissé, le supplice a repris faveur, et il y a recrudescence. Vous petit peuple, dans votre seule ville de Genève, vous avez vu deux guillotines dressées en dix-huit mois. En effet, ayant tué Vary, pourquoi ne pas tuer Elcy? En Espagne, il y a le garrot; en Russie, la mort par les verges. A Rome, l'Église ayant horreur du sang, le condamné est assommé, *ammazzato*. L'Angleterre, où règne une femme, vient de pendre une femme.

Cela n'empêche pas la vieille pénalité de jeter les hauts cris, de protester qu'on la calomnie, et de faire l'innocente. On jase sur son compte, c'est affreux. Elle a toujours été douce et tendre; elle fait des lois qui ont l'air sévère, mais elle est incapable de les appliquer. Elle, envoyer Jean Valjean au bagne pour le vol d'un pain! Allons

donc! il est bien vrai qu'en 1816 elle envoyait aux travaux forcés à perpétuité les émeutiers affamés du département de la Somme; il est bien vrai qu'en 1846... — Hélas! ceux qui me reprochent le bagne de Jean Valjean oublient la guillotine de Buzançais.

La faim a toujours été vue de travers par la loi.

Je parlais tout à l'heure de la torture abolie. Eh bien! en 1849, la torture existait encore. Où? en Chine? Non, en Suisse. Dans votre pays, monsieur. En octobre 1849, à Zug, un juge instructeur, voulant faire avouer un vol d'un fromage (vol d'un comestible. Encore la faim!) à une fille appelée Mathilde Wildemberg, lui serra les pouces dans un étau, et, au moyen d'une poulie et d'une corde attachée à cet étau, fit hisser la misérable jusqu'au plafond. Ainsi suspendue par les pouces, un valet de bourreau la bâtonnait. En 1862, à Guernesey que j'habite, la peine tortionnaire du fouet est encore en vigueur. L'été passé, on a, par arrêt de justice, fouetté un homme de cinquante ans.

Cet homme se nommait Torode. C'était, lui aussi, un affamé, devenu voleur.

Non, ne nous lassons point. Faisons une émeute de philosophes pour l'adoucissement des codes. Diminuons la pénalité, augmentons l'in-

struction. Par les pas déjà faits, jugeons des pas à faire! quel bienfait que les circonstances atténuantes! elles eussent empêché ce que je vais vous raconter.

A Paris, en 1818 ou 19, un jour d'été, vers midi, je passais sur la place du Palais de Justice. Il y avait là une foule autour d'un poteau. Je m'approchai. A ce poteau était liée, carcan au cou, écriteau sur la tête, une créature humaine, une jeune femme ou une jeune fille. Un réchaud plein de charbons ardents était à ses pieds devant elle, un fer à manche de bois, plongé dans la braise, y rougissait, la foule semblait contente. Cette femme était coupable de ce que la jurisprudence appelle *vol domestique* et la métaphore banale, *danse de l'anse du panier*. Tout à coup, comme midi sonnait, en arrière de la femme et sans être vu d'elle, un homme monta sur l'échafaud; j'avais remarqué que la camisole de bure de cette femme avait par derrière une fente rattachée par des cordons; l'homme dénoua rapidement les cordons, écarta la camisole, découvrit jusqu'à la ceinture le dos de la femme, saisit le fer dans le réchaud, et l'appliqua, en appuyant profondément, sur l'épaule nue. Le fer et le poing du bourreau disparurent dans une fumée blanche. J'ai encore dans l'oreille, après plus de quarante ans, et j'aurai toujours dans l'âme

l'épouvantable cri de la suppliciée. Pour moi, c'était une voleuse, ce fut une martyre. Je sortis de là déterminé, — j'avais seize ans, — à combattre à jamais les mauvaises actions de la loi.

De ces mauvaises actions la peine de mort est la pire. Et que n'a-t-on pas vu, même dans notre siècle, et sans sortir des tribunaux ordinaires et des délits communs ! Le 20 avril 1849, une servante, Sarah Thomas, une fille de dix-sept ans, fut exécutée à Bristol pour avoir, dans un moment de colère, tué d'un coup de bûche sa maîtresse qui la battait. La condamnée ne voulait pas mourir. Il fallut sept hommes pour la traîner au gibet. On la pendit de force. Au moment où on lui passait le nœud coulant, le bourreau lui demanda si elle avait quelque chose à faire dire à son père. Elle interrompit son râle pour répondre : *oui, oui, dites-lui que je l'aime.* Au commencement du siècle, sous Georges III, à Londres, trois enfants de la classe des *ragged* (déguenillés) furent condamnés à mort pour vol. Le plus âgé, le *Newgate Calendar* constate le fait, n'avait pas quatorze ans. Les trois enfants furent pendus.

Quelle idée les hommes se font-ils donc du meurtre ? Quoi ! en habit, je ne puis tuer ; en robe je le puis ! comme la soutane de Richelieu, la toge couvre tout ! Vindicte publique ? Ah ! je

vous en prie, ne me vengez pas! meurtre, meurtre, vous dis-je ! hors le cas de légitime défense entendu dans son sens le plus étroit (car, une fois votre agresseur blessé par vous et tombé, vous lui devez secours), est-ce que l'homicide est jamais permis ? est-ce que ce qui est interdit à l'individu est permis à la collection? Le bourreau, voilà une sinistre espèce d'assassin! l'assassin officiel, l'assassin patenté, entretenu, renté, mandé à certains jours, travaillant en public, tuant au soleil, ayant pour engins « les bois de justice, » reconnu assassin de l'État! l'assassin fonctionnaire, l'assassin qui a un logement dans la loi, l'assassin au nom de tous! il a ma procuration et la vôtre, pour tuer. Il étrangle ou égorge, puis frappe sur l'épaule de la société, et lui dit : Je travaille pour toi, paye-moi. Il est l'assassin *cum privilegio legis*, l'assassin dont l'assassinat est décrété par le législateur, délibéré par le juré, ordonné par le juge, consenti par le prêtre, gardé par le soldat, contemplé par le peuple. Il est l'assassin qui a parfois pour lui l'assassiné ; car j'ai discuté, moi qui parle, avec un condamné à mort appelé Marquis, qui était en théorie partisan de la peine de mort; de même que, deux ans avant un procès célèbre, j'ai discuté avec un magistrat nommé Teste qui était partisan des peines infamantes. Que la civilisa-

tion y songe, elle répond du bourreau. Ah! vous haïssez l'assassinat jusqu'à tuer l'assassin; moi je hais le meurtre jusqu'à vous empêcher de devenir meurtrier. Tous contre un, la puissance sociale condensée en guillotine, la force collective employée à une agonie, quoi de plus odieux? Un homme tué par un homme effraye la pensée, un homme tué par les hommes la consterne.

Faut-il vous le redire sans cesse? cet homme, pour se reconnaître et s'amender, et se dégager de la responsabilité accablante qui pèse sur son âme, avait besoin de tout ce qui lui restait de vie. Vous lui donnez quelques minutes! de quel droit? Comment osez-vous prendre sur vous cette redoutable abréviation des phénomènes divers du repentir? Vous rendez-vous compte de cette responsabilité damnée par vous, et qui se retourne contre vous, et qui devient la vôtre? vous faites plus que tuer un homme, vous tuez une conscience.

De quel droit constituez-vous Dieu juge avant son heure? quelle qualité avez-vous pour le saisir? est-ce que cette justice-là est un des degrés de la vôtre? est-ce qu'il y a plain-pied de votre barre à celle-là? De deux choses l'une : ou vous êtes croyant, ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes croyant, comment osez-vous jeter une immortalité à l'éternité? si vous ne l'êtes pas, comment osez-vous jeter un être au néant?

Il existe un criminaliste qui a fait cette distinction : — « On a tort de dire *exécution;* on doit se borner à dire *réparation.* La société ne tue pas, elle retranche. » — Nous sommes des laïques, nous autres, nous ne comprenons pas ces finesses-là.

On prononce ce mot : Justice. La Justice! Oh! cette idée entre toutes auguste et vénérable, ce suprême équilibre, cette droiture rattachée aux profondeurs, ce mystérieux scrupule puisé dans l'idéal, cette rectitude souveraine compliquée d'un tremblement devant l'énormité éternelle béante devant nous, cette chaste pudeur de l'impartialité inaccessible, cette pondération où entre l'impondérable, cette acception faite de tout, cette sublimation de la sagesse combinée avec la pitié, cet examen des actions humaines avec l'œil divin, cette bonté sévère, cette résultante lumineuse de la conscience universelle, cette abstraction de l'absolu se faisant réalité terrestre, cette vision du droit, cet éclair d'éternité apparu à l'homme, la Justice! cette intuition sacrée du vrai qui détermine, par sa seule présence, les quantités relatives du bien et du mal et qui, à l'instant où elle illumine l'homme, le fait momentanément Dieu, cette chose finie qui a pour loi d'être proportionnée à l'infini, cette entité céleste dont le paganisme fait une déesse

et le christianisme un archange, cette figure immense qui a les pieds sur le cœur humain et les ailes dans les étoiles, cette Yungfrau des vertus humaines, cette cime de l'âme, cette vierge, ô Dieu bon, Dieu éternel, est-ce qu'il est possible de se l'imaginer debout sur la guillotine? est-ce qu'on peut se l'imaginer bouclant les courroies de la bascule sur les jarrets d'un misérable? est-ce qu'on peut se l'imaginer défaisant avec ses doigts de lumière la ficelle monstrueuse du couperet? se l'imagine-t-on sacrant et dégradant à la fois ce valet terrible, l'exécuteur? se l'imagine-t-on étalée, dépliée et collée par l'afficheur sur le poteau infâme du pilori? se la représente-t-on enfermée et voyageant dans ce sac de nuit du bourreau Calcraft où est mêlée à des chaussettes et à des chemises la corde avec laquelle il a pendu hier et avec laquelle il pendra demain!

Tant que la peine de mort existera, on aura froid en entrant dans une cour d'assises, et il y fera nuit.

En janvier dernier, en Belgique, à l'époque des débats de Charleroi, — débats dans lesquels, par parenthèse, il sembla résulter des révélations d'un nommé Rabet que deux guillotinés des années précédentes, Goethals et Coecke, étaient peut-être innocents (quel peut-être!) — au milieu de ces débats, devant tant de crimes nés des

brutalités de l'ignorance, un avocat crut devoir et pouvoir démontrer la nécessité de l'enseignement gratuit et obligatoire. Le procureur général l'interrompit et le railla : *Avocat, dit-il, ce n'est point ici la chambre.* Non, monsieur le procureur général, c'est ici la tombe.

La peine de mort a des partisans de deux sortes : ceux qui l'expliquent et ceux qui l'appliquent; en d'autres termes, ceux qui se chargent de la théorie et ceux qui se chargent de la pratique. Or, la pratique et la théorie ne sont pas d'accord; elles se donnent étrangement la réplique. Pour démolir la peine de mort, vous n'avez qu'à ouvrir le débat entre la théorie et la pratique. Écoutez plutôt. Ceux qui veulent le supplice, pourquoi le veulent-ils? Est-ce parce que le supplice est un exemple? Oui, dit la théorie. Non, dit la pratique. Et elle cache l'échafaud le plus qu'elle peut, elle détruit Montfaucon, elle supprime le crieur public, elle évite les jours de marché, elle bâtit sa mécanique à minuit, elle fait son coup de grand matin; dans de certains pays, en Amérique et en Prusse, on pend et on décapite à huis clos. Est-ce parce que la peine de mort est la justice? Oui, dit la théorie; l'homme était coupable, il est puni. Non, dit la pratique; car l'homme est puni, c'est bien, il est mort, c'est bon; mais qu'est-ce que cette femme?

C'est une veuve. Et qu'est-ce que ces enfants? Ce sont des orphelins. Le mort a laissé cela derrière lui. Veuve et orphelins, c'est-à-dire punis, et pourtant innocents. Où est votre justice? Mais si la peine de mort n'est pas juste, est-ce qu'elle est utile? Oui, dit la théorie; le cadavre nous laissera tranquilles. Non, dit la pratique; car ce cadavre vous lègue une famille ; famille sans père, famille sans pain; et voilà la veuve qui se prostitue pour vivre, et voilà les orphelins qui volent pour manger.

Dumolard, voleur à l'âge de cinq ans, était orphelin d'un guillotiné.

J'ai été fort insulté, il y a quelques mois, pour avoir osé dire que c'était là une circonstance atténuante.

On le voit, la peine de mort n'est ni exemplaire, ni juste, ni utile. Qu'est-elle donc? Elle est. *Sum qui sum.* Elle a sa raison d'être en elle-même. Mais alors quoi! la guillotine pour la guillotine, c'est de l'art pour l'art!

Récapitulons.

Ainsi toutes les questions, toutes sans exception, se dressent autour de la peine de mort; la question sociale, la question morale, la question philosophique, la question religieuse. Celle-ci surtout, cette dernière, qui est l'insondable, vous en rendez-vous compte? Ah! j'y insiste,

vous qui voulez la mort, avez-vous réfléchi? Avez-vous médité sur cette brusque chute d'une vie humaine dans l'infini, chute inattendue des profondeurs, arrivée hors de tour, sorte de surprise redoutable faite au mystère? Vous mettez un prêtre là, mais il tremble autant que le patient. Lui aussi, il ignore. Vous faites rassurer la noirceur par l'obscurité.

Vous ne vous êtes donc jamais penchés sur l'inconnu? Comment osez-vous précipiter là dedans quoi que ce soit? Dès que, sur le pavé de nos villes, un échafaud apparaît, il se fait dans les ténèbres autour de ce point terrible un immense frémissement qui part de votre place de Grève et ne s'arrête qu'à Dieu. Cet empiétement étonne la nuit. Une exécution capitale, c'est la main de la société qui tient un homme au-dessus du gouffre, s'ouvre et le lâche. L'homme tombe. Le penseur, à qui certains phénomènes de l'inconnu sont perceptibles, sent tressaillir la prodigieuse obscurité. O hommes, qu'avez-vous fait? qui donc connaît les frissons de l'ombre? où va cette âme? que savez-vous?

Il y a près de Paris un champ hideux, Clamart. C'est le lieu des fosses maudites; c'est le rendez-vous des suppliciés; pas un squelette n'est là avec sa tête. Et la société humaine dort tranquille à côté de cela! Qu'il y ait sur la terre des

cimetières faits par Dieu, cela ne nous regarde pas, et Dieu sait pourquoi. Mais peut-on songer sans horreur à ceci : un cimetière fait par l'homme !

Non, ne nous lassons pas de répéter ce cri : Plus d'échafaud ! mort à la mort !

C'est à un certain respect mystérieux de la vie qu'on reconnaît l'homme qui pense.

Je sais bien que les philosophes sont des songe-creux. A qui en veulent-ils ? Vraiment, ils prétendent abolir la peine de mort ! Ils disent que la peine de mort est un deuil pour l'humanité. Un deuil ! qu'ils aillent donc un peu voir la foule rire autour de l'échafaud ! qu'ils rentrent donc dans la réalité ! où ils affirment le deuil, nous constatons le rire. Ces gens-là sont dans les nuages. Ils crient à la sauvagerie et à la barbarie parce qu'on pend un homme et qu'on coupe une tête de temps en temps. Voilà des rêveurs ! Pas de peine de mort, y pense-t-on ? peut-on rien imaginer de plus extravagant ? Quoi ! plus d'échafaud, et en même temps, plus de guerre ! ne plus tuer personne, je vous demande un peu si cela a du bon sens ! qui nous délivrera des philosophes ? quand aura-t-on fini des systèmes, des théories, des impossibilités et des folies ? folies au nom de quoi, je vous prie ! au nom du progrès ? mot vide ; au nom de l'idéal ? mot so-

nore. Plus de bourreau, où en serions-nous? une société n'ayant pas la mort pour code, quelle chimère! la vie, quelle utopie! qu'est-ce que tous ces faiseurs de réformes? des poëtes. Gardons-nous des poëtes. Ce qu'il faut au genre humain, ce n'est pas Homère, c'est M. Fulchiron.

Il ferait beau voir une société menée et une civilisation conduite par Eschyle, Sophocle, Isaïe, Job, Pythagore, Pindare, Plaute, Lucrèce, Virgile, Juvénal, Dante, Cervantes, Shakspeare, Milton, Corneille, Molière et Voltaire. Ce serait à se tenir les côtes.

Tous les hommes sérieux éclateraient de rire. Tous les gens graves hausseraient les épaules; John Bull aussi bien que Prudhomme. Et de plus ce serait le chaos; demandez à tous les parquets possibles, à celui des agents de change comme à celui des procureurs du roi.

Quoi qu'il en soit, monsieur, cette question énorme, le meurtre légal, vous allez la discuter de nouveau. Courage! Ne lâchez pas prise. Que les hommes de bien s'acharnent à la réussite.

Il n'y a pas de petit peuple. Je le disais il y a peu de mois à la Belgique à propos des condamnés de Charleroi; qu'il me soit permis de le répéter à la Suisse aujourd'hui. La grandeur d'un peuple ne se mesure pas plus au nombre que la grandeur d'un homme ne se mesure à la taille.

L'unique mesure, c'est la quantité d'intelligence et la quantité de vertu. Qui donne un grand exemple est grand. Les petites nations seront les grandes nations le jour où, à côté des peuples forts en nombre et vastes en territoire qui s'obstinent dans les fanatismes et les préjugés, dans la haine, dans la guerre, dans l'esclavage et dans la mort, elles pratiqueront doucement et fièrement la fraternité, abhorreront le glaive, anéantiront l'échafaud, glorifieront le progrès, et souriront. sereines comme le ciel. Les mots sont vains si les idées ne sont pas dessous. Il ne suffit pas d'être la république, il faut encore être la liberté; il ne suffit pas d'être la démocratie, il faut encore être l'humanité. Un peuple doit être un homme. et un homme doit être une âme. Au moment où l'Europe recule, il serait beau que Genève avançât. Que la Suisse y songe, et votre noble petite république en particulier, une république plaçant en face des monarchies la peine de mort abolie. ce serait admirable. Ce serait grand de faire revivre sous un aspect nouveau le vieil antagonisme instructif : Genève et Rome, et d'offrir aux regards et à la méditation du monde civilisé, d'un côté Rome avec sa papauté qui condamne et damne, de l'autre Genève avec son évangile qui pardonne.

O peuple de Genève, votre ville est sur un lac

de l'Éden, vous êtes dans un lieu béni; toutes les magnificences de la création vous environnent; la contemplation habituelle du beau révèle le vrai et impose des devoirs; la civilisation doit être harmonie comme la nature; prenez conseil de toutes ces clémentes merveilles, croyez-en votre ciel radieux, la bonté descend de l'azur, abolissez l'échafaud. Ne soyez pas ingrats. Qu'il ne soit pas dit qu'en remercîment et en échange, sur cet admirable coin de terre où Dieu montre à l'homme la splendeur sacrée des Alpes, l'Arve et le Rhône, le Léman bleu, le Mont-Blanc dans une auréole de soleil, l'homme montre à Dieu la guillotine ! »

Quand cette lettre arriva, le travail du comité constituant était terminé et maintenait la peine de mort. M. Victor Hugo ne renonça pas, et, n'ayant pu parler au comité, parla au peuple. Il récrivit à M. Bost :

« Hauteville-House, 29 novembre 1862.

« Monsieur,

« La lettre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer le 17 novembre vous est parvenue, je pense, le 19 ou le 20. Le lendemain même du jour où je dictais cette lettre, a éclaté, devant la cour

d'assises de la Somme, cette affaire Gardin qui non-seulement a tout à coup mis en lumière certaines éventualités épouvantables de la peine de mort, mais encore a rendu palpable l'urgence d'une grande révision pénale; les faits monstrueux ont une manière à eux de démontrer la nécessité des réformes.

« Aujourd'hui, 20 novembre, je lis dans la *Presse* ces lignes datées du 24 et de Berne :

« Vous avez reproduit la lettre adressée par
« M. Victor Hugo à M. Bost, de Genève, au sujet
« de la peine de mort. La publication de cette
« lettre est venue un peu tard, depuis quinze
« jours la constituante genevoise a terminé ses
« travaux. La constitution qu'elle a élaborée ne
« donne point satisfaction aux vœux du poëte,
« puisqu'elle n'abolit pas la péine de mort, sinon
« pour délit politique. »

« Non, il n'est pas trop tard.

« En écrivant je m'adressais moins au comité constituant, qui prépare, qu'au peuple, qui décide.

« Dans quelques jours, le 7 décembre, le projet de constitution sera soumis au peuple. Donc il est temps encore.

« Une constitution qui, au dix-neuvième siècle, contient une quantité quelconque de peine

de mort, n'est pas digne d'une république; qui dit république dit expressément civilisation; et le peuple de Genève, en rejetant, comme c'est son droit et son devoir, le projet qu'on va lui soumettre, fera un de ces actes doublement grands qui ont tout à la fois l'empreinte de la souveraineté et l'empreinte de la justice.

« Vous jugerez peut-être utile de publier cette lettre.

« Je vous offre, monsieur, la nouvelle assurance de ma haute estime et de ma vive cordialité.

« V. H. »

Le peuple rejeta le projet de constitution.

Quelques jours après, M. Victor Hugo reçut cette lettre :

« Genève, 11 décembre 1862.

« . . . . Nous avons triomphé, la constitution des conservateurs est rejetée. Votre lettre a produit un immense effet; tous les journaux l'ont publiée, les catholiques l'ont combattue, M. Bost l'a imprimée à part à mille exemplaires, et le comité radical à quatre mille. Les radicaux, M. James Fazy en tête, se sont fait de votre lettre une arme de guerre, et les indépendants se sont aussi prononcés à votre suite pour l'abolition.

Votre prépondérance a été complète. Quelques radicaux n'étaient pas très-décidés auparavant : c'est un radical, M. Héroi, qui passe pour avoir déterminé les deux exécutions de Vary et d'Elcy, et le grand conseil, qui a refusé ces deux grâces, est tout radical.

« Cependant, en somme, les radicaux sont gens de progrès, et, maintenant que les voilà engagés contre la peine de mort, ils ne reculeront pas. On regarde ici l'abolition de l'échafaud comme certaine, et l'honneur, monsieur, vous en revient. J'espère que nous arriverons aussi à cet autre grand progrès, la séparation de l'Église et de l'État.

« Je ne suis qu'un homme bien obscur, monsieur, mais je suis heureux ; je vous félicite et je nous félicite. L'immense effet de votre lettre nous honore. La patrie de M. de Sellon ne pouvait être insensible à la voix de Victor Hugo.

« Excusez cette lettre écrite en hâte et veuillez agréer mon profond respect.

« A. Gayet (de Bonneville). »

## LIV.

### UNE LECTURE.

M. Victor Hugo avait dans l'esprit deux sujets de drame; il hésitait s'il ferait d'abord *Marion de Lorme* ou *Hernani;* il se décida pour *Marion de Lorme,* et se mit à l'écrire le 1er juin 1829. Le 20 juin, au jour levant, il commença le quatrième acte, travailla de grande verve, passa la nuit, et en écrivit le dernier vers au moment où le jour reparaissait; tout l'acte avait été fait entre deux levers de soleil. Le 24 juin, la pièce était terminée.

Les amis auxquels M. Victor Hugo lisait à mesure tout ce qu'il faisait lui conseillèrent une lecture plus publique. Déjà, pour *Cromwell,* il avait élargi un peu son cercle d'auditeurs. M. Victor

Hugo hésitait à l'élargir encore; mais, sur le bruit qu'il y aurait peut-être une lecture, il fut assailli de sollicitations et d'instances qui ne lui laissèrent pas la liberté de refuser.

Il lut donc, un soir de juillet, *Marion de Lorme*, qui s'appelait alors *Un duel sous Richelieu*, devant une réunion nombreuse dans laquelle on remarquait MM. de Balzac, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Villemain, Mérimée, Armand et Édouard Bertin, Louis Boulanger, Frédéric Soulié, Taylor, Soumet, Émile et Antony Deschamps, les Devéria. Charles Magnin, madame Tastu, etc. — Le succès fut très-vif. Un des étonnements de l'auditoire fut que M. Victor Hugo eût fait un drame jouable; le développement excessif de *Cromwell* avait fait craindre qu'il ne sût pas plier sa pensée aux exigences de la représentation; *Marion de Lorme* démentait cette peur et faisait de lui décidément un auteur dramatique.

Les félicitations épuisées, les auditeurs s'en allèrent. M. Mérimée, qui était resté, fit une objection au dénoûment : Didier alors mourait sans pardonner à Marion. Il lui semblait que cette mort implacable laisserait le public sous une impression trop dure et trop cruelle; Didier serait plus sympathique si au dernier moment sa roideur se brisait.

Le lendemain, à neuf heures du matin, M. Taylor était rue Notre-Dame-des-Champs :

— Je n'ai pas pu vous parler hier dans cette foule, dit-il à M. Victor Hugo, mais il va sans dire que vous me donnez *Marion de Lorme* pour le Théâtre-Français. Je suis le premier qui vous aie demandé une pièce, donc c'est à moi que votre première pièce appartient. D'ailleurs, Marion de Lorme, ce ne peut être que mademoiselle Mars. C'est convenu?

— C'est convenu, dit M. Victor Hugo.

Le soir, M. Victor Hugo reçut une lettre de M. Jouslin de Lasalle, directeur de la Porte-Saint-Martin, lui offrant son théâtre, M. Frédérick Lemaître pour Didier, madame Dorval pour Marion. MM. Gobert, Lockroy, Provost, Jemma, etc., pour les autres rôles.

Le lendemain matin, la domestique introduisit dans le cabinet de l'auteur un monsieur en habit noir et en pantalon blanc, décoré, dont le visage blafard faisait saillir deux gros yeux spirituels et d'énormes favoris. Ce monsieur s'appelait Harel et était directeur de l'Odéon.

— Monsieur, dit-il, on ne parle que d'un drame que vous avez lu avant-hier soir. Je viens dès ce matin pour être le premier à vous le demander.

— Vous êtes le troisième, dit M. Victor Hugo.

En entendant que le drame était promis au

Théâtre-Français, le directeur de l'Odéon insista : le Théâtre-Français n'était pas ce qu'il fallait à un talent inusité et téméraire; le public y était vieux, routinier, rebelle à toute nouveauté; le public de l'Odéon, c'était la jeunesse; les mains généreuses et intelligentes des étudiants combattraient pour la révolution littéraire; il était essentiel, pour M. Victor Hugo et pour la liberté du théâtre, qu'il gagnât sa première bataille; à l'Odéon, le rôle de Marion serait joué par mademoiselle Georges, etc.

M. Victor Hugo répondit que tout cela était fort juste, mais qu'il avait donné sa parole et qu'il lisait le lendemain au comité.

— On vous fait lire! s'écria M. Harel. Moi, je n'ai pas besoin de connaître la pièce.

Et, voyant le manuscrit sur la table, il prit une plume et écrivit précipitamment sur la couverture :

« *Reçu au théâtre de l'Odéon, 14 juillet 1829.*

« HAREL. »

— Tiens! dit-il, c'est l'anniversaire de la prise de la Bastille. Eh bien, je prends ma Bastille.

Il mit, sans plus de façon, le manuscrit sous son bras, et allait l'emporter. M. Victor Hugo ne le lui fit pas rendre sans peine.

La lecture eut au Théâtre-Français le même succès que rue Notre-Dame-des-Champs.

— Il est inutile d'aller aux voix, dit M. Taylor. M. Hugo ne présente pas sa pièce, c'est nous qui la lui demandons.

On était au cœur de l'été, et rien ne pressait les répétitions. M. Taylor commença par envoyer le manuscrit à la censure. Il redoutait le quatrième acte, et avait conseillé à l'auteur d'en atténuer quelques passages; mais M. Victor Hugo avait voulu que l'acte restât tel qu'il était. Comme l'avait craint le commissaire royal, le rapport des censeurs conclut à l'interdiction.

Le ministre de l'intérieur était M. de Martignac. Un peu littérateur lui-même, il passait pour protéger la littérature, et c'était lui, disait-on, qui avait voulu, malgré la censure, que le *Marino Faliero* de M. Casimir Delavigne fût joué. M. Victor Hugo alla le voir.

M. de Martignac avait deux figures, sa figure d'homme, aimable et courtoise, et sa figure de ministre, qu'il faisait froide et sèche. Il reçut M. Victor Hugo avec sa figure officielle. M. de Martignac était, en fait de théâtre, pour l'ancienne division des genres, la tragédie d'une part, de l'autre la comédie ou le vaudeville; il avait, dans le siècle présent, son Racine, M. Casimir Delavigne, et son Molière, M. Scribe, avec

lequel il avait collaboré. M. Victor Hugo était pour lui un novateur qui bouleversait les usages dramatiques, et *Marion de Lorme* semblait aussi dangereuse au littérateur qu'au ministre. Il traita l'auteur du haut de son portefeuille et de ses vaudevilles : — Les censeurs s'étaient prononcés contre le quatrième acte; il avait lu la pièce et avait trouvé leur rapport modéré. Ce n'était pas seulement un aïeul du roi qui était tourné en ridicule, c'était le roi lui-même. Dans Louis XIII, chasseur et gouverné par un prêtre, tout le monde verrait une allusion à Charles X.

M. Victor Hugo se récria. Il ne faisait pas d'allusions. En faisant Louis XIII, c'était Louis XIII qu'il avait voulu faire, et nul autre. Il n'avait donné le droit à personne de l'accuser d'hypocrisie, et il n'était pas dans son caractère de souffleter un roi vivant sur la joue d'un roi mort.

— Je vous crois, dit le ministre; je suis convaincu que ce n'est pas Charles X que vous avez mis dans votre drame, mais c'est Charles X qu'on y verrait. Nous sommes dans un moment sérieux; le trône est attaqué de tous les côtés; la violence des partis redouble tous les jours, ce n'est pas l'heure d'exposer aux rires et aux insultes du public la personne royale. On sait trop, depuis le *Mariage de Figaro*, ce que peut une pièce de théâtre. Au reste, la question va

venir aujourd'hui même en conseil. Mais je vous préviens que je parlerai pour l'interdiction, et que, si cela dépend de moi, votre drame ne sera pas joué.

M. Victor Hugo, froissé du refus et surtout de la roideur du ministre, demanda aussitôt une audience au roi. Il reçut le lendemain matin un mot du duc d'Aumont l'avertissant que Sa Majesté recevrait le jour même à midi, en audience particulière, « le baron Victor Hugo. » Il n'avait jamais pris son titre, et c'était la première fois qu'on le lui donnait.

Il devait être à Saint-Cloud à midi; l'embarras était qu'on n'était admis qu'en habit à la française et qu'il n'en avait pas. Son frère Abel, qui se trouvait là, se chargea d'aller à la découverte, et en rapporta un. En même temps on apportait du théâtre le quatrième acte royalement copié sur papier vélin.

A midi sonnant, M. Victor Hugo fut introduit par l'huissier de service dans une salle où attendaient quinze ou vingt personnages, généralement chamarrés, et une seule femme. Les hommes étaient debout, l'étiquette ne permettant qu'aux femmes de s'asseoir chez le roi, fût-il absent. La femme, qui était assise, était madame Du Cayla, que M. Victor Hugo connaissait pour l'avoir vue au mariage de son frère Abel. Pendant qu'il

causait avec elle, un huissier vint la prier de patienter un moment : la messe allait finir et le roi allait revenir de la chapelle.

Presque aussitôt, le duc d'Angoulême parut, précédé et suivi de gardes du corps, ayant au cou le collier du Saint-Esprit, sur la poitrine les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, son chapeau sous le bras et son livre d'heures à la main. Il marchait lourdement, se dandinait. saluait tête baissée à droite et à gauche; il traversa le salon sans regarder personne.

Un instant après, le même huissier qui était venu parler à madame Du Cayla revint l'appeler. Elle se leva, franchit sans nul embarras la réunion masculine et entra chez le roi. M. Victor Hugo se dit qu'avant que son tour vînt il avait du temps à tuer et alla à une fenêtre se distraire à regarder le paysage. Il n'y était pas depuis dix minutes qu'il s'entendit appeler. Cette brusque réception le surprit; il était naturellement timide; il fut beaucoup plus embarrassé que madame Du Cayla des regards qui se fixèrent sur lui, et il entra chez le roi le rouge au visage.

L'accueil affable du roi le remit bientôt. Charles X lui dit qu'il le connaissait de réputation et qu'il serait bien aise de l'obliger. M. Victor Hugo lui expliqua ce qui l'amenait.

— Ah! oui, je sais, dit le roi. On m'en a

parlé hier. Il paraît, ajouta-t-il en souriant, que vous maltraitez un peu mon pauvre aïeul Louis XIII. M. de Martignac dit qu'il y a dans votre pièce un acte terrible.

— Peut-être Votre Majesté ne serait-elle pas de l'avis de son ministre, si elle voulait prendre la peine de s'éclairer elle-même. J'ai apporté le quatrième acte...

— Le quatrième acte seul! interrompit gracieusement le roi. Certainement, je le lirai. Il fallait m'apporter toute la pièce.

Il y eut alors entre le roi et le poëte une conversation que M. Victor Hugo a racontée dans *les Rayons et les Ombres*. En prenant congé du roi, il sollicita une prompte décision.

— Soyez tranquille, promit Charles X, je me presserai. J'aime beaucoup votre talent, monsieur Hugo. Il n'y a pour moi que deux poëtes, vous et Désaugiers.

— Le roi alors ne se laissera pas influencer par le ministre.

— Oh! si c'est M. de Martignac qui vous inquiète...

Le roi n'acheva pas. Le lendemain, M. de Martignac n'était plus ministre.

A quelques jours de là, M. Victor Hugo reçut l'invitation de passer chez le nouveau ministre de l'intérieur, M. de la Bourdonnaye. Le roi avait

lu l'acte, et regrettait de ne pouvoir autoriser la représentation. Le gouvernement, du reste, était disposé à tout faire pour dédommager l'auteur. M. Victor Hugo remercia le ministre, mais n'accepta rien.

Le lendemain il causait avec M. Sainte-Beuve : on lui remit un pli portant le cachet du ministère de l'intérieur. M. de la Bourdonnaye lui annonçait que le roi lui donnait une nouvelle pension de quatre mille francs. L'homme qui avait apporté le pli demandait s'il y avait une réponse.

— Oui, dit M. Victor Hugo.

Il s'assit et écrivit une lettre qu'il tendit à M. Sainte-Beuve avant de la cacheter.

— J'en étais sûr, dit M. Sainte-Beuve.

La lettre refusait la pension.

M. Sainte-Beuve n'avait nulle raison de taire le fait. Les journaux le racontèrent. « La conduite de M. Victor Hugo, dit le *Journal des Débats*, n'étonnera nullement ceux qui le connaissent; mais il est bon que le public sache les nouveaux droits que le jeune poëte vient d'acquérir à son estime. » Le *Constitutionnel* s'écria : « La jeunesse n'est pas aussi facile à corrompre que l'espèrent MM. les ministres. »

## LV.

### HERNANI.

M. Victor Hugo n'était pas de ceux qu'un échec décourage; il comprenait d'ailleurs que l'interdiction de *Marion de Lorme* profiterait à son prochain drame. La semaine suivante, il dînait chez M. Nodier avec le baron Taylor qui partait pour un voyage.

— Quand serez-vous de retour? lui demanda M. Victor Hugo.

— A la fin du mois.

— Cela nous donne un peu plus de trois semaines. Eh bien, convoquez le comité pour le 1er octobre, je lirai quelque chose.

Le 1er octobre, il lut *Hernani*.

La pièce, reçue par acclamation, fut distri-

buée immédiatement : doña Sol à mademoiselle Mars, Hernani à M. Firmin, don Ruy Gomez à M. Joanny, don Carlos à M. Michelot. Des bouts de rôles furent acceptés et sollicités par des comédiens de grand mérite, MM. Régnier, Samson, etc.; les quelques vers du page Iaquez furent pour mademoiselle Despréaux (depuis madame Allan).

Les premières répétitions se firent avec entrain. M. Michelot, sans aimer beaucoup la littérature nouvelle, était homme du monde et de manières prévenantes. M. Firmin était sympathique aux drames. M. Joanny, qui avait les cheveux blancs de don Ruy Gomez, était un ancien militaire qui avait perdu deux doigts en se battant sous les ordres du général Hugo. Il montrait à l'auteur sa main mutilée et lui disait avec une certaine emphase qui lui était naturelle : — Ma gloire sera d'avoir servi jeune sous le père et vieux sous le fils.

L'art nouveau avait, d'ailleurs, été déjà essayé au Théâtre-Français, et y avait réussi. M. Alexandre Dumas venait de faire jouer son *Henri III*. Presque inconnu la veille, et n'ayant pas encore de passé qui suscitât les haines, il avait surpris le parti classique qui, non préparé, n'avait pu se défendre. Le public, livré à lui-même, et las au fond d'entendre toujours la même

tragédie et la même comédie éternellement refaites, et de plus en plus mal, s'était laissé aller au charme imprévu de ce drame alerte, jeune. et d'un intérêt si vivant. Ç'avait été un triomphe sans lutte, une fête, une joie, un bonheur public.

La froideur commença par mademoiselle Mars.

Mademoiselle Mars avait alors cinquante ans; il était tout simple qu'elle aimât les pièces qu'elle avait jouées dans sa jeunesse et celles qui leur ressemblaient; elle était hostile à la rénovation dramatique. Elle avait surtout accepté le rôle pour qu'il ne fût pas joué par une autre : *Henri III* avait prouvé que le drame pouvait réussir. *Hernani* avait produit à la lecture une grande impression, et elle ne se souciait pas de laisser à une camarade le bruit et les applaudissements possibles. Mais elle répétait doña Sol de l'air maussade, supérieur et un peu étonné d'une personne qui tombait de la *Fille d'honneur* et de *Valérie* dans *Hernani*. Trente-cinq ans de succès lui avaient donné dans le théâtre une toute-puissance qu'elle faisait peser volontiers sur les auteurs. J'emprunte aux vivants Mémoires de M. Alexandre Dumas un épisode des répétitions d'*Hernani*.

« Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, mademoiselle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment et demeurait muet et immobile à sa place.

Mademoiselle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très-bien à quel endroit de l'orchestre était l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo! demandait-elle; M. Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait M. Hugo en se levant.

— Ah! très-bien! merci... Dites-moi, monsieur Hugo...

— Madame!

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

— Oui, madame, Hernani vous dit :

Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
Ne pleure pas. Mourons plutôt! Que n'ai-je un monde?
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

Et vous lui répondez :

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo?

— Quoi?

— *Vous êtes mon lion!*

— Je l'ai écrit ainsi, madame. donc j'ai cru que c'était bien.

— Alors vous tenez à votre *lion?*

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose en place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela! je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien! alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin mon *lion!*

— Ah! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars; si vous étiez vraiment la pupille de don Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble castillane du seizième siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin, mais un de ces terribles chefs de bandes qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale; alors vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme *mon lion*, et cela vous semblerait moins drôle.

— C'est bien! puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit; il y a dans le manuscrit « mon lion! »

je dirai : « mon lion, » moi... Mon Dieu! mon Dieu! cela m'est bien égal! — Allons, Firmin.

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, mademoiselle Mars s'arrêtait. Comme la veille, elle mettait sa main sur ses yeux. Comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— M. Hugo, disait-elle de sa voix sèche, de sa voix à elle, de la voix de mademoiselle Mars et non pas de Célimène. — M. Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah! tant mieux! je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai... Eh bien, avez-vous réfléchi?

— A quoi, madame?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison... — Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel?

— Eh! mon Dieu! vous savez bien lequel.

— Je vous jure que non, madame; vous me faites tant de bonnes et justes observations que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion*...

— Ah? oui, « vous êtes mon lion ! » je me rappelle.

— Eh bien! avez-vous trouvé un autre hémistiche ?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez pas cet hémistiche dangereux ?

— Je ne sais pas ce que vous appelez dangereux, madame.

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit, mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion ?*

— J'en suis sûre.

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... cependant je préférerais...

— Quoi ?

— Dire autre chose.

— Quoi ?

— Autre chose enfin !

— Quoi ?

— Dire — et mademoiselle Mars avait l'air de chercher le mot que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents, — dire, par exemple. heu... heu... heu...

Vous êtes, monseigneur, superbe et généreux!

Est-ce que *monseigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion ?*

— Si fait, madame, seulement *mon lion* relève le vers et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien... Ne nous fâchons pas... On dira votre *bon vers* sans y rien changer! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

Vous êtes mon lion superbe et généreux! »

Ces taquineries devinrent de jour en jour plus vives. Si indifférent que fût M. Victor Hugo à ces petites impertinences, il y eut un moment où sa dignité ne put plus les tolérer. A la fin d'une répétition, il dit à mademoiselle Mars qu'il avait à lui parler. Ils allèrent dans le petit foyer.

— Madame, dit M. Victor Hugo, je vous prie de me rendre votre rôle.

Mademoiselle Mars pâlit. C'était la première fois de sa vie qu'on lui retirait un rôle. Jusque-là, on la suppliait de les accepter, et c'était elle qui les refusait. Elle sentit la perte de prestige qui pouvait résulter pour elle d'un fait pareil. Elle reconnut son tort, et promit de ne plus recommencer.

Elle ne fut plus impertinente, en effet, mais elle fut muette. Elle protesta par une attitude glaciale. Son exemple refroidit les autres. A part M. Joanny, qui resta sympathique au moins en apparence, l'auteur se vit de jour en jour plus isolé. En outre, il se faisait à l'extérieur une opposition qui réagissait au dedans.

Les auteurs tragiques et comiques supportaient malaisément ce nouveau venu qui menaçait leurs doctrines et leurs intérêts. Ils travaillaient d'avance contre ce démolisseur d'une littérature qui était la bonne, puisqu'elle était la leur. Ils écoutaient aux portes, provoquaient les indiscrétions, ramassaient çà et là quelques vers qu'ils défiguraient, racontaient des scènes en les caricaturant, en imaginaient au besoin, et faisaient bien rire les salons du prétendu chef-d'œuvre. Un auteur du Théâtre-Français fut surpris blotti dans l'ombre pendant une répétition. D'autres venaient chez M. Victor Hugo, se disaient ses grands admirateurs, lui arrachaient à force

d'importunités une ou deux scènes, et allaient les colporter dénaturées. Un auteur tragique, académicien et censeur, qui avait lu la pièce comme censeur, était un des colporteurs les plus actifs; un de ses auditeurs, indigné, déféra le fait aux journaux. Le censeur écrivit à M. Victor Hugo : « ... Que disent vos espions (il appelait les autres des espions) et les journaux qui vous soutiennent? que j'ai révélé le secret de la comédie? que j'ai cité vos vers en m'en moquant? Eh bien, quand cela serait, où est mon tort? Si je vous ai loué quand vous étiez louable, ne m'est-il pas permis de vous blâmer quand vous êtes blâmable? Vos ouvrages sont-ils sacrés? Doit-on les admirer ou se taire? Vous ne le pensez pas, vous n'avez pas ce ridicule amour-propre. Vous savez que celui qui a franchement applaudi à vos premières odes est libre de condamner avec la même franchise vos drames nouveaux. J'ai blâmé, c'est vrai, le style de *Hernani*... »

La majorité des journaux attaquait la pièce. Les journaux ministériels regardaient M. Victor Hugo comme un déserteur depuis son *Ode à la colonne* et ne lui pardonnaient pas son refus de pension. Les feuilles libérales en politique avaient pour rédacteurs littéraires les auteurs mêmes que le drame venait déposséder. Le *Constitutionnel*, notamment, qui, quelques semaines auparavant.

avait loué l'incorruptibilité de l'homme, fut le plus violent adversaire du poëte.

Un théâtre alla jusqu'à parodier une pièce qui n'était pas représentée. Dans une revue des pièces de l'année, le Vaudeville livra aux éclats de rire la scène des tableaux. Don Ruy Gomez était un montreur d'ours.

Autre inquiétude. Le manuscrit, envoyé à la censure, ne revenait pas. M. Victor Hugo y alla, on lui dit que la commission avait lu la pièce et l'avait autorisée depuis quinze jours, et que c'était le ministre qui la retenait. M. de la Bourdonnaye renvoya la pièce au théâtre « avec l'indication de quelques changements qui avaient été jugés nécessaires. » Ces changements altéraient les principales scènes; l'auteur résista; on ne voulut pas recommencer l'affaire de *Marion de Lorme* et on lui laissa garder ses vers, mais il dut les disputer un à un. Je trouve une lettre où on lui rend trois mots :

« Monsieur, il m'est agréable d'avoir à vous annoncer que Son Excellence, faisant droit à vos observations que je me suis empressé de mettre sous ses yeux, a bien voulu consentir au rétablissement de quelques passages supprimés dans *Hernani*. Vous êtes donc autorisé à laisser subsister sur le manuscrit visé les expressions sui-

vantes adressées à don Carlos : *Lâche, insensé, mauvais roi.*

« Agréez, etc.

« *Le maître des requêtes, chef du bureau des théâtres.*

« Trouvé. »

Mais le ministre ne consentit pas à ce vers :

Crois-tu donc que les rois à moi me sont sacrés?

Hernani dut dire :

Crois-tu donc que pour nous il soit des noms sacrés?

L'hiver de 1829 à 1830 fut un des plus rigoureux dont on se souvienne. La Seine fut prise du 20 décembre à la fin de février. M. Victor Hugo allait au théâtre en chaussons pour ne pas se casser les jambes en traversant les ponts. On lui apportait une chaufferette. Les acteurs grelottaient, les vers leur gelaient sur les lèvres, et ils se hâtaient de bredouiller leur scène pour aller se réchauffer au foyer. Cela n'avançait pas le travail, et les inimitiés avaient le temps de s'organiser.

Enfin la pièce fut prête à passer. Attaquée comme elle le serait, elle avait besoin d'être énergiquement défendue. Le claqueur du théâtre

avait trop longtemps applaudi M. Casimir Delavigne pour ne pas l'admirer et serait un mauvais combattant de l'insurrection contre le répertoire qui l'avait enrichi. Le commissaire royal proposa le claqueur du Gymnase qui lui avait des obligations personnelles et dont il croyait pouvoir répondre. Il est vrai que celui-là applaudissait M. Scribe.

— Choisissez, dit le commissaire.

— Je choisis personne.

— Comment! il n'y aura pas de claque!

— Il n'y aura pas de claque.

Quand ce bruit se répandit dans le théâtre, tout le monde demanda à M. Victor Hugo s'il était fou. Aucune pièce ne pouvait se passer de la claque; la sienne était plus menacée qu'une autre; si elle n'était pas fortement soutenue, elle n'irait pas jusqu'à la fin. Il répliquait que d'abord les applaudissements salariés lui répugnaient, qu'ensuite les défenseurs de l'ancien genre seraient peu ardents pour le genre contraire, que les claqueurs de M. Delavigne ni les claqueurs de M. Scribe n'étaient les siens, qu'à une forme nouvelle il fallait un public nouveau, que son public devait ressembler à son drame, que, voulant un art libre, il voulait un parterre libre. qu'il inviterait les jeunes gens, poëtes, peintres, sculpteurs. musiciens, imprimeurs, etc. — On

fut unanime à lui donner tort et on fit ce qu'on put pour le faire changer de résolution; mais il persista, et l'on céda en lui laissant la responsabilité de la représentation.

La curiosité était surexcitée et la demande de location était énorme. A chaque instant l'auteur recevait des lettres comme celles-ci :

« Je viens, monsieur, vous adresser une requête peut-être indiscrète, et, ce que je crains plus encore, peut-être tardive. Madame B. Constant et moi, nous aurions comme toute la France un vif désir de voir *Hernani*. Y aurait-il moyen d'avoir une loge, ou deux places dans une loge? Ou, si cela était impossible, pourrions-nous assister à une répétition? Veuillez, dans le cas où la loge ou les deux places seraient encore possibles à obtenir, me dire où je dois envoyer pour m'en assurer en remettant le prix, et, dans le second, ce qu'il y a à faire pour être admis à la répétition. Vous verrez, j'espère, dans mon importunité, une suite bien naturelle de l'empressement que nous éprouvons avec tout le public.

« Agréez, avec l'hommage de mon admiration pour votre beau talent, l'assurance de mon attachement bien sincère et de ma haute considération.

« Benjamin Constant.

« Ce 12 janvier 1830. »

« Un malentendu dont il serait trop ennuyeux pour vous, monsieur, de connaître les détails me prive des places sur lesquelles je croyais pouvoir compter dans la loge que M. de Fitz-James a obtenue de vous. Pouvez-vous réparer un malheur qui serait réel pour moi, celui de ne point être des premiers à admirer, à applaudir *Hernani*? A défaut d'une loge entière, il me faudrait trois places dans une loge désignée ou à des stalles numérotées et l'une contre l'autre. Enfin, monsieur, tous les moyens me sembleront bons pour aller assister à votre triomphe.

« Veuillez trouver ici la nouvelle assurance de mes sentiments d'estime et d'admiration.

« LIZINKA DE MIRBEL. »

« Monsieur,

« J'ai fait de vains efforts pour me procurer une loge louée pour la première représentation d'*Hernani*. On m'a dit, monsieur, que vous auriez la bonté de m'en procurer une ; je vous serai très-obligé si vous le pouvez, et je vous en fais d'avance mes remercîments. Je souhaiterais, s'il est possible, qu'elle fût de six places, et des moins élevées.

« Recevez, etc.

« A. THIERS.

« 13 février 1830. »

« L'univers s'adresse à moi pour avoir des loges et des stalles ; je ne vous parle que des demandes que me font les *sommités intellectuelles*, comme dirait le *Globe*. Madame Récamier me demande si, par mon entremise, etc. Voyez ce que vous pouvez faire. Vous savez qu'elle a une certaine influence dans un certain monde. J'ai dit qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors elle m'a demandé s'il était possible d'avoir deux bonnets d'évêque. Où la vertu va-t-elle se nicher ?

« Tout à vous.

« MÉRIMÉE. »

Dans la semaine qui précéda la représentation, les journaux s'occupèrent beaucoup du drame, et excitèrent vivement leurs lecteurs, la plupart contre, quelques-uns pour. Les feuilles ministérielles essayaient d'amoindrir le bruit. La *Quotidienne* disait :

« On annonce pour demain la première représentation d'*Hernani*. Nous ne savons pas si les gens qui, *avant de voir et d'entendre*, se sont déclarés contre la pièce nouvelle, ont fait une ligue pour en amener la chute, mais il est certain que les amis de l'auteur s'emploient de leur mieux pour préserver de tout encombre le succès de son

drame. On le conçoit, s'il est vrai qu'ils regardent cette affaire comme une question de vie ou de mort pour le romantisme... Quoi qu'il en soit, le *Journal des Débats*, pénétré de l'importance de l'affaire en litige, oublie aujourd'hui ses propres soucis, et, laissant un instant le soin de sa défense personnelle, se hâte d'accepter avec résignation la semonce du *Globe*, pour se ménager une place qu'il consacre à la cause d'*Hernani*, d'*Hernani* qui, dit-il, *soulève déjà tant de passions, tant de haines, tant d'acharnement, et risque d'être choisi pour champ de bataille par tant d'intérêts opposés.* Nous, qui sommes bien loin de désirer qu'*Hernani* soit *choisi pour champ de bataille*, et qui ne croyons pas que ce soit l'intention de l'auteur, nous trouvons qu'il y a imprudence de la part de ses amis à s'efforcer de donner à une question toute littéraire une sorte d'importance politique. MM. des *Débats* ont trouvé le moyen d'amener sur ce terrain et M. de Martignac et M. de la Bourdonnaye, et l'ancien et le nouveau ministère, qui assurément n'ont jamais songé, ni à défendre, ni à attaquer, ni même à modifier le drame de M. Hugo. De quelque importance que soit la représentation d'*Hernani* pour la république des lettres, la monarchie française ne peut avoir à s'en inquiéter. »

Tous les amis de l'auteur et tous ceux qui

désiraient le triomphe de l'art nouveau étaient venus s'offrir. MM. Louis Boulanger, Théophile Gautier, encore presque enfant par l'âge et déjà homme par le talent, Gérard de Nerval, Vivier, Ernest de Saxe-Cobourg, fils naturel du duc régnant, Achille et Eugène Devéria, Français, Célestin Nanteuil, Édouard Thierry, Pétrus Borel et ses deux frères, Achille Roche, qui eût été un peintre célèbre s'il ne s'était noyé dans le Tibre, accoururent des premiers. Ils battirent le rappel dans la littérature, dans la musique, dans les ateliers de peinture, de sculpture et d'architecture. Ils revinrent avec des listes de noms qu'ils avaient recrutés, et demandèrent à conduire chacun leur tribu au combat. J'ai retrouvé une liste des tribus Gautier, Gérard, Pétrus Borel, etc. J'y lis les noms suivants : Balzac, Berlioz, Cabat, Augustus Mac-Keat (Auguste Maquet), Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy, Philadelphe O'Neddy, Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Ferdinand Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, etc., mêlés d'appellations collectives : l'atelier d'architecture de Gournaud, 13 places; l'atelier d'architecture de Labrousse, 5; l'atelier d'architecture de Duban, 12, etc.

M. Victor Hugo acheta plusieurs mains de papier rouge, et coupa les feuilles en petits

carrés sur lesquels il imprima avec une griffe le mot espagnol qui veut dire *fer :*

Hierro

Il distribua ces carrés aux chefs de tribu. Le théâtre lui abandonnait l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre moins une cinquantaine de places.

Pour bien combiner leur plan stratégique et bien assurer leur ordre de bataille, les jeunes gens demandèrent à entrer dans la salle avant le public. On le leur permit, à condition qu'ils seraient entrés avant qu'on ne fît queue. On leur donna jusqu'à trois heures. C'eût été bien si on les avait laissés monter, comme faisaient les claqueurs, par la petite porte de l'obscur passage maintenant supprimé. Mais le théâtre, qui apparemment ne désirait pas les cacher, leur assigna la porte de la rue de Valois, qui était la porte royale ; de crainte d'arriver trop tard, les jeunes bataillons arrivèrent trop tôt, la porte n'était pas ouverte, et dès une heure les innombrables passants de la rue Richelieu virent s'accumuler une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus,

chevelus, habillés de toutes les façons, excepté à la mode, en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. M. Théophile Gautier surtout insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins.

La porte ne s'ouvrait pas; les tribus gênaient la circulation, ce qui leur était fort indifférent, mais une chose faillit leur faire perdre patience. L'art classique ne put voir tranquillement ces hordes de barbares qui allaient envahir son asile; il ramassa toutes les balayures et toutes les ordures du théâtre, et les jeta des combles sur les assiégeants. M. de Balzac reçut pour sa part un trognon de chou. Le premier mouvement fut de se fâcher; c'était peut-être ce qu'avait espéré l'art classique; le tumulte aurait amené la police, qui aurait saisi les perturbateurs, et les perturbateurs auraient été naturellement les lapidés. Les jeunes gens sentirent que le moindre prétexte serait bon, et ne le donnèrent pas.

La porte s'ouvrit à trois heures et se referma. Seuls dans la salle, ils s'organisèrent. Les places réglées, il n'était encore guère que trois heures et demie; que faire jusqu'à sept? On causa, on

chanta, mais la conversation et les chants s'épuisent. Heureusement qu'on était venu trop tôt pour avoir dîné, alors on avait apporté des cervelas, des saucissons, du jambon, du pain, etc. On dîna donc, les banquettes servirent de tables et les mouchoirs de serviettes. Comme on n'avait que cela à faire, on dîna si longtemps qu'on était encore à table quand le public entra. A la vue de ce restaurant, les locataires des loges se demandèrent s'ils rêvaient. En même temps leur odorat était offensé par l'ail des saucissons. Ceci n'était rien encore, mais, sur tant d'hommes, il y en avait nécessairement qui avaient éprouvé d'autres besoins que ceux de l'estomac; ils avaient cherché à quel endroit de la maison de Molière on pouvait « expulser le superflu de la boisson; » les ouvreuses, n'étant pas encore arrivées, n'avaient pu leur ouvrir; ils avaient essayé d'aller sur le théâtre, la porte de communication était fermée, la toile baissée, et il y avait défense absolue de passer. Enfermés pendant des heures, plusieurs n'y avaient pas tenu et s'en étaient allés tout en haut dans le coin le plus sombre. Mais ce coin sombre s'était tout à coup éclairé à l'heure du public; on a vu, par la lettre de M. Mérimée, que ce jour-là les femmes les plus élégantes montaient jusqu'aux bonnets d'évêques; on juge du scandale que dut faire cette humidité

où passèrent les robes de soie et les souliers de satin.

Quand M. Victor Hugo arriva au théâtre, il trouva les employés souriants et le commissaire royal bouleversé.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Il y a que votre drame est mort et que ce sont vos amis qui l'ont tué.

M. Victor Hugo, instruit de l'incident, dit que ce n'était pas la faute de ses amis, mais de ceux qui les avaient enfermés pendant quatre heures. Au moins, mademoiselle Mars ne savait rien : le baron Taylor avait eu soin de recommander que la chose lui fût cachée. L'auteur alla dans sa loge.

— Eh bien, lui dit-elle pour premier mot, vous avez de jolis amis! Vous savez ce qu'ils ont fait!

La recommandation de M. Taylor n'avait pas empêché les ennemis de la pièce d'aller lui raconter tout. Elle était furieuse.

— J'ai joué devant bien des publics, dit-elle, mais je vous devrai d'avoir joué devant celui-là.

M. Victor Hugo répéta à l'actrice ce qu'il avait dit au commissaire royal, et alla dans les coulisses. Acteurs, figurants, machinistes, régisseurs, avaient passé de la froideur à l'hostilité. Seul, M. Joanny vint à lui, et, superbe dans son costume de don Ruy Gomez, lui dit :

— Ayez confiance ! pour ma part, je ne me suis jamais senti si en train.

M. Victor Hugo regarda par le trou de la toile. Du haut en bas, la salle n'était que soie, bijoux, fleurs, épaules nues. Dans ce resplendissement, deux masses sombres, au parterre et aux secondes galeries, agitaient d'abondantes crinières.

On frappa les trois coups. L'auteur vit lever la toile avec le serrement de cœur de celui qui livre à l'inconnu sa pensée et peut-être son avenir. La petite scène de don Carlos avec Josefa passa sans encombre ; puis doña Sol entra. Les jeunes gens, peu au fait des habitudes théâtrales, et d'ailleurs médiocrement enthousiastes de mademoiselle Mars, négligèrent de lui faire la réception à laquelle ses entrées étaient accoutumées, et son public à elle, qui lui en voulait de jouer un drame, ne répara pas leur négligence. Ce silence insolite la déconcerta un peu. — M. Firmin, qui n'avait plus l'âge d'Hernani, mais qui était toujours jeune d'ardeur et de verve, dit très-bien ces vers :

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route.....
Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !

L'orchestre des musiciens, le parterre et la

seconde galerie battirent des mains, mais sans écho dans le reste de la salle. — Au second acte, à ce dialogue entre don Carlos et Hernani :

— Mon maître,
Je vous tiens, de ce jour, sujet rebelle et traître...
Je vous fais mettre au ban de l'empire.
— A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

— Et quand j'aurai le monde?
— Alors j'aurai la tombe.

Quelques loges se mêlèrent à l'applaudissement. A chaque scène qui passait sans opposition, les acteurs et les gens du théâtre détendaient la roideur de leurs attitudes; après le second acte, ils souriaient à l'auteur, et quelques-uns admiraient la pièce de bonne foi.

Mais le vrai danger n'était pas franchi; l'endroit redoutable était la scène des tableaux, désignée d'avance au rire par la parodie du Vaudeville. Le troisième acte commença bien. Les vers de don Ruy Gomez à doña Sol :

Quand passe un jeune pâtre, etc.,

dits par M. Joanny avec une fierté mélancolique, touchèrent les femmes, et il y en eut qui applau-

dirent. M. Ernest de Saxe-Cobourg cria: Vivent les femmes! M. Joanny avait une sorte de gaucherie hautaine et de noblesse familière qui allait à merveille au personnage. Il aborda grandement la file des portraits et fut suivi par le public attentif jusqu'au sixième, mais là, il y eut résistance à avancer plus loin, et commencement de murmures. Deux de plus, on sifflait; le vers : *J'en passe, et des meilleurs!* sauva tout. Le dernier portrait fut salué d'acclamations, qui redoublèrent quand don Ruy aime mieux livrer sa vie et sa fiancée que son hôte qu'il sait son rival. Dès lors, il n'y eut plus personne dans les coulisses qui eût jamais douté de la pièce. — Le succès fut décidé par le monologue de Charles-Quint au quatrième acte; cet immense monologue, interrompu presque à chaque vers par les bravos, finit dans une explosion de salves interminables.

Les salves duraient encore, quand on vint dire à l'auteur que quelqu'un le demandait. Il y alla et vit un petit homme à ventre arrondi et à regard ouvert.

— Je m'appelle Mame, dit le petit homme; je suis l'associé de M. Baudoin, l'éditeur. Mais nous sommes mal ici pour causer. Voudriez-vous venir une minute dehors?

Quand ils furent dans la rue :

— Voilà, dit-il. Nous sommes dans la salle, M. Baudoin et moi, et nous avons envie de publier *Hernani*. Voulez-vous nous le vendre?

— Combien?

— Six mille francs.

— Nous en recauserons après la représentation.

— Pardon, insista le libraire, mais je tiendrais à terminer tout de suite.

— Pourquoi? Vous ne savez pas ce que vous achetez. Le succès peut diminuer.

— Oui, mais il peut augmenter. Au second acte, je pensais vous offrir deux mille francs; au troisième, quatre mille; je vous en offre six mille au quatrième; après le cinquième, j'aurais peur de vous en offrir dix mille.

— Eh bien, soit, dit M. Victor Hugo en riant, puisque vous avez cette peur de mon drame, je vous le donne. Venez chez moi demain matin et nous signerons.

— Si cela vous était égal, j'aimerais autant signer tout de suite. J'ai les six mille francs sur moi.

— Je veux bien, mais comment faire? Nous sommes dans la rue.

— Voici un bureau de tabac.

Le libraire y entra avec l'auteur, acheta une feuille de papier timbré, demanda une plume et

de l'encre; le traité fut écrit et signé sur le comptoir, et M. Victor Hugo reçut l'argent, qui ne lui fut pas inutile, car il n'avait plus chez lui que cinquante francs.

Il remonta aussitôt au théâtre et vit, au respect universel, que le succès n'avait pas baissé. Le quatrième acte s'achevait. MM. Michelot, Joanny, Firmin, rayonnaient; leurs trois rôles s'étaient partagé le succès; pendant les quatre premiers actes, doña Sol est au second plan. M. Victor Hugo jugea nécessaire d'aller voir mademoiselle Mars.

Il la trouva aigre et sèche. Elle fit d'abord semblant de ne pas le voir. Elle continua de quereller son habilleuse : — Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je ne serai jamais prête. Mais voyons, mon blanc! il y a une heure que je vous le demande. Mais aussi ma loge ne désemplit pas! on ne sait plus où l'on en est dans toutes ces visites!... Ah! vous voilà, monsieur Hugo.

Et, tout en se couvrant la poitrine de blanc :

— Mais savez-vous que ça va très-bien, votre pièce; — au moins pour vous et pour ces messieurs.

— Nous voici à votre acte, madame.

— Oui, je commence quand la pièce finit. Dites donc, vos beaux amis, je ne les aurai pas beaucoup fatigués. Savez-vous que c'est la

première fois que je n'ai pas été applaudie à mon entrée?

— Mais comme vous allez l'être à votre rappel!

— Enfin, dit-elle en prenant un air de victime résignée, du moment que j'ai accepté ce rôle-là, je devais m'attendre à ce succès-là.

Lorsqu'elle parut dans sa robe de satin blanc, sa couronne de roses blanches sur le front, avec ses dents éclatantes, avec sa taille qui avait toujours dix-huit ans, elle fit un effet de jeunesse et de beauté. Le décor était charmant; la terrasse où causaient les masques, le palais illuminé, les jardins où luisaient vaguement les jets d'eau, le mouvement de la fête, la musique des danses, puis le silence et les jeunes mariés restés seuls tous deux, tout avait disposé favorablement la salle, et, lorsque mademoiselle Mars dit ces vers auxquels s'alliait si bien sa voix musicale :

La lune tout à l'heure à l'horizon montait
Tandis que tu parlais; sa lumière qui tremble
Et ta voix toutes deux m'allaient au cœur ensemble;
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant,
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

elle n'eut plus rien à envier à « ces messieurs. »

Tout le cinquième acte donna raison à la précipitation du libraire Mame. Quand M. Joanny

ôta le masque sous lequel don Ruy Gomez a assisté à la noce, la face de spectre qu'il montra fit une impression de terreur; il eut dans toute la scène une rigidité sépulcrale qui faisait froid. Mademoiselle Mars lui disputa la vie de Hernani avec une énergie dont on n'aurait pas cru Célimène capable. Elle fut vraiment violente en menaçant don Ruy :

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime...
Voyez-vous ce poignard? Ah! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé?
Prenez garde, don Ruy! Je suis de la famille,
Mon oncle!

Le dénoûment fut un enivrement; il y eut une pluie de bouquets aux pieds de mademoiselle Mars; le nom de l'auteur fut acclamé même par les loges; cinq ou six seulement restèrent muettes; pas une ne protesta.

M. Victor Hugo alla faire à la grande actrice les compliments qu'elle méritait. Sa loge était encombrée, mais cette fois elle ne se plaignit pas de la foule. Elle était radieuse, son rôle était superbe, le drame était un chef-d'œuvre.

— Eh bien! dit-elle, vous n'embrassez pas votre doña Sol?

Et doña Sol tendit à l'auteur la joue de mademoiselle Mars.

M. Victor Hugo était attendu à la porte du théâtre par une troupe d'amis qui voulurent le reconduire. En arrivant chez lui, il trouva son salon plein. La rue Notre-Dame-des-Champs s'étonnait d'être si bruyante à une heure du matin. M. Achille Devéria dit qu'il ne voulait pas dormir dans une nuit pareille, et alla faire un dessin de la dernière scène.

Le lendemain, à son réveil, M. Victor Hugo reçut cette lettre :

« J'ai vu, monsieur, la première représentation d'*Hernani*. Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pourquoi. Je m'en vais, monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts.

« CHATEAUBRIAND.

« 29 février 1830. »

La première représentation avait eu lieu un samedi; le lundi, jour de la seconde, les feuilletons parurent. Sauf celui du *Journal des Débats*, tous étaient hostiles. Ils s'en prenaient au drame et à son public : l'auteur avait amené des specta-

teurs dignes de sa pièce, des espèces de bandits, des individus incultes et déguenillés, ramassés dans on ne savait quels bouges, qui avaient fait d'une salle respectée une caverne nauséabonde; ils s'y étaient livrés à une orgie qui avait eu des conséquences immondes; ils avaient entonné, les journaux libéraux disaient des chants obscènes, les journaux royalistes disaient des chants impies; le temple était à jamais profané, et Melpomène était dans un état pitoyable.

Le commissaire royal accourut chez l'auteur. Il était fort inquiet; évidemment, cette unanimité des journaux allait redonner de l'élan aux inimitiés domptées l'avant-veille, et il y aurait bataille le soir. Puisque M. Victor Hugo ne voulait pas de claqueurs, il fallait que ses amis revinssent défendre la deuxième représentation comme la première. Il ne fut pas nécessaire d'aller les chercher; les chefs de tribu n'eurent pas plus tôt lu les feuilletons qu'ils vinrent d'eux-mêmes; ils comprenaient que la lutte n'était pas finie et que la soirée allait être rude; ils en étaient ravis; ils trouvaient qu'ils avaient réussi trop aisément le premier jour, et ils n'auraient été qu'à moitié contents de vaincre sans combattre.

La rue de Valois s'emplit dès midi de badauds qui espéraient le spectacle des bandes étranges

promises par les journaux. Mais le théâtre n'exigea plus que les jeunes gens entrassent par la porte du roi et qu'ils fussent en prison pendant quatre heures. Ils entrèrent, un peu avant l'ouverture des bureaux, par la petite porte du passage. Il n'y eut donc ni chansons, ni saucissons à l'ail, ni le reste. Il n'y eut que l'excentricité des costumes, qui, du reste, suffit amplement à l'horripilation des loges. On se montrait avec horreur M. Théophile Gautier dont le gilet flamboyant éclatait ce soir-là sur un pantalon gris tendre orné au côté d'une bande de velours noir. et dont les cheveux s'échappaient à flots d'un chapeau plat à larges bords. L'impassibilité de sa figure régulière et pâle, et le sang-froid avec lequel il regardait les honnêtes gens des loges. démontraient à quel degré d'abomination et de désolation le théâtre était tombé.

Au moment où la toile allait se lever, il se passa un fait qui se renouvela depuis à toutes les pièces de M. Victor Hugo : un essaim de petits papiers blancs s'abattit des hauteurs sur les premières loges, sur le balcon et sur l'orchestre. Ces petits papiers s'attachaient aux habits, se collaient sur les nez, s'attachaient aux boucles des chevelures féminines, se glissaient dans les corsages ; toute la salle se mit à se secouer et à s'éplucher. Ce fut un nouveau grief

contre *Hernani*. Quel était l'auteur de ces papiers? Était-ce un ennemi? Était-ce un haïsseur outré des bourgeois qui les irritait, d'abord pour les irriter, et ensuite pour les inviter au combat, comme le picador excite le taureau? La question n'a jamais été résolue.

On sentit dès les premiers mots qu'un orage grondait sourdement. Il éclata dès le premier acte. Ce vers :

Nous sommes trois chez vous! C'est trop de deux, madame.

fut accueilli par un rire immense de toute la première galerie et des stalles d'orchestre. Le rire redoubla au vers :

Oui, de ta suite, ô roi! de ta suite! — J'en suis.

Une bonne fortune des loges fut qu'au lieu de dire le vers comme il est écrit, M. Firmin dit :

Oui, de ta suite, ô roi! — De ta suite j'en suis.

Ce « de ta suite j'en suis! » fut une joie qui se prolongea bien longtemps après ce soir-là; pendant des mois, les classiques ne s'abordaient qu'en se disant : « De ta suite j'en suis! » et ils avaient un moment de douce hilarité.

On pense bien que ces éclats de rire étaient vaillamment relevés par la jeunesse; ricanements

et applaudissements se croisèrent et la mêlée s'engagea. Au second acte, à ce passage :

— Quelle heure est-il?
— Minuit,

ce roi qui demandait l'heure, et qui, pour la demander, disait : quelle heure est-il? qui disait cela en vers, et à qui l'on répondait, toujours en vers, qu'il était minuit, quand il eût été si simple de lui répondre :

Du haut de ma demeure,
Seigneur, l'horloge enfin sonne la douzième heure,

tout cela parut naturellement intolérable, et le rire devint une huée. Les jeunes gens se lâchèrent un peu, et imposèrent silence avec une telle résolution que la scène entre Hernani et le roi fut écoutée sans trouble et réussit plus encore que la première fois. M. Joanny, très-ferme devant l'opposition, sauva, en la disant hardiment, la scène des portraits; il eut un geste irrésistible pour offrir sa tête au roi :

J'ai promis l'une ou l'autre.
N'est-il pas vrai, vous tous? Je donne celle-ci.

Par contre, le monologue de Charles-Quint,

tant applaudi le samedi, fut couvert de moqueries.

. . . Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme!
Laisse régner l'esprit que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas!
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

Rire plus fort.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui nous aime!

Éclats de rire.

La fête masquée et les airs de danse du cinquième acte plurent un moment au beau monde, mais, lorsque doña Sol, après avoir voulu fuir la musique, souhaite d'entendre un chant dans la nuit, et qu'Hernani lui dit :

. . . . . Capricieuse!

le mot sembla très-drôle, et les ricanements reprirent pour ne plus cesser.

Les journaux du lendemain racontèrent les ricanements, et oublièrent d'ajouter qu'ils avaient été écrasés d'applaudissements : on avait fait justice de ce drame scandaleux; maintenant

c'était une affaire finie ; il n'en serait plus question, Dieu merci ! Au reste, il n'avait pas même excité la curiosité ; dès la seconde représentation, la salle était à moitié vide, etc.

Il y avait eu, en effet, des places vides, notamment deux loges de galerie de face, ce qui avait étonné la foule, entassée partout ailleurs, et encore plus l'auteur, qui savait que toutes les loges étaient louées. Il voulut savoir quels étaient ces locataires qui avaient payé pour ne pas venir, et il sut que c'était le frère et l'avoué d'un auteur du théâtre, fort célèbre alors.

La troisième représentation fut plus troublée encore que la seconde. Mais l'opposition se contenta encore de ricaner ; seulement, elle ricana plus souvent. L'auteur avait encore tous ses amis, qui firent à chaque huée une vigoureuse réplique d'enthousiasme.

Mais, après trois représentations, M. Victor Hugo rentrait dans l'usage des auteurs et n'allait plus avoir que quelques places à donner. Les acteurs réclamaient la claque, laquelle serait peu fervente pour une pièce qui l'avait expulsée. Le commissaire royal, toujours dévoué à l'art nouveau, prit sur lui de donner à l'auteur cent places par représentation.

Cent places contre quinze cents, c'était dans

ces termes qu'allait maintenant se livrer la bataille. Les journaux ennemis dirent qu'à présent *le vrai public* allait pouvoir enfin pénétrer dans la salle et venger l'art outragé.

Ce fut dès lors en effet la lutte sérieuse. Chaque représentation devint un vacarme effroyable. Les loges ricanaient, les stalles sifflaient; il fut de mode dans les salons d'aller « rire à *Hernani.* » Chacun protestait à sa façon et selon son caractère. Les uns, ne pouvant regarder une pareille pièce, tournaient le dos à la scène; d'autres, ne pouvant l'entendre, disaient : je n'y tiens plus! et sortaient au milieu d'un acte en jetant la porte de leur loge avec violence; les natures paisibles se contentaient de constater le manque d'intérêt de « ce drame » en étalant et en lisant leur journal. Mais les vrais partisans du bon goût ne s'en allaient pas, ne lisaient pas et ne tournaient pas le dos, ils avaient les yeux et les oreilles sur la pièce, visaient chaque mot, huant, sifflant, empêchant d'entendre, déconcertant les acteurs. Les cent, perdus dans le nombre, ne pliaient pas; leurs vingt ans et leur conviction faisaient rage dans cet ouragan. Ils tenaient tête à cette multitude, défendaient les scènes vers à vers, ne lâchaient pas un hémistiche; ils trépignaient, ils rugissaient, ils insultaient les siffleurs; M. Ernest de Saxe-Cobourg ne connaissait plus ni âge ni

sexe. Une jeune femme riant aux éclats pendant la scène des portraits :

— Madame, lui dit-il, vous avez tort de rire, vous montrez vos dents !

Des vieillards, à têtes vénérables et chauves, sifflaient à l'orchestre. Il cria :

— A la guillotine, les genoux !

L'auteur disputé ne trouvait plus dans les coulisses les respectueuses salutations prodiguées le premier soir à l'auteur triomphant. Le chef-d'œuvre était redevenu un « drame, » un bâtard de la comédie et de la tragédie, on ne savait quoi. Les acteurs passaient à l'ennemi ; un des principaux faisait aux siffleurs des clins d'yeux qui voulaient dire : vous avez raison ; je suis forcé de jouer ça, mais ça n'est pas de moi. M. Joanny lui-même se démonta. Mademoiselle Mars seule fut brave jusqu'au bout. Elle n'était pas plus épargnée que les autres, et le novateur lui procura cette nouveauté d'être sifflée ; elle le lui reprochait avec amertume et ne lui faisait plus aucun éloge de sa pièce ; mais elle était aussi ferme en scène que désagréable dans sa loge. Elle taquinait l'auteur en tête-à-tête, mais devant le public elle le représentait.

Ce qui maintenait le drame malgré la véhémence des ennemis et le découragement des acteurs, c'était le chiffre des recettes. On venait

siffler, mais on venait. La haine allait jusqu'à nier les recettes, même dans le théâtre. Un comédien qui jouait un petit rôle, auteur dramatique lui-même, dans le goût de Colin d'Harleville et d'Andrieux, répondait un soir à l'objection d'un interlocuteur qui lui demandait pourquoi, si la pièce était si mauvaise, elle attirait tant de monde. Il expliquait qu'elle n'attirait personne, que toutes les places étaient données, que la salle était pleine, mais que la caisse était vide.

— Tenez, disait-il, ce soir il y a salle comble; eh bien, je parie que la recette...

— Est de quatre mille cinq cent cinquante-sept francs soixante-dix-huit centimes, dit M. Victor Hugo qui passait dans ce moment et qui avait à la main le bordereau du caissier.

L'attaque avait ses caprices. Elle s'en prenait aujourd'hui à un endroit, demain à un autre. Une scène criblée la veille s'étonnait d'être laissée tranquille; en revanche, une scène qui se croyait désormais hors d'atteinte était hachée d'interruptions. Dans un entr'acte de la trentième représentation, l'auteur et mademoiselle Mars, gracieuse par exception ce jour-là, s'amusèrent à chercher les vers qui n'avaient pas été sifflés; ils n'en trouvèrent pas.

— Il y a tout mon rôle, dit madame Thénard qui était présente.

Elle avait un vers et un quart à dire dans le cinquième acte :

> Mon cher comte,
> Vous savez avec vous que mon mari les compte.

— Votre vers n'a pas été sifflé? dit l'auteur. Eh bien, il le sera.

Il le fut le soir.

La lutte fatiguait de plus en plus les acteurs, et ils en étaient à souhaiter que les recettes tombassent pour avoir le droit d'arrêter les représentations. Quelques-uns espéraient qu'on n'aurait pas besoin d'attendre jusque-là, que les jeunes gens, las de combattre, renonceraient, et que l'hostilité, maîtresse du terrain, ferait tomber le rideau avant le dénoûment. On s'y attendait chez l'auteur; la première question de madame Hugo à son mari, quand il rentrait du théâtre, était : « Est-on allé jusqu'à la fin? » — et cette vie d'inquiétudes et d'émotions violentes finissait par être si pénible qu'elle-même eût presque désiré qu'il répondît : — Non.

Mais les jeunes gens, eux, ne voulaient pas de cela. Leur dévouement ne diminuait pas; on se disputait les cent billets. La lettre suivante donnera une idée de la vivacité et de l'entrain de la défense :

« Quatre de mes janissaires m'offrent leurs bras, je les dépose à vos pieds, et vous demande pour eux quatre places pour ce soir, s'il n'est pas trop tard, ou pour mercredi, s'il n'y a plus de billets disponibles.

« Je vous garantis mes hommes. Ils sont gens à couper les têtes pour avoir les perruques. Quant à moi, je les encourage à persister dans ces nobles sentiments et ne les laisse pas partir sans leur donner ma bénédiction paternelle.

« Ils s'agenouillent, j'étends les mains et je leur dis : — « A moi, gens de bien, et que Dieu vous soit en aide! La cause est bonne, faites votre devoir. » Ils se relèvent et j'ai toujours soin d'ajouter : « Ah çà, mes enfants, soignons Victor Hugo, car Dieu est bon garçon, mais il a tant d'occupation que notre ami doit compter sur nous avant tout. Allez, soyez dignes de ceux que vous servez. *Amen.* »

« Votre dévoué de cœur et d'âme,

« CHARLET.

« Lundi soir. »

M. Victor Hugo recevait des lettres d'un autre style; une finissait par cette phrase : « Si tu ne retires pas ta sale pièce dans les vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain. »

Deux jeunes gens, qui se trouvaient là quand il reçut cette lettre, la prirent au sérieux. Il n'y eut pas moyen de les empêcher d'attendre, après toutes les représentations, M. Victor Hugo à la porte du théâtre et de le reconduire rue Notre-Dame-des-Champs, ce qui n'était pas un petit dérangement, car ils demeuraient boulevard Montmartre. Ils firent cela jusqu'à la dernière représentation.

En même temps que la littérature, la politique s'agitait. *Hernani* partageait l'attention publique avec l'adresse des 221. Un rédacteur du *Courrier français*, ami de M. Victor Hugo malgré son journal, lui dit :

— Il y a en France deux hommes bien détestés, M. de Polignac et vous.

La querelle s'étendit dans les départements. A Toulouse, un jeune homme, nommé Batlam, eut un duel pour *Hernani*, et fut tué. A Vannes, un caporal de dragons mourut, laissant ce testament : « Je désire qu'on mette sur ma tombe : « *Ci-gît qui crut à Victor Hugo.* »

Un congé de mademoiselle Mars interrompit la pièce à sa quarante-cinquième représentation.

A une des reprises qui eut lieu huit ans après et où il n'y eut que des applaudissements, deux spectateurs discutaient en descendant l'escalier après la pièce :

— Ce n'est pas étonnant qu'on ne siffle plus, disait l'un, qui avait sans doute été des siffleurs des premières représentations, il a changé tous les vers.

— Vous vous trompez, répondit l'autre. Ce n'est pas son drame qu'il a changé, c'est le public.

## LVI.

### NOTRE-DAME DE PARIS.

Une quinzaine de jours avant la clôture des représentations, la propriétaire de la maison dont M. Victor Hugo occupait le premier étage monta du rez-de-chaussée, qu'elle occupait elle-même. et entra d'un air attristé :

— Ma petite dame, dit-elle à madame Hugo. vous êtes bien gentille et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement, j'ai acheté exprès cette maison dans une rue sans bruit, et, depuis trois mois, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements de monde sur ma tête.

A des une heure du matin, je suis réveillée en sursaut et je crois que le plafond va tomber sur mon lit. Nous ne pouvons plus rester ensemble.

— C'est à dire que vous nous donnez congé?

— J'en suis vraiment désolée. Je vous regretterai bien. Vous êtes un bon petit ménage et vous aimez bien vos enfants. Mais vous ne dormez donc pas vous-même! Que je vous plains donc, ma pauvre dame! Votre mari a pris un état bien dur!

*Hernani* ayant eu ce singulier succès de faire mettre M. Victor Hugo à la porte de chez lui, le ménage passa la Seine et se transporta rue Jean-Goujon. Là, un nouvel ennui l'attendait.

Parmi ce flot de monde que la propriétaire n'avait pu supporter, il y avait eu, le lendemain de la première représentation, le libraire Gosselin venu pour acheter le manuscrit. Il n'avait pas trouvé M. Victor Hugo, sorti pour aller au théâtre. Madame Hugo, qui le connaissait peu d'ailleurs, ne l'avait pas remarqué dans la foule et ne lui avait pas parlé. Quelqu'un ayant demandé qui éditerait le drame, elle avait raconté la vente brusque de la veille. M. Gosselin était sorti aussitôt, deux fois furieux, et avait écrit à M. Victor Hugo qu'il avait le droit de vendre ses pièces à qui bon lui semblait, mais que madame Hugo n'avait pas le droit de mal recevoir un homme qui était juré et électeur.

Il avait sa vengeance dans ses mains. En même temps que le *Dernier jour d'un condamné*, M. Victor Hugo lui avait vendu un roman auquel il pensait déjà et qui s'appellerait *Notre-Dame de Paris*. Il s'était engagé à le livrer en avril 1829. Absorbé par le théâtre, il n'avait pu penser à autre chose, et la date était passée depuis un an, qu'il n'avait pas écrit la première ligne. Le libraire, qui ne l'avait pas pressé jusque-là, exigea tout à coup, et immédiatement, l'exécution du traité.

Impossible de livrer un roman qui n'était pas commencé; le libraire réclama des dommages-intérêts. Il fallut l'intervention de M. Bertin pour arranger l'affaire. L'auteur eut cinq mois pour faire *Notre-Dame de Paris* : s'il n'était pas prêt le 1er décembre, il payerait mille francs par chaque semaine de retard.

Il dut donc se mettre à *Notre-Dame de Paris*, encore agité des batailles fiévreuses d'*Hernani* et dans le désordre d'un déménagement forcé.

D'abord il s'installa. Un jour qu'il accrochait dans son cabinet une bibliothèque composée de quatre planches reliées entre elles par des cordons, et qu'il s'en tirait assez mal, le prince de Craon lui amena un jeune homme blond, d'un visage agréable où l'on ne voyait d'abord que de la douceur et ensuite que de la finesse. Ce jeune homme était allé à *Hernani* et avait voulu compli-

menter l'auteur. Il était ravi de voir le théâtre s'affranchir; il voulait la liberté partout. Il s'appelait M. de Montalembert.

Dès que M. Victor Hugo fut casé, il se mit à l'œuvre. Il commença à écrire le matin du 27 juillet. M. Gustave Planche, étant venu le voir dans la journée, demanda à la petite Léopoldine si elle voulait venir prendre une glace au Palais-Royal; il avait un cabriolet en bas; le plaisir d'aller en voiture décida l'enfant; ils partirent, mais ils n'allèrent pas loin; ils rencontrèrent des rassemblements nombreux et une telle émotion que M. Planche eut peur pour l'enfant et la ramena.

Le lendemain, les Champs-Élysées étaient un bivouac. Ils n'étaient pas à la mode alors et bâtis comme à présent; ils n'avaient que de rares maisons dans de vastes terrains abandonnés aux maraîchers. On était loin de tout, et fort en peine de s'approvisionner à travers les troupes. On était prisonnier chez soi; ni lettres ni journaux; on ne savait rien. On entendait les retentissements des fourgons d'artillerie roulant sur le quai, le bruit de la fusillade et l'appel du tocsin. Un des colocataires de M. Victor Hugo, le général Cavaignac, oncle de celui qui a été chef du pouvoir exécutif de la République, expliquait que la maison, étant isolée et en pierres de taille, serait certainement occupée par les troupes si le

combat venait de ce côté et qu'on y serait assiégé.

Une chaleur de trente-deux degrés faisait ruisseler le front des soldats, qui frappaient aux portes en demandant un verre d'eau. Il y en eut un qui, en rendant le verre, tomba évanoui.

Un engagement passager eut lieu si près que des balles sifflèrent dans le jardin. Un peu après, les enfants aperçurent, sous leur fenêtre, dans un champ de pommes de terre qui longeait la maison, un homme en blouse, la face contre terre, immobile, tapi sous les branches feuillues du légume. Ils le crurent mort; mais, en voyant qu'il n'avait nulle trace de sang, ils pensèrent que c'était plutôt un insurgé qui attendait la nuit pour échapper aux troupes, ou quelque pauvre diable effrayé des balles. Il ne bougea pas de toute la journée. Il devait avoir faim. Il n'y avait à la maison qu'un pain de quatre livres, difficile à renouveler. Les enfants en coupèrent un gros morceau qu'ils jetèrent par la fenêtre. Le lendemain matin, l'homme et le pain avaient disparu.

On était toujours bloqué et sans nouvelles. Le seul moyen d'en avoir était d'en aller chercher. M. Victor Hugo sortit avec M. de Mortemart-Boiste, autre locataire de la maison. En entrant dans l'avenue des Champs-Élysées, ils trouvèrent une batterie de canons, et ne passèrent qu'après des pourparlers. Le déploiement

militaire était formidable. Les soldats, qui se construisaient des redoutes, sciaient les arbres pour faire les chevaux de frise.

Près du carré Marigny, un garçon de quatorze à quinze ans, lié à un arbre, était tout pâle. M. de Mortemart demanda pourquoi il était attaché.

— Pour qu'il n'échappe pas avant d'être fusillé, répondit un soldat.

— Fusillé! dit M. Victor Hugo. C'est un enfant.

— C'est un enfant qui a tué un homme. Il a descendu notre capitaine, mais il va la danser.

A ce moment, un piquet de cavalerie accourut, venant de la barrière de l'Étoile. M. Victor Hugo reconnut le général de Girardin et alla au-devant de lui.

— Que diable faites-vous ici? lui dit le général.

— J'y loge.

— Eh bien, je vous conseille d'en déloger. Je viens de Saint-Cloud, et on va tirer à boulets rouges.

M. Victor Hugo montra le jeune garçon au général, qui le fit détacher et conduire au poste voisin.

Le lendemain, la révolution fut maîtresse, et les Champs-Élysées redevinrent libres.

Ces grandes commotions des événements retentissent profondément dans les intelligences. M. Victor Hugo, qui venait de faire son insurrection et ses barricades au théâtre, comprit que tous les progrès se tiennent et qu'à moins d'être inconséquent il devait accepter en politique ce qu'il voulait en littérature. Il se mit à écrire, sans suite et comme elles lui venaient, les idées que lui inspiraient les faits de chaque jour. Il a publié plus tard, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, ce « journal d'un révolutionnaire de 1830. »

En chantant la victoire du peuple, il eut un cri de sympathie et de consolation pour le roi tombé :

Oh! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva!
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre!
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents!
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

D'ailleurs, infortunés! ma voix achève à peine
L'hymne de leurs douleurs dont s'allonge la chaîne.

L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis;
Et, tandis que d'un règne on salûra l'aurore,
Ma poésie en deuil ira longtemps encore
De Sainte-Hélène à Saint-Denis! . . .

Le *Globe*, qui publia l'ode, la fit précéder de ces lignes (19 août) :

« La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour avec son audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants. Mais, en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poëte était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec les convenances dues au malheur; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.* Déjà, dans l'ode *A la Colonne,* M. Victor Hugo avait

prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie. Sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les doctrines diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre. »

Une après-midi de septembre, M. de Lamennais vint voir M. Victor Hugo, qu'il trouva écrivant.

— Vous travaillez et je vous dérange.

— Je travaille, mais vous ne me dérangez pas.

— Qu'est-ce que vous écriviez donc là ?

— Quelque chose qui ne vous plairait pas.

— Dites toujours.

M. Victor Hugo lui tendit une feuille, où M. de Lamennais lut ceci :

« La république, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société ; se protégeant,

garde nationale; se jugeant, jury; s'administrant, commune; se gouvernant, collége électoral.

« Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt. »

— C'est cela, dit M. de Lamennais. J'étais bien sûr qu'un esprit comme vous ne pouvait pas rester royaliste. Il n'y a qu'un mot de trop : « *la république n'est pas mûre.* » Vous la mettez dans l'avenir; moi je la mets dans le présent.

M. de Lamennais, ne croyant plus à l'absolutisme, n'admettait plus la monarchie. Son caractère entier rejetait les moyens termes et les ajournements. M. Victor Hugo, tout en voyant dans la république la forme définitive de la société, ne la croyait possible qu'après préparation; il voulait qu'on arrivât au suffrage universel par l'enseignement universel; la royauté mixte de Louis-Philippe lui semblait une transition utile.

*Notre-Dame de Paris* avait été rejetée bien loin par cette éruption de la politique. De plus, un accident était résulté de la situation. L'auteur écrivit à M. Gosselin :

« Le péril que courait le 29 juillet ma maison

aux Champs-Élysées m'avait déterminé à faire évacuer mes effets les plus précieux et mes manuscrits chez mon beau-frère, qui demeure rue du Cherche-Midi et dont le quartier par conséquent était peu menacé. Dans cette opération qui s'est faite en toute hâte, il a été perdu un cahier tout entier de notes qui m'avaient coûté plus de deux mois de recherches et qui étaient indispensables à l'achèvement de *Notre-Dame de Paris*. Ce cahier n'a pu être encore retrouvé, et je crains maintenant que toutes recherches ne soient inutiles. Je crois devoir m'empresser de vous en prévenir. C'est là sans doute un des cas graves et de force majeure qui ont été prévus par notre convention du 5 juin. Pourtant, si d'autres événements ne surviennent pas qui mettent obstacle à la continuation de mon ouvrage, j'espère toujours pouvoir, à force de travail, être en mesure de vous livrer le manuscrit à l'époque convenue. J'avoue cependant qu'un délai de deux mois librement consenti par vous à l'occasion de cet accident me ferait plaisir, autant pour vous que pour moi, et que je considérerais ce procédé de votre part comme effaçant complétement ceux dont j'ai cru avoir à me plaindre. Il me semble aussi qu'il pourra être de votre intérêt bien entendu que le manuscrit ne vous soit pas livré à une époque aussi rapprochée de la révolution

que le 1er décembre. Il est douteux que la littérature soit déjà revenue alors au degré d'importance qu'elle avait il y a deux mois, et je crois qu'un retard dans votre opération ne doit pas vous convenir moins qu'à moi. »

Le libraire entra dans ces raisons, et la date fut remise au 1er février 1831, ce qui donnait à M. Victor Hugo cinq mois et demi.

Cette fois, il n'y avait plus de délai à espérer; il fallait arriver à l'heure. Il s'acheta une bouteille d'encre et un gros tricot de laine grise qui l'enveloppait du cou à l'orteil, mit ses habits sous clef pour n'avoir pas la tentation de sortir, et entra dans son roman comme dans une prison. Il était fort triste.

Dès lors, il ne quitta plus sa table que pour manger et pour dormir. Sa seule distraction était une heure de causerie apres dîner avec quelques amis qui venaient le voir et auxquels il lisait parfois ses pages de la journée. Il lut ainsi le chapitre intitulé *les Cloches* à M. Pierre Leroux, qui trouva ce genre de littérature bien inutile.

Dès les premiers chapitres, sa tristesse était partie; sa création s'était emparée de lui; il ne sentait ni la fatigue, ni le froid de l'hiver qui était venu; en décembre, il travaillait les fenêtres ouvertes.

Il ne quitta sa peau d'ours qu'une seule fois. Le matin du 20 décembre, le prince de Craon vint lui offrir de le conduire au procès des ministres de Charles X. Pour que cette sortie n'eût pas de conséquence, il ne désemprisonna pas ses habits et endossa son costume de garde national.

Ce fut la séance orageuse. Vers quatre heures, pendant que M. Crémieux plaidait pour M. de Guernon-Ranville, un grand tumulte s'entendit au dehors. C'était une masse de peuple qui se poussait sur la chambre des pairs. La garde nationale, qui occupait la rue de Tournon et la rue de Vaugirard, était impuissante à retenir l'avalanche. La chambre allait être envahie. La foule criait : *A bas Polignac! A bas Peyronnet! A mort les ministres!* M. de Chantelauze et M. de Guernon-Ranville, terrifiés, faisaient pitié : M. de Polignac avait l'air de ne pas comprendre. Seul, M. de Peyronnet, debout, la tête haute, les bras croisés. défiait la mort.

La séance fut suspendue. Le prince de Craon et M. Victor Hugo sortirent pour voir. La garde nationale, aplatie contre le palais, ne le défendait plus qu'à peine. La multitude s'écrasait aux murs, montait sur les bornes, grimpait aux fenêtres. La haine était sur tous les visages, la colère dans tous les cris. Accusés, juges, gardes nationaux, tout était insulté. Le général Lafayette,

accompagné de M. Ferdinand de Lasteyrie, essayait de haranguer les mécontents, mais le peuple en avait assez des harangues, et de Lafayette. Des gamins saisirent le général par les jambes, le hissèrent en l'air et se le passèrent de main en main en criant avec un organe indescriptible : *Voilà le général Lafayette! qui en veut?* Un détachement de ligne fit une trouée et le dégagea. Le chemin frayé, M. Victor Hugo et le prince s'approchèrent du général, qui leur prit le bras.

— Je ne reconnais plus mon peuple de Paris, leur dit-il, sans se douter que c'était peut-être le peuple de Paris qui ne reconnaissait plus son Lafayette. Il ajouta : — Le peuple a son excuse, mais ces royalistes!..

Et, montrant un balcon Louis XV dans la rue de Tournon :

— J'ai fait demander à M. *** de me laisser monter sur son balcon pour parler au peuple. Il a répondu que sa porte ne s'ouvrirait jamais au général Lafayette. Par rancune de la révolution, ils laisseraient égorger leurs amis.

M. Victor Hugo allait rentrer à la chambre, mais la séance ne fut pas reprise. Il revint rue Jean-Goujon, et se réintégra dans son tricot et dans son travail.

Dans la nuit du 7 janvier, une vive lueur lui

fit tout à coup lever les yeux vers sa fenêtre toujours ouverte : c'était une aurore boréale.

Le 14 janvier, le livre était fini. La bouteille d'encre que M. Victor Hugo avait achetée le premier jour était finie aussi ; il était arrivé en même temps à la dernière ligne et à la dernière goutte; ce qui lui donna un moment l'idée de changer son titre et d'intituler son roman : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.* Quelques années plus tard, il racontait cela devant M. Alphonse Karr, qui trouva ce titre charmant et qui le lui demanda puisqu'il n'en faisait rien. M. Alphonse Karr publia, sous cette dénomination collective, plusieurs romans, entre autres ce chef-d'œuvre d'esprit et d'émotion, *Geneviève.*

Pendant qu'il faisait *Notre-Dame de Paris*, M. Victor Hugo, à qui M. Gosselin demandait quelques renseignements sur son livre pour le faire annoncer, lui écrivit :

« ... C'est une peinture de Paris au quinzième siècle et du quinzième siècle à propos de Paris. Louis XI y figure dans un chapitre. C'est lui qui détermine le dénoûment. Le livre n'a aucune prétention historique, si ce n'est de peindre peut-être avec quelque science et quelque conscience, mais uniquement par aperçus et par échappées, l'état des mœurs, des croyances, des lois, des

arts, de la civilisation enfin, au quinzième siècle. Au reste, ce n'est pas là ce qui importe dans le livre. S'il a un mérite, c'est d'être œuvre d'imagination, de caprice et de fantaisie. »

Après l'achèvement de *Notre-Dame de Paris*, M. Victor Hugo se sentit désœuvré et attristé ; il s'était habitué à vivre avec ses personnages, et il éprouva en se séparant d'eux le chagrin qu'il aurait eu à voir partir de vieux amis. Il quitta son livre avec autant de peine qu'il en avait eu à s'y mettre.

M. Gosselin donna le manuscrit à lire à sa femme, personne agréable et lettrée qui traduisait les romans de Walter Scott. Elle trouva l'ouvrage d'un ennui mortel, et son mari ne se gêna pas pour dire qu'il avait fait une mauvaise affaire et que cela lui apprendrait à acheter les livres sans les lire.

Le roman parut le 13 février, jour du sac de l'archevêché. L'auteur, témoin de la violence populaire, vit jeter à l'eau les livres de la bibliothèque, un entre autres qui lui avait servi pour son roman. Ce livre, qu'on appelait « le livre noir » parce qu'il était relié en peau de chagrin noire, et qui était un exemplaire unique, contenait la charte du cloître Notre-Dame.

La majorité des journaux fut hostile comme

toujours. M. Alfred de Musset, dans le *Temps*, constata, sans tristesse, que le livre avait eu du malheur de venir un jour d'émeute et qu'il avait été noyé avec la bibliothèque de l'archevêché. Un des journaux les plus bienveillants fut l'*Avenir*, rédigé par MM. de Lamennais, de Montalembert et Lacordaire, qui fit trois articles.

Je trouve ce billet :

« Mon cher Hugo, je vous députe un homme aux reins forts, aux larges épaules ; chargez-le sans crainte. Il me rapportera *Notre-Dame de Paris,* que je suis impatient de connaître parce que tout le monde m'en parle et que c'est votre ouvrage.

« Je vous préviens toutefois qu'ennemi du genre descriptif, je sais d'avance qu'il y a une partie du roman dont je serai fort mauvais juge. Mais je suis disposé à être pour le reste du livre ce que vous savez que je suis pour toutes vos productions.

« De tout cœur pour la vie.

« BÉRANGER.

« 9 mars. »

Voici une lettre plus curieuse de l'auteur des *Mystères de Paris :*

« J'ai *Notre-Dame;* je l'ai eue un des premiers, je vous jure... Si l'impuissante admiration d'un barbare comme moi pouvait s'exprimer et se traduire d'une manière digne du livre qui l'a inspirée, monsieur, je vous dirais que vous êtes un grand dissipateur, que vos critiques sont comme ces pauvres gens du cinquième étage qui, voyant les prodigalités du grand seigneur, se disent tout furieux : de l'argent dépensé pour un jour, je vivrais ma vie entière !

« Et, de fait, la seule chose qu'on ait reprochée à votre livre, c'est qu'il y avait trop. C'est une plaisante critique dans ce siècle, n'est-il pas vrai ?

« Mais de tout temps les génies supérieurs ont excité une basse et étroite jalousie, force sales et menteuses critiques. Que voulez-vous, monsieur ? Il faut bien payer sa gloire.

« Je vous dirai encore, monsieur, qu'à part toute la poésie, toute la richesse de pensée et de drame, il y a une chose qui m'a bien vivement frappé. C'est que, Quasimodo résumant pour ainsi dire la beauté d'âme et de dévouement, — Frollo l'érudition, la science, la puissance intellectuelle, — et Châteaupers la beauté physique, — vous ayez eu l'admirable pensée de mettre ces trois types de notre nature face à face avec une jeune fille naïve, presque sauvage au milieu de la civi-

lisation, pour lui donner le choix, et de faire ce choix si profondément *femme*.

« ... J'ai voulu seulement me rappeler à votre bon et amical souvenir. J'étais passé chez vous pour vous dire tout cela et plus encore, car vous m'avez accueilli avec tant de bonté et tant de grâce que je me suis senti à l'aise avec vous, monsieur, quoique personne plus que moi n'éprouve l'impression profonde des supériorités.

« Agréez l'assurance de mon dévouement et de mon admiration sincère.

« EUGÈNE SUE. »

L'opinion de madame Gosselin et l'hostilité de la majorité des journaux n'empêchèrent pas *Notre-Dame de Paris* d'avoir un succès extraordinaire. Les éditions se multiplièrent, et les éditeurs, M. Gosselin en tête, venaient sans cesse demander d'autres romans à l'auteur. Il n'en avait pas à leur donner; alors ils imploraient au moins un titre, quelque chose qui ressemblât à l'ombre d'une promesse. C'est ainsi que, pendant des années, les catalogues de M. Renduel annoncèrent *le Fils de la Bossue* et *la Quiquengrogne*. A ce sujet, je lis dans une lettre de M. Victor Hugo :

« La Quiquengrogne est le nom populaire de l'une des tours de Bourbon-l'Archambault. Ce

roman est destiné à compléter mes vues sur l'art du moyen âge, dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première partie. — *Notre-Dame de Paris,* c'est la cathédrale; *la Quiquengrogne,* ce sera le donjon. Dans *Notre-Dame,* j'ai peint plus particulièrement le moyen âge sacerdotal; dans *la Quiquengrogne,* je peindrai plus spécialement le moyen âge féodal, le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à moi. — *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengrogne* et n'aura qu'un volume. »

Ces deux romans, annoncés il y a trente ans, n'ont jamais été faits; le premier roman de M. Victor Hugo après *Notre-Dame de Paris* devait être *les Misérables.*

## LVII.

### MARION DE LORME.

La révolution de juillet avait naturellement supprimé la censure; toutes les pièces interdites s'étaient précipitées sur les théâtres; la Comédie-Française avait pensé aussitôt à *Marion de Lorme*. Dès le commencement d'août, mademoiselle Mars était venue chez l'auteur avec MM. Armand et Firmin : le moment était admirable; le quatrième acte surtout, défendu par Charles X en personne, aurait un succès de réaction politique. L'auteur avait répondu que c'était la certitude de ce succès-là qui l'empêchait de se laisser jouer. « Quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté, quoique leur ayant donné

peut-être quelques gages, et, entre autres, précisément une année auparavant à propos de cette même *Marion de Lorme*, il se souvenait que ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes. Il ne voulait pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme serait, il l'espérait, toute sa vie. Il comprenait qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. »

On sait avec quelle rapidité les choses changent d'aspect dans les temps de révolution; au printemps de 1831, le roi qu'on attaquait n'était plus Charles X, c'était déjà Louis-Philippe. M. Victor Hugo n'eut plus d'objection à la représentation de son drame qui ne pouvait plus être une offense au roi oublié.

Mais il était peu tenté de retourner au Théâtre-Français. L'hostilité qu'il y avait trouvée dans le public, dans les employés et jusque dans les acteurs, l'y attirait médiocrement. M. Taylor seul lui avait été amical; mais le pouvoir du commissaire royal était limité; on avait affaire à une autorité multiple et à des rancunes occultes; on ne savait à qui s'adresser et à qui s'en prendre;

l'auteur d'*Hernani* éprouvait le besoin d'avoir devant lui un directeur qui eût la souveraineté et la responsabilité : il préférait le théâtre de la Porte-Saint-Martin, que M. Crosnier, qui avait succédé à M. Jouslin de Lasalle, était venu lui offrir.

A la première nouvelle qu'en eut mademoiselle Mars, elle accourut, aimable cette fois, et suppliante : la pièce lui appartenait, elle l'avait répétée, la vaillance et la persévérance qu'elle avait prouvées dans doña Sol, qui n'était que le quatrième rôle du drame, disaient ce qu'elle serait pour Marion de Lorme, qui était le personnage principal. Malgré ses instances, elle partit sans avoir pu arracher une promesse. — Le lendemain, M. Victor Hugo, seul chez lui et travaillant, entendit sonner; il ne se dérangea pas. La sonnette recommença; il ne bougea pas encore; mais, la sonnette s'obstinant, il fut curieux de savoir ce que c'était, et y alla. Avant d'ouvrir, il eut l'idée de regarder par la fenêtre, et reconnut la voiture de mademoiselle Mars. Il avait encore réfléchi depuis la veille et s'était déterminé pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin; il se dit qu'il serait moins désagréable pour mademoiselle Mars de n'avoir trouvé personne que de remporter un second refus, et il n'ouvrit pas.

Le soir même, il signa avec M. Crosnier un traité où je remarque ces deux articles :

« M. Victor Hugo s'engage à donner par an au théâtre de la Porte-Saint-Martin deux ouvrages d'une importance telle que chacun d'eux puisse seul remplir au moins pendant les premières représentations toute la durée du spectacle. »

« Dans le cas où une censure officielle ou officieuse quelconque, créée par les directeurs ou exercée par des censeurs *ad hoc*, serait établie par le gouvernement, le présent traité ne serait exécutoire qu'à la charge par M. Crosnier de faire annoncer sur l'affiche que l'ouvrage de M. Hugo qu'il va représenter n'a pas été soumis à la censure. En cas de refus de M. Crosnier, le présent traité serait résilié de fait. »

On répétait, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'*Antony* de M. Alexandre Dumas. Ce beau drame fut joué quelques jours après, avec un succès aussi éclatant que légitime, et le nom de M. Alexandre Dumas, déjà célèbre depuis *Henri III*, fut consacré. Le seul inconvénient de cette grande réussite fut de diviser les jeunes gens, qui jusque-là n'avaient vu que le drapeau commun, et qui tous ensemble avaient ouvert la brèche avec *Henri III* et donné l'assaut avec *Hernani;* ils se séparèrent alors en deux troupes; il y eut ceux de M. Victor Hugo et ceux de M. Alexandre Dumas; ils n'opposèrent plus une masse compacte

à l'ennemi et tirèrent les uns sur les autres.

Le lendemain d'*Antony*, on distribua *Marion de Lorme*. Marion ne pouvait être qu'à madame Dorval. M. Frédérick Lemaître avait quitté le théâtre; le rôle de Didier fut donné à M. Bocage, qui n'en fut content qu'à moitié. Il aurait mieux aimé jouer Louis XIII, d'autant plus qu'il y avait une certaine ressemblance entre Didier et Antony, qu'il jouait dans le moment. Tous deux étaient bâtards et misanthropes; ce serait le même acteur dans le même rôle. Mais il n'y avait que lui, l'auteur dut le prendre.

Louis XIII, qui avait empêché la représentation au Théâtre-Français, faillit l'empêcher à la Porte-Saint-Martin. L'auteur l'avait donné à M. G. —; le directeur le pria de le lui retirer. Il avait contre M. G. — des griefs personnels et ineffaçables, au sujet d'un *Napoléon* qu'il lui avait fait jouer après la révolution de juillet. M. G. —, qui ressemblait un peu à l'empereur et qui savait très-bien se grimer, y avait eu un succès exceptionnel. Au plus fort des recettes, il était venu un jour dans le cabinet du directeur et lui avait dit qu'il ne jouerait pas le soir. — Vous êtes malade? — Non. — Alors pourquoi ne jouerez-vous pas? — Parce que je ne veux pas jouer. Et je vous préviens que je ne jouerai pas davantage demain ni les jours suivants. Je romps mon engagement.

Le directeur lui avait rappelé qu'il ne pouvait le rompre sans payer un dédit de dix mille francs. — Les voici. C'était un coup terrible pour M. Crosnier; le succès de la pièce était dans l'acteur; il avait parlementé; M. G. — avait consenti à rester, à la condition d'avoir une part dans la recette. Le directeur avait dû subir sa violence, mais il s'en était vengé depuis en le reléguant dans les rôles infimes. — J'étais dans ses mains, disait-il, mais maintenant c'est lui qui est dans les miennes. Son argent mal gagné a été dépensé vite, et il n'a plus de quoi me payer le dédit. Il m'appartient. Il n'a plus eu de rôle et il n'en aura plus. Je l'annulerai. Quand il sortira de mon théâtre, on n'en voudra pas pour figurant. — M. Victor Hugo, jugeant que le comédien avait eu tort, lui retira le rôle.

Le comédien dépossédé accourut chez lui le lendemain. Il reconnut qu'il s'était mal conduit, mais il lui avait semblé juste, étant tout dans le succès, d'être quelque chose dans la recette; il avait une femme, des enfants, et des dettes; en somme, les quarante mille francs qu'il avait gagnés n'avaient pas empêché M. Crosnier d'en empocher deux cent mille; au reste il avouait sa faute et il s'en repentait, et, s'il avait eu encore les quarante mille francs, il les aurait rendus, mais ils ne lui avaient guère profité, ses créan-

ciers les avaient engloutis. Il avait déjà été bien puni; sa carrière était perdue; Louis XIII le sauvait; si on le lui retirait, il ne savait que devenir, lui et sa famille. M. Victor Hugo fut touché et lui rendit le rôle. Le directeur résista; il finit par céder à la volonté formelle de l'auteur, mais il lui en voulut.

Madame Dorval fut aussi charmante aux répétitions que mademoiselle Mars avait été maussade. Tout le théâtre, d'ailleurs, était plein de sympathie et de dévouement.

Un jour, le cinquième acte achevé, madame Dorval prit le bras de l'auteur :

— M. Hugo, dit-elle avec la grâce de son sourire, votre Didier est un méchant; je fais tout pour lui, et il s'en va mourir sans même me dire une bonne parole. Dites-lui donc qu'il a tort de ne pas me pardonner.

Ce conseil, déjà donné à l'auteur par M. Mérimée le soir de la première lecture, le fit réfléchir. En revenant, il se promena dans les Champs-Élysées, et se résolut à rompre au dernier moment l'inflexibilité de Didier.

L'ardeur des jeunes gens n'était déjà plus la même qu'à *Hernani;* la surexcitation politique faisait une diversion puissante à la littérature; une fraction ne voulait plus combattre que pour M. Alexandre Dumas; les restants n'étaient pas

en nombre pour soutenir la pièce à eux seuls; le parterre fut laissé aux claqueurs.

La répétition générale fut décousue et manquée. Le directeur n'y était pas, ce qui donna lieu à des bruits dont les acteurs s'occupèrent plus que de leurs rôles. La première représentation était pour le lendemain. L'auteur vint au théâtre à midi. Il y trouva M. Bocage, qui lui dit:

— Vous savez que nous sommes vendus!

— Comment l'entendez-vous?

— Dans tous les sens. Crosnier a vendu le théâtre. C'est pour cela qu'il n'est pas venu hier. Nous voilà sans direction.

— Il a vendu à quelqu'un.

— À quelqu'un qui n'entre en possession que demain. Aujourd'hui les choses iront comme elles voudront. Personne ne commande et personne n'obéit.

Le théâtre était sens dessus dessous. La nouvelle direction, dont toutes les positions dépendaient, inquiétait bien autrement les employés et les comédiens que la nouvelle pièce. L'auteur alla dîner, et revint comme on allait commencer. Madame Dorval regardait par le trou de la toile. Elle se retourna furieuse :

— Ah! bien, nous allons avoir une jolie salle! Mais concevez-vous un imbécile qui prend un theâtre le lendemain d'une première représenta-

tion ! Crosnier se fiche pas mal que la pièce réussisse, il ne tient qu'à la recette d'aujourd'hui, il a vendu toute la salle, je le vois bien aux figures qui sont dans les stalles ; ces figures-là ont acheté leurs billets vingt francs sur le boulevard, et c'est nous qui les payerons, vous allez voir !

— Madame, dit l'auteur, la colère vous met en verve et vous allez jouer admirablement.

Mais ce compliment ne la calma pas, et elle continua d'injurier le directeur sortant et le nouveau venu dans des termes trop énergiques pour que je les reproduise.

M. Victor Hugo, aguerri par les représentations d'*Hernani*, vit la toile se lever avec autant de tranquillité que si c'eût été la pièce d'un autre.

Le premier acte réussit. Le second fut accueilli froidement. Au troisième acte, madame Dorval, mal arrangée en Chimène, dit mal les vers du *Cid*, et il n'y eut d'applaudissement que pour le Gracieux, représenté drôlement par M. Serres ; l'acte fut cahoté. Le drame se releva au quatrième ; le discours du marquis de Nangis remua la salle ; madame Dorval fut extrêmement touchante en demandant au roi la grâce de Didier ; la scène de Louis XIII et de L'Angely fut dite excellemment par MM. G. — et Provost, et fit grand effet. Au cinquième acte, une vive opposition troubla toute la scène de Didier avec Saverny ;

Didier fit rire et Saverny fit siffler. Mais madame Dorval entra, et eut une telle effusion, une telle douleur et une telle vérité, que tous les hommes battirent des mains et que toutes les femmes pleurèrent. Aucune parole ne rendrait l'accent dont elle dit :

Écoute,
Ne me refuse pas — tu sais ce qu'il m'en coûte ! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi, — mais fuis !

M. Bocage, qui jusque-là avait été un peu sombre et triste, fut admirable aussi en pardonnant à Marion.

Eh bien ! non ! non ! mon cœur se brise ! c'est horrible !
Non, je l'ai trop aimée ! il est bien impossible
De la quitter ainsi ! Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé !
Viens ! oh ! viens dans mes bras !

A la chute du rideau, il y eut une bordée de sifflets. Mais les applaudissements, en grande majorité, eurent le dessus et saluèrent énergiquement le nom de l'auteur.

M. Crosnier vint féliciter l'auteur et traita les sifflets avec l'insouciance d'un homme que cela ne regardait plus.

— Ça ira très-bien, dit-il. Je vous conseille seulement de guillotiner beaucoup de têtes.

L'auteur ne comprenant pas, il lui expliqua qu'il avait remarqué que le mot *tête* était répété trop souvent.

L'antériorité de *Marion de Lorme,* constatée par les deux lectures rue Notre-Dame-des-Champs et au Théâtre-Français, n'empêcha pas plusieurs journaux de dire que Didier était un plagiat d'Antony. — Une indisposition de M. Bocage interrompit la pièce à la quatrième représentation. Deux émeutes, celle des *Chapeliers* et celle de la *Pologne,* forcèrent le théâtre à faire relâche. On était au cœur de l'été : la première représentation avait eu lieu le 11 août. Toutes ces raisons nuisirent aux recettes, qui furent inférieures à celles d'*Hernani*.

Sans être aussi tumultueuses que les représentations d'*Hernani,* les représentations de *Marion de Lorme* furent très-agitées. Le drame fut défendu mollement. Les bandes héroïques du Théâtre-Français ne revinrent pas ; le nouveau directeur, qui ne fit que passer au théâtre, était remplacé par son régisseur, lequel était un vaudevilliste.

Au rebours de mademoiselle Mars, madame Dorval était mieux pour l'auteur dans la coulisse que sur la scène. Cette lutte incessante la fati-

guait, et elle lâchait le rôle. Son talent, d'ailleurs, avait besoin du public des premières représentations, et elle n'était plus elle-même devant le public moins littéraire et moins nombreux des représentations suivantes.

L'auteur ne se repentit pas d'avoir maintenu M. G. —, dont la reconnaissance et le zèle ne se démentirent pas un seul instant.

## LVIII.

### LE CHOLÉRA.

Parmi les combattants d'*Hernani* restés fidèles à *Marion de Lorme*, il n'y en avait pas eu de plus ardent que M. Ernest de Saxe-Cobourg. C'était un beau garçon dont la figure intelligente n'eût passé nulle part inaperçue. Sa mère était une Grecque d'une beauté sculpturale; il lui ressemblait, avec quelque chose du type saxon, les cheveux blonds et les yeux bleus. Il vivait à Paris avec sa mère, d'une pension que leur faisait le duc, solitaire et dans une sorte d'incognito, expansif et bruyant en art. En revenant des représentations où il avait si bien lutté, il écrivait le nom de l'auteur sur les murs. Il était assidu rue Notre-Dame-des-Champs; lorsque M. Victor

Hugo était venu rue Jean-Goujon, M. Ernest de Saxe-Cobourg n'avait pas voulu être séparé de lui par la Seine et était venu rue Jean-Goujon aussi.

En mars 1832, on fut plusieurs jours sans le voir ; on s'en étonna et on alla chez lui : il était malade. Le médecin dit à M. Victor Hugo que c'était une pleurésie, mais qu'il répondait de la guérison si l'on pouvait obtenir de la mère qu'elle obéît aux prescriptions.

La pauvre femme, qui avait pour son fils une adoration aveugle, prétendait que le médecin le laissait mourir de faim, et s'entêtait à le faire manger, donnant à la maladie les forces qu'elle croyait donner au malade. M. Victor Hugo parla à la mère, qui promit d'écouter les ordonnances, mais qui n'en fit rien.

Une nuit, M. Victor Hugo fut réveillé en sursaut par un spectre blanc agenouillé au bas de son lit qui lui tirait le bras en criant et en sanglotant. C'était la mère, qui, demi-nue, échevelée, l'appelait au secours de son fils.

— Vite! il n'y a que vous qui puissiez le sauver! Tout de suite ! tout de suite !

M. Victor Hugo se leva. Mais une domestique qui, inquiète, avait suivi sa maîtresse, dit à madame Hugo : — Il est mort.

Il se passa dans la chambre du mort une scène

déchirante. La malheureuse, qui n'avait au monde que cet enfant, ne voulait pas l'avoir perdu; il avait froid seulement, elle se jeta dans son lit, l'étreignit pour le réchauffer, embrassa avec frénésie ce visage de marbre qui glaçait ses baisers. Tout à coup elle sentit que c'était fini, se dressa debout, et, hagarde, folle, terrible, elle cria : — Il est mort !

M. Victor Hugo passa la nuit entre la mère et le cadavre. Le médecin, qu'on était allé chercher aussitôt, fut surpris de cette mort subite. Il questionna, et il sut que le malade avait mangé le soir.

Pour qu'il restât à la mère quelque chose de son fils, M. Victor Hugo lui amena M. Louis Boulanger qui fit un beau portrait du mort. Ce fut M. Victor Hugo qui s'occupa des funérailles, dont les frais, d'ailleurs, lui furent remboursés par le père. Je trouve cette lettre :

« Cobourg, ce 30 mars 1832.

« Monsieur,

« Je viens de recevoir votre lettre, contenant une nouvelle bien affligeante pour mon cœur. Je ne puis croire à sa réalité et suis profondément touché de cet événement aussi malheureux qu'imprévu. Je ne le suis non moins de ce que vous

me dites des derniers moments de mon cher et excellent Ernest. Je suis encore trop ému pour vous exprimer ce que je ressens.

« Un sort fatal l'avait placé dans une fausse position. Éloigné de moi, je n'ai pu lui témoigner tout mon attachement. Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de son bien-être. Ce que vous me racontez de ses derniers moments me prouve d'une manière touchante qu'il ne m'a pas méconnu.

« Vous m'obligerez beaucoup en m'envoyant le portrait dont vous me parlez, de même que le plan du monument qu'on élève au pauvre enfant, avec le résumé des frais. Le remboursement des deux mille francs que vous avez eu la complaisance d'avancer doit être entre vos mains.

« Recevez, monsieur, les témoignages de ma plus vive reconnaissance pour les marques d'amitié que vous avez prodiguées dans cette funeste maladie à mon cher Ernest, de même que pour les soins que vous avez eus pour sa trop malheureuse mère.

« C'est avec les sentiments de la plus vraie considération que je suis,

« Monsieur le baron,

« Votre dévoué

« Ernest de Saxe-Cobourg. »

M. Victor Hugo fut longtemps sous l'impression de cette mort rapide et de cette mère désespérée. Quand venait la nuit, il n'aimait pas rester seul; il avait besoin de mouvement et de vie.

L'année débutait sinistrement pour tous : on attendait le choléra. Il arrivait; on suivait sa marche jour à jour; il serait en France au printemps. Il fut exact à l'heure dite. Sa seconde victime à Paris fut un portier de la rue Jean-Goujon. Le lendemain, une vingtaine de personnes étaient frappées; le surlendemain, on comptait par centaines.

Au moment le plus violent de l'épidémie, le petit Charles fut ramené de son école, pâle et souffrant. Il avait été pris de vomissements. Il était empoisonné, disait la domestique, il avait bu de l'eau à son école, et, comme on empoisonnait les barriques des porteurs d'eau, etc. C'était l'explication populaire du fléau inconnu. Le médecin de la maison, M. Louis, dit que ce pouvait n'être qu'une indigestion, qu'il fallait coucher l'enfant, et promit de revenir bientôt. L'enfant, couché, se trouva mieux; les vomissements cessèrent, on se rassura et on le laissa dormir. Tout à coup, on entendit un bruit dans la salle à manger, on y courut : il était à plat ventre au bas d'une fontaine de marbre dont il avait ouvert le robinet, et buvait à pleines gorgées. On voulut l'en-

lever, il résista, disant : Laissez-moi boire! je veux boire! M. Louis, qui revenait dans ce moment, dit : — C'est le choléra.

En quelques instants, le pauvre cher enfant prit la rigidité et le froid du cadavre. L'œil était enfoncé dans l'orbite, les joues étaient creuses et livides, les doigts noirs et ridés. Entre autres prescriptions du médecin, il fallut le frotter sans interruption avec de la flanelle chaude humectée d'esprit de vin. Le père ne s'en remit de ce soin à personne; pendant toute la nuit, il alla et revint du lit à la cheminée, chauffant la flanelle et frottant rudement la peau délicate de l'enfant, qui ne cessait de vomir et de demander à boire. La chair, écorchée, saignait. Le petit malade s'en apercevait à peine; il dit une fois seulement : Ne me touche donc pas comme ça, tu me fais mal. Il répétait toujours : J'ai soif. Sa peau, sanglante, restait froide.

Vers le matin, la chaleur et la sensibilité se rétablirent; le visage se colora. Trois jours après, la joie était rentrée à la maison avec la santé du petit malade, et Charles pouvait dire qu'il était « deux fois l'enfant de son *père* obstiné. »

A cette époque, M. Victor Hugo reçut la visite d'un jeune homme qui avait l'accent méridional, la barbe et les cheveux noirs, le teint basané, et l'œil intelligent, et qui lui raconta ceci :

Il s'appelait Granier de Cassagnac. Il était de Toulouse, où il avait fait de bonnes études et où il avait été nommé professeur de littérature à la Faculté. Il vivait là, de son travail, faisant son cours deux fois par semaine, et employant le reste de son temps à la rédaction d'un journal libéral qu'il avait fondé, le *Patriote*, lorsqu'il avait reçu une lettre signée Victor Hugo. Cette lettre le remerciait d'avoir cité *Notre-Dame de Paris* et *Hernani* dans ses leçons, et le félicitait de son double talent d'écrivain et de parleur. Ce qui avait étonné un peu le jeune professeur journaliste, c'est que la lettre lui demandait de répondre, non chez M. Victor Hugo, mais chez un ami dont elle donnait l'adresse. N'importe, ravi d'être en rapport avec celui qu'il admirait, il avait répondu, et une correspondance s'était engagée, de plus en plus fréquente et amicale. Un des sujets ordinaires des lettres de Paris était le regret qu'un homme de cette valeur fût enfoui en province; on le pressait fort de quitter Toulouse et de venir à Paris; mais il répondait qu'à Toulouse il avait sa chaire et son journal, et qu'à Paris il n'avait rien. A quoi on avait répliqué un jour qu'il n'avait plus besoin de son journal ni de sa chaire, qu'on lui avait obtenu à Paris, au secrétariat du ministère de la justice, une place de cinq mille cinq cents francs. Il avait eu la pru-

dence de ne pas se dessaisir de sa double position avant d'avoir sa nomination en poche; on la lui avait envoyée, officielle et avec le cachet du ministère. Alors il avait vendu son journal et donné sa démission, et s'était précipité vers la vraie patrie de la réputation. Aussitôt débarqué, il avait couru au ministère, où l'on s'était moqué de lui, et où il avait reconnu qu'il avait été dupe d'une longue mystification.

M. Victor Hugo, qui lut quelques articles du *Patriote* et qui les trouva fort remarquables, ne voulut pas que son nom restât complice d'une perfidie faite à un homme de talent. Il donna à M. Granier de Cassagnac une lettre pour M. Bertin. Un des rédacteurs du *Journal des Débats*, M. de Bourqueney, partait pour une ambassade; M. de Cassagnac le remplaça.

## LIX.

### LE ROI S'AMUSE.

Le 1er juin, M. Victor Hugo commença *le Roi s'amuse*. L'excès de travail de nuit et les soleils couchants qu'il avait trop regardés lui avaient déterminé une irritation chronique des paupières, et il lui était ordonné de porter des lunettes vertes, de marcher beaucoup et de vivre le plus possible dans la verdure. Il habitait tout près du jardin des Tuileries; il y avait trouvé, sur la terrasse du bord de l'eau, un coin solitaire où il travaillait en se promenant.

Le 5 juin, il achevait le premier acte et faisait le discours de Saint-Vallier, on le fit sortir du jardin, qui fut fermé; il y avait une insurrection. Il alla du côté où l'on se battait; comme

il traversait le passage du Saumon, tout à coup les grilles furent fermées et les balles sifflèrent d'une grille à l'autre. Pas de boutiques où se réfugier; les portes s'étaient closes avant les grilles. Il ne put que s'abriter entre deux des minces colonnes du passage. Les balles durèrent un quart d'heure; la troupe, ne délogeant pas les insurgés, tourna la position, le combat s'engagea d'un autre côté, et les grilles furent rouvertes.

Le lendemain, M. Victor Hugo dînait chez M. Émile Deschamps. Un des convives, M. Jules de Rességuier, raconta l'héroïque défense du cloître Saint-Merry, qui émut profondément le futur auteur de l'*Épopée rue Saint-Denis*.

*Le Roi s'amuse* fini, M. Victor Hugo fit aussitôt *Lucrèce Borgia*, qu'il appela d'abord le *Souper à Ferrare*.

Le baron Taylor, apprenant que M. Victor Hugo avait deux drames terminés, accourut. Il y en avait bien au moins un pour le Théâtre-Français! M. Victor Hugo avait dû reconnaître qu'il avait eu tort de donner *Marion de Lorme* à la Porte Saint-Martin; *Hernani* avait été un événement, *Marion de Lorme*, qui valait bien *Hernani*, était loin d'avoir eu le même retentissement; le Théâtre-Français était le vrai théâtre littéraire; les vers, notamment, étaient impossibles au boule-

vard, etc. M. Victor Hugo se laissa convaincre, et donna *le Roi s'amuse.*

Triboulet fut distribué à M. Ligier, Saint-Vallier à M. Joanny, Blanche à mademoiselle Anaïs, Maguelonne à mademoiselle Dupont, Saltabadil à M. Beauvallet, François Ier à M. Perrier, contrairement à l'avis du commissaire royal, qui conseillait M. Menjaud, et qui avait raison.

Les répétitions commencèrent. Malheureusement, on était au mois de septembre, que M. Victor Hugo avait pris la douce habitude de passer aux Roches. Il ne voulut pas perdre ses vacances et laissa les répétitions se faire toutes seules. Pendant que le drame allait comme il pouvait, l'auteur employait la fin de l'été à jouer avec ses enfants sous les arbres, à leur faire, en collaboration avec mademoiselle Louise Bertin, des cocottes, des bateaux et des carrosses merveilleux qu'il dorait et que ne dédaignaient pas de peindre des peintres célèbres qui venaient voir M. Édouard Bertin. Ce fut une joie d'assister à la joie des enfants quand on les mit devant ces belles voitures et qu'on leur dit qu'elles étaient à eux et qu'ils pourraient les emporter à Paris. *Le Roi s'amuse* n'était pourtant pas délaissé absolument; M. Ingres faisait dans ce moment-là le portrait de M. Bertin; il venait tous les jours de Paris; quand il y retournait de bonne heure, il emme-

nait quelquefois M. Victor Hugo qu'il mettait au Théâtre-Français.

Octobre ramena l'auteur, mais ses répétitions se recompliquèrent d'une autre coïncidence : il quittait la rue Jean-Goujon pour la place Royale, où l'avait entraîné le voisinage de M. Charles Nodier. Le déménagement ne fut pas une moindre diversion que la villégiature.

Les théâtres ressortissaient alors du ministère des travaux public. Le ministre, M. d'Argout, fit demander à l'auteur communication du manuscrit; l'auteur refusa. Le ministre demanda qu'au moins M. Victor Hugo vînt causer de la pièce avec lui. Cela n'engageait à rien; M. Victor Hugo se laissa conduire au ministère par M. Mérimée, qui était chef du cabinet. M. d'Argout, blasé et facile, le reçut avec bonhomie.

— Voyons, monsieur Hugo, parlez-moi avec confiance. Je ne suis pas puritain, vous savez, mais on dit qu'il y a dans votre drame des allusions contre le roi.

M. Victor Hugo répondit à M. d'Argout ce qu'il avait déjà répondu à M. de Martignac, qu'il ne faisait pas d'allusions, qu'en peignant François I^er^ c'était François I^er^ qu'il avait voulu peindre, qu'à la rigueur il comprenait encore qu'en le voulant bien on eût pu trouver quelque ressemblance entre Louis XIII et Charles X, mais

qu'il lui était impossible d'imaginer quels rapports on pouvait voir entre François I^er^ et Louis-Philippe.

Le ministre alors changea de thèse et dit que François I^er^ passait pour être fort mal traité dans la pièce; le principe monarchique souffrirait de cette atteinte à un des rois les plus populaires de France. L'auteur répliqua qu'avant l'intérêt de la royauté il y avait l'intérêt de l'histoire. M. d'Argout lui demanda s'il n'y avait pas moyen d'atténuer certains détails, n'obtint rien et ne s'en fâcha pas. Il aurait désiré qu'il n'y eût rien contre François I^er^, mais, puisque M. Victor Hugo lui donnait sa parole qu'il n'y avait rien contre Louis-Philippe, cela lui suffisait.

Comme à la Porte-Saint-Martin, les claqueurs eurent leur poste ordinaire. Les jeunes gens cependant furent plus nombreux qu'à *Marion de Lorme*. Les fidèles, MM. Théophile Gautier et Célestin Nanteuil en tête, en recrutèrent cent cinquante qui se répartirent à l'orchestre et à la seconde galerie. Ils entrèrent par le passage un peu avant le public. La fermentation politique, entretenue par les émeutes, était dans la plupart de ces jeunes têtes, et ils saluèrent l'entrée du public de la *Marseillaise* et de la *Carmagnole* entonnées à pleine voix.

Au moment où l'on allait commencer, la nou-

velle se répandit dans le théâtre qu'un coup de pistolet venait d'être tiré sur le roi. Ce fut immédiatement la conversation de toute la salle, la toile se leva au milieu de la préoccupation générale, et le premier acte, médiocrement joué d'ailleurs, fut glacial. La scène de Saint-Vallier réchauffa un peu cette Sibérie.

M. Beauvallet, excellent dans Saltabadil, soutint le commencement du second acte, qui fut moins solide après lui. M. Samson (Clément Marot) omit ces deux vers :

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd;
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd;

de sorte qu'on ne s'expliqua pas comment Triboulet ne voyait pas que l'échelle était à son mur et n'entendait pas les cris de sa fille. En outre, l'enlèvement de Blanche se fit maladroitement, mademoiselle Anaïs fut emportée tête en bas et jambes en l'air, et cette gaucherie d'un figurant parut un tel défaut de la pièce que le deuxième acte finit sous une grêle de sifflets.

Au troisième acte, le roi entre « vêtu d'un magnifique négligé du matin. » Les costumes avaient été dessinés par un peintre de talent, qui faisait aussi de la sculpture charmante et des vers d'un accent sincère et pénétrant, M. Auguste

de Châtillon. Il avait copié pour le négligé du roi le costume du joueur de contre-basse des *Noces de Cana*. Les loges trouvèrent inconvenant qu'un roi parût en « robe de chambre, » et Paul Véronèse fut hué.

Le drame se releva au moment où Triboulet redemande sa fille aux gentilshommes ; les angoisses paternelles du bouffon dominèrent quelques instants l'opposition, qui prit une belle revanche dès le premier hémistiche de l'acte suivant :

— Et tu l'aimes?
— Toujours.

Ces cinq mots semblèrent au public si plaisants qu'il s'éleva un immense éclat de rire mêlé de sifflets. Dès lors, le vacarme ne s'arrêta plus. Mademoiselle Dupont eut beau être fort en verve, et M. Beauvallet eut beau être admirable de costume, d'allure, de comédie sinistre et d'insouciance terrible, Saltabadil et Maguelonne furent sifflés à chaque vers.

Jusque-là, le combat restait indécis ; les claqueurs, qui avaient la rancune d'*Hernani*, donnaient peu, mais les cent cinquante jeunes gens se battaient avec ardeur. Un accident de mise en scène servit l'ennemi. Pendant que Triboulet

tient sous son pied le cadavre de sa fille que la nuit et les habits d'homme lui font prendre pour celui du roi, le roi sort de la taverne en chantonnant un refrain qui épouvante le bouffon : la porte par où M. Perrier devait sortir se trouva fermée, l'effet fut manqué, l'acteur reparut au fond du théâtre, on ne sut plus d'où il sortait; ce fut le coup de grâce : le public en eut assez de ce drame où les figurants ne savaient pas enlever les femmes et où les portes ne savaient pas s'ouvrir, et toute la fin ne fut qu'une mêlée où les applaudissements ne se rendirent pas, mais furent écrasés.

La toile baissée, M. Ligier s'approcha de l'auteur :

— Faut-il vous nommer? demanda-t-il.

La question était évidemment un conseil.

— Monsieur, répondit froidement M. Victor Hugo, je crois un peu plus à ma pièce depuis qu'elle est tombée.

L'hostilité, de même qu'à *Marion de Lorme*, laissa nommer l'auteur sans protestation.

M. Victor Hugo alla dans la loge de mademoiselle Anaïs. M. Paul Delaroche, qui ne le connaissait pas, y entra presque en même temps que lui, se frottant les mains. Quelle chute! mais aussi quelle pièce! Pourquoi jouait-elle de ces choses-là? Du moins, on allait être débarrassé

de ce Victor Hugo! — Mademoiselle Anaïs lui faisait des signes qu'il ne comprenait pas. Il n'avait jamais rien vu de si misérable; dans *Hernani*, il y avait encore quelques beaux vers par-ci par-là, mais dans *le Roi s'amuse*, pas un. L'actrice fut obligée de lui dire qu'il parlait devant M. Victor Hugo. M. Delaroche, qui se piquait avant tout d'être un parfait homme du monde, devint plus blanc que sa cravate et essaya de réparer son étourderie : il avait mal entendu dans ce bruit; d'ailleurs, son opinion n'était que l'opinion d'un peintre qui ne prétendait nullement à une compétence littéraire; le tort de M. Victor Hugo, c'étaient ses amis qui compromettaient le succès en voulant l'imposer, qui chantaient la *Marseillaise;* sans eux, tout le monde applaudirait. Même à travers le vacarme, il avait distingué des scènes superbes. M. Victor Hugo l'interrompit, car *le Roi s'amuse* allait devenir un chef-d'œuvre.

L'auteur rentra chez lui, sans escorte cette fois. Il regagna la place Royale par une pluie battante, et trouva sa femme seule. Avant de se coucher, il donna un coup d'œil au salon et jeta de l'eau sur un tison mal éteint.

Le lendemain, on lui apporta ce billet :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à

l'instant *l'ordre* de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre.

« Jouslin de Lasalle.

« Ce 13 novembre. »

L'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin était maintenant le directeur de la scène du Théâtre-Français.

Le prétexte de la suspension était l'immoralité; la vérité était qu'un certain nombre d'auteurs classiques, dont plusieurs étaient députés, étaient allés trouver M. d'Argout et lui avaient dit qu'on ne pouvait tolérer une pièce dont le sujet était l'assassinat d'un roi, le lendemain du jour où le roi avait failli être assassiné; que *le Roi s'amuse* était l'apologie du régicide; que les amis de l'auteur avaient chanté la *Carmagnole*, et applaudi à outrance ce vers si évidemment à l'adresse du roi :

Vos mères aux laquais se sont prostituées!

Un seul ami vint voir M. Victor Hugo dans la journée : ce fut M. Théophile Gautier.

Il y eut conseil des ministres, et la pièce, qui n'était que suspendue le matin, fut défendue le soir.

L'auteur ne fit aucune démarche. Il n'alla pas aux ministres, il alla aux juges. Il demanda au tribunal de commerce si, en présence de la Charte, qui abolissait la censure et la confiscation, un ministre avait le droit de censurer et de confisquer une pièce. Le tribunal du commerce répondit qu'oui.

M. Victor Hugo avait pour avocat M. Odilon Barrot, qui lui conseilla de parler aussi. N'ayant jamais parlé en public et ne sachant comment il s'en tirerait, il écrivit son discours. Il en fallait plusieurs copies pour les journaux; des jeunes gens s'offrirent, M. Théophile Gautier le premier, et passèrent une partie de la nuit la veille du procès. Le discours était long, et la dictée ne s'acheva pas avant deux heures du matin; il était tard pour rentrer chez soi; ces terribles chanteurs de la *Carmagnole* craignaient leurs portiers; le cabinet de M. Victor Hugo était grand, le canapé et quelques matelas improvisèrent un dortoir.

En se rendant à l'audience, M. Victor Hugo rencontra M. de Montalembert qui s'y rendait de son côté. Ils entrèrent ensemble. La salle du tribunal regorgeait d'une foule sympathique. Le discours de M. Victor Hugo fut applaudi à diverses reprises, et le président dut rappeler plusieurs fois le public à l'ordre. Quand M. Victor Hugo eut fini de parler, il fut entouré et complimenté.

M. de Montalembert lui dit qu'il était un orateur autant qu'un écrivain et que, si on lui fermait le théâtre, il lui resterait la tribune.

La révolution de juillet avait enlevé à M. Victor Hugo la pension de mille francs que Louis XVIII lui avait faite sur sa cassette et que Charles X lui avait continuée; mais il avait toujours les deux mille francs du ministère de l'intérieur. Les journaux ministériels les lui reprochèrent. Il écrivit aussitôt à M. d'Argout :

« Monsieur le ministre,

« Il y a dix ans, en 1823, Louis XVIII, roi lettré, assigna, de son propre mouvement, sur les fonds du ministère de l'intérieur, deux pensions littéraires de deux mille francs chacune, l'une à mon noble ami M. de Lamartine, l'autre à moi. On conçoit que je rappelle volontiers ce souvenir.

« En 1829, à l'époque où la censure du ministère Polignac arrêta *Marion de Lorme*, Charles X, voulant m'en dédommager, ordonna que la pension inscrite sous mon nom fût portée de deux mille francs à six mille francs. Je refusai cette augmentation qui me semblait faite dans le but d'engager ma conscience. Vous pouvez lire, dans les cartons du ministère, ma lettre à M. de Labourdonnaye, votre prédécesseur.

« Je n'avais jamais considéré jusqu'ici, et les divers ministères de la restauration auxquels j'ai été opposé partageaient probablement cet avis, je n'avais jamais considéré cette pension que comme une reconnaissance un peu exagérée, si vous voulez, de quelques titres littéraires fort contestables, comme une indemnité légitime pour les nombreuses taxes exceptionnelles qui grèvent en France ma profession, et peut-être même, depuis trois ans, comme le maigre intérêt d'un capital de quarante-sept mille francs que les deux ouvrages qu'il m'a été permis de donner au théâtre ont versé jusqu'à présent au budget. sous la forme d'impôt des hospices.

« Mais aujourd'hui que le gouvernement paraît croire que ce qu'on appelle les pensions littéraires vient de lui et non du pays, et que cette sorte d'allocation engage l'indépendance de l'écrivain; aujourd'hui que cette étrange prétention du gouvernement sert de base à la polémique assez honteuse de certains journaux, dont il est malheureux pour vous qu'on vous attribue, à tort sans doute, la direction; comme il m'importe de maintenir mon débat avec le gouvernement dans une région plus haute que celle où s'agite cette polémique; sans examiner si vos prétentions relativement à l'indemnité en question sont le moins du monde fondées, je m'em-

presse de vous déclarer que j'y renonce entièrement.

« Soyez tranquille d'ailleurs. Il va sans dire que cet incident, si peu important en soi, est à mes yeux une raison pour que ma réclamation contre l'acte arbitraire qui a supprimé *le Roi s'amuse* conserve plus que jamais son caractère de dignité, de réserve et de modération.

« Recevez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

« VICTOR HUGO. »

« Paris, 23 décembre 1832. »

M. d'Argout répondit que la pension était une dette du pays et qu'elle serait conservée à M. Victor Hugo malgré sa lettre. Il va sans dire que M. Victor Hugo n'alla jamais en toucher un sou. Deux ans après, une pauvre jeune fille poëte, mademoiselle Élisa Mercœur, étant sans ressources, il demanda au ministre de l'intérieur, qui était alors M. Thiers, s'il ne serait pas possible de reporter sur mademoiselle Mercœur cette pension sans emploi. M. Thiers lui répondit que la pension avait été employée et qu'il regrettait de ne rien pouvoir pour mademoiselle Mercœur.

Dans les lettres que M. Victor Hugo reçut à

l'occasion de son drame et de son procès, je remarque celle-ci :

« Londres, 3 janvier 1833.

« Monsieur,

« J'ai reçu deux exemplaires du *Roi s'amuse;* nous en avons fait la lecture le dernier jour de l'année passée; hier dans l'après-dînée, il a fallu en donner une nouvelle représentation. Nous n'avons pas conçu pourquoi la représentation en a été défendue à Paris; la malveillance peut se prendre à tout, et nous avons jugé que les Parisiens ont raison de trouver mauvais qu'on veuille les empêcher de s'amuser du *Roi s'amuse,* qui nous a beaucoup intéressés. Notre société ne se composait pas de plus de dix-huit personnes, mais je puis vous assurer que vous avez eu un succès très-complet, au point que je me suis vanté de votre amitié pour moi; aujourd'hui je me crois dans l'obligation de vous en faire l'aveu pour être relevé par vous de ma petite vanité. — Recevez surtout mon compliment, cet ouvrage m'a plus intéressé qu'aucun autre que j'aie lu depuis longtemps : nul des personnages, à la vérité, n'excite cette vive et parfaite admiration qui nous subjugue dans les héros des œuvres classiques, il n'y a pas ici des perfections absolues; mais dans ce corps de plomb de Triboulet,

que d'or natif!!! Que de vérité, de nature, de fécondité dans cette malédiction paternelle de Saint-Vallier! C'est la voix du Dieu vivant qui poursuit le puissant dégradé! Je m'arrête, je n'ai ni le temps, ni le talent, ni l'intention de juger votre pièce, je vous répète ce que disait la servante de Molière : cela m'amuse, lisez encore. — Votre préface est d'un homme de cœur, d'un vrai citoyen; l'estime de tout ce qui sent vivement et patriotiquement vous est acquise, je regrette que votre père, que mon ami Hugo, ne soit pas témoin de vos efforts et de vos succès qui suivront tant de traverses.

« *Un jeune Patriote* a imprimé une biographie qui avait paru il y a quelques années, à l'occasion d'un écrit d'un de vos frères, M. Abel Hugo; j'ai cru devoir répondre à l'envoi qu'il m'en a fait par une lettre dont vous trouverez ci-joint copie; j'ai profité de cette occasion pour manifester mes sentiments et mes opinions; j'avoue que les dernières lignes m'ont été dictées par le désir de convaincre des hommes de bonne foi comme vous.

« Ce que vous dites de Napoléon dans votre réponse au tribunal m'a paru exiger que j'énonce aujourd'hui ce que je crois pouvoir prouver un jour : son despotisme ne fut qu'une dictature née de la guerre; elle eût cessé avec elle. Pitt seul

a voulu perpétuellement la guerre, et l'événement de la Restauration a prouvé que, comme chef des intérêts de l'oligarchie et de l'absolutisme des maisons régnantes de l'Europe, Pitt avait raison. — Toute la question entre Napoléon et Pitt est dans ceci : — Qui a voulu la guerre?

« J'ai assez de documents pour prouver que Napoléon a toujours voulu la paix, et que Pitt a toujours voulu la guerre. L'un et l'autre avaient raison, comme chefs des intérêts qu'ils représentaient: ceux de la vieille et de la nouvelle Europe. — La civilisation dont vous parlez si bien dans votre préface était celle que voulait Napoléon ; il fallait arriver pour cela à la paix maritime et être bien consolidé. *Non lo connobbe il mondo mentre l'ebbe — connobb' il 'io!*

« Si l'ouverture prochaine du Parlement pouvait vous engager à venir passer ici quelques jours, combien je serais heureux de causer longuement et à cœur ouvert avec vous! combien il pourrait être utile à la connaissance d'un des plus grands caractères de l'histoire que je pusse déposer entre vos mains des données positives, qui, en le représentant sous son véritable jour, le feraient aimer des Français autant qu'il l'est par moi-même! Le sabre dont l'arme sans cesse M. de Chateaubriand n'a jamais été à l'intérieur qu'une main de justice, et à l'extérieur un bou-

clier pour la défense de son pays; il dut attaquer pour se défendre.

« J'ai, avant ce moment et depuis la mort de mon neveu, chargé plusieurs personnes de vous voir de ma part. Aucune que je sache ne s'est encore acquittée de la commission que je lui avais donnée. — Je n'ai pas le temps de faire copier ma lettre. — Agréez ma profonde estime et ma vive sympathie pour le fils du général Hugo, mon ami.

« JOSEPH. »

## LX.

## LUCRÈCE BORGIA.

Les violences qui accueillaient décidément toutes les pièces de M. Victor Hugo avaient découragé les directeurs de théâtre ; personne ne venait lui demander *le Souper à Ferrare.* Son succès de parole au tribunal prouva qu'il était encore vivant. A la fin de décembre, on lui annonça M. Harel, alors directeur de la Porte-Saint-Martin. Les yeux, les cheveux blancs et les breloques de M. Harel rayonnaient.

— Je viens de lire *le Roi s'amuse*, s'écria-t-il avant de s'asseoir. C'est superbe! Il a fallu le Théâtre - Français pour faire tomber cela! Je viens vous demander *le Souper à Ferrare.*

Il s'assit, ouvrit sa tabatière et prisa bruyam-

ment. Il offrit M. Frédérick Lemaître, mademoiselle Georges, et une prime. M. Victor Hugo savait que le théâtre était dirigé surtout par mademoiselle Georges; il ne voulut rien conclure avant de lui avoir lu la pièce. M. Harel, qui était très-pressé, demanda que la lecture se fît le soir même. Elle se fit chez l'actrice. Mademoiselle Georges fut ravie du rôle, et M. Harel témoigna une admiration sans bornes. Dès le premier acte, il applaudissait, se mouchait, prisait à poignées, criait. Le drame le charmait de tous les côtés à la fois : d'abord il y voyait un beau rôle pour mademoiselle Georges, ensuite une bonne affaire pour son théâtre. En outre, il était fort intelligent et fort enthousiaste, et le lettré fut aussi content que le directeur.

— C'est trop beau, s'écria-t-il, pour s'appeler *le souper à Ferrare*. Le titre n'est pas assez grave ni assez grand. A votre place, j'appellerais cela simplement et gravement *Lucrèce Borgia*.

M. Victor Hugo vit bien la vraie raison du directeur, qui était de plaire à mademoiselle Georges en donnant à la pièce le nom de son rôle; le conseil était intéressé, mais il était bon, et l'auteur le suivit.

Le lendemain, après la lecture aux acteurs, M. Victor Hugo donna le choix à M. Frédérick Lemaître entre Alphonse d'Este et Gennaro.

M. Frédérick répondit qu'Alphonse d'Este était un rôle éclatant et sûr, que tous ses effets concentrés dans un acte porteraient l'acteur, que tout le monde y réussirait, que Gennaro était, au contraire, un rôle difficile, que la dernière scène était dangereuse, qu'il y avait un mot terrible : *Ah! vous êtes ma tante,* et qu'en conséquence il choisissait Gennaro.

M. Victor Hugo voulait pour Gubetta M. Serres, qui avait été un très-bon l'Angely. Le directeur le lui déconseilla et obtint Gubetta pour M. Provost.

A une répétition, le directeur vint à l'auteur d'un air embarrassé et tenant contre son nez une prise qu'il n'aspirait pas.

— Monsieur Hugo, il y a une chose que j'hésite à vous demander. Vous avez l'habitude de donner l'orchestre des musiciens à vos jeunes gens. Moi, je les mettrais ailleurs, et savez-vous qui je mettrais dans l'orchestre des musiciens? Les musiciens.

— Je veux bien, dit l'auteur.

— Vrai? vous voulez bien qu'il y ait de la musique par-ci par-là? Vous me permettez d'en mettre aux entrées et aux sorties et aux situations où il en faudra?

— Je vous le demande.

— Bravo! cria le directeur en aspirant enfin

sa prise. Voilà un homme! Imaginez-vous que Casimir Delavigne n'a jamais voulu de musique à *Marino Faliero;* il a dit que c'était bon pour les mélodrames, et que cela ne se faisait pas au Théâtre-Français. Sa tragédie aurait été compromise si on l'avait trouvée avec un violon. Vous, au moins, votre littérature n'est pas une bégueule!

MM. Meyerbeer et Berlioz s'étaient amicalement proposés pour faire la musique de la chanson chantée au souper de la princesse Negroni.

— Ah bien, oui! dit M. Harel. Des grands musiciens qui vont nous faire de la musique qu'on écoutera, et qui distraira du drame! Je veux un air qui soit à plat ventre sous les paroles. Laissez faire Piccini.

M. Piccini était le chef d'orchestre du théâtre. Il trouva pour les couplets une mélodie excellente, mais ne trouva pour le refrain rien qui le satisfît. Il dit son embarras à l'auteur.

— Rien n'est plus simple pourtant, répondit M. Victor Hugo. Vous n'avez qu'à suivre les paroles. Tenez.

Et il se mit à dire les vers en les accentuant d'une sorte de chant informe. N'ayant jamais pù chanter de sa vie une note juste, il frappait sur la table du souffleur.

— J'y suis, dit le chef d'orchestre, qui démêla

un air dans les coups de poing et qui les nota sur le champ.

On s'occupa des décorations. Le jour où l'on posa celle du souper, le directeur, voyant arriver l'auteur, courut à lui :

— Voulez-vous voir le Cadran-Bleu ?

Il le conduisit à l'orchestre. La décoration était, en effet, manquée. Des buffets séparés par des fenêtres et supportant des candélabres et des pyramides de fruits réalisaient l'idéal d'un restaurant à la mode là où l'auteur avait rêvé une salle éblouissante et sinistre, quelque chose comme un tombeau rayonnant. Pour que sa pensée fût comprise, il se fit décorateur comme il s'était fait musicien, et il dessina lui-même la salle qu'il voulait.

Les répétitions allèrent vite. M. Harel ne souffrit pas qu'on répétât deux fois avec le rôle. Mademoiselle Georges, heureuse de sa part, montra tout l'empressement possible ; elle n'avait, du reste, aucune des susceptibilités ni des prétentions de mademoiselle Mars, et ne donnait pas de leçons de littérature à M. Victor Hugo. M. Frédérick Lemaître, qui avait moins besoin de conseils que personne, était le plus docile à ceux de l'auteur. Son rôle secondaire ne le désintéressait pas de la pièce, il s'y mettait de tout cœur. Il aidait ses camarades, disait : — Ce n'est

pas ça, tiens, dis plutôt de cette façon, — et donnait l'intonation précise. Quelquefois, pour leur montrer, il jouait leur scène et faisait regretter qu'il ne pût pas être tous les personnages.

Jusque-là, tous les drames de M. Victor Hugo étaient en vers. Les jeunes gens se demandèrent s'ils devaient « donner » pour de la prose. Il y eut hésitation ; une députation, dont était M. Théophile Gautier, vint prier l'auteur de lire quelques scènes de *Lucrèce Borgia*, sans lui dire pourquoi. La lecture satisfit les députés, qui déclarèrent que cette prose-là valait des vers et qu'on pouvait s'enrôler sans déchéance.

Les journaux hostiles dénoncèrent d'avance la pièce comme étant le comble de l'obscénité ; il y avait une orgie effroyable ; *Lucrèce Borgia* aurait le même sort que *le Roi s'amuse;* elle n'aurait qu'une représentation, etc... Tout Paris voulut assister à cette représentation unique, et l'auteur reçut plus de lettres que pour *Hernani.* J'en prends une dans le tas :

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir M. Victor Hugo ; j'avais cependant à le féliciter de sa belle défense théâtrale. Un de nos amis devait aussi s'informer s'il était possible d'avoir une loge pour la première représentation de sa nouvelle pièce. La princesse

de Belgiojoso avait déjà tâché d'en retenir une, mais il n'était plus temps, et on lui a répondu qu'il n'y avait plus que la protection de l'auteur qui pût l'obtenir. M. Victor Hugo me permettra de m'adresser directement à lui, en même temps que je profite de cette occasion pour lui renouveler l'assurance de mon bien sincère attachement.

« LAFAYETTE.

« 29 janvier 1833. »

*Lucrèce Borgia*, ne durant pas trois heures, ne suffisait pas à l'appétit du public des boulevards; M. Harel la fit précéder, le premier soir, d'un vaudeville, *un Souper chez Louis XV*. L'auteur arriva au théâtre au moment où l'on commençait le vaudeville. Il alla dans la loge de mademoiselle Georges qui s'habillait en causant avec MM. Alexandre Dumas, Jules Janin, Frédéric Soulié, etc.

— J'ai le temps, n'est-ce pas? dit-elle à M. Harel qui sortait.

— Trois grands quarts d'heure. La petite pièce commence à peine.

Elle ne se hâta pas; elle éclatait de beauté et de confiance; tout à coup, on entendit un effroyable vacarme; M. Harel revint effaré :

— Vite! habillez-vous vite! il faut que vous soyez en scène dans dix minutes!

On était venu pour *Lucrèce Borgia*, et l'on n'avait pas voulu du *Souper chez Louis XV*. Il avait fallu baisser le rideau dès la première scène, et le public impatient criait : *Lucrèce Borgia! Lucrèce Borgia!*

Le directeur se précipita hors de la loge en criant : Frappez les trois coups!

La décoration du premier acte était charmante. Dans la première scène, quand Gubetta dit que les deux frères aimaient la même femme et que cette femme était leur sœur, un violent coup de sifflet retentit.

— Comment! on siffle? dit M. Harel, complétement démonté. Qu'est-ce que ça signifie?

— Ça signifie, répondit M. Victor Hugo, que la pièce est bien de moi.

Mais, dans sa scène avec Gennaro, mademoiselle Georges lut la lettre d'un accent si douloureux et si tendre que toute la salle fut émue. L'insulte des jeunes seigneurs, venant là-dessus, fut d'un effet irrésistible; à chaque nom jeté à la figure de l'empoisonneuse, l'émotion croissait, et ce fut à la fin une incomparable furie d'applaudissements.

L'auteur, voulant aller dans la loge de sa femme, demanda qu'on lui ouvrît la porte de communication avec la salle.

— Voici ma clef, dit le directeur. Je ne m'en

dessaisis jamais. Mais à présent c'est vous qui êtes le maître ici.

Quand, au commencement de la seconde partie du premier acte, Gennaro apprend que son écharpe lui vient de Lucrèce Borgia et la rejette avec horreur, l'écharpe s'engagea dans l'épée et dans une résille que M. Frédérick avait cru devoir se mettre sur la tête, et il y eut des ricanements. Tout est occasion de triomphe aux grands artistes. M. Frédérick tira l'épée, arracha l'écharpe et la résille et les écrasa à terre, d'un geste si hautain et si irrité qu'il fut applaudi de partout.

Dans l'entr'acte, M. Alexandre Dumas vint voir madame Hugo; il était transporté d'admiration et de bonheur; ce grand succès lui faisait autant de plaisir que les siens; il serra les mains de madame Hugo en pleurant de joie.

L'auteur n'avait pas vu le décor du second acte. Lorsqu'on le posa, il s'aperçut que la porte dérobée par où Lucrèce Borgia allait faire évader Gennaro était splendide.

— Cette porte est absurde, dit-il.

— C'est vrai, dit le directeur. On leur demande une porte dérobée, et ils vous font une porte qui crève les yeux.

— M. Séchan est-il au théâtre?

On chercha M. Séchan qu'on ne trouva pas.

Les minutes s'écoulaient, et l'entr'acte avait déjà trop duré.

— Y a-t-il de la couleur? demanda M. Victor Hugo.

— Oui, les peintres ont travaillé ici toute la journée et n'ont rien emporté.

— Allez me chercher les pots et les brosses.

On apporta ce qu'il fallait, et l'auteur se mit à repeindre lui-même sa décoration. La tenture de la salle était rouge à filets d'or; il recouvrit de rouge les sculptures de la porte, sur laquelle il continua les raies d'or, de sorte qu'elle se confondit avec le reste de la tenture.

L'acte du duc d'Este réussit d'un bout à l'autre. Il fut joué très-convenablement par M. Delafosse, très-admirablement par M. Frédérick Lemaître, simple et grand, et par mademoiselle Georges, dont le talent puissant et dur révéla des qualités de souplesse féline qu'on ne lui connaissait pas.

Le public était empoigné. Il n'y eut pas d'entr'acte entre les deux parties du second acte; quelques spectateurs, qui avaient cru avoir le temps de sortir, s'aperçurent qu'on relevait la toile, rentrèrent précipitamment et troublèrent la première scène : le public, n'en voulant pas perdre un mot, la fit recommencer.

Le souper alla très-bien. Les jeunes seigneurs

étaient couronnés de fleurs, malgré M. Harel qui disait que cela ne séyait qu'aux femmes; le public fut de l'avis de l'auteur. Gennaro, sombre sous sa couronne, immobile et froid comme une statue, fut tout de suite l'anxiété de la salle. L'intérêt de la pièce fut plus fort que tout; il y eut trêve du combat littéraire; les classiques comme les romantiques voulurent savoir ce qui allait arriver; il n'y eut plus au monde de tragédie ni de drame; il n'y eut plus d'auteur, ni d'acteurs, ni de théâtre, il y eut un fils qui allait être empoisonné par sa mère qui l'adorait; on n'applaudissait même plus; lorsqu'à travers les éclats de rire et le joyeux refrain on entendit tout à coup le chant funèbre des moines, le frisson fut universel. Pour que la psalmodie eût toute sa réalité, on avait pris, au lieu de figurants, de vrais chantres de paroisse. L'entrée des moines, le contraste des cagoules avec les couronnes de fleurs, les cinq cercueils, l'apparition de Lucrèce Borgia aux jeunes gens, l'apparition plus terrible de Gennaro à sa mère, la dernière scène, tout fut un entraînement et un emportement; orchestre, galeries, loges, tout se leva et applaudit des mains et de la voix; la scène fut jonchée de bouquets; le nom de l'auteur ne suffit pas au public, qui réclama l'auteur lui-même. Il était déjà dans la loge de mademoiselle Georges. M. Harel

entra effaré, les cheveux ébouriffés, le costume plus en désordre que jamais.

— Monsieur Hugo, sauvez-moi la vie! on veut vous voir, on vous exige, on enjambe l'orchestre, on envahit le théâtre. Il faut absolument que vous paraissiez, ou l'on va tout casser.

— Monsieur Harel, je donne au public ma pensée, non ma personne.

— Mais que leur dire?

— Dites que je suis parti.

M. Harel regarda sa redingote déchirée et qui avait essuyé le plâtre de tous les murs, épousseta une des manches qui en avait une couche trop épaisse, boutonna les deux boutons qui restaient, passa ses mains dans ses cheveux et dans ses favoris, et dit :

— Me voilà propre, je peux me montrer.

Je n'ai pas parlé de la manière dont l'acte avait été joué; c'est que les acteurs s'étaient tellement identifiés avec leurs rôles qu'ils s'étaient fait oublier. Mademoiselle Georges, sculpturale, sinistre, implacable dans sa vengeance, avait été poignante dans son expiation. M. Frédérick Lemaître avait électrisé la salle avec ce mot qui réveille en sursaut Lucrèce Borgia quand elle compte les cercueils : « Il en faut un sixième, madame! » Dans toute la dernière scène, il avait été d'une profondeur et d'une fatalité admirables.

Il fut un des grands éléments de ce grand succès. Il n'en voulut jamais à son rôle de n'être que le troisième; sa seule plainte fut ce mot qu'il répondit à un de ses amis qui lui disait : — Vous avez été superbe!

— Oui, d'abnégation.

M. Victor Hugo fut attendu à la sortie du théâtre par une foule compacte; les chevaux du fiacre où il monta avec sa femme et sa fille furent dételés, et il n'évita d'être traîné en triomphe qu'en sortant par l'autre portière et en revenant à pied; la foule l'escorta jusque sous les arcades de la place Royale; d'anciens amis qui s'étaient éloignés reparurent ce soir-là; des inconnus demandèrent à serrer la main du victorieux; l'ovation, commencée sous les quinquets, se continua sous les étoiles.

Le lendemain, M. Victor Hugo fut réveillé par M. Harel, débordant de joie : son théâtre était transfiguré, la Porte-Saint-Martin était maintenant le vrai Théâtre-Français, il ne voulait plus que de l'art, et du grand art; il espérait que désormais l'auteur de *Lucrèce Borgia* n'irait plus ailleurs et lui ferait le même traité qu'à M. Crosnier. M. Victor Hugo, qui avait vu le changement de visage du directeur au coup de sifflet du premier acte, ne voulut pas s'engager. M. Harel insista pour avoir au moins la promesse

d'une seconde pièce. L'auteur, sans dire non, ne dit pas oui.

On supprima le vaudeville, et *Lucrèce Borgia* fut jouée seule. L'auvent du théâtre fut illuminé tous les soirs, et deux municipaux à cheval continrent la cohue des voitures. La seconde et la troisième représentations réussirent autant que la première. M. Delafosse, malade de la poitrine, fut remplacé à la quatrième par M. Lockroy, écarté du théâtre depuis quelque temps, et dont la rentrée et le talent ajoutèrent au succès. Les journaux, désarmés, furent presque tous favorables. L'article le plus chaleureux fut celui de M. Jules Janin dans le *Journal des Débats*. Des parodies furent jouées sur tous les petits théâtres, entre autres *l'Ogresse Borgia;* des masques représentant les personnages du drame passèrent, le mardi gras, sur les boulevards et s'arrêtèrent sous le balcon de mademoiselle Georges, criant : L'empoisonneuse! Tout cela redoubla la curiosité générale, et les recettes grossirent. La lettre suivante est curieuse en ce qu'elle constate le succès et en ce qu'elle dit ce qu'étaient les grosses recettes des théâtres avant que les chemins de fer eussent décuplé la population flottante de Paris :

« Monsieur,

« Le plus grand succès d'argent obtenu sous

mon administration est celui de *Lucrèce Borgia*.

« Les recettes des trente premières représentations présentent un total de 84,769 francs.

« Aucun autre ouvrage n'a, dans le cours d'une exploitation de plus de huit années, égalé ou même approché ce chiffre.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

« Monsieur,

« Votre très-humble serviteur.

« HAREL.

« Paris, 3 novembre 1841. »

*Lucrèce Borgia* n'échappa pourtant pas aux sifflets. Les journaux classiques, surpris d'abord et entraînés par le courant, se remirent bientôt et revinrent sur leur approbation. M. Armand Carrel l'attaqua dans le *National*. Il avait contre l'auteur un nouveau grief. Au moment de la première représentation, il venait d'être blessé en duel, à l'occasion de la grossesse de la duchesse de Berry, niée par les royalistes et affirmée par lui. La cause du duel, la célébrité du journaliste, sa blessure, avaient fait de l'événement la préoccupation de Paris; l'état du malade était publié tous les matins; on allait s'inscrire chez lui en foule, même les royalistes, entre autres M. de

Chateaubriand. *Lucrèce Borgia* vint faire diversion à l'intérêt général. Cette cause n'atténua pas l'expression de l'opinion, d'ailleurs sincèrement classique, du journaliste guéri. L'exemple donné par M. Armand Carrel fut suivi, d'abord dans les journaux, puis dans la salle, et dès lors il y eut chaque soir quelques coups de sifflet, à la scène du poison versé au fils par la mère, à l'entrée des moines, au mot: *Ah! vous êtes ma tante!* etc.; mais les drames de M. Victor Hugo étaient faits à d'autres tapages, et *Lucrèce Borgia* ne s'en troubla pas.

Des raisons de diverse nature brouillèrent l'auteur avec le directeur. Un soir, en allant au théâtre, M. Victor Hugo vit que l'affiche annonçait une reprise pour le lendemain. *Lucrèce Borgia* faisait toujours de l'argent, il n'avait été averti de rien, il monta à la loge de mademoiselle Georges qui était le vrai cabinet du directeur et demanda ce que cela signifiait. M. Harel répondit que cela signifiait qu'il était le directeur et qu'il jouait les pièces qu'il voulait. L'auteur demanda quelle était la recette du jour.

— Deux mille cinq cents francs.

— Et combien espérez-vous faire demain avec la reprise?

— Cinq cents francs.

— Alors pourquoi m'interrompez-vous?

— Parce que je le veux.

— Soit, dit l'auteur. Mais dites-vous que vous avez joué la dernière pièce que vous aurez de moi.

— L'avant-dernière, dit M. Harel. Vous oubliez que vous m'avez promis votre prochaine pièce.

— Je ne vous ai rien promis du tout.

La contestation s'anima. Le directeur prétendit que, le lendemain de la première représentation, et plusieurs fois dans la loge de mademoiselle Georges, la pièce lui avait été promise. L'auteur répondit que, chez mademoiselle Georges comme chez lui, il avait toujours dit la même chose, qu'il ne refusait pas, mais qu'il attendrait que sa pièce fût faite pour en disposer.

— J'affirme, dit M. Harel, que vous m'avez promis.

— Et moi, dit M. Victor Hugo, j'affirme le contraire.

— Alors vous me donnez un démenti?

— Je suis à vos ordres.

En rentrant chez lui, M. Victor Hugo trouva la lettre suivante :

« Votre persévérance à contester la parole que vous m'avez donnée fréquemment et devant

témoins, accompagnée de ces mots : *Je suis à vos ordres*, fait de moi l'offensé.

« J'attends donc une réparation.

« Faites-moi savoir quand et où vous voulez me la donner.

« HAREL.

« 30 avril au soir. »

Le lendemain, M. Victor Hugo se leva de bonne heure pour aller chercher des témoins. Comme il tournait le boulevard, il vit venir à lui un garde national qu'il ne reconnut pas d'abord et qui était M. Harel.

— Monsieur Hugo, dit le directeur, je vous ai écrit une lettre très-bête. Ce serait un mauvais moyen d'avoir votre pièce que de vous tuer. De votre côté, ce ne serait pas une bien grande gloire pour vous que d'avoir tué M. Harel. Le mieux est de nous réconcilier. Je suis l'offensé, et c'est moi qui reviens. Voulez-vous me pardonner et me donner votre pièce? Il va sans dire qu'on joue *Lucrèce* ce soir.

L'auteur ne put rester fâché, et, cette fois, promit la pièce.

— Ma foi, lui dit M. Harel, vous êtes probablement le premier à qui un directeur ait dit: *La pièce ou la vie!*

## LXI.

### MARIE TUDOR.

A la fin d'août, M. Victor Hugo prévint le directeur de la Porte-Saint-Martin que le drame qu'il lui avait promis était prêt. M. Harel et mademoiselle Georges furent aussi ravis de *Marie Tudor* que de *Lucrèce Borgia*, et M. Harel insista plus que jamais pour avoir d'autres pièces de l'auteur. M. Victor Hugo refusa. Mais M. Harel trouva encore moyen de lui en arracher une. Le traité de *Marie Tudor*, signé dans un moment de bonne entente, ne parlait pas de la mise en scène. Le directeur écrivit à l'auteur :

« ... L'ouvrage est beau, très-beau. Son grand succès est plus que probable. Mais précisément

parce que je compte sur le mérite intrinsèque de la pièce, j'éviterai, si vous ne m'y aidez pas, de me jeter dans des dépenses folles et, selon moi, inutiles. La *Chambre ardente*, œuvre d'auteurs qui n'ont certes pas votre réputation, a réussi *sans un sou* de décors. Il en sera de même de *Marie d'Angleterre*. Elle aura tout son succès sans que je coure la chance de me ruiner, ou du moins de me gêner fort, par des dépenses de luxe. Ces dépenses, comme je sais que vous les désirez, je les eusse faites, à votre volonté, commandées par vous. Était-ce trop pour cela de vous demander ce que je vous ai demandé? Je ne le pense pas. Puisque vous voyez les choses autrement, n'en parlons plus. Demain nous répéterons, et vous aurez un grand succès par le seul secours de votre grand talent. »

M. Victor Hugo était dans les mains du directeur, il céda, et s'engagea par un nouveau traité à donner à la Porte-Saint-Martin un troisième « drame *en prose* ayant la dimension ordinaire des pièces en cinq actes. » A cette condition, M. Harel s'engagea de son côté « à suivre exactement, tant pour le décor de la quatrième partie de *Marie d'Angleterre* que pour les autres détails de la mise en scène, les indications qui lui seraient données par M. Victor Hugo. Cet article ne parut

pas suffisant à l'auteur, qui fit ajouter celui-ci : « Il est entendu que la mise en scène sera faite, décors et costumes, avec tout l'éclat possible. » M. Harel ajouta tout ce que l'auteur voulut, et commanda les costumes et les décors grandement. La dépense ne le ruinait plus depuis qu'il aurait à la faire deux fois.

Comme les années précédentes, M. Victor Hugo passait l'automne aux Roches, mais il venait tous les jours aux répétitions. M. Bertin, le ramenant un jour, lui montra des épreuves qu'il rapportait du *Journal des Débats*. C'était un feuilleton de M. Granier de Cassagnac, très-hostile à M. Alexandre Dumas et très-vif pour M. Victor Hugo. Comme on savait que M. Granier était entré aux *Débats* sur la recommandation de M. Victor Hugo, on aurait pu croire que M. Victor Hugo avait inspiré l'article, et M. Bertin avait voulu lui en parler avant de le publier. M. Victor Hugo remercia M. Bertin, lui dit que M. Alexandre Dumas était son ami, son frère d'armes, que, tout récemment encore, à *Lucrèce Borgia*, il l'avait trouvé plein de cordialité et d'effusion, et qu'il serait désolé d'avoir même l'apparence d'un tort envers lui. M. Bertin promit que le feuilleton ne passerait pas. La semaine suivante, M. Bertin, ouvrant le *Journal des Débats*, que le facteur venait d'apporter aux Roches, fit un *ah!* Le feuilleton y

était! Il fit atteler et courut à Paris. M. Becquet, chargé de faire le journal en son absence, manquant de copie, avait demandé s'il n'y avait rien de composé; on lui avait dit qu'il y avait bien sur le marbre un feuilleton de M. Granier de Cassagnac, mais que M. Bertin, la dernière fois qu'il était venu, avait dit de ne pas le donner jusqu'à nouvel ordre; il n'avait pas vu là une défense absolue; n'ayant pas autre chose, il en avait parcouru un passage qui lui avait semblé fort bien fait, et il l'avait inséré.

— C'est, lui dit M. Bertin fort mécontent, que vous n'avez lu que le mal qu'on y dit de M. Alexandre Dumas; si vous aviez lu le bien qu'on y dit de M. Victor Hugo, vous l'auriez jeté au panier.

L'article était signé G. C. Il y eut des gens qui crurent que c'étaient des initiales de fantaisie et que l'article était de M. Victor Hugo; il y en eut bien plus qui le dirent. Les modérés reconnurent qu'il était de M. Granier de Cassagnac et qu'il n'avait été que dicté par M. Victor Hugo. M. Bertin raconta dans les *Débats* la vérité et le désir vivement exprimé par M. Victor Hugo que l'article ne parût pas. Mais la calomnie était trop utile pour la lâcher au moment où M. Victor Hugo allait faire représenter un nouveau drame, et le mensonge fut maintenu et propagé par

tous les ennemis du succès de *Lucrèce Borgia*.

M. Harel se dit que le moment était mauvais pour M. Victor Hugo et bon pour M. Alexandre Dumas; il n'hésita pas à déserter *Marie Tudor*, et à passer du côté de M. Dumas, auquel il alla offrir son théâtre. Il revint avec deux drames, *Angèle* et la *Vénitienne*; il ne s'agissait plus que d'en finir vite avec M. Victor Hugo. Mademoiselle Georges tenait bien un peu à son rôle; Marie Tudor valait Lucrèce Borgia; mais il y avait pour elle dans la *Vénitienne* un très-beau rôle, qui la consola, et elle consentit à l'étranglement. La chose s'annonça avec simplicité. Quelques jours avant la représentation, le bas de l'affiche apparut ainsi :

*Incessamment*

MARIE TUDOR

*Prochainement*

ANGÈLE.

Comme cela, le public était bien prévenu. M. Victor Hugo se fâcha, et *Angèle* disparut de l'affiche, mais le premier coup était porté. L'hostilité, pour n'être plus affichée, n'en fut que plus profonde. C'étaient chaque jour des querelles de coulisses à cause de rôles distribués par l'auteur

et que le directeur trouvait mal tenus. Un de ces rôles était celui du Juif, joué par M. Chilly, que M. Harel trouvait trop jeune. M. Victor Hugo, qui était fort content de M. Chilly, et qui, de plus, savait de lui un fait extrêmement honorable, lui maintint le rôle. M. Harel ne fut pas plus heureux pour les autres.

En même temps, il se répandait toutes sortes de bruits contre la pièce. Les amis de l'auteur s'inquiétaient. Un des meilleurs et des plus intelligents lui écrivait :

« Il me revient de tous côtés, mon cher Victor, que votre pièce est plus que jamais un tissu d'horreurs, que votre Marie est une buveuse de sang, que le bourreau y est presque toujours en scène, et autres reproches aussi bien fondés. J'aurais voulu pouvoir aller moi-même vous parler de tout cela à Paris; mais je ne pourrai y être que mercredi matin. J'ai de fortes raisons de croire que vos ennemis sont plus que jamais disposés à faire ce qu'ils pourront pour vous empêcher de réussir, et que la présence du bourreau sur la scène est le mot d'ordre donné aux malveillants. L'arrivée du bourreau au second acte et sa présence dans le cortége au quatrième sont-elles bien nécessaires à votre drame? Cela de moins, en resterait-il moins beau? et ne serait-il

point prudent de faire encore ce sacrifice aux susceptibilités d'une partie du public? Pour ma part, d'après ce que j'ai entendu depuis deux jours, je crois de mon devoir d'ami d'insister vivement auprès de vous pour que vous vous y déterminiez. Je sais que le bourreau a déjà été mis sur la scène par d'autres, sans que le public ait paru le trouver mauvais, mais depuis quelque temps l'opinion a singulièrement été travaillée dans ce sens et l'est encore en ce moment plus que vous ne pouvez le croire, et je me tromperais bien fort si surtout la scène entre le bourreau et la reine au second acte n'exposait votre pièce à un grand danger. Je suis si tourmenté de cette idée que j'ai cru devoir vous la communiquer. Si toutefois vous en jugez autrement, je n'ai pas besoin de vous dire que je désire vivement me tromper.

« Tout à vous de cœur.

« E. B. »

La veille de la première représentation, M. Victor Hugo, sortant du théâtre, fut suivi par M. Harel jusque sous l'auvent du théâtre.

— Monsieur Hugo, dit le directeur, vous êtes bien décidé à ne pas changer votre distribution?

— Il serait un peu tard, puisqu'on joue demain.

— J'ai fait apprendre les rôles en double. Voulez-vous?

— Non.

— Eh bien, votre pièce tombera.

— Cela veut dire que vous la ferez tomber?

— Cela veut dire ce que vous voudrez.

— Eh bien, monsieur Harel, faites tomber ma pièce; moi, je ferai tomber votre théâtre.

Ce furent les dernières paroles échangées entre l'auteur et le directeur avant la bataille.

M. Harel devait envoyer à l'auteur deux cent cinquante billets; il n'en envoya que cinquante. M. Victor Hugo les renvoya et ne garda que la loge de sa femme. Quelques amis de l'auteur, désolés de n'avoir pas de place, s'adressèrent à M. Alexandre Dumas, alors tout-puissant sur la direction, et qui, avec sa générosité ordinaire, les fit entrer.

M. Victor Hugo, en arrivant au théâtre le soir de la représentation, n'alla pas cette fois dans la loge de mademoiselle Georges; il alla droit aux coulisses. Un de ses amis vint l'y trouver et lui montra par le trou du rideau des exemplaires du *Journal des Débats* qu'on se passait de main en main à l'orchestre et aux galeries : c'était le numéro où était l'article de M. Granier de Cassagnac.

Pendant qu'il regardait cela, on vint lui dire

que mademoiselle Georges le priait d'aller lui parler. Il ne se pressa pas et resta à causer avec son ami. On frappa les trois coups, et l'ami retourna dans la salle; alors l'auteur alla trouver l'actrice. Elle le reçut froidement, lui dit qu'il venait trop tard, que maintenant le rideau était levé et qu'elle n'avait plus rien à lui dire.

Le premier acte, dont n'était pas mademoiselle Georges, fut peu applaudi. M. Frédérick, à qui l'auteur avait destiné Gilbert, n'étant pas au théâtre à cette époque, le rôle avait été donné à M. Bocage, puis, après un des conflits de ces répétitions orageuses, à M. Lockroy, qui, homme de talent d'ailleurs, n'avait pas l'autorité de M. Bocage, ni surtout de M. Frédérick Lemaître. M. Chilly donna tort au directeur en étant excellent dans le Juif.

L'apparition de mademoiselle Georges fut un éblouissement. A demi couchée sur un lit de repos, en robe de velours écarlate, couronnée de diamants, sa beauté était vraiment royale. L'insulte à Fabiani fut dite par elle avec une vérité ample et une familiarité superbe. Tout alla bien jusqu'à l'entrée du bourreau, que l'auteur avait conservée, et qui fut, en effet, le signal des sifflets.

Toute la troisième partie, surtout la scène de Gilbert et de Jane, excita des ricanements conti-

nuels. Le cortége de l'exécution, au dernier acte, fit grand effet, et le bourreau, sifflé au second acte, fut applaudi au quatrième. Mais les sifflets reprirent aussitôt; mademoiselle Georges elle-même ne fut plus ménagée ; son imprécation contre Londres fut bourrasquée; la grande scène finale entre les deux femmes fut sifflée d'un bout à l'autre.

Cependant on sentait une résistance énergique de la pièce ; une partie considérable du public avait protesté par ses applaudissements; les amis de l'auteur affirmaient qu'il y avait bien eu quelques sifflements dans les loges et à l'orchestre, mais que l'opposition était surtout venue du parterre, livré à la claque, c'est-à-dire au directeur. En somme, la soirée n'était nullement décisive ; il y avait une grande différence avec *le Roi s'amuse,* sifflé évidemment par le public et écrasé; c'était un combat, mais ce n'était pas une défaite.

Une différence d'une autre espèce avec *le Roi s'amuse,* c'est que, pour la première fois, le nom de l'auteur fut sifflé.

M. Victor Hugo se hâta d'aller dans la loge de mademoiselle Georges, curieux de voir comment elle prenait ceux des sifflets qui s'étaient attaqués à elle. Elle était furieuse.

— Il y avait des drôles dans la salle! s'écria-t-elle.

— Est-ce dans la salle? se contenta de dire l'auteur.

M. Harel entra, l'actrice lui reprocha hautement de l'avoir fait siffler, et M. Victor Hugo les laissa s'expliquer ensemble.

Une indisposition grave de l'actrice qui jouait Jane obligea à faire relâche le lendemain. Les journaux furent très-hostiles. A la quatrième représentation, l'annonce d'*Angèle* reparut sur l'affiche. Malgré tout cela, les recettes, inférieures à celles de *Lucrèce Borgia*, se maintinrent à un chiffre qui força le directeur de retirer encore une fois l'annonce, et *Marie Tudor* eut un nombre de représentations plus qu'honorable.

Les relations n'étaient plus possibles entre M. Victor Hugo et la Porte-Saint-Martin. M. Harel le sentit lui-même, et le traité signé pour un troisième drame fut résilié d'un commun accord.

## LXII.

### ANGELO.

Au commencement de 1834, M. Victor Hugo fit l'*Etude sur Mirabeau*, décidément révolutionnaire. Ses idées avaient marché depuis ses premières odes, si aveuglément royalistes. Il éprouva le besoin de mesurer la route qu'il avait parcourue, de jeter un coup d'œil sur les étapes de son esprit, de confronter son présent à son passé et de se rendre compte de lui-même. Sûr de n'avoir jamais obéi qu'à sa conviction et n'ayant rien à renier ni à cacher, il fit cet examen de conscience en public dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

*Le Roi s'amuse* tombé n'avait pas empêché le

Théâtre-Français de lui redemander une pièce depuis la réussite éclatante de *Lucrèce Borgia*. M. Jouslin de Lasalle étant revenu en février 1835, M. Victor Hugo lui répondit qu'il achevait dans ce moment un drame qui exigeait deux actrices de premier ordre. Le Théâtre-Français avait mademoiselle Mars et pouvait engager madame Dorval, qui était libre, mais il s'agissait de savoir si mademoiselle Mars consentirait à jouer avec madame Dorval. Quant à celle-ci, elle jouerait avec qui l'on voudrait.

L'auteur lut *Angelo* à mademoiselle Mars. L'actrice habitait rue de la Tour-des-Dames, dans un hôtel où l'on arrivait par une avenue et par des escaliers en amphithéâtre. L'auteur fut introduit dans un salon meublé selon le goût empire. Un goût plus récent y était représenté par un tableau-pendule figurant une église de village dont le clocher à cadran carillonnait les heures. Ce carillon se mêla à la lecture d'*Angelo*.

M. Victor Hugo n'avait pas revu mademoiselle Mars depuis qu'il lui avait refusé *Marion de Lorme*. Elle fut très-aimable, écouta la pièce avec intérêt, lui dit qu'il avait fait de grands progrès comme lecteur, et loua même le drame en des termes auxquels elle n'avait pas accoutumé l'auteur d'*Hernani*.

— Certainement, je jouerai, dit-elle, et avec

votre madame Dorval ! Les deux rôles sont très-beaux. Voyons, vite, quel est le mien?

— Celui que vous choisirez.

Catarina, mariée, chaste, convenait à merveille au talent honnête et décent de mademoiselle Mars; mais la Tisbé, fille des rues, violente, déréglée, semblait faite pour le talent bohème et libre de madame Dorval. Mademoiselle Mars préféra donc la Tisbé.

Le drame, dans son état primitif, avait cinq actes. La mort d'Homodéi, au lieu d'être en récit, était en action. Rodolfo allait punir l'espion dans un bouge de bandits où se mêlaient le vin et le sang. Après la lecture au comité, MM. Taylor et Jouslin de Lasalle vinrent trouver l'auteur; l'acte des bandits les inquiétait; *le Roi s'amuse* avait dû en partie sa chute au bouge de Saltabadil; le bouge d'Homodéi ferait tomber *Angelo;* il n'était pas indispensable au drame; la mort d'Homodéi pouvait être racontée en quelques mots; ils obtinrent de l'auteur la suppression de l'acte.

Les répétitions furent curieuses par la rencontre des deux actrices célèbres. Mademoiselle Mars traitait madame Dorval avec la hauteur aristocratique d'une comédienne du Théâtre-Français forcée de s'encanailler avec une échappée du boulevard; elle n'en sentait pas moins

que c'était une rivale sérieuse; elle était en même temps humiliée et effrayée, et c'était un singulier mélange de mépris et de haine. Madame Dorval, elle, était souple et caressante; elle répondait aux brutalités par des flatteries; elle était toute prête à se trouver bien hardie, en effet, de mettre son pied mélodramatique sur ces nobles planches du Théâtre-Français; elle se faisait tout humble et toute petite, quitte à se redresser devant le public.

Elle répétait en dedans, ne démasquait aucun effet, était terne, éteinte, nulle. Mademoiselle Mars se rassurait et se félicitait du bon calcul qu'elle avait fait en prenant le rôle qui lui allait peu, mais comme Catarina allait encore moins à madame Dorval! Cette femme sans frein et sans retenue dans un rôle de pureté et de dignité! Elle était capable d'y être sifflée. Mais, à une répétition, madame Dorval s'oublia et joua tellement que l'espérance de mademoiselle Mars s'évanouit du coup. Elle ne put se contenir et, au troisième acte, interrompit l'accès de colère de Catarina contre Angelo et contre la Tisbé.

— Dites donc, monsieur Hugo, quelle mine voulez-vous que je fasse, moi, pendant que madame m'injurie de cette agréable façon? Est-ce que vous ne trouvez pas les injures qu'elle me dit bien longues?

— Pas plus longues, madame, que celles que vous lui dites, vous, à l'acte précédent.

— Oh! moi, dit madame Dorval, je ne trouve pas les injures de madame trop longues. Quand les choses sont si belles, j'ai autant de plaisir à les écouter qu'à les dire.

Mademoiselle Mars se tut. Mais, le lendemain, elle trouva qu'elle avait à dire bien des choses inutiles, qu'elle ne savait comment se tirer de toutes ces grandes phrases, et que son rôle aurait besoin de larges coupures. L'auteur refusa de rien couper à mademoiselle Mars, et madame Dorval put dire tout son rôle.

Madame Dorval, s'étant trahie une fois, ne se gêna plus pour répéter de son mieux. Catarina, empoisonnée par son mari, va mourir dans son oratoire. Madame Dorval, à ce moment, fut si touchante et si vraie, que les quelques personnes présentes l'applaudirent.

L'acte fini, mademoiselle Mars vint à l'auteur:

— Vous n'écoutez pas mes conseils, lui dit-elle en essayant de sourire; je viens pourtant vous en donner encore un. Si j'étais de vous, je changerais le genre de mort de Catarina. Toujours du poison! Vous en avez mis dans *Hernani*, vous en avez mis dans *Lucrèce Borgia*, vous en remettez dans *Angelo*. Vraiment c'est trop. D'abord, ce n'est pas beau à voir, ces contor-

sions. C'était bon dans *Hernani*, parce que c'était la première fois.

— Ce n'était pas la première fois, madame. Je n'ai pas inventé le poison, je l'emploie, comme Corneille l'a employé dans *Rodogune*, comme Shakspeare l'a employé dans *Roméo et Juliette*, ce qui ne l'a pas empêché de l'employer encore dans *Hamlet*. On l'avait employé bien des fois avant *Hernani* et on l'emploiera bien des fois après *Angelo*, moi tout le premier.

N'ayant pas encore réussi de ce côté, l'actrice en vint aux voies de fait, et, à la répétition suivante, à l'instant où madame Dorval se dirigeait en chancelant vers l'oratoire, mademoiselle Mars, qui était de l'autre côté, traversa le théâtre et vint tout bonnement se camper de façon à cacher aux spectateurs la sortie de Catarina.

Cela dépassait la guerre permise. L'auteur intervint et rappela à l'actrice que sa place était de l'autre côté. Elle répondit qu'elle se trouvait mieux où elle était. M. Victor Hugo reprit qu'il était, lui, de l'avis contraire, et que c'était à l'auteur de juger ce qui valait mieux pour la pièce. Elle répliqua que c'était à l'actrice de juger ce qui valait mieux pour l'actrice. Il eut beau dire, elle refusa absolument de bouger. Alors il perdit patience, comme à *Hernani*. Il déclara qu'il avait rencontré bien souvent l'envie,

mais que c'était la première fois qu'il la voyait s'avouant et s'étalant, et que les femmes qui montraient leur corps lui semblaient pudiques à côté de cette nudité de l'amour-propre. Et à quoi bon? qu'est-ce que mademoiselle Mars espérait? Elle avait bien pu étouffer de pauvres débutantes sans réputation faite, et encore inconnues, mais est-ce qu'elle s'imaginait qu'elle annulerait madame Dorval, son égale en talent et en succès? Et, comme elle tressaillait à ce mot, il le répéta : — Votre égale, entendez-vous, en talent et en succès! et si ce que je vous dis vous déplaît, vous êtes libre de rendre le rôle. Du reste, il est inutile que nous continuïons à répéter. La pièce sera jouée comme je l'entends, ou elle ne sera pas jouée.

Cela dit, il leva la répétition et quitta le théâtre.

Le soir, on annonça M. Harel. Il savait ce qui s'était passé au Théâtre-Français. Il avait eu des torts avec M. Victor Hugo, il le reconnaissait; il en avait été bien puni, son théâtre n'avait fait que décliner depuis, il se repentait, il s'accusait, il jurait de ne plus recommencer. Si M. Victor Hugo voulait lui pardonner et lui donner *Angelo*, il engagerait madame Dorval, que le Théâtre-Français serait trop heureux de lâcher, et il avait mademoiselle Georges, qui

serait une bien autre Tisbé que mademoiselle Mars. M. Victor Hugo répondit qu'il ne savait pas encore jusqu'où s'obstinerait mademoiselle Mars, mais que, quand même il retirerait *Angelo* au Théâtre-Français, il ne le donnerait pas à la Porte-Saint-Martin.

— J'en suis fâché pour vous si vous avez besoin de moi. Mais je n'ai qu'une parole. Vous m'avez dit que *Marie Tudor* tomberait, et vous avez tenu votre promesse; je vous ai dit que votre théâtre tomberait, et je tiendrai la mienne.

Depuis cette époque, M. Harel remonta bien des fois l'escalier de l'auteur de *Marie Tudor*. Il le pria, l'implora, lui offrit toutes les primes et toutes les signatures possibles; M. Victor Hugo le recevait poliment, causait, mais, quant à une pièce, il refusa toujours. On sait que M. Harel finit par faire faillite.

Dans la soirée, M. Victor Hugo reçut une lettre de madame Dorval :

« Si mademoiselle Mars ne veut pas céder, faites-lui la concession qu'elle demande. Ce n'est pas seulement dans cette sortie qu'est le succès, mais aussi dans les adorables choses qu'il n'est pas en son pouvoir d'enlever. Est-ce votre ouvrage seul, dites, que vous avez voulu défendre? J'ai emporté et je garde l'idée que vous avez

voulu me protéger aussi, et j'en suis fière et heureuse. Mais ne vous fâchez pas tout à fait contre mademoiselle Mars. Vous êtes toujours prêt à prendre de ces résolutions qui me font trembler. S'il me fallait laisser ce rôle, qui seul me retient au théâtre, je serais bien triste. »

Le directeur n'était pas moins suppliant :

« J'apprends à mon arrivée que vous avez eu de nouvelles difficultés pour une position de scène, et que vous ne voulez plus revenir à la répétition de votre ouvrage si mademoiselle Mars ne fait pas ce que vous désirez. Je pense que vous avez raison de demander que l'on exécute ce que vous exigez; mais est-il bien indispensable au succès de l'ouvrage que cette position soit précisément celle que vous demandez? Ne pourrait-on arranger la scène de manière à ne point vous nuire et à satisfaire tout le monde? Il me semble qu'une place occupée un peu plus en face ou un peu plus de côté ne peut en rien empêcher le succès d'un ouvrage comme le vôtre. Vous avouerez qu'après des études faites, des dépenses très-fortes engagées, *un résultat très-difficile en partie obtenu*, il serait bien cruel d'être arrêté au moment de la représentation. Soyez le plus raisonnable, je vous en prie, venez demain

à la répétition, et nous arrangerons tout cela. Voyez l'embarras dans lequel je me trouverais, moi, et faites un peu pour un pauvre directeur ce que vous ne feriez pas pour vous-même. Je compte sur vous demain, et venez, je vous en supplie, avec des idées de conciliation. »

M. Victor Hugo alla le lendemain à la répétition. Au moment de la mort de Catarina, mademoiselle Mars se mit d'elle-même à la place qu'il lui avait indiquée. Elle était fort radoucie. Après la répétition, elle le pria de venir voir ses costumes. Il s'empressa d'y aller. Pour ses costumes de doña Sol, il lui avait apporté de très-beaux dessins de M. Louis Boulanger d'après les tableaux et les gravures du temps; elle les avait trouvés hideux et lui avait dit « de remporter ces barbouillages. » Elle avait coiffé doña Sol d'un béret qui avait été l'étonnement des peintres, nombreux à *Hernani*. Le béret de doña Sol reparaissait sur la tête de Tisbé, avec des enjolivements qui faisaient hésiter l'œil entre un turban et une roue de cabriolet.

— Ah! dit l'auteur consterné, vous allez remettre encore cela?

— Oui; cette coiffure me va très-bien. Elle me fait toute jeune. Vous avez vu mon portrait de Gérard, en Moscovite? C'est cette coiffure-là.

M. Victor Hugo hasarda que la Tisbé n'était pas précisément une Moscovite, mais une Italienne; mais il n'insista pas, ne voulant pas recommencer les querelles pour un détail d'habillement.

La veille de la représentation, il eut soin de se faire montrer l'affiche. Comme il l'avait prévu, le nom de mademoiselle Mars éclatait en *vedette* et celui de madame Dorval était relégué obscurément après les figurants.

— Il y a une erreur, dit-il.

— Laquelle? fit le régisseur.

Mademoiselle Mars se trouvait là. M. Victor Hugo lui présenta l'affiche :

— Madame va vous le dire.

— Oh! je ne me mêle pas de l'affiche! dit-elle, en tournant le dos et en sortant.

Le directeur objecta que la *vedette* était un privilége de mademoiselle Mars, que tous, excepté elle, étaient égaux et affichés par rang d'ancienneté, les pensionnaires après les sociétaires, et que madame Dorval, la dernière venue, devait être la dernière nommée. M. Victor Hugo repartit que madame Dorval, spécialement engagée pour son drame, n'était pas une pensionnaire ordinaire, et que, d'ailleurs, du moment qu'on faisait une exception pour une autre, on pouvait en faire une pour elle. Madame Dorval eut la *vedette* aussi.

Mademoiselle Mars était de fort mauvaise humeur en s'habillant pour la représentation.

— Excusez-moi si je ne cause pas, dit-elle à l'auteur. Mais c'est vous qui me pressez, puisque vous m'avez mise de la première scène. Vous savez que c'est la première fois que je joue en lever de rideau.

L'auteur alla chercher meilleur visage dans la loge de madame Dorval. Elle lui sauta au cou, dit qu'elle n'avait jamais eu de plus beau rôle, qu'elle en raffolait, et de Tisbé aussi, et de toute la pièce, et elle interpellait son mari qui était présent. N'est-ce pas, Merle? M. Merle acquiesçait, moins froidement qu'à son ordinaire; il était, de sa nature, assez indifférent, et craignait d'être de mauvais ton en épousant trop les admirations de sa femme.

Il y avait dans la salle deux publics bien distincts, celui de mademoiselle Mars et celui de madame Dorval, les gens graves, gourmés, empesés, pincés, enrichis ou titrés, que les artistes appellent les *bourgeois*, et les spectateurs ardents, jeunes, vivants, tumultueux, désordonnés, que le monde appelle les *bohèmes*.

L'entrée de mademoiselle Mars fut saluée chaleureusement par les *bourgeois* et par les claqueurs. Les *bohèmes* s'abstinrent. Le premier acte intéressa et charma. M. Beauvallet fut un Angelo

saisissant. Mademoiselle Mars dit, sans profondeur, mais avec une sensibilité très-bien jouée, le récit de sa mère sauvée du gibet. La scène de la *clef* rentrait mieux dans ses habitudes de comédie; elle en cisela chaque mot, et y fut applaudie d'un bout à l'autre. Il n'y eut pas dans tout l'acte un seul moment d'opposition.

C'était maintenant le tour de madame Dorval. Quand elle parut, les bohêmes essayèrent de lui faire à elle aussi « une entrée, » mais ils furent chutés par les bourgeois, et un peu par les claqueurs. La grande actrice sentit qu'il fallait vaincre ou périr, et joua, non avec son talent ordinaire, mais avec son talent extraordinaire. Elle fut d'une telle réalité, d'une passion si jeune, d'un abandon si chaste, que les bourgeois même furent entraînés, et soupçonnèrent presque la distance qu'il y a d'un talent composé à un talent spontané.

Mademoiselle Mars était dans les coulisses. attendant sa scène.

— Eh bien, dit-elle à l'auteur, j'espère qu'on l'applaudit assez, votre actrice.

— De laquelle parlez-vous? demanda poliment l'auteur.

— Oh! de celle à qui vous avez donné le meilleur rôle.

M. Victor Hugo aurait pu lui répondre qu'elle

avait choisi, mais il venait d'apercevoir à la main de Tisbé la lampe avec laquelle elle entre dans la chambre de Catarina. C'était une lampe tragique et mythologique, retrouvée évidemment dans les fouilles d'Herculanum. Il n'en dit rien, pour ne pas mécontenter la comédienne à l'instant de sa scène principale, mais il ne put se taire en lui voyant sur la tête son éternel béret. Il lui fit remarquer que, pour sauver Catarina, elle allait dire à Angelo qu'elle était venue en manteau d'homme et qu'elle « avait aussi le chapeau; » le public se demanderait comment Angelo pouvait croire au chapeau en voyant le turban.

— Bah! dit-elle, est-ce que le public fait attention à ces choses-là?

Et Tisbé entra chez Catarina avec une lampe antique et un bonnet russe. Du reste, le public, en effet, n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Mademoiselle Mars n'avait pas la véhémence et l'emportement qu'il fallait pour les violences de Tisbé. Elle y fut médiocre. Madame Dorval, avec quelques mots, mit le succès de son côté. Mademoiselle Mars, inférieure dans l'insulte, reprit le dessus dans le sacrifice, et réfuta les soupçons d'Angelo avec une mélancolie et une noblesse qui refirent l'égalité entre les rivales.

Au troisième acte, par un de ces hasards des

représentations qui déconcertent les prévisions les plus sûres, madame Dorval joua mal la scène qu'elle avait si bien répétée. Elle manqua d'autorité dans sa révolte contre son mari; sa sortie même, dont mademoiselle Mars s'était tant effrayée, fut applaudie, mais sans ardeur. Le grand succès de l'acte fut pour M. Beauvallet qui, droit dans son justaucorps de velours écarlate, le cou nu, les cheveux ras, le regard dur, eut une inflexibilité de marbre.

Le dernier acte faillit être compromis par un accident de mise en scène. On avait prévu que l'air froid des coulisses se précipitant dans l'air embrasé d'une salle comble agiterait les rideaux du lit où est cachée Catarina, crue morte et enterrée dans les caveaux du palais. On avait paré à cet inconvénient en cousant aux rideaux des tringles de fer supportant des poids. Mais le courant d'air fut tel que les poids ne purent résister. Il fallut que deux machinistes se glissassent à plat ventre sous le lit et maintinssent le rideau; mais le vent le faisait trembler dans leurs mains et les découvrait par instants au public, que cela faisait rire. Mademoiselle Mars se troubla et joua gauchement, et la pièce aurait mal fini, sans madame Dorval dont le réveil fut d'une grâce étonnée et charmante qui rétablit le succès. Quand Rodolfo la prit dans ses bras, elle eut la

légèreté d'une ombre qui revient à la vie, la poésie d'Eurydice ramenée sur la terre.

Le drame finissait à : *Par moi, pour toi.* Mademoiselle Mars avait obtenu que l'auteur coupât le reste, disant que la pièce était finie là, que le public en savait assez et n'écouterait pas les dernières phrases. Mademoiselle Rachel, qui joua Tisbé en 1850, dit le rôle tout entier, et les dernières phrases furent écoutées et applaudies.

Somme toute, *Angelo* avait réussi. La réussite persista aux représentations suivantes. Mademoiselle Mars s'était résignée au succès de madame Dorval et se contentait du sien. L'auteur n'eut plus avec elle qu'une contestation, mais ce fut sur un sujet étranger au théâtre.

C'était le moment du procès de mademoiselle de Morel contre M. de Laroncière. Il y avait des séances de nuit parce que mademoiselle de Morel, malade et hallucinée, ne retrouvait sa raison qu'à minuit. M. Victor Hugo alla à une de ces audiences nocturnes. Il vit l'accusé, un jeune homme de taille moyenne, brun, à figure régulière et distinguée. Il vit moins l'accusatrice, qui entra à l'heure solennelle le visage caché par un chapeau de paille et par un voile épais. Elle déposa d'une façon nette et précise. M. de Laroncière se leva, et, de l'air le plus respectueux et le plus pénétré, lui demanda si elle était bien

sûre du fait infâme qu'elle lui attribuait, si elle ne se trompait pas de personne, si elle n'était pas encore sous l'influence de quelque funeste vision, ou s'il n'avait pas fait à son insu contre elle quelque chose dont elle voulût se venger. Elle répondit sèchement qu'elle avait dit la vérité. M. de Laroncière se rassit accablé.

L'attitude très-digne et l'accent sincère de l'accusé avaient frappé M. Victor Hugo, déjà disposé à le croire innocent par la lecture de l'acte d'accusation. Le lendemain, il était dans la loge de mademoiselle Mars; le procès Laroncière faisait grand bruit; on en parla. M. Victor Hugo dit qu'il croyait à l'innocence de l'accusé.

A ce mot, mademoiselle Mars se leva pâle et frémissante, comme si elle venait d'être insultée. M. Victor Hugo ne comprit pas d'abord; mais il apprit bientôt que l'actrice avait dans son intimité un oncle de mademoiselle de Morel, et qu'elle la regardait probablement un peu comme sa nièce. N'en sachant rien alors, il soutint son opinion. Mademoiselle Mars s'indigna tellement, qu'elle en fut malade et qu'elle resta quelques jours sans jouer.

## LXIII.

### LA ESMERALDA.

Le succès exceptionnel de *Notre-Dame de Paris* avait attiré à M. Victor Hugo de nombreuses demandes de musiciens, entre autres d'un musicien illustre, M. Meyerbeer, qui auraient voulu qu'il leur fît de son roman un opéra. Il s'y était toujours refusé. Mais M, Bertin lui demanda cela pour sa fille, et il fit par amitié ce qu'il n'avait pas fait par intérêt.

La musique terminée, il y eut une audition préparatoire. La soirée fut précédée d'un dîner, dont étaient MM. Victor Hugo, Eugène Delacroix. Rossini, Berlioz, Antony Deschamps, etc. On remarqua que, pendant tout le dîner, M. Rossini appela M. Delacroix « monsieur Delaroche. »

MM. de Bourqueney, Lesourd, Alfred de Wailly, Antony Deschamps et une nièce de M. Bertin chantèrent des morceaux de l'opéra, qui furent grandement loués. — M. Rossini avait une voix charmante, et chantait volontiers; on le pria de se faire entendre; il résista; M. et madame Bertin le pressèrent; de jolies femmes se mirent presque à ses pieds; il répondit qu'il était enroué et absolument incapable de tirer une note de son gosier, sortit presque aussitôt, et, à peine dans l'antichambre, se mit à entonner un air de ses opéras d'une voix claire et retentissante.

Les répétitions de la *Esmeralda* se firent dans l'été de 1836. L'auteur des paroles n'y assista pas; il voyageait en Bretagne. A son retour, il fut frappé de la mesquinerie de la mise en scène. Le vieux Paris prêtait aux décorations et aux costumes. Rien de riche ni de pittoresque; les haillons de la Cour des Miracles, qui auraient pu avoir du caractère et de la nouveauté à l'Opéra, étaient en drap neuf; de sorte que les seigneurs avaient l'air de pauvres et les truands de bourgeois. M. Victor Hugo avait donné une idée de décor qui aurait pu faire grand effet : c'était l'ascension de Quasimodo enlevant la Esmeralda d'étage en étage; pour faire monter Quasimodo, il n'y avait qu'à faire descendre la cathédrale. En son absence, on avait déclaré la chose

impossible. Ce décor, impossible à l'Opéra, a été fait depuis à l'Ambigu.

L'opéra, chanté par MM. Nourrit, Levasseur, Massol, etc., et mademoiselle Falcon, fut applaudi par le public de la première représentation, laquelle fut assombrie par la nouvelle de la mort de Charles X.

Les journaux furent d'une violence extrême contre la musique. L'esprit de parti s'en mêla et se vengea sur une femme du journal de son père. Alors, le public siffla. L'opposition augmenta de représentation en représentation, et à la huitième le rideau fut baissé avant la fin. Tout ce que put le directeur, M. Duponchel, qui devait son privilége à M. Bertin, ce fut de jouer de temps en temps, avant le ballet, un acte où l'auteur avait réuni les principaux morceaux des cinq.

Le roman est fait sur le mot *ananké;* l'opéra finit par le mot *fatalité*. Ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ouvrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et mademoiselle Falcon, pour musicienne une femme d'un grand talent, pour librettiste M. Victor Hugo et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs. Mademoiselle Falcon perdit sa voix; M. Nourrit alla se tuer en Italie. — Un navire appelé *Esmeralda*, faisant la traversée d'Angle-

terre en Irlande, se perdit corps et biens. — Le duc d'Orléans avait nommé *Esmeralda* une jument de grand prix; dans une course au clocher, elle se rencontra avec un cheval au galop, et eut la tête fracassée.

## LXIV.

### LA MORT DU FRÈRE.

En 1837, M. Victor Hugo perdit son frère Eugène. J'ai raconté que le pauvre garçon avait été pris de folie la nuit même du mariage de son frère, et que le général Hugo, qui n'était pas venu pour le marié, était venu pour le malade. Après avoir essayé de le soigner chez lui, le père avait dû le mettre chez M. Esquirol, dont la maison était la plus renommée. Le médecin en chef de la maison, M. Royer-Collard, s'était occupé de lui avec une attention spéciale; les accès violents avaient disparu; quand son père et ses frères allaient le voir, il causait avec eux affectueusement et raisonnablement, excepté sur un

point : il se croyait enfermé dans une prison d'État pour avoir conspiré contre la duchesse de Berry. Le général s'était dit que la meilleure réfutation de son erreur serait la liberté; il avait demandé au médecin s'il ne ferait pas bien de le reprendre; M. Royer-Collard n'y avait vu aucun inconvénient dans l'état tranquille du convalescent, et le général l'avait emmené à Blois.

Il s'était laissé emmener, sans peine ni joie; en partant, son attitude et sa physionomie étaient celles de la torpeur; ce robuste et vaillant jeune homme qui s'était cru un moment né pour la lutte littéraire avait maintenant quelque chose d'un mouton endormi. Il était resté ainsi à Blois, doux, facile, sensé, — obstiné seulement à vouloir aller au soleil sans chapeau, comme il l'était, enfant, à ôter ses bas dans les neiges du Mont-Cenis. Un jour, à dîner, il se jeta brusquement sur sa belle-mère, un couteau à la main, voulant la tuer.

Le général le ramena à Paris, et essaya de la maison Saint-Maurice à Charenton, qui était une maison militaire. La médication, ayant affaire à des officiers, les traitait militairement; l'énergie des remèdes dompta encore une fois la fureur de la maladie; mais Eugène se crut plus que jamais dans une prison d'État; il protestait contre son incarcération sans jugement, il tentait de

s'évader, et on l'arrêta une fois comme il se précipitait par une fenêtre.

Quand il entendait des fous crier, il croyait que c'étaient des gens qu'on égorgeait, et il suppliait son père et ses frères de l'emmener. Voyant qu'ils ne se prêtaient pas à son évasion, il se refroidit pour eux. Il resta quelque temps encore attaché à M. Victor Hugo; il s'intéressait à la littérature; il voulut lire *Hernani*. Mais, le directeur ayant montré l'établissement à M. Victor Hugo et l'ayant dirigé partout avec la complaisance polie qu'on a pour un visiteur célèbre, le pauvre malade trouva que son frère était « trop bien avec ses ennemis » et ne voulut plus le voir, ni personne. Il fallut cesser les visites, qui l'exaspéraient.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, la santé de son corps se ressentit de la santé de son cerveau; sa forte constitution s'affaiblit; le dépérissement fut long: sa jeunesse et sa vigueur résistèrent, et il traîna jusqu'en février 1837.

Ainsi s'éteignit le camarade de l'enfance et de l'adolescence de M. Victor Hugo. Les deux frères, si étroitement unis, avaient paru faits pour la même existence; ils avaient eu les mêmes jeux, les mêmes maîtres, les mêmes aspirations vers la poésie, le même instinct des besoins nouveaux; ils ne s'étaient pas quittés un seul jour

jusqu'à la mort de leur mère : la destinée les sépara tout à coup, et jeta l'un dans le bruit et dans la lumière, l'autre dans l'isolement et dans la nuit.

## LXV.

### LA FÊTE A VERSAILLES.

Dans l'été de 1837, Louis-Philippe voulut fêter à Versailles le mariage du duc d'Orléans. M. Victor Hugo fut invité. La veille de la fête, M. Alexandre Dumas vint le voir, fort irrité : il allait y avoir des promotions dans la légion d'honneur; le roi, voyant son nom sur une des listes qu'on lui avait présentées, l'avait rayé; cette offense lui avait fait renvoyer l'invitation qu'il avait reçue. M. Victor Hugo dit qu'il n'irait pas non plus, et écrivit au duc d'Orléans la raison de son refus.

Le soir, le secrétaire des commandements du prince accourut place Royale; le duc d'Orléans, en recevant la lettre de M. Victor Hugo, était allé

aussitôt trouver le roi, et lui avait parlé instamment pour le rétablissement du nom de M. Alexandre Dumas sur la liste. Le secrétaire n'était pas encore parti que M. Dumas revint, joyeux cette fois : il venait de recevoir du duc d'Orléans un mot lui annonçant qu'il avait la croix et qu'il pouvait la porter dès à présent. Toute difficulté se trouvant donc levée, M. Victor Hugo promit au secrétaire du prince d'aller à Versailles. Il lui demanda s'il y avait un costume de rigueur; le secrétaire répondit que tout était bon, excepté l'habit bourgeois.

La fête était pour le lendemain. Il n'y avait guère le temps de se procurer un costume. Mais M. Victor Hugo avait été de la garde nationale en 1830 et y avait été élu à je ne sais plus quel grade; il retrouva son équipement dans une armoire. M. Alexandre Dumas et lui examinèrent l'uniforme pièce à pièce, des épaulettes au ceinturon; c'était encore fort mettable. M. Dumas lui-même était officier; c'était à merveille, il prendrait son uniforme, et ce serait entre eux une fraternité de plus d'avoir le même habit.

La fête commençait par la visite de l'intérieur du château. Si nombreuse que fût la foule, on circulait à l'aise dans ces vastes appartements royaux et dans ces galeries interminables. On y rencontrait tout ce qu'il y avait d'illustre en litté-

rature, en peinture, en sculpture, en musique, en science, en politique, etc. Une des premières rencontres des deux gardes nationaux fut avec M. de Balzac, en habit de marquis, loué probablement et certainement fait pour un autre.

Après une assez longue promenade, M. Victor Hugo s'assit, avec MM. Alexandre Dumas, Eugène Delacroix et trois ou quatre amis qui s'étaient joints au groupe; la causerie fut interrompue par l'entrée du roi et de la famille royale. Le duc d'Orléans donnait le bras à sa femme. Le roi, naturellement aimable, et qui dans ce moment était, de plus, heureux, dit des choses gracieuses à ses invités, spécialement à M. Victor Hugo, qui crut remarquer que son habit de garde national ne lui nuisait pas dans l'esprit du roi. Après les compliments, il lui demanda ce qu'il pensait de Versailles; à quoi M. Victor Hugo répondit courtoisement que le siècle de Louis XIV avait écrit un beau livre et que le roi avait donné à ce beau livre une magnifique reliure.

Madame la duchesse d'Orléans vint à M. Victor Hugo et lui dit qu'elle était heureuse de le voir, qu'il y avait deux personnes qu'elle avait vivement désiré connaître, M. Cousin et lui, qu'elle avait souvent parlé de lui avec « monsieur de Goëthe, » qu'elle avait lu tous ses livres, qu'elle savait ses vers par cœur, qu'elle aimait par-dessus

tout la pièce des *Chants du Crépuscule* qui commence par :

> C'était une humble église au cintre surbaissé,
> L'église où nous entrâmes.

Elle lui dit : — J'ai visité *votre* Notre-Dame.

A quatre heures, un huissier vint dire : — Le roi est servi. — Le dîner dura jusqu'à six heures. Alors ce fut une cohue et une mêlée; le spectacle commençait aussitôt après le dîner; tout le monde voulait être placé de façon à bien voir, non pas la scène, mais la loge royale, ou peut-être de façon à en être vu; on se précipita, on se poussa, on se bouscula, on s'écrasa les pieds, on se déchira les habits. Ce furieux assaut dut s'arrêter devant une grande porte vitrée qui resta fermée pendant que le roi et sa famille prenaient leurs places. Au bout d'un quart d'heure, elle s'ouvrit, et ce fut alors la vraie bousculade. Il restait à traverser une longue galerie dont le parquet ciré et luisant comme un miroir avait une telle transparence qu'on s'y serait jeté à la nage; on y glissait comme sur la glace; c'était un vrai casse-cou, surtout pour les vieux; les maréchaux, les cordons bleus, les dignitaires, les personnages vénérables, pressés et heurtés sur cette surface dangereuse, perdirent l'équilibre et s'étalèrent.

Il en tomba bien une vingtaine. M. Victor Hugo en ramassa plusieurs; mais, voyant M. d'Argout allongé sur le parquet, il se souvint que c'était lui qui avait interdit *le Roi s'amuse*, et l'y laissa.

La salle de spectacle du château est vaste et riche; les ornements sont d'un rococo charmant, ce qui fait qu'elle a en même temps de la grandeur et de la coquetterie; elle était redorée à neuf; on avait multiplié les lustres et les candélabres; mademoiselle Mars et l'élite de la troupe du Théâtre-Français jouaient *le Misanthrope;* avec tout cela, la représentation fut froide. Ce qui fait la vivacité du théâtre, c'est le fourmillement du public; le théâtre royal, calculé pour un public privilégié et restreint, n'avait que deux rangs de loges, séparées par de larges colonnes; de sorte que, plein, il était vide. Pas de cohésion ni de communication entre les spectateurs, aucun de ces courants électriques qui mêlent toutes les âmes en une. Une autre cause de tristesse, c'est qu'il n'y avait guère que des hommes; les seules invitées étaient les femmes des ministres et des ambassadeurs. Donc, les diverses et claires couleurs des étoffes, les fleurs dans les cheveux, l'étincellement des bijoux aux bras et aux cous, la blancheur des épaules, le frémissement des éventails, étaient absents. Enfin, on attendait pour applaudir que le roi donnât le signal, et il le

donnait peu. Après la représentation, des généraux et de hauts fonctionnaires disaient : — C'est ça, *le Misanthrope!* j'en avais entendu parler, je croyais que c'était amusant.

Il y eut ensuite la promenade aux flambeaux dans les galeries de peinture. A chaque tableau que le roi montrait à ses hôtes, un domestique tout habillé de rouge tournait sur la toile le réflecteur d'une lampe qu'il portait à la main. — A onze heures, la fête fut terminée, et chacun courut après sa voiture, qui ne fut pas facile à retrouver dans l'encombrement. MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo n'eurent la leur qu'à une heure du matin et ne rentrèrent à Paris qu'au jour.

M. Victor Hugo, qui n'était toujours que chevalier de la Légion d'honneur, fut promu officier, grade auquel il est resté depuis.

Le 27 juin 1837, M. Victor Hugo publia les *Voix intérieures*. Dans la journée, deux laquais à la livrée du duc d'Orléans vinrent place Royale avec des hommes de peine qui apportaient un grand tableau. Ce tableau était une *Inez de Castro*, de M. Saint-Èvre, qui avait été le succès d'un salon. Sur la dorure du cadre, il y avait cette inscription : *Le duc et la duchesse d'Orléans à M. Victor Hugo, 27 juin 1837.*

## LXVI.

### RUY BLAS.

M. Alexandre Dumas ne fut pas longtemps sans avoir à se plaindre, lui aussi, de M. Harel, et sans quitter la Porte-Saint-Martin. Il était, de plus, en mauvais termes avec la Comédie-Française. Il vint un jour chez M. Victor Hugo et lui raconta une conversation qu'il avait eue avec le duc d'Orléans. Le prince s'informant pourquoi il ne faisait plus rien jouer, il lui avait répondu que la littérature nouvelle n'avait pas de théâtre; qu'elle n'avait jamais été chez elle au Théâtre-Français, qu'elle y avait été quelquefois tolérée, jamais acceptée; que sa vraie scène eût été la Porte-Saint-Martin, mais que les procédés du directeur en avaient éloigné tout ce qui avait du

talent ou seulement de la dignité, et qu'on y était tombé aux exhibitions des ménageries ambulantes; qu'entre le Théâtre-Français, voué aux morts, et la Porte-Saint-Martin, vouée aux bêtes, l'art moderne était sur le pavé. Il avait ajouté que ce n'était pas lui seul qui se plaignait, que tous les auteurs du drame disaient comme lui, à commencer par M. Victor Hugo, qui ne faisait plus de pièces que de loin en loin et qui en aurait fait deux par an s'il avait eu un théâtre.

Le duc d'Orléans avait dit que c'était là, en effet, un état de choses impossible, que l'art contemporain avait droit à un théâtre et qu'il en parlerait à M. Guizot.

— Maintenant, conclut M. Alexandre Dumas, il faut que vous alliez voir Guizot. J'ai persuadé le prince, persuadez le ministre.

— Un théâtre, c'est très-bien, dit M. Victor Hugo, mais il faudrait un directeur.

M. Alexandre Dumas n'avait personne dont il pût répondre.

— Connaissez-vous quelqu'un, vous? demanda-t-il à M. Victor Hugo.

— Oui et non. Je reçois un journal de théâtre qui est entièrement dans nos idées, et qui nous défend tous les deux, évidemment avec conviction et sans arrière-pensée, car le brave garçon qui fait ce journal ne vient pas même chercher

de remercîment, et je ne l'ai pas vu quatre fois. Je crois donc en lui précisément parce que je ne le connais pas. On m'a dit que son rêve serait d'être directeur de théâtre. C'est le directeur du *Vert-Vert*.

— Anténor Joly! dit M. Alexandre Dumas. Mais il n'a pas le sou.

— Avec un privilége il trouvera de l'argent.

M. Alexandre Dumas fit des objections, puis, avec sa nature facile, céda. — Quand il fut sorti, M. Victor Hugo réfléchit qu'ils avaient été bien vite en disposant d'un théâtre qui n'existait pas. Les princes, sollicités de toutes parts, font des réponses polies qu'on prend pour des promesses. Il était vraisemblable que le duc d'Orléans ne pensait déjà plus à sa conversation du matin. M. Victor Hugo n'alla pas chez M. Guizot, et pensa lui-même à autre chose.

A quelque temps de là, un ami commun lui dit que M. Guizot s'étonnait de ne pas le voir, et avait à lui parler. Il y alla le lendemain matin.

— Eh bien, lui dit M. Guizot en le voyant entrer, vous ne voulez donc pas de votre théâtre?

M. Guizot lui dit de la façon la plus ouverte et la plus cordiale qu'il avait eu raison de demander un théâtre, que rien n'était plus légitime, qu'à un art nouveau il fallait un théâtre nouveau, que la Comédie-Française, scène de tradition et

de conservation, n'était pas l'arène qu'il fallait à la littérature originale et militante, que le gouvernement ne faisait que son devoir en créant un théâtre pour ceux qui créaient un art.

— Maintenant, ajouta M. Guizot, réglons les termes du privilége.

Le ministre et l'écrivain s'entendirent, et M. Guizot écrivit de sa main les conditions du théâtre, qui étaient très-larges, mais exclusivement littéraires. M. Victor Hugo demanda le droit à la musique; il se souvenait de l'effet produit dans *Lucrèce Borgia* par le contraste de la chanson à boire et du psaume; il rêvait de mêler plus amplement encore le chant à la parole; il voulait que l'art tout entier fût possible, depuis les symphonies de la *Tempête* jusqu'aux chœurs de *Prométhée*. M. Guizot accorda tout.

— Maintenant, dit-il, il ne nous manque plus que la signature du ministre de l'intérieur. Mais je lui ai déjà parlé, et nous sommes d'accord. Allez le voir demain, il vous remettra votre privilége.

— Mon privilége? interrogea M. Victor Hugo.

— Sans doute! c'est à vous que nous donnons le théâtre.

— Je ne le prends pas! Je fais de l'art et non du commerce. Je ne veux d'aucun privilége pour moi, ni comme directeur, ni comme auteur. Ce

n'est pas pour moi que je demande un théâtre, c'est pour toute la génération nouvelle, qui n'en a pas.

— Soit, dit M. Guizot; mais pour donner un théâtre, il faut que nous le donnions à quelqu'un. Avez-vous un directeur?

— Oui; M. Anténor Joly.

— Je ne le connais pas, mais, si vous répondez de lui, cela suffit. Menez-le demain chez M. de Gasparin.

M. Victor Hugo, en rentrant, écrivit un mot à M. Anténor Joly, qui accourut le lendemain matin.

— J'ai une nouvelle à vous apprendre, lui dit M. Victor Hugo; c'est que vous avez un théâtre.

La reconnaissance de M. Joly fut égale à son ébahissement. Il tenait son rêve! M. Victor Hugo coupa court à ses remercîments en lui disant qu'on les attendait au ministère de l'intérieur. M. Anténor Joly avait un cabriolet à la porte, ils y montèrent tous deux, et furent bientôt dans le cabinet de M. de Gasparin.

Pendant qu'on allait chercher le privilége dans les bureaux, M. Victor Hugo répéta devant M. de Gasparin ce qu'il avait dit devant M. Guizot:

— Il est bien entendu que le théâtre est à la littérature et non à moi. M. Anténor Joly me demandera des pièces s'il y trouve son intérêt,

mais il sera aussi libre de ne pas m'en demander que je serai libre de lui en refuser. Il sera un directeur comme un autre, et je serai un auteur comme un autre. Il ne s'engage qu'à une chose : c'est à faire de son théâtre le théâtre de la littérature vivante.

On vint dire des bureaux que le privilége n'était pas prêt, et ne pouvait l'être que dans une heure. Il fut convenu que M. Anténor Joly reviendrait dans la journée.

En sortant, le nouveau directeur dit à M. Victor Hugo :

— Puisque vous voulez que j'aie le droit de m'adresser à qui bon me semble, je m'adresse à vous, et je vous demande ma pièce d'ouverture.

M. Victor Hugo lui répondit qu'il serait temps de penser à l'ouverture de la salle quand il y aurait une salle et une troupe, et M. Anténor Joly le quitta pour chercher de l'argent, un terrain et des acteurs.

Ceci se passait en octobre 1836. Il s'écoula cinq ou six mois sans que M. Victor Hugo entendît parler de M. Joly. Un jour, on lui annonça M. de Gasparin, qui lui dit : — Mais je croyais que c'était un théâtre de littérature que vous vouliez ! — et qui lui montra, en marge du privilége, non signé encore, une note demandant l'autorisation de jouer l'opéra-comique. M. Vic-

tor Hugo répondit qu'il y avait erreur, que c'était lui qui avait demandé la musique, mais comme collaboratrice et servante du drame, et non comme maîtresse. Le ministre dit qu'aussi la note l'avait étonné, et qu'il allait aviser.

M. Victor Hugo fut un an cette fois sans entendre parler de rien. En juin 1838, M. Anténor Joly reparut. Il avait été vingt-deux mois à trouver de l'argent. Quelqu'un lui en avait offert, mais à la condition d'être codirecteur. Ce n'eût été rien, si ce quelqu'un n'avait pas été un vaudevilliste qui s'était enrichi dans les pompes funèbres, et qui avait pour idéal l'opéra-comique. C'était ce vaudevilliste qui avait demandé l'autorisation que le ministre avait d'abord refusée; mais M. Anténor Joly, ne trouvant rien d'aucun autre côté, avait dû subir cet associé et ses exigences, et obtenir du ministre, à force d'instances, le droit à l'opéra. Mais ce serait une clause morte; l'associé comprenait lui-même qu'on attendait un théâtre de drame, et que c'était par le drame qu'il fallait commencer; une fois le drame installé, lui, Anténor Joly, serait là pour le maintenir; l'essentiel était de prendre possession du théâtre, et tout était dans le drame d'ouverture; il fallait absolument le nom de M. Victor Hugo, etc.

M. Victor Hugo, auquel M. Anténor Joly pré-

senta son associé le lendemain, promit une pièce, et se mit à écrire *Ruy Blas*, dont le sujet le préoccupait depuis longtemps.

Sa première idée avait été que la pièce commençât par le troisième acte : Ruy Blas, premier ministre, duc d'Olmedo, tout-puissant, aimé de la reine; un laquais entre, donne des ordres à ce tout-puissant, lui fait fermer une fenêtre et ramasser son mouchoir. Tout se serait expliqué après. L'auteur, en y réfléchissant, aima mieux commencer par le commencement, faire un effet de gradation plutôt qu'un effet d'étonnement, et montrer d'abord le ministre en ministre et le laquais en laquais. Il écrivit la première scène le 4 juillet et la dernière le 11 août. Ce fut, de tous ses drames, celui qui lui prit le plus de temps. Le dernier acte, comme le quatrième de *Marion de Lorme*, fut écrit en un jour; mais le quatrième acte de *Marion de Lorme* est beaucoup plus long que le cinquième de *Ruy Blas*.

Pendant que M. Victor Hugo écrivait *Ruy Blas*, M. Joly venait le voir souvent, le consultait sur l'emplacement du nouveau théâtre, lui amenait des architectes, etc.; M. Victor Hugo était pour un terrain qui se trouvait libre près de la porte Saint-Denis, et pour appeler le théâtre *Théâtre de la Porte-Saint-Denis*. L'affaire ne se fit pas, à son grand déplaisir, et les deux directeurs en furent

réduits au théâtre Ventadour, mal situé, dans une cour où il ne passe personne. Tout ce qu'on put faire pour lui, ce fut de changer son nom, et d'appeler ce tombeau *Théâtre de la Renaissance.*

M. Anténor Joly vint un matin avec la maquette d'une nouvelle espèce de théâtre. Selon lui, la rampe ne s'expliquait pas; cette rangée de quinquets qui sortait de terre était absurde; dans la réalité, on était éclairé par en haut et non par en bas; la rampe était un contre-sens; les acteurs n'étaient plus des hommes, etc. — La maquette présentait un nouveau système ; les quinquets éclairaient, comme le soleil, du haut de portants dissimulés dans la coulisse; on ne serait plus au théâtre, on serait dans la rue, dans un bois, dans une chambre. M. Victor Hugo s'opposa à la suppression de la rampe; il répondit que la réalité crue de la représentation serait en désaccord avec la réalité poétique de la pièce, que le drame n'était pas la vie même, mais la vie transfigurée en art, qu'il était donc bon que les acteurs fussent transfigurés aussi, qu'ils l'étaient déjà par leur blanc et par leur rouge, qu'ils l'étaient mieux par la rampe, et que cette ligne de feu qui séparait la salle de la scène était la frontière naturelle du réel et de l'idéal.

Avant de promettre *Ruy Blas*, l'auteur s'était enquis de la troupe. On lui avait présenté une

liste d'acteurs de vaudeville et de province. Il avait demandé M. Frédérick Lemaître. Ç'avait été, du reste, sa seule condition. Il avait voulu, à ce théâtre qu'il avait donné pour rien, et dont on avait offert une fois à M. Anténor Joly soixante mille francs, le même traité qu'au Théâtre-Français et à la Porte-Saint-Martin.

M. Frédérick Lemaître faisait une tournée en province; un mot de M. Anténor Joly le fit revenir en grande hâte. Le théâtre étant tout à refaire à l'intérieur et livré aux ouvriers, l'auteur, pour ne pas lire dans les coups de marteau, fit venir les acteurs chez lui. M. Frédérick fut radieux aux trois premiers actes, inquiet au quatrième, sombre au cinquième, et s'esquiva sans rien dire.

On ne pouvait répéter au théâtre. M. Anténor Joly avait obtenu qu'on lui prêtât la salle du Conservatoire. Ce fut là que le lendemain l'auteur distribua les rôles. M. Frédérick Lemaître reçut le sien d'un air résigné, mais il y eut à peine jeté les yeux qu'il poussa un cri d'étonnement et de joie:

— C'est donc Ruy Blas que je joue?

Il avait cru que c'était don César. Comme il arrive toujours des grandes réussites, sa prodigieuse création de Robert Macaire lui était perpétuellement jetée au visage; on lui répétait sans cesse qu'il ne pouvait plus jouer que cela, qu'il

était incapable désormais des rôles sérieux ; en voyant les développements que prenait don César au quatrième acte, il s'était dit que M. Victor Hugo pensait comme les autres et lui destinait le rôle comique. Le rôle était beau, mais c'était encore un déguenillé. Au lieu que Ruy Blas le débarrassait des haillons de Robert Macaire, il allait être renouvelé et régénéré; il remercia avec effusion M. Victor Hugo de le délivrer enfin de l'ironie et de la dérision et de le réconcilier avec la passion et avec la poésie.

La musique ne laissa pas longtemps le Conservatoire à la littérature. *Ruy Blas* fut prié de s'en aller. Il n'eut que la Renaissance, plus que jamais en proie aux maçons, aux serruriers, aux menuisiers, aux doreurs et aux tapissiers. Ce fut dans ce pêle-mêle et dans ce vacarme que les dernières répétitions se firent. Un jour, au commencement du troisième acte, M. Victor Hugo, trouvant que deux acteurs se plaçaient mal, se leva pour aller les placer lui-même. Il était à peine debout, qu'une large barre de fer tomba de la voûte précisément sur le fauteuil qu'il quittait. Sans la faute de ses acteurs, il était tué roide.

Le drame ne courait pas moins de dangers que l'auteur. M. Anténor Joly n'avait pas résisté à la musique autant qu'il l'avait promis; en même

temps que *Ruy Blas,* on répétait un opéra-comique, et le codirecteur, qui était le vrai puisqu'il avait l'argent, fort rare aux répétitions de *Ruy Blas,* n'en manquait pas une de *l'Eau merveilleuse.*

La mélomanie de la vraie direction se révélait en tout. Une fois, en arrivant, M. Victor Hugo vit des menuisiers et des tapissiers occupés à séparer en stalles les banquettes du parterre. M. Anténor Joly lui expliqua que le théâtre, vu sa situation, ne pouvait pas compter sur le public des boulevards, que sa clientèle serait la fashion et la grande bourgeoisie, qu'il fallait donc faire un théâtre confortable et riche. M. Victor Hugo répondit que la fashion aurait les stalles d'orchestre, les stalles de balcon et les loges, mais qu'il entendait qu'on laissât au public populaire ses places, c'est-à-dire le parterre et les galeries; que c'était pour lui le vrai public, vivant, impressionnable, sans préjugés littéraires, tel qu'il le fallait à l'art libre; que ce n'était peut-être pas le public de l'opéra, mais que c'était le public du drame; que ce public-là n'avait pas l'habitude d'être parqué et isolé dans sa stalle, qu'il n'était jamais plus ardent, plus intelligent et plus content que lorsqu'il était entassé, mêlé, confondu, et que, quant à lui, si on lui retirait son parterre, il retirerait sa pièce. Les banquettes ne furent pas stallées.

Il n'y avait plus à compter sur les jeunes gens d'*Hernani;* la célébrité était venue pour quelques-uns, l'âge pour tous; parmi les rapins de 1830, les uns étaient maintenant des maîtres et pensaient à leurs propres œuvres; les autres, n'ayant pu faire leur trouée en art, y avaient renoncé, et, commerçants, industriels, mariés, faisaient pénitence de leurs péchés d'enthousiasme et de littérature. Ceux même qui étaient restés écrivains, peintres et amis avaient quitté la bohème pour la bourgeoisie, s'étaient coupé les cheveux, avaient reconnu le chapeau et la redingote de tout le monde, avaient des femmes ou des maîtresses qu'ils ne pouvaient mener au parterre, ni aux combles, trouvaient de mauvais goût les acclamations forcenées, et applaudissaient quelquefois du bout des gants.

Une nouvelle génération arrivait. Quelque temps auparavant, un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui achevait ses études au collége Charlemagne voisin de la place Royale, s'était présenté chez M. Victor Hugo : c'était M. Auguste Vacquerie. Il avait amené, bientôt après, un de ses camarades de classe, M. Paul Meurice. Tous deux devinrent, et sont restés, les plus sûrs et les plus intimes amis de M. Victor Hugo. M. Auguste Vacquerie fit quatre-vingts lieues pour assister à *Ruy Blas*.

Le soir de la première représentation, la salle n'était pas terminée; les portes des loges, posées précipitamment, grinçaient sur leurs gonds et ne fermaient pas; les calorifères ne chauffaient pas; le froid de novembre glaçait les spectateurs. Les femmes furent obligées de remettre leurs manteaux, leurs fourrures et leurs chapeaux, et les hommes leurs paletots. On remarqua que le duc d'Orléans eut la politesse de rester en habit. La pièce dégela le public. Les trois premiers actes, très-bien joués, et plus que très-bien par M. Frédérick, saisirent la salle. Le quatrième, que M. Saint-Firmin dit avec une verve spirituelle, fut moins heureux, mais le succès reprit plus énergique au cinquième, où M. Frédérick Lemaître dépassa les plus grands comédiens. La manière dont il arracha le pardessus de sa livrée, dont il alla tirer le verrou, dont il frappa l'épée sur la table, dont il dit à don Salluste :

Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!

dont il revint demander pardon à la reine, dont il but le poison, tout fut grand, vrai, profond, splendide, et le poëte eut cette joie si rare de voir vivre la figure qu'il avait rêvée.

Un détail à noter, c'est que le parterre et les

stalles applaudirent moins que les loges. Le succès, cette fois, vint plutôt du public. L'auteur avait dans la salle des amis qui ne le connaissaient plus et des amis qu'il ne connaissait pas.

Le succès du drame ne fut rien à côté de celui de l'opéra-comique, qu'on joua le lendemain. Pour l'opéra-comique, les portes fermèrent, les gonds se turent, les calorifères chauffèrent, le parterre applaudit. *L'Eau merveilleuse* réussit frénétiquement.

La presse fut, en général, favorable à *Ruy Blas*. Il y vint du monde, plus peut-être que la musique n'en aurait exigé. Dès la seconde représentation, il y eut un coup de sifflet au troisième acte, quand Ruy Blas ramasse le mouchoir de don Salluste, et il y en eut plusieurs au quatrième. Il y en eut davantage aux représentations suivantes, et le quatrième acte fut de plus en plus attaqué. Les acteurs disaient que c'était la musique qui voulait tuer le drame pour avoir le théâtre à elle seule. M. Frédérick, sortant de scène après le troisième acte, montra à l'auteur un individu assis au parterre qu'il affirma avoir vu siffler, et qui était le claqueur de *l'Eau merveilleuse*. A la représentation suivante, le claqueur était à la même place, quoiqu'il ne fût tenu d'y être que pour l'opéra. M. Victor Hugo, qui voulait en avoir le cœur net, alla dans la salle au

troisième acte. Comme toujours la scène entre Ruy Blas et don Salluste rencontra de la résistance. Au moment où Ruy Blas ramassa le mouchoir, M. Victor Hugo vit le claqueur porter à sa bouche un petit instrument, et un sifflement aigu retentit. L'auteur n'avait pas été seul à voir le geste. M. Frédérick, qui avait à dire à don Salluste :

> Sauvons ce peuple! osons être grands! et frappons!
> Otons l'ombre à l'intrigue et le masque...

n'acheva pas le vers à don Salluste, s'avança jusqu'à la rampe, regarda le claqueur en face, et lui dit :

> aux fripons!

*Ruy Blas* eut une cinquantaine de représentations. Les sifflets persistèrent jusqu'à la dernière, mais ils s'en tinrent toujours au troisième et au quatrième acte, et le reste n'en continua pas moins de réussir. — Aux reprises, les sifflets cessèrent, et le quatrième acte ne manqua jamais d'avoir un succès éclatant.

M. Victor Hugo allait vendre le manuscrit à son éditeur d'alors, M. Renduel, lorsqu'un autre libraire, M. Delloye, vint le lui demander, ainsi que l'exploitation de ses œuvres complètes pour

onze ans, au nom d'une société dont il était le gérant. M. Delloye offrait deux cent mille francs. Il en ajouta quarante mille, et M. Victor Hugo ajouta de son côté deux volumes inédits.

## LXVII.

### LES BURGRAVES.

Un de ces volumes fut un nouveau recueil de vers, *les Rayons et les Ombres*. Si mon livre était un livre de critique, il aurait une lacune considérable : je parle à peine de l'œuvre lyrique de M. Victor Hugo; mais je ne juge pas ses œuvres, je les raconte, et le lecteur a pu remarquer avec quel scrupule je m'abstiens de toute appréciation et de tout éloge. Dans cette biographie pure et simple des créations de M. Victor Hugo, je dois m'étendre plus longuement sur celles qui ont eu plus d'aventures. Or, les aventures principales sont au théâtre : c'est là qu'est la vraie difficulté; c'est là que M. Victor Hugo a été contesté le plus; comme poëte lyrique, il a été

accepté dès ses premiers vers; ce premier succès a grandi de volume en volume; *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres* et *les Contemplations* ont bien eu aussi leurs contradicteurs, mais en minorité; d'ailleurs, les contradicteurs des livres n'ont pas la puissance de ceux des drames; ils n'ont pas le sifflet, avec lequel trois ou quatre ennemis peuvent percer les applaudissements de toute une salle, déconcerter les acteurs, interrompre l'émotion, déformer la pièce; ils ne peuvent pas faire tomber la toile avant la fin; le livre, attaqué, nié, insulté, continue; le lecteur sympathique n'est pas troublé par le lecteur malveillant, les articles furieux sont souvent ceux qui font le plus lire l'ouvrage, et les éditions se multiplient avec les invectives.

Je n'ai donc rien d'important à dire sur *les Rayons et les Ombres*, ni sur *le Rhin*, et je passe tout de suite aux *Burgraves*, dont les représentations ont été le dernier épisode de la vie théâtrale de M. Victor Hugo.

*Les Burgraves* furent écrits en octobre 1842 et lus au comité de la Comédie-Française le 20 novembre. L'auteur, cette fois, n'eut qu'à se louer du théâtre; les acteurs, le directeur, M. Buloz, le secrétaire, M. Verteuil, tout le monde lui prêta

un appui loyal. Mais il rencontra une grande hostilité dans une portion du public.

La politique s'en mêla. J'ai dit que M. Victor Hugo avait vu dans la nouvelle royauté, née d'un compromis entre la tradition monarchique et le droit révolutionnaire, une transition utile de la légitimité royale à la souveraineté populaire. Déjà républicain en théorie, il n'avait pas d'objection *actuelle* contre Louis-Philippe. Pourvu que la monarchie consentît au progrès, il ajournait volontiers la république. Il n'était même pas dans l'opposition constitutionnelle enrégimentée. La lettre suivante, écrite à M. Thiers en juillet 1833, exprime la situation d'esprit où il était resté :

« Monsieur le ministre,

« Ce n'est point pour une affaire personnelle que je vous écris, c'est dans l'intérêt d'un autre, c'est dans le vôtre même, car je crois qu'on rend service à un ministre en lui indiquant les occasions de bien employer le pouvoir.

« La chose, d'ailleurs, est simple et facile à faire. La voici :

« M. Anthony Thouret, ancien rédacteur en chef du journal *la Révolution de 1830*, a encore en ce moment vingt-un mois de prison à subir pour délit de presse. Il est à la Force. Je viens de le

voir; il est, vraiment et sans déclamations, maltraité, privé de tout, courbé sous le règlement uniforme qui régit les voleurs et les galériens. Mais ce qui frappe le plus durement M. Thouret, c'est qu'il est privé de voir sa famille, qui habite Douai, sa famille, c'est-à-dire les trois têtes les plus chères et les plus sacrées, sa mère, sa femme, son enfant. Il y a une prison à Douai. Il a écrit à M. le garde des sceaux pour obtenir d'y être transféré. M. le garde des sceaux l'a renvoyé à vous, monsieur le ministre. Sa demande est sous vos yeux. Permettez-moi de vous la recommander. Ce n'est point une grâce qu'il sollicite. Il ne demande pas une diminution ni une commutation de peine. Il demande qu'on lui permette de voir et d'embrasser quelquefois sa vieille mère de soixante-treize ans, sa jeune femme, son petit enfant malade. Vous ne lui refuserez pas cela.

« Moi qui vous écris, monsieur le ministre, je n'appartiens à cette heure, Dieu merci! à aucun parti politique défini. Je les regarde tous faire avec impartialité, plein d'amour pour la France et pour le progrès, applaudissant tantôt le pouvoir, tantôt l'opposition, selon que l'opposition ou le pouvoir me semblent bien agir dans l'intérêt du pays. Je ne suis d'aucun parti, dis-je; je désire ardemment qu'ils finissent par s'entendre tous; en attendant, je pense que le meilleur conseil à donner à ceux

qui ont le pouvoir, c'est qu'ils traitent bien ceux qui ne l'ont pas et ceux qui ne l'ont pas encore.

« Recevez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée. »

*Le Roi s'amuse* interdit quatre mois après cette lettre avait donné à l'auteur un moment de colère, mais il avait bien vite repris son calme et son indulgence. En janvier 1834 (*Étude sur Mirabeau*), il redisait : « A l'heure où nous sommes, toute critique est possible; mais l'homme sage doit avoir pour l'époque entière un regard bienveillant. Il doit espérer, se confier, attendre. Il doit tenir compte aux hommes de théorie de la lenteur avec laquelle poussent les idées; aux hommes de pratique, de cet étroit et utile amour des choses qui sont, sans lequel la société se désorganiserait dans les expériences successives; aux passions, de leurs digressions généreuses et fécondantes; aux intérêts, de leurs calculs qui rattachent les choses entre elles à défaut de croyances; aux gouvernements, de leurs tâtonnements vers le bien dans l'ombre; aux oppositions, de l'aiguillon qu'elles ont sans cesse au poing et qui fait tracer au bœuf le sillon; aux partis mitoyens, de l'adoucissement qu'ils apportent aux transitions; aux partis extrêmes, de l'activité qu'ils impriment à la circulation des

idées, lesquelles sont le sang même de la civilisation; aux amis du passé, du soin qu'ils prennent de quelques racines vivaces; aux zélateurs de l'avenir, de leur amour pour ces belles fleurs qui seront un jour de beaux fruits; aux hommes mûrs, de leur modération; aux hommes jeunes, de leur patience; à ceux-ci, de ce qu'ils font; à ceux-là, de ce qu'ils veulent faire; à tous, de la difficulté de tout. »

Quatre ans après (juin 1837, préface des *Voix intérieures*), il avait toujours le même but: « Être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais. » En 1840 (*les Rayons et les Ombres*, préface), il assignait encore cet idéal au poëte : « Nul engagement, nulle chaîne. La liberté serait dans ses idées comme dans ses actions. Il serait libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent, dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent. Il serait libre de barrer le chemin à tous les mensonges, de quelque part ou de quelque parti qu'ils vinssent; libre de s'atteler aux principes embourbés dans les intérêts; libre de se pencher sur toutes les misères; libre de s'agenouiller devant tous les dévouements. Aucune haine contre le roi dans son affection pour le peuple. »

La forme de gouvernement lui semblait, d'ailleurs, la question secondaire; il allait au fond des choses; il était « socialiste » avant que le mot fût inventé : « Si jamais, dans ce grand concile des intelligences où se débattent de la presse à la tribune tous les intérêts généraux de la civilisation du dix-neuvième siècle, il avait la parole, il la prendrait sur l'ordre du jour seulement, et il ne demanderait qu'une chose pour commencer : la substitution des questions sociales aux questions politiques. » (Préface de *Littérature et Philosophie mêlées*, avril 1834.)

Les partis, eux, tenaient beaucoup plus aux questions politiques qu'aux questions sociales. L'abolition de la peine de mort, la paix universelle, l'enseignement gratuit, le droit de l'enfant, le droit de la femme, etc., paraissaient aux plus avancés des chimères de poëtes. Ils n'acceptaient pas non plus cette neutralité bienveillante qui était avec tous et avec personne; quiconque n'était pas leur serviteur était leur ennemi. Les républicains, surtout, peu nombreux alors, avaient cette intolérance et cette violence nécessaires, du reste, aux minorités opprimées. Dans la poussière de la lutte, ils ne voyaient pas que M. Victor Hugo, « socialiste » depuis 1828 (*le Dernier jour d'un condamné*), était plus avant qu'eux-mêmes dans la démocratie, et qu'ils tiraient sur

un des leurs. Le *National* en était resté au programme de M. Armand Carrel : progrès en politique, recul en littérature. Il haïssait le drame et n'admirait que la tragédie du « grand règne. »

Le moment était propice à la tragédie. Une actrice d'un grand talent, mademoiselle Rachel, ramenait la foule à Corneille et à Racine. Pendant qu'on répétait *les Burgraves*, un jeune homme arriva de province avec une tragédie, qui avait le double à-propos d'être une tragédie et d'être une tragédie républicaine : le sujet était l'expulsion des Tarquins et l'établissement de la république à Rome. On s'empara de la pièce et de l'auteur; *Lucrèce* fut lue publiquement dans les salons; la joie fut au comble; on avait déjà mademoiselle Rachel, on allait avoir M. Ponsard, la tragédie était complète; Louis XIV était ressuscité; tout cela au nom de la république.

Le public se laissa faire. Depuis vingt-cinq ans, il entendait toujours le même nom, il en était fatigué, il n'était pas fâché d'entendre un nom nouveau.

M. Édouard Thierry, alors feuilletoniste d'un journal disparu depuis, le *Messager*, expliqua très-bien, dans un article intitulé *Aristide*, cet ostracisme dont Paris, comme Athènes, punit les renommées qui durent trop.

Tout fut donc contre M. Victor Hugo et pour

M. Ponsard. Les acteurs même du drame passèrent à la tragédie : madame Dorval et M. Bocage jouèrent les principaux rôles de *Lucrèce.*

Il se joignait à tout cela que *les Burgraves* n'étaient pas faciles à jouer; ces figures épiques et plus grandes que nature auraient voulu des comédiens exceptionnels. MM. Beauvallet, Geffroy et Ligier représentèrent Job, Otbert et Barberousse avec tout leur talent et toute leur conscience; mademoiselle Denain fut charmante et touchante dans Regina. Mais la stature des personnages était écrasante. Mademoiselle Rachel, qui avait assisté à la lecture au comité (le comité se composait alors de tous les sociétaires, hommes et femmes), et qui avait manifesté une grande admiration pour la pièce, n'avait pas demandé le rôle de Guanhumara, et M. Victor Hugo ne le lui avait pas offert. L'âge de Guanhumara l'avait effrayée, bien qu'elle fût assez jeune pour n'avoir pas peur des rides. M. Victor Hugo avait essayé de faire engager mademoiselle Georges, qui l'en suppliait, et qui eût été la Guanhumara véritable; mais il avait trouvé dans les sociétaires une résistance invincible. Il avait alors demandé madame Dorval, laquelle, se souvenant des tracasseries qu'elle avait subies au Théâtre-Français, avait voulu y être chez elle et n'entrer que comme sociétaire; le théâtre avait refusé le

sociétariat à madame Dorval, et l'avait accordé à madame Mélingue, qui joua Guanhumara fort convenablement.

La première représentation réussit froidement. L'opposition se manifesta dès la seconde. Les ricanements et les sifflets, sans atteindre jamais les tumultes d'*Hernani*, troublèrent la pièce tous les soirs. Il y eut des disputes et des collisions. Les acteurs et le théâtre soutinrent bravement et honnêtement la pièce jusqu'au dernier jour.

La majorité des journaux fut contraire aux *Burgraves*. M. Édouard Thierry les défendit chaleureusement. M. Théophile Gautier fit, dans la *Presse*, deux feuilletons enthousiastes.

M. Victor Hugo, après *les Burgraves*, s'éloigna du théâtre, bien qu'il eût un drame presque achevé depuis 1838, *les Jumeaux*; il ne lui convint plus de livrer sa pensée à ces insultes faciles et à ces sifflets anonymes que quinze ans n'avaient pas désarmés. Il avait, d'ailleurs, moins besoin du théâtre : il allait avoir la tribune.

## LXVIII.

### L'ACADÉMIE.

J'ai terminé la vie purement, ou, pour dire plus vrai, spécialement littéraire de M. Victor Hugo, car, comme on l'a vu, il avait fait de la politique dès son enfance. Lui-même a dit (préface de *Marion de Lorme*) qu'il avait été « jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques. » Depuis ses premières odes, tous ses livres s'étaient plus ou moins mêlés à la vie publique ; celui même qui paraissait le plus indifférent et le plus absorbé dans l'art, *les Orientales*, était une œuvre d'à-propos et avait combattu pour l'indépendance de la Grèce.

Il avait toujours été de moins en moins pour l'art égoïste. A ceux qui lui reprochaient d'oublier

la nature, les eaux, les bois, les étoiles, pour les partis, il répondait (avril 1839) :

Je vous aime, ô sainte nature :
Je voudrais m'absorber en vous;
Mais, dans ce siècle d'aventure,
Chacun, hélas! se doit à tous.

. . . . . . . . . . . . .

Dieu le veut, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert!
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité!
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité!

L'action indirecte et lente de la littérature ne suffit bientôt plus à M. Victor Hugo, il voulut y joindre l'action immédiate de la politique, et compléter l'écrivain par l'orateur.

Il pouvait prêter serment à Louis-Philippe. Il avait plus que payé sa dette à la monarchie déchue. Il ne s'était pas cru quitte pour avoir refusé la compensation qu'elle lui avait offerte en interdisant *Marion de Lorme*, ni pour avoir, le lendemain de la révolution, repoussé le succès

de réaction qu'on lui offrait, ni pour avoir, en pleine effervescence populaire (10 août 1830), publié les vers que j'ai déjà cités :

Oh! laissez-moi pleurer sur cette race morte.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

En toute occasion, il avait rappelé que « c'était le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui avait été le roi n'avait plus sur la tête que des cheveux blancs. » (Préface de *Marion de Lorme*, novembre 1831). Un an après, quand la duchesse de Berry avait été livrée par trahison, il avait flétri de toute son indignation « l'homme qui avait vendu une femme » :

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable!
Que la proscription est toujours vénérable,
Qu'on ne bat pas le sein qui nous donna son lait,
Qu'une fille des rois dont on fut le valet
Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
Et que n'étant plus reine elle était encor femme!

Lorsque Charles X était mort dans l'exil (novembre 1836), le dernier adieu ne lui avait été dit par personne avec plus d'émotion que par l'auteur de *Marion de Lorme* :

Et moi, je ne veux pas, harpe qu'il a connue,

Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue!
Tandis qu'au loin la foule emplit l'air de ses cris,
L'auguste Piété, servante des proscrits,
Qui les ensevelit dans sa plus blanche toile,
N'aura pas, dans la nuit que son regard étoile,
Demandé vainement à ma pensée en deuil
Un lambeau de velours pour couvrir ce cercueil!

M. Victor Hugo était donc libre du dernier lien qui l'attachât à la monarchie tombée : le souvenir d'une pension balancée, d'ailleurs, par la confiscation d'un drame. Il était maître de suivre sa conviction, qui, elle, s'était détachée des Bourbons avant leur chute.

Il y avait deux tribunes : celle des députés et celle des pairs. Député, il ne pouvait l'être : la loi électorale d'alors était faite pour de plus riches que lui; *Notre-Dame de Paris* et *les Feuilles d'Automne* n'équivalaient pas à une terre ou à une maison. Il y avait bien un moyen de tricher la loi, assez usité, si l'on avait un ami propriétaire : il vous prêtait sa maison. Mais, quand M. Victor Hugo eût emprunté la maison d'un ami, les électeurs du cens étaient peu sympathiques aux littérateurs; les écrivains étaient pour eux des rêveurs bons à les amuser dans les intervalles de leurs affaires sérieuses, mais, du moment qu'on était un penseur, et surtout un poëte, on devenait radicalement incapable de bon

sens et de rien entendre aux choses pratiques. Je ne sais par quelle erreur M. de Lamartine avait pu être élu; c'était déjà trop d'un poëte; on n'en aurait certainement pas admis deux.

Restait la chambre des pairs. Mais, pour pouvoir être nommé, il fallait être d'une des catégories où le roi devait choisir. Une seule était accessible à M. Victor Hugo, l'Académie. Il se présenta en 1836 : l'Académie lui préféra M. Dupaty. Il se présenta une seconde fois en 1839 : l'Académie lui préféra M. Molé. Il se présenta une troisième fois en 1840 : l'Académie lui préféra M. Flourens. En 1841, il frappa pour la quatrième fois à la porte, qui enfin lui fut ouverte.

Il eut dès lors le pied sur la première marche de la tribune, et commença une nouvelle existence, qui sera l'objet d'une nouvelle publication.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



# TABLE

## DU TOME DEUXIÈME.

---


| | | Pages. |
|---|---|---|
| XXXIII. | Un mot du général Hugo | 1 |
| XXXIV. | Un mot de Chateaubriand | 4 |
| XXXV. | La mort de la mère | 16 |
| XXXVI. | La Roche-Guyon | 21 |
| XXXVII. | Fragments de lettres | 29 |
| XXXVIII. | Lamennais confesseur de Victor Hugo | 40 |
| XXXIX. | Mariage | 51 |
| XL. | M. Alphonse Rabbe | 69 |

| | | Pages. |
|---|---|---|
| XLI. | Visite à Blois | 83 |
| XLII. | Le sacre de Charles X. | 94 |
| XLIII. | Une visite à Lamartine | 103 |
| XLIV. | Genève | 117 |
| XLV. | Le récit de Victor Hugo | 122 |
| XLVI. | Une lettre de Lamennais | 145 |
| XLVII. | L'Ode à la colonne | 153 |
| XLVIII. | Cromwell. | 158 |
| XLIX. | Morts | 170 |
| L. | Amy Robsart | 175 |
| LI. | Amis. | 180 |
| LII. | L'échafaud | 189 |
| LIII. | La suite du dernier jour d'un condamné | 194 |
| LIV. | Une lecture | 281 |
| LV. | Hernani | 291 |
| LVI. | Notre-Dame de Paris | 334 |
| LVII. | Marion de Lorme | 354 |
| LVIII. | Le choléra | 366 |
| LIX. | Le Roi s'amuse | 374 |
| LX. | Lucrèce Borgia | 392 |
| LXI. | Marie Tudor | 410 |
| LXII. | Angelo | 421 |
| LXIII. | La Esmeralda. | 438 |
| LXIV. | La mort du frère | 442 |

Pages.

LXV. La fête à Versailles. . . . . . . . . . . . . . 446

LXVI. Ruy Blas. . . . . . . . . . . . . . . . . . 452

LXVII. Les Burgraves. . . . . . . . . . . . . . . . 469

LXVIII. L'Académie. . . . . . . . . . . . . . . . . 479

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



